EDUCATION

Royal. 1830

COMPLETTE,

OU ABRÉGÉ DE

308

L'HISTOIRE ANCIENNE,

MELÉ DE

GÉOGRAPHIE ET DE CHRONOLOGIE.

A l'Usage de la FAMILLE ROYALE *de feu* S. A. R. *la Princesse de* GALLES.

PAR Mme LE P. DE BEAUMONT.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition, Revue & Corrigée.

A LONDRES.

Chez F. WINGRAVE, dans le Strand.

1810.

[illegible]-Marchant, Printers,
Ingram-Court, London.

PREFACE.

EN *donnant au public mon* Traité ſur l'Education, *j'ai fait voir de quelle importance il étoit de ſubſtituer, aux puérilités dont on occupe les enfans, une étude qui pût être tout à la fois utile & agréable. Quoi de plus propre à remplir ces deux fins que l'étude de l'hiſtoire ! M.* Rollin, *convaincu de ſon utilité, n'a rien épargné pour la mettre à la portée des jeunes gens, & on peut regarder ſon ouvrage comme un chef-d'œuvre. On voit qu'il a autant ſongé à former le cœur & l'eſprit de ſes jeunes Lecteurs, qu'à enrichir leur mémoire d'un grand nombre de faits ; &, par les réflections judicieuſes qu'il ſème à propos dans ſon ouvrage, il leur fait prendre l'heureuſe habitude de penſer & de tourner au profit des mœurs les évènemens qui ſemblent les plus indifférens.*

Mais cet ouvrage, quelque excellent qu'il ſoit, n'eſt pas propre à tous les âges ; les perſonnes du ſexe, ſur tout, ſont rebutées de ſa longueur, & la plupart, trop inappliquées pour conſerver le fil de l'hiſtoire, ne liſent qu'avec dégoût le quatrieme ou cinquieme tome, parcequ'elles ont abſolument oublié ce qui y a rapport dans les premiers. C'eſt à cet inconvé-

nient que je veux rémedier dans ce petit ouvrage. On y trouvera d'abord des demandes & des réponses, que j'ai tâché de rendre claires & précises. A ces demandes, j'ai fait succéder un petit narré, où la premiere partie est plus étendue, & j'y ajoute quelques réflexions propres au sujet.

Les enfans du premier âge, en se formant la mémoire par l'étude des réponses qui sont la première partie de cet Abrégé, apprendront en même tems les principales époques, lesquelles se rangeant avec ordre dans leur imagination, leur deviendront par la suite d'un grand secours. Le narré qui suit leur inculquera ce qu'ils auront déja appris, & les amusera d'avantage, si des maîtres instruits leur rapportent, à propos, les traits curieux que je suis obligée d'ometttre. Enfin la troisième partie de mon ouvrage, que je regarde comme la plus importante, fera, pour ainsi dire, passer l'histoire dans leurs mœurs ; ils y apprendront, par mille examples, la nécessité d'une bonne éducation, le danger des passions, les précipices où elles conduisent ceux qui s'y abandonnent, le néant des grandeurs.

Je ne crains point de faire ici l'éloge de la méthode que je présente au Public : depuis plusieurs années que je m'en sers, le succès m'a fait connoître qu'il n'étoit pas possible d'en trouver une meilleure ; pourvu, comme je l'ai déja dit, que des maîtres zèlés & instruits aient soin d'étendre & de diriger mes reflex-

ions, ſelon le génie & le caractère de leurs élèves.

Qu'il me ſoit permis d'ajouter ici un mot pour les parens; leur conduite me jette dans un étonnement toujours nouveau. Appliqués à procurer à leurs enfans tous les ſecours néceſſaires pour acquérir les graces extérieures, ils comptent pour rien, ou pour peu de choſe, la culture de l'eſprit & du cœur. C'eſt ordinairement le deſir de leur faire apprendre le François qui les engage à m'employer, & il en eſt peu qui aient d'autres vues. Deux Chevaliers Romains, dit-on, n'écoutant que leur zèle, ſe firent cordonniers pour ſe procurer une entrée dans les maiſons, & prêcher l'Evangile. Voilà justement mon cas; je me ſuis faite maîtreſſe de langue pour parvenir à former l'eſprit & le cœur des jeunes perſonnes. Si je n'euſſe été capable que de ce dernier ſoin, on eut dit volontiers, n'enſeigne-t-elle que cela. *Ce que je dis ici paroît abſurde. Peut-on s'imaginer que des gens, qui ont le ſens commun, négligent ſi abſolument la partie la plus eſſentielle de l'éducation? Rien de plus réel pourtant: que veut dire la réponſe ſuivante, qu'on a faite à nombre de perſonnes de diſtinction que vouloient autant me procurer à des familles que me faire avoir des écolières:* Ma fille a une Gouvernante qui parle François. *Mais cette gouvernante eſt d'une ignorance craſſe?* N'importe, elle parle François. *Mais elle*

n'a point eu elle-même d'éducation, elle n'exerce son emploi que parcequ'elle n'étoit pas capable de se procurer les besoins de la vie d'aucune autre manière? N'importe, elle parle François. *Mais, ajoutoit-on, sortie souvent de la lie du peuple, n'ayant jamais eu sous ses yeux que les actions de ses semblables, ses sentimens sont bas, ou tout au moins puériles; elle les fera sucer à vos enfans, & gâtera chez eux les meilleures dispositions de la nature.* N'importe, elle parle François. C'est une bonne fille, elle se fait à tout, s'oublie jusqu'à manger avec des domestiques; elle est tout à la fois Gouvernante, Femme de Chambre, & Servante, de mes enfans; cela m'accomode mieux qu'une Gouvernante qui auroit des sentimens, mais qui feroit la demoiselle & qu'il faudroit traiter comme telle. *J'ai rapporté mot à mot les discours dont j'ai les oreilles rebattues & le cœur déchiré. Que les parens en rougissent tout à leur aise, s'il leur reste encore une étincelle de raison. Au reste qu'on n'aille pas s'imaginer que mon propre intérêt m'ait dicté cette leçon. Il faut peu d'écolières pour occuper une seule personne, jusqu'à ce jour je n'en ai pas manqué. C'est le seul desir de voir les enfans mieux élevés qu'ils ne sont qui m'anime. Cet ouvrage en est une preuve. Je cherche à me donner des collegues, à multiplier les personnes capables d'enseigner, à leur abréger leur travail;*

& je puis assurer le public, que, si ma fortune me permettoit de suivre les mouvemens de mon zèle, je me consacrerois tout entière à l'établissement d'une Académie où l'on formeroit de bonnes Gouvernantes, persuadée que je ne pourrois faire aucune action qui eût des suites plus salutaires & plus avantageuses au Public.

AVERTISSEMENT.

DE tous les arts, le plus néceſſaire, le plus noble, le plus mal exercé, le plus mépriſé, eſt celui d'éduquer les jeunes gens. Cet art eſt devenu la profeſſion de tous ceux qui n'en ont point ; la reſſource des autres à qui leur incapacité ne permettoit pas de penſer à faire autre choſe. Un femme-de-chambre, laſſe du ſervice, veut-elle faire retraite, elle établit une penſion. Un jeune homme qui a fait ſes études, ſe trouve-t-il forcé par une mauvaiſe affaire de quitter ſon pays natal, il vient à Londres & ſe fait maître d'école. Un autre, deſtiné à une profeſſion qui demande un travail penible, veut-il s'en exempter : il ſe fait Gouverneur. J'en dis autant d'une fille de famille, qui croiroit ſe deſhonorer en s'appliquant au travail. Elle conçoit le deſſein d'entrer en maiſon, & ſe donne hardiment pour Gouvernante, comme ſi dans tous ces cas il ſuffiſoit de ce déterminer à cette profeſſion, pour acquérir les talens néceſſaires pour l'exercer. Preſque tous entrent dans cet emploi avec une incapacité totale, des vues baſſes, un dégoût formel. C'eſt une

tâche que le mauvais état de leur fortune les force à remplir. Ils n'ont en vue que la fin du quartier où ils reçoivent leur salaire, & ne s'appliquent précisément qu'à former l'extérieur de leurs élèves, parce-que les parens ne s'apperçoivent gueres que de cette espèce de progrès, & souvent n'en esperent point d'autre. Je défie qu'on me trouve, dans la ville de Londres, dans toute l'Angleterre même, dix personnes qui se soient chargées par vocation de l'éducation de la jeunesse. Expliquons ici ce que j'entends par vocation.

La vocation est un attrait pour un état auquel on se sent des dispositions. Elle nous fait dévorer avec plaisir les difficultés inévitables qui se rencontrent dans l'acquisition des talens nécessaires pour parvenir à l'exercer comme il faut. Elle nous fait aimer l'art auquel elle nous destine avec une espèce de passion. Un jeune homme, né avec la vocation pour la Peinture, la Sculpture, la Poësie, le Barreau, mépriseroit la fortune la plus brillante, s'il falloit l'acheter par le sacrifice de son penchant. C'est un enthousiasme qui entraîne, qui fait concevoir, les plus hautes idées de la profession à laquelle on se destine, & qui y rapporte toutes nos pensées & toutes nos actions.

" Passe pour les arts dont vous venez de parler," me dit un maître de pension, en fronçant le sourcil. " Je conçois fort bien

qu'un avocat, un peintre, &c. puiſſe ſe paſſionner pour ſon art. Après avoir ſurmonté les difficultés qu'on rencontre dans les premières études, ſon travail devient un amuſement, ſes progrès l'animent, la gloire qu'il acquiert le ſoutient. Rien de tout cela dans notre profeſſion : il eſt heureux pour le Public, qu'un homme qui s'y deſtine n'ait point d'autre reſſource, qu'il en ignore les degoûts ; ſans quoi il ne ſe trouveroit perſonne qui voulût s'y aſſujétir :" & tout de ſuite il me détaille les deſagrémens de cette profeſſion. " Etre condamné," me dit-il, " à paſſer ſa vie avec une troupe d'enfans, que ne different des animaux que par leur indocilité ; avoir à lutter perpétuellement contre leur légèreté, leur inapplication, leur ſtupidité, leur haine pour l'étude ; devenir enfant ſoi-même pour deſcendre à leur portée ; il n'eſt point d'homme raiſonnable qui pût s'aſſujétir à remplir une telle tâche, s'il en avoit mûrement peſé les ennuis." "Vous nous avez dit," continue-t-il, " qu'on ne pourroit trouver en Angleterre dix hommes qui par choix ſe fuſſent conſacrés à l'Education des jeunes gens, je vais plus loin, & je ſoutiens que vous auriez peine à en trouver un ſeul."

"Vous n'avez pas de vocation," répondrai-je à ce maître ; & malheureuſement je pourroit dire la même choſe à tous ceux de ſa

profeſſion. Ici mon penchant m'emporte : il va me dicter mes expreſſions.

Quoi de plus ſatisfaiſant, de plus glorieux, de plus conſolant, pour un maître, digne de l'être, que les idées ſuivantes.

Le bonheur temporel & éternel des innocentes créatures qui ſont confiées à mes ſoins eſt entre mes mains. Elle me devront beaucoup plus qu'à ceux qui leur ont donné la naiſſance ; ou plutôt je deviens leur père d'une façon d'autant plus excellente, que leur ame que je forme eſt au-deſſus de leur corps. Le ſiecle futur eſt entre les mains de mes ſemblables, nous pouvons renouveller l'âge d'or. Je n'exiſterai plus ; & les fruits de mon travail fructifieront dans un longue ſuite de ſiecles. Ces enfans, que je forme, devenus pères de familles, communiqueront à leurs enfans les bons ſentimens que j'aurai eu le bonheur & la gloire de leur inſpirer. Je recueille dès-à-préſent le fruit de mon travail. Les progrès de mes élèves me payent au centuple des dégoûts qui ſont inſéparables de mon état. Tel un habile fleuriſte oublie, en voyant éclore les plus belles fleurs, le travail pénible qu'exige leur culture. Avec quelle ſatisfaction n'admire-t-il pas chaque jour les progrès de ſes plantes ! chaque nuance le ravit, le tranſporte. Son parterre a toujours pour lui des charmes

nouveaux: il eſt forcé de s'en arracher pour ſatisfaire aux beſoins de la nature. Il porte en tous lieux l'image de ces fleurs, il en parle à tout le monde. Le ſommeil ne peut les effacer de ſon eſprit, elles s'y retracent dans ſes ſonges: il iroit volontiers arrêter les paſſans, pour leur faire admirer les progrès de cette tulipe qui préſente aux yeux les plus belles nuances.

Je viens de me peindre en eſquiſſant le portrait de ce fleuriſte, & plût à Dieu que toutes les perſonnes chargées de l'education des jeunes gens puſſent s'y reconnoître auſſi. Dans toute autre occaſion j'aurois mauvaiſe grace de me citer, j'en ai ſenti les inconvéniens, mais je les ſacrifie au deſir d'être utile aux jeunes perſonnes. Il s'agit de prouver que leur Education, loin d'être pénible, eſt délicieuſe: oui, délicieuſe; je ne dis rien de trop. Qui m'offriroit une couronne pour renoncer aux plaiſirs que me procure cette occupation ne me donneroit pas la plus légère tentation. Dans les tems où je fus favoriſée de la fortune, ce plaiſir, pour moi, ſurpaſſoit tous les autres, que je lui ſacrifiois; on me voyoit toujours environnée d'une jeuneſſe nombreuſe, que j'enſeignois gratuitement & ſans autre but que de me ſatisfaire. Ce goût étoit né avec moi: dès l'âge le plus tendre je l'exerçois sur tout ce qui m'environnoit. Frères & ſœurs, domeſtiques, compagnes, tout m'étoit

bon, pour enſeigner ce que je ſavois déja, ou ce que je ſouhaitois d'apprendre ; car j'étois convaincue dès-lors qu'on s'inculque avec facilité ce que l'on montre aux autres. J'avois quatorze ans, lorſque j'appris avec raviſſement que deux dames du premier mérite étoient à la tête d'une académie, où l'on formoit des maîtreſſes d'écoles. Rien ne put m'empêcher d'y voler : je ſus m'arracher à ma famille & à tous les plaiſirs, & je communiquai mon penchant à l'une de mes ſœurs. Nous paſſâmes l'une & l'autre dix années dans cette académie, qui eſt compoſée aujourd'hui de plus de cent filles, qui inſtruiſent gratuitement la jeuneſſe, & ce fut dans cette école que je joignis au goût pour l'éducation les talens néceſſaires pour y réuſſir. Là j'appris, par mon expérience & celle d'un grand nombre d'autres, ce que je prétens prouver aujourd'hui : 1. Qu'il faut une vocation marquée pour élever la jeuneſſe. 2. Qu'il faut un long apprentiſſage pour ſe mettre en état d'y réuſſir. 3. Que c'eſt au défaut de ces talens qu'il faut attribuer la plus grande partie des dégoûts qu'on éprouve en élevant la jeuneſſe. 4. Que l'ouvrage principal des maîtres eſt de rapporter à la culture des mœurs les parties de l'éducation qui paroiſſent y avoir le moins de rapport.

I.

Première chose nécessaire pour former un bon maître : la vocation.

Je ne puis m'empêcher de convenir, que la vocation d'élever la jeunesse ne paroisse rare ; mais je suis persuadée qu'elle le paroît d'advantage, qu'elle ne l'est en effet. La conduite des parens étouffe cette vocation dans un grand nombre de personnes. On craint le mépris attaché à cette sorte de profession. Un Gouverneur, & surtout une Gouvernante, est un domestique. Peu de gens veulent descendre jusques-là, On craint en second lieu l'aveugle tendresse des parens. Il semble que la plupart ne choisisse des maîtres que par mode, car ils prennent toutes les précautions possibles pour rendre leurs soins inutiles. " Ne gênez point mon enfant," disent-ils; "la contradiction nuit à la santé, les corrections aigrissent l'esprit: prenez-le par la douceur." Mais un maître ne peut employer cette voye qu'auprès d'un enfant qui le chérit & le respecte. C'est ce qui n'arrivera jamais par rapport à une Gouvernante qui fera en même tems servante ; la disciple se croira en droit de la mépriser.

Pères & Mères, faites cas des personnes à qui vous confiez vos enfans. Dépouillez-vous de la fausse tendresse qui vous

fait craindre de les gêner, & vous verrez des gens de mérite se consacrer avec joie à les former.

II.

Seconde chose nécessaire pour former un maître : des talens acquis.

Rien de plus ridicule que le préjugé sur cet article ; la plus basse des professions, la plus facile, demande un apprentissage. L'art d'éduquer les enfans est le seul où l'on se croit maître sans avoir été apprentif. Il n'y a point de femme qui voulût confier dix verges d'étoffe à une autre qui n'auroit point passé plusieurs années à apprendre à faire un habit ; & l'on confie ses enfans à des gens qui n'ont pas le moindre principe de l'art de les bien élever ! Ce qui acheve de rendre la conduite des parens d'une extravagance qui se conçoit à peine, c'est qu'ils sont convaincus que cet art est fort difficile ; ils le repetent sans cesse, ils le savent par expérience ; & cela ne les empêche pas d'agir comme s'ils croyoient que le talent d'enseigner n'avoit qu'à être souhaité pour être acquis. Interrogez tous vos maîtres & maîtresses : demandez-leur par quel accident ils ont embrassé cette profession, quelle étude ils ont faite pour s'en rendre capables ? Ils vous répondront que ce métier est bon en Angleterre, qu'on y paye les

maîtres au poids de l'or, qu'on y donne de grosses pensions, & que c'est là l'unique motif de leurs vocations. Qu'ils ont d'ailleurs assez de talens pour ce qu'on exige d'eux. Qu'il n'est question que d'apprendre à lire & à écrire aux enfans des deux sexes, le Latin aux garçons, à travailler aux filles : & qu'il ne faut pas être grand sorcier pour cela. Ainsi, la plupart, loin d'être en état de bien remplir leurs devoirs, ne soupçonnent pas même qu'ils en aient d'autres à remplir. Mais comment faut-il s'y prendre pour acquérir ces talens qu'ils ignorent ? Lire avec beaucoup d'application ce que l'on a écrit sur cet article : M. *de Fenelon*, M. *Addison*, mon Traité d'Education, &c. Se former une méthode de tous ces préceptes réunis. L'expérience apprendra le reste à ceux qui, ayant une grande idée de leur état, l'aimeront & renonceront à tout autre plaisir que celui de le bien remplir.

Il seroit à souhaiter qu'on eût à Londres les facilités que nous avons en France pour former de bons maîtres. Ici, le seul intérêt détermine la vocation. Là, nous avons des sociétés nombreuses, destinées par état à élever les enfans sans aucune rétribution. J'ai déja dit, dans ma préface, combien un pareil établissement seroit facile & avantageux pour l'Angleterre. J'ajoute ici, que, pour me prêter autant qu'il est en mon

pouvoir à cette bonne œuvre, je consens de bon cœur à sacrifier les momens de repos qui me restent. J'offre d'ouvrir au mois de Janvier, 1753, une école gratuïte pour les Gouvernantes, depuis dix heures du matin jusqu'à midi, tous les dimanches, pourvû qu'on me fournisse une salle propre à cet emploi. La plupart des Sous-maîtresses & Gouvernantes parlent ou entendent le François, & sont en état, par conséquent, de profiter de mes leçons. J'en puis instruire vingtcinq à la fois.

III.

Troisieme chose nécessaire pour former un bon maître : trouver du plaisir à enseigner.

Si je n'avois que mon expérience à produire pour justifier ce que j'avance, on pourroit regarder comme imaginaires les plaisirs que je promet à ceux qui s'acquittent dignement des devoirs qu'impose la plus noble des occupations. Mais tous ceux qui ont le sens commun peuvent se convaincre que cette espèce de bonheur n'est pas réservé pour moi seule. C'est ici les langues d'Esope. Rien de plus dégoûtant que l'emploi d'un Maître, d'un Gouverneur. Rien de plus amusant, de plus satisfaisant, que ces fonctions. Le défaut de talens produit nécessairement le dégoût dans cette profession, comme dans toutes

les autres : celui qui la trouve penible peut s'assurer qu'il s'en acquitte mal. Les difficultés de l'education proviennent pour la plus grande partie de l'indocilité des enfans, de leur légèreté, de leur haine du travail. Un bon maître fait disparoitre toutes ces difficultés. Il connoît le grand art de ce faire obéir par ces élèves, de les appliquer, de les fixer. Ce que je vais ajouter paroîtra sans doute un nouveau paradoxe. Je travaille à l'éducation des enfans depuis vingt-cinq ans. Je n'en ai pas trouvé dix d'indociles, dont je n'aye dirigé le caractère à mon gré : &, parmi ces dix, il n'y en auroit peut-être pas eu deux dont je ne fusse venu à bout, s'ils avoient été absolument sous ma conduite. On peut consulter les parens de celles que j'ai eu l'honneur d'enseigner à Londres. Ils affirmeront ce que je dis : j'ai pour chacune de mes écoulières une méthode particulière : je leur sauve l'ennui : je parle à leur cœur, à leur raison ; elles deviennent une cire molle sous ma main. Ce que je fais, je l'ai vû faire à cent autres, qui ont eu le même succès. Or, il est dans la nature des choses, que tout emploi où l'on réussit perd tout ce qu'il a de penible. Que, si les maîtres s'obstinent à ne pas m'en croire sur ma parole, je les renvoye à l'expérience : qu'ils acquierent la capacité, ils trouveront infaillible la facilité.

Je finis : j'a dit que les maîtres doivent

rapporter à la culture des mœurs toutes les études qu'ils font faire à leurs élèves. C'eſt encore un moyen de faciliter le travail : plus les mœurs de l'enfant ſeront pures, plus il ſera docile, appliqué, &c. C'eſt ici que je juſtifie ce que j'ai dit au commencement de cet avertiſſement : *Que l'art d'éduquer eſt le plus noble & le plus néceſſaire de tous les arts.* Je ne ferois pas grande cas d'un maître qui ne ſauroit donner à ſes élèves que des qualités brillantes and ſuperficielles. Que tout ſerve à former le cœur, que ce ſoit le but de tout ce que vous apprendrez à vos élèves.

C'eſt dans cette vue que je donne aux Maîtres cet Abrégé, qui leur apprenne à tirer parti de tout pour faire des hommes vertueux. Qu'ils s'en ſervent pour échauffer le cœur, ainſi que pour former l'eſprit. Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettront pas de m'étendre ſur quantité de faits propres à produire cet heureux effet ; je me contenterai de les indiquer à la fin de chaque leçon. C'est à ceux qui ſe ſerviront de la méthode a ſuppléer à ſa briéveté. Et voici l'uſage que les maîtres en doivent faire. Après qu'un enfant fait parfaitement les Demandes & les Réponſes, il faut lui lire le narré, le lui expliquer, & lui raconter un trait d'hiſtoire qui y ait rapport. Il faut dans ce récit être court & clair ; &, ſurtout, quand on eſt obligé de

le faire deux fois, s'en tenir, autant que l'on peut, aux mêmes termes dont on s'eſt ſervi la première ; il faut enſuite engager l'écolière à répeter cette leçon, & dans les commencemens ſe bien garder de l'interrompre, quelque mal qu'elle repete ; il faut, au contraire, la louer beaucoup & la prier de l'écrire. C'est alors qu'on peut la corriger peu-à-peu. Le grand ſecret étant de cacher aux enfans la difficulté du travail, & d'exciter leur émulation, il ne faut d'abord corriger que les fautes les plus groſſieres : on leur fera mettre au net ces hiſtoires corrigées, qu'elles conſerveront. On leur fera remarquer les progrès qu'elles font dans le ſtyle & l'orthographe ; on cherchera l'occaſion de montrer ces leçons à leurs parens, à leurs amies, en un mot, on ne perdra aucune occaſion de les louer.

Un maître doit connoître au juſte la portée de ſes écolières, & c'eſt ce qui doit le guider. Il en est qui n'ont que de la mémoire ; & celles-là, qui, au premier coup d'œil, paroissent faire les progrès les plus rapides, avancent réellement moins que les autres. Il faut donc avoir beaucoup d'attention pour faire agir leur jugement. C'eſt ici que le maître a beſoin d'une grace d'état pour dévorer l'ennui, & ſoutenir ſa patience. J'ai des écolières de dix ans, qui ſavent par cœur tout mon abrégé ; je me ſuis donné la torture pour le leur expliquer.

Il leur eſt arrivé de me répondre que la mere de Cyrus étoit Noé. J'aurois pleuré volontiers, ou tout au moins j'aurois tout abandonné ; mais mon gout décidé pour l'éducation m'a fait chercher & trouver les moyens de vaincre les difficultés. Ces eſpèces d'écolières apprennent leurs leçons Françoiſes, Angloiſes même, comme elles apprendroient du Grec ; c'eſt tout un, elles comprennent autant les premières comme les ſecondes. Il faut leur tenir la bride & retarder leurs progrès apparens. Donnez-leur une hiſtoire de quatre lignes, retournez-la de cent façons différentes, expliquez-leur le ſens de chaque mot, ſervez-vous de comparaiſons à leur portée ; ne craignez point d'en employer de triviales. Pourquoi, demandai-je à l'une de ces écolières, y avoit-il plus de bêtes ſauvages du tems de Nemrod qu'aujourd'hui ? Je ne lui faiſois cette queſtion qu'après lui avoir expliqué que ces bêtes avoient eu le tems de ſe multiplier dans les lieux qui n'avoient point été habités : mais elle m'avoit autant entendue que ſi j'euſſe parlé Allemand ; elle me regardoit avec de grands yeux immobiles, & étoit prête à pleurer. Courage, ma chere, lui dis je, je me ſuis mal expliquée, mais vous m'allez entendre dans un moment. Pourquoi votre maiſon n'eſt elle pas pleine de ſouris ? Parceque l'on a ſoin de mettre des ſouricieres, me répondit-elle. S'il y en avoit une demi-douzaine dans cette cham-

bre, ajoutai-je, qu'on en fermât la porte, qu'elles eussent à manger, & qu'on fût un an sans entrer dans la chambre, n'y auroit-il que six souris au bout d'un an? La chambre en seroit toute pleine, me dit elle, car elles auroient des petits, & il n'y auroit personne pour les tuer. C'étoit la même chose du tems de Nemrod, ajoutai-je. Il n'y avoit eu d'abord que deux loups dans un bois; mais, comme personne ne passoit dans ce bois, & qu'ils avoient de quoi manger, au bout de vingt ans le bois en étoit tout plein. Pendant ce tems mon écolière avoit changé de physionomie; ses yeux s'étoient animés; signe infaillible que la comparaison avoit fait son effet, & que cet enfant comprenoit mon discours. Voilà où l'on en est réduit avec la moitié des enfans; tout est perdu si on se rebute. Il en est d'autres qui comprennent du premier mot, elles s'expliquent moins bien que les autres, parcequ'elles ont retenu moins de vos terms, & qu'elles cherchent à en substituer d'équivalens. Il faut bien se garder de troubler leur narration, ou de vouloir les ramener à vos propres termes; louez-les, au contraire, de ce qu'elles s'arrêtent au sens. Quand elles ont écrit le trait d'histoire, demandez-leur ce qu'elles en pensent, laissez-les parler de l'abondance de leur cœur, raisonnez avec elles, quand bien même cela vous écarteroit de votre chemin pour quelques instans. Que pensez-vous des La-

cédémoniens & des Athéniens? demandai-je à une enfant de huit ans qui venoit de comparer leurs mœurs. J'aime mieux les vices des derniers que les vertus des premiers, me répondit elle; &, tout de ſuite, elle me donna les raiſons ſur leſquelles elle fondoit ſa déciſion avec une préciſion au-deſſus de ſon âge.

N.B. *On presente au lecteur une nouvelle édition de cet ouvrage de Madame le P. de Beaumont, revue avec soin & corrigée des fautes qui se sont glissés dans les précédentes; &, pour épargner la bourse de l'acheteur, on peut le faire relier en deux tomes.*

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIERE PARTIE,

Qui renferme ce qui s'eſt paſſé depuis le Déluge juſqu'au tems de la Monarchie des Perſes.

Leçon I.

1. *Epoque. La Tour de Babel.*

Demande. QUE devinrent les enfans de Noé après le Déluge ?

Réponſe. S'étant beaucoup multipliés, ils réſolurent de ſe ſéparer.

D. Que firent-ils avant leur ſéparation ?

R. Ils commencerent à élever une Tour.

D. Quel étoit leur deſſein en faiſant cette Tour ?

R. D'immortaliſer leur nom, & de ſe ſauver d'un ſecond déluge.

D. Cet ouvrage fut-il achevé ?

R. Non. Dieu confondit leur language, ce qui hâta leur ſéparation.

D. Où porterent-ils alors leurs pas ?

R. Cham, & Chanaam ſon fils, furent du côté de l'orient.

D. Que devint Japhet ?

R. Il vint habiter vers l'occident.

D. Et Sem ?

R. Il peupla le pays d'Assur, & fut père des Hébreux.

D. Quels furent les descendans de Chanaam ?

R. Les Assyriens, les Egyptiens, & les Phéniciens.

D. Dans ces premiers tems y avoit-il des rois ?

R. Non, les hommes étoient égaux.

D. Quelle est donc l'origine de la noblesse?

R. La reconnoissance que l'on eut pour ceux qui se rendirent utiles à la société.

D. La noblesse n'a-t-elle point d'autre origine ?

R. L'orgueil de ceux qui se virent respectés pour les services qu'ils avoient rendus.

D. Parmi les enfans de Cham, qui fut celui qui se distingua le plus?

R. Nemrod.

D. Quel étoit son talent ?

R. Celui de détruire les bêtes sauvages.

D. Que fit-il lorsqu'il eut acquis beaucoup de crédit parmi ses frères ?

R. Il en abusa pour les assujétir, & se fit roi.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il bâtit la ville de Babylone.

D. Dans quel lieu ?

R. Dans le lieu où l'on avoit commencé le Tour de Babel.

2. *Epoque. Fondation de l'Empire des Aſſyriens. L'an du monde* 1800.

D. La monarchie des Aſſyriens a-t-elle toujours duré?

R. Non, elle a été remplacée par trois autres.

D. Nommez les quatre grandes monarchies.

R. 1. Celle des Aſſyriens. 2. Celle des Perſes. 3. Celle des Grecs. 4. Celle des Romains.

D. Nemrod fut-il content lorſqu'il ſe vit maître de Babylone?

R. Non, il chaſſa les enfans de Sem du pays d'Aſſur.

D. Que fit-il enſuite?

R. Il y bâtit la ville de Ninive.

D. Qu'arriva-t-il lorſque Nemrod fut mort?

R. On l'adora ſous le nom de Belus.

Après la mort de Noé, ſes enfans s'étant multipliés, la terre qu'ils habitoient leur parût trop petite, & ils réſolurent de ſe ſéparer; mais auparavant ils conçurent un deſſein également impie & extravagant.

Voulant immortaliſer leur nom, & ſe procurer une retraite en cas d'un ſecond déluge, ils commencerent une Tour, qu'ils vouloient élever fort haut: mais Dieu confondit leur vanité, en confondant leur langage, ce qui fit nommer cette Tour *Babel*, qui veut dire confuſion.

Cet évènement hâta la ſéparation à la-

quelle les enfans de Noé étoient résolus: & les trois familles marcherent vers les lieux qu'elles vouloient habiter. Dans ces premiers tems, tous les hommes étoient égaux, & chaque père de famille gouvernoit à son gré ses enfans: mais, comme ils ne purent s'empêcher de se soumettre naturellement à ceux dans lesquels ils reconnurent des talens supérieurs aux leurs, ils ne tarderent point à accorder des distinctions à ceux d'entr'eux qui se rendirent utiles à la société. Les bêtes féroces avoient eu le tems de se multiplier, dans les lieux qui n'avoient point été habités jusqu'alors; il falloit les en chasser: ainsi Nemrod, plus adroit ou plus courageux que les autres dans cet exercise, s'attira la confiance de ses frères, qui s'accoutumerent à recevoir ses ordres, lorsqu'il s'agissoit de la chasse. Il abusa de leur confiance, se fit reconnoître pour roi, & bâtit la ville de Babylone. Comme l'ambition n'a point de bornes, il chassa les enfans de Sem du pays d'Assur, & y bâtit la ville de Ninive. Lorsque Nemrod fut mort, son fils le fit adorer sous le nom de Bel, ou Belus.

Réflexions.

1. Cette histoire nous apprend que la vraie noblesse ne peut se conserver ou s'acquérir que par les mêmes actions auxquelles elle doit son origine, & qu'il n'y a de vrais

nobles que ceux qui procurent l'utilité publique dans l'état où la providence les a placés.

2. Que les perſonnes, qui ſont nées dans les conditions les plus baſſes, peuvent devenir réellement nobles, en s'élevant au deſſus des autres par leurs vertus.

3. Qu'en vain nous nous glorifions d'une naiſſance illuſtre, ſi nous n'imitons pas les actions qui ont diſtingué nos ayeux du commun des hommes.

4. Enfin, que lorſqu'on s'eſt une fois abandonné à l'ambition, on ne connoît plus de bornes, & qu'à l'exemple de Nemrod on ne craint point de devenir injuſte pour s'aggrandir.

LEÇON II.

D. QUI ſuccéda à Nemrod?
R. Ninus, ſon fils.
D. Quel fut le caractère de Ninus?
R. Il aima la guerre, & fut ambitieux comme ſon père.
D. Réuſſit-il dans toutes les guerres qu'il entreprit?
R. Il deſeſpéra de prendre la ville de Bactres.
D. Qui l'aida dans cette entrepriſe?
R. Sémiramis, femme d'un de ſes officiers.
D. Faites le portrait de Sémiramis.
R. Ce fut une grande reine, & une méchante femme.

D. Quels crimes l'ambition lui fit-elle commettre?

R. 1. Elle chercha à plaire au roi. 2. Elle causa la mort de son mari, qui se tua de désespoir. 3. Ayant épousé Ninus, elle trouva le moyen de le faire périr. 4. Elle donna une mauvaise éducation à son fils, pour le rendre incapable de régner.

D. Comment gouverna-t-elle le royaume d'Assyrie?

R. Avec sagesse. Elle y ajouta l'Ethiopie, et plusieurs autres pays.

D. Fut elle toujours heureuse dans ce qu'elle entreprit?

R. Non: ayant porté ses armes jusques dans des Indes, elle fut battue.

D. Que faisoit Ninias pendant que sa mère gouvernoit le royaume?

R. Il se plongeoit dans les plaisirs & les débauches.

D. Comment mourut Sémiramis?

R. On l'ignore; mais après sa mort elle fut adorée sous la forme d'une colombe.

Ninus, ayant succédé à son père Nemrod, ne pensa, comme lui, qu'à étendre sa domination. Après avoir fait plusieurs conquêtes, il fut arrêté devant la ville de Bactres, qu'il desespéroit de prendre, lorsque Sémiramis, femme d'un de ses officiers, lui en suggéra les moyens. Sémiramis réunissoit en elle toutes les qualités de corps & d'esprit;

mais l'ambition, à laquelle elle s'abandonna, lui gâta le cœur, & l'entraîna dans les crimes les plus horribles. Après la mort de ſon premier mari, qu'elle avoit occaſionée, Ninus fut aſſez imprudent pour la placer ſur le trône: il devint ſa victime. Il reſtoit un obſtacle au deſſein que Sémiramis avoit de régner ſeule; le trône appartenoit à ſon fils Ninias, & il étoit naturel qu'il cherchât à s'y placer lorſqu'il ſeroit en âge. Cette mauvaiſe mère, pour abaiſſer ſon eſprit, lui fournit les moyens de corrompre ſon cœur; car elle ſavoit qu'un homme qui aime trop les plaiſirs n'eſt pas capable de s'appliquer aux affaires. Cette indigne manœuvre lui réuſſit: Ninias, plongé dans la débauche, abandonna le royaume à ſa mère, qui, non contente de le gouverner avec ſageſſe, l'augmenta conſidérablement. Elle ne fut dégoûtée de la guerre, que par le mauvais ſuccès de ſes armes dans les Indes. d'où elle eut bien de la peine à ſe ſauver avec les débris de ſon armée. Ayant conſulté l'oracle de Jupiter Ammon ſur la durée de ſon règne, il lui répondit, qu'elle régneroit juſqu'au tems où ſon fils lui dreſſeroit des embuches; & lui promit après ſa mort les honneurs divins. Quelque tems après cette princeſſe, ayant découvert une conſpiration contre elle, à laquelle ſon fils avoit conſenti, abandonna le trône, & fut adorée ſous la forme d'une colombe.

Reflexions.

Cette histoire nous apprend : 1. Que les plus brillantes qualités deviennent pernicieuses aux personnes, qui, comme Sémiramis, se laissent dominer par une passion. 2. Qu'une personne mal élevée, c'est-à-dire, qu'on a accoutumée dès sa jeunesse à vivre dans les plaisirs, est incapable par la suite de régler sa conduite & ses affaires. 3. Qu'on devient la victime des méchans avec lesquels on s'associe ; comme nous le voyons par Ninus, que Sémiramis fit mourir.

Histoires à raconter pour cette leçon.

1. *Sémiramis appaise une révolte par sa seule présence.* 2. *Stratagême ridicule par rapport aux Elephans.* 3. *Il faut ici expliquer aux enfans de quel art les prêtres des idoles se servoient pour prédire l'avenir par la connoissance du passé & du présent.*

Leçon III.

D. Comment Ninias se comporta-t-il lorsqu'il fut sur le trône ?

R. En prince lâche & effeminé.

D. Son royaume devint-il plus florissant sous son règne ?

R. Non : chacun à l'exemple du prince se plongea dans la volupté.

D. Les successeurs de Ninias eurent-ils plus de courage que lui ?

R. Ils suivirent son mauvais exemple, pendant trente générations.

D. Qui fut le dernier roi de cette monarchie?

R. Sardanapale, surnommé l'Infame.

D. Pourquoi lui a-t-on donné ce vilain nom?

R. Parcequ'il ne pensoit qu'à se parer, à boire, à manger, & à se divertir.

D. Qu'arriva-t-il de la conduite de ce prince?

R. Un de ses sujets, nommé Arbace, le détrôna.

L'au du monde 3257.

D. Que fit Sardanapale, lorsqu'il se vit assiégé dans son palais?

R. Il se brûla, avec ses femmes, ses trésors, ses confidens, & ses esclaves.

On ne devoit rien attendre de bon d'un prince aussi mal élevé que Ninias: aussi ne s'occupa-t-il sur le trône qu'à satisfaire ses passions, pendant que d'indignes favoris, complices de ses débauches, gouvernoit à leur gré son vaste empire, & rendoient ses peuples malheureux. Il n'eut pas plus de soin de l'éducation de ses enfans qu'on n'en avoit eu de la sienne: ainsi les mauvais rois se perpétuèrent en Assyrie pendant trente générations: s'ils firent la guerre, ce fut par leurs lieutenans. Ce fut sous ces rois fainéans que les Juifs, contre l'ordre du Seigneur, firent alliance avec les Assyriens.

Ils eurent lieu de se repentir d'une desobéissance qui leur attira les plus grands malheurs, ayant été plusieurs fois emmenés captifs par ces princes dans lesquels ils avoient mis leur appui.

Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, enchérit sur les crimes de ses prédécesseurs ; un de ses sujets, nommé Arbace, témoin de la vie infâme que menoit ce prince, eut honte d'obéir à un maître si méprisable : il se révolta donc contre lui ; & Sardanapale, n'ayant pas le courage de mourir les armes à la main, se brûla dans son palais, avec ce qu'il avoit de plus précieux.

Réflexions.

Cette histoire nous apprend. 1. Combien les parens qui gâtent leurs enfans sont criminels : les siecles s'écoulent, les crimes qu'ils ont occasionnés se perpétuent ; & toute une race de malhonnêtes gens peuvent accuser leur chef, de la dépravation de leurs mœurs. 2. Que nous ne pouvons inspirer le respect & l'obéissance à nos inférieurs, qu'en nous comportant à leurs yeux d'une manière vertueuse & décente. 3. Que les ames lâches aiment mieux, comme Sardanapale, s'abandonner au désespoir, que de se donner la peine qu'il faudroit prendre, pour raccommoder leurs affaires dérangées.

Histoires à raconter pour cette leçon.

1. *Mauvaise politique d'Arbace pour se*

faire respecter. 2. Le mauvais effet que produisit son exemple. 3. Il faut ici faire remarquer aux enfans, que les souverains d'Asie imitent la politique d'Arbace.

LEÇON IV.

3. *Epoque. Division de l'Empire des Assyriens. L'an du monde* 3356.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Sardanapale?

R. Son empire fut divisé en trois royaumes.

D. Nommez-les.

R. Les royaumes de Babylone, de Ninive, & de Medie.

D. De quel royaume étoit le prince qui détruisit celui d'Israël?

R. C'étoit un roi de Ninive, nommé Salmanasar.

D. A quelle occasion les rois de Ninive eurent-ils souvent la guerre avec les Juifs?

R. A l'occasion d'un tribut, que l'impie Achaz s'étoit engagé à leur payer.

D. Qu'arriva-t-il dans ces guerres?

R. Dieu se servit plusieurs fois des Assyriens pour punir les péchés de son peuple qui fut captif.

D. Les Assyriens furent-ils toujours vainqueurs?

R. Non, Dieu protégea souvent son peuple d'une manière miraculeuse.

D. Quel fut le sort des trois royaumes dont nous avons parlé?

R. Le roi de Ninive s'empara de Babylone.

D. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Un seigneur, s'étant révolté contre le roi de Ninive, détruisit cette ville.

L'an du monde 3378.

D. Le royaume de Ninive subsista-t-il après la ruine de sa capitale?

R. Non, il fut réuni à ceux de Babylone & de Medie.

DIEU, ayant expressément défendu aux Juifs de s'allier avec les infidèles, punît sévérement son peuple de la désobéissance qu'il commit à cet égard. Mais, les circonstances de ces punitions étant rapportées tout au long dans la Sainte Ecriture, nous n'en dirons rien ici.

RÉFLEXIONS.

Apprenons, par l'exemple des Juifs, à ne mettre notre confiance qu'en Dieu seul, & à mériter son secours par une soumission sans bornes à ce qu'il nous commande; si non, nous courons risque d'être opprimés par ceux-là même dans lesquels nous aurons mis notre appui.

LEÇON V.

L'an du monde 3409.

D. COMMENT se nommoit l'avant-dernier roi des Medes?

R. Astiage.

D. Eut-il des enfans ?

R. Il eut une fille nommée Mandane, & long-tems après un fils appelé Ciaxare.

D. Que devint Mandane ?

R. Elle fut mariée à Cambyse, héritier du royaume de Perse.

D. Le royaume de Perse étoit-il alors aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui ?

R. On n'y comptoit que 12000 hommes.

D. En quoi consistoit la force des Perses ?

R. Dans leur vertu.

D. Qu'est-ce qui rendoit les Perses plus vertueux que leurs voisins ?

R. La bonne éducation qu'ils recevoient.

D. Comment étoient-ils élevés ?

R. On leur inspiroit le respect pour la religion, l'amour d'une vie dure & pénible, une obéissance sans bornes.

D. Mandane eut-elle des enfans ?

R. Elle eut un fils nommé Cyrus, qui fut élevé comme les autres enfans des Perses.

D. Quel fruit produisit cette éducation ?

R. Elle rendit Cyrus le plus grand prin du monde.

D. Que remarque-t-on de plus frappant dans la vie de Cyrus ?

R. 1. La maniere sage & prudente avec laquelle il se comporta dans son enfance à la cour de son Grand-Pere. 2. Sa valeur & sa prudence dans les guerres qu'il entreprit & dont il sortit victorieux.

D. Qu'eſt-ce qui fait la plus grande gloire de Cyrus?

R. D'avoir été choiſi de Dieu pour rebâtir ſon temple & délivrer ſon peuple.

D. Qu'eſt-ce qu'on peut reprocher à Cyrus?

R. Son entrée faſtueuſe dans Babylone, & ſa négligence par rapport à l'éducation de ſes enfans.

Le luxe & la moleſſe des Aſſyriens parvenus à leur dernier période annonçoient la fin de cette grande monarchie; & voici comment elle arriva.

Cyrus, petit fils d'Aſtiage, fut élevé ſuivant les coutumes du peuple auquel il devoit un jour commander. Comme on n'avoit d'autre but en ce pays que de rendre les enfants vertueux, Cyrus, qui avoit les plus heureuſes diſpoſitions, fit des progrès ſurprenants dans une ſi bonne école. Il ne fut point ébloui du faſte qui régnoit à la cour de ſon grand-père, chez lequel il fut à l'âge de dix ans, & ſçut lui préférer hautement la ſimplicité des mœurs des Perſes. Après la mort de ſon ayeul, ayant été envoyé au ſecours de ſon oncle Ciaxare, que le roi de Babylone vouloit détrôner, il ſe fît adorer des troupes qu'il commandoit, & leur donna l'exemple de toutes les vertus, dont il leur recommandoit la pratique. Il vainquit Créſus, roi de Lydie, qui s'étoit joint au roi de Babylone, & prit la ville capitale de ce dernier, qui perdit en même tems l'empire & la vie.

Pendant le cours de cette guerre, il vint à bout de détruire un ennemi plus terrible que les autres. Ce fut la jalouſie, qui s'étoit emparé du cœur de ſon oncle, à la vue de la gloire qu'acquéroit Cyrus. Elle dura peu; & Ciaxare, charmé de la modeſtie & des déferences de ſon neveu, voulut lui prouver qu'il étoit entièrement revenu de ſa foibleſſe. Il lui offrit donc en mariage Mandane ſa fille, & ſon unique héritiere. Quelque avantageux que fût ce mariage, Cyrus n'y conſentit qu'après avoir demandé & obtenu le conſentement de ſes parens, quoiqu'il eût trente ans paſſés. Après la mort de ſon pere & de ſon oncle Ciaxare, qui eſt le même dont parle l'Ecriture ſous le nom de (*) Darius, Cyrus réunit ſous ſa domination le royaume de Babylone, de Medie, de Lydie, & de Perſe, & mit fin à la première des quatre grandes monarchies.

4. *Epoque. Fin de l'Empire des Aſſyriens. L'an du monde* 3468.

Cyrus, maître de Babylone, mit les Juifs en liberté & leur permit de rebâtir le Temple du Seigneur. La vie frugale qu'il avoit menée dès ſon enfance lui procura une heureuſe vieilleſſe; & il mourut regretté de tous ſes ſujets, âgé de 70 ans.

(*) C'eſt celui qui fit jeter Daniel dans la foſſe aux lions.

On reproche à Cyrus d'avoir abandonné l'éducation de ſes enfans à Mandane, leur mère, princeſſe élevée dans le faſte & le luxe des Medes; ce mauvais exemple fut bientôt ſuivi de ſes ſujets: chaque mère ſe crut autoriſée à gouverner ſes enfans à ſon gré, & l'on ceſſa bientôt de les envoyer dans les claſſes, où l'état avoit ſoin de leur faire donner l'éducation. C'eſt à ce principe qu'il faut attribuer la décadence des mœurs chez les Perſes.

On croit auſſi qu'elle doit ſon origine à la foibleſſe qu'eut ce prince, d'emprunter dans quelques occaſions le faſte des Aſſyriens, ce qui fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de ſes anciens ſujets.

RÉFLEXIONS.

L'hiſtoire de Cyrus nous apprend: 1. Combien il eſt avantageux de s'habituer à la vertu dès la jeuneſſe, puiſque cette heureuſe habitude influe ſur toutes les actions de notre vie.

2. Que la ſobriété fait parvenir juſqu'à la vieilleſſe; puiſque ce prince, nourri dès ſon enfance avec de l'eau, du pain, & du creſſon, a vécu ſans maladie juſqu'à 70 ans.

3. Cyrus, en refuſant de ſe marier ſans le conſentement de ſes parens, dans un tems où ſon âge & ſes grandes actions ſembloient lui donner le droit de diſpoſer de lui, nous montre qu'il n'eſt aucune circonſtance qui

puisse nous dispenser d'obéir à ceux qui nous ont donné la vie.

Traits d'histoires à raconter par rapport à Cyrus.

1. *Son premier voyage en Medie, festin d'Astiage, sentimens de ce prince sur la sumptuosité des banquets.* 2. *Le bon exemple qu'il donna à ses compagnons à son retour en Perse.* 3. *Les conseils de Cambyse avant la guerre contre les Babyloniens.* 4. *Prudence de Cyrus pour reduire le Roi d'Arménie.* 5. *Histoire du Gouverneur de Tygrane.* 6. *Histoire de Penthée, de Gobrias, & de Gadatas.* 7. *Cyrus guérit la jalousie de son Oncle.* 8. *Prise de Babylone, impiété de Balthasar.* 9. *Cyrus forme de la Cavalerie inconnue chez les Perses.* 10. *Son obéissance prompte envers Ciaxare.*

LEÇON VI.

L'an du monde 3475.

D. COMBIEN Cyrus a-t-il laissé de fils
R. Deux, Cambyse & Smerdis.
D. Quel étoit le caractère de Cambyse?
R. Il avoit de la valeur, mais il étoit débauché, téméraire, & cruel.
D. En quoi a-t-il montré sa valeur?
R. En conquérant le royaume d'Egypte.
D. Et sa témérité?

R. En voulant conquérir l'Ethiopie.

D. Pourquoi dites-vous que cette entreprise étoit téméraire?

R. Parcequ'il falloit traverser des déserts immenses, & qu'il n'avoit pas fait provision de vivres.

D. En quoi a-t-il montré sa cruauté?

R. En faisant mourir son frere Smerdis, & en tuant sa femme d'un coup de pied.

D. Quelles furent les suites de la mort de Smerdis?

R. Un mage qui lui ressembloit se fit passer pour lui, & monta sur le trône de Perse.

D. Où étoit alors Cambyse?

R. Il revenoit d'Egypte fort haï des Egyptiens, parcequ'il avoit tué leur dieu Apis.

D. Que fit-il lorsqu'il apprit l'attentat du mage?

R. Il se hâta de venir en Perse pour le punir; mais il mourut en chemin.

D. Quel fut le genre de sa mort?

R. Il se blessa de sa propre épée.

Cambyse, étant monté sur le trône de Perse, s'abandonna tout entier à ses passions. Ayant conçu un amour violent pour une de ses sœurs, il demanda aux mages, c'est-à-dire aux prêtres du pays, s'il y avoit quelque loi qui permît à un frère d'épouser sa sœur? Les mages, qui connoissoient la cruauté de ce prince, craignirent d'exciter sa colère en le contredisant. Ils n'oserent pas

non plus lui dire qu'il pouvoit conſommer ce mariage inceſtueux juſqu'alors inouï en Perſe. Ils lui répondirent donc, que la loi ne s'étoit point expliquée au ſujet d'un tel mariage, mais qu'elle déclaroit formellement que les rois pouvoient faire tout ce qu'ils voudroient. Voilà l'époque fatale de tous les deſordres de Cambyſe; il ſe crût tout permis. Ses débauches furent exceſſives; la moindre réſiſtance à ſes volontés lui parût un crime qu'il puniſſoit avec une cruauté qui révolte l'humanité. Ayant deſſein de conquérir l'Ethiopie, il y envoya des ambaſſadeurs, qui avoient ordre de lui rendre compte de la ſituation du pays. Malgré les magnifiques preſens dont ils étoient chargés, on ne ſe méprit point ſur le motif de leur ambaſſade. On ſe moqua de leurs preſens, les Ethiopiens mépriſant les choſes ſuperflues, & ne faiſant cas que de celles qui ſervent aux beſoins de la vie, ils donnerent aux ambaſſadeurs un de leurs arcs. Il étoit tel qu'il falloit une force particulière pour le bander; & ils leur dirent, que leur maître devoit remercier les dieux, qui ne leur avoient pas donné la penſée de l'attaquer; qu'ils lui conſeilloient de ne venir leur faire la guerre, que lorſqu'il auroit des ſoldats capables de ſe ſervir de pareilles armes. Depuis le roi juſqu'au dernier courtiſan de la cour de Cambyſe, tous s'empreſſerent de bander cet arc, mais ils l'eſſayerent inutilement. Le prince

Smerdis, ſans y réuſſir, en approcha plus que les autres, ce qui fit naître dans le cœur de Cambyſe une baſſe jalouſie. Il le renvoya en Perſe, & enſuite ordonna qu'on le fit mourir ſur la foi d'un ſonge. Dans ſon expédition d'Ethiopie, ſa table fut ſervie avec ſomptuoſité au milieu des deſerts, où ſes ſoldats périſſoient de faim. Enfin ce prince étoit un monſtre. Ayant appris qu'un mage, qui reſſembloit à Smerdis, étoit monté ſur le trône de Perſe ſous le nom de ce malheureux prince, il ſe hâta d'arriver en ce royaume pour le punir ; mais, s'étant bleſſé de ſa propre épée par accident, il mourut en chemin, après avoir regné ſept ans.

RÉFLEXIONS.

1. Le plus grand malheur des princes & des grands eſt d'être environné de laches adulateurs, qui s'efforcent de leur perſuader qu'ils ſont au deſſus des loix.

2. Il eſt d'heureuſes circonſtances dont on pourroit ſe ſervir pour ramener un jeune homme dans le chemin de la vertu ; mais, ſi c'eſt un grand, il eſt peu de gens qui aient le courage de ſacrifier leur fortune au bien de ceux dont ils eſperent quelque choſe. Cambyſe reſpectoit encore les loix, puiſqu'il les conſultoit ; une reponſe généreuſe eut pu l'arracher au crime : mais, parmi le grand nombre de ſages qui étoient dépoſi-

taires de ces loix, il ne s'en trouva pas un seul qui eut le courage de les défendre.

3. Combien de gens comme les mages, s'applaudissent d'avoir trouvé les moyens de s'etourdir sur leurs devoirs. Heureux quand ils n'emploient point cette funeste science à étourdir la conscience des autres !

HISTOIRES à raconter.

1. *Cruauté de Cambyse envers le fils d'un de ses courtisans.* 2. *La mort de sa sœur, occasionnée par le bon naturel d'un chien.* 3. *Mort du dieu Apis.*

LEÇON VII.

L'an du monde 3482.

D. COMBIEN le mage Smerdis a-t-il régné de tems ?

R. Sept mois.

D. Comment découvrit-on sa tromperie ?

R. Parcequ'il n'avoit point d'oreilles.

D. Qui le détrôna ?

R. Sept seigneurs, du nombre desquels étoit Darius.

D. Qui fut roi après Smerdis ?

R. Darius, par le moyen de son ecuyer & de son cheval.

D. Quel étoit le caractère de ce prince ?

R. Il avoit de bonnes qualités, mais il se gâta sur le trône.

D. Quels furent ſes plus grands défauts?

R. Son ambition le rendit téméraire, & ſes mauvais ſuccès cruel.

D. Quelles guerres a-t-il entrepriſes?

R. Celle des Babyloniens, celle des Scythes, celle des Indes, & celle des Grecs.

D. Les Babyloniens n'étoient-ils pas ſes ſujets?

R. Oui, mais ils s'étoient révoltés.

D. Comment termina-t-il cette guerre?

R. Heureuſement, par la trahiſon de Zopire.

D. Quel fut le ſuccès de la guerre des Indes?

R. Il ſoumit les Indiens.

L'an du monde 3483.

Un ſeigneur, dont la fille avoit épouſé Smerdis, ayant quelque ſoupçon, que celui qui étoit ſur le trône étoit un impoſteur, ſe ſouvint qu'on avoit coupé les oreilles du mage, pour quelques friponneries qu'il avoit faites dans ſa jeuneſſe. Il commanda donc à ſa fille d'examiner ſon mari pendant qu'il dormiroit. Elle lui obéit, & lui ayant fait ſavoir qu'il n'avoit point d'oreilles, ce ſeigneur, de concert avec ſix autres, entreprit de détrôner le mage. Il y réuſſit, & Smerdis perdit le trône & la vie. Comme ces ſept ſeigneurs avoient un égal droit au trône, ils réſolurent, pour ſavoir qui devoit y monter, de s'en rapporter au ſort. Un ecuyer de Darius ſut le rendre favora-

ble à ſon maître, qui devint roi de cette grande monarchie, parceque ſon cheval hennit à propos. Darius, que quelques-uns croient être le même qu'Aſſuerus, avoit de bonnes qualités; mais en eſt-il d'aſſez bien établies, pour échapper aux dangers qui environnent le trône! L'Ambition engagea Darius dans une guerre auſſi injuſte que téméraire, & ſes mauvais ſuccès le rendirent ſoupçonneux & cruel, enſorte que ſa vie eſt un mêlange perpétuel de grandes actions & de crimes horribles.

REFLEXIONS.

1. En vain les parens travaillent-ils à laiſſer une fortune brillante à leurs enfans, s'ils n'ont pas ſoin de leur laiſſer une éducation ſuffiſante pour la conſerver; elle ne paſſera pas à la troiſième génération, comme on le voit par l'exemple de Cyrus. Vainement laiſſe-t-il Cambyſe maître d'une grande monarchie. La mauvaiſe conduite de ce prince, ſa cruaute, force le ciel à l'arrêter au milieu de ſa courſe, & l'héritage de Cyrus paſſe dans des mains étrangères.

2. L'adverſité & la proſpérité ſont la pierre de touche de la vertu, & l'on ne peut compter ſur celle qui n'a point été éprouvée par ces deux ſituations contraires.

3. On peut modérer ſes déſirs; mais il eſt impoſſible de les ſatisfaire. Darius,

ſimple particulier, parvient à une fortune au deſſus de ſes eſpérances ; ſes déſirs croiſſent avec elle. Dans ſon premier état, peu de choſe ſuffiſoit pour remplir ſes deſirs ; un grand empire ne lui ſuffit pas dans le ſecond ; il veut l'augmenter. Ses mauvais ſuccès l'aigriſſent, ſes vertus diſparoiſſent, &, ſans penſer à jouir du bien qu'il poſſede, la mort le ſurprend dans de nouveaux projets. Combien d'hommes, comme Darius, euſſent toujours été crus dignes de leur fortune s'ils n'y fuſſent jamais parvenus !

HISTOIRES à raconter pour le règne de Darius.

1. *Adreſſe de ſon Ecuyer.* 2. *Trahiſon de Zopire.* 3. *L'Habit Rouge.* 4. *Vanité de Darius.* 5. *Edit en faveur des Juifs.* 6. *Sa cruauté envers un père de famille.* 7. *Un médecin le guérit d'une entorſe au talon.* 8. *Cruauté de Darius envers un Seigneur ; étrange choix de ſa femme.* 9. *Darius impoſe des tributs à ſes ſujets.* 10. *Cruauté inouïe des Babyloniens.*

LEÇON VIII.

D. OU demeuroient les Scythes, à qui Darius fit la guerre ?

R. Au-delà du Danube. (*a*)

D. Quelles étoient alors les mœurs de ce peuple ?

(*a*) Le Danube eſt un fleuve d'Europe, qui a ſon embouchure dans la mer Noire.

R. Ils ſe regardoient comme voyageurs ſur la terre, & habitoient ſous des tentes.

D. De quoi vivoient-ils ?

R. Des fruits que la terre produit d'elle-même, & du lait de leurs troupeaux.

D. Avoient ils des rois ?

R. Chaque père de famille étoit roi & juge de ſes enfans.

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre ?

R. Darius ne put joindre les Scythes, & faute de vivres fut obligé de ſe retirer.

D. Quel eſt le plus grand péril qu'il courut dans ſa retraite ?

R. Au paſſage du Danube.

D. Qui l'empêcha d'y périr ?

R. Hyſtiée, tyran de Milet.

D. De quelle nation étoit Hyſtiée ?

R. Il étoit Grec, & tyran de la ville de Milet en Aſie.

L'ambition de Darius s'étant accrue avec ſa puiſſance, il conçut le deſſein extravagant de ſoumettre les Scythes. Un de ſes frères, qu'il eſtimoit à juſte titre, eſſaya vainement de le détourner de cette entrepriſe ; rien ne pût lui faire changer de réſolution. Il traverſa l'Aſie Mineure, & ſe rendît maître de la Thrace ; puis, ayant fait bâtir un pont ſur le Danube, il entra dans le pays qu'occupoient les Scythes. Ceux-ci prirent ſagement le parti de la retraite ; &, comme ils avoient ſoin de ruiner le pays

à mesure qu'ils avançoient, Darius se trouva reduit à la dernière extrémite, faute de vivres. Il fallut donc songer à retourner sur ses pas; mais les Scythes, qui connoissent parfaitement le terrein, fondoient sur ses troupes au moment où on les attendoit le moins, & lui tuoient un grand nombre de soldats. Ils ne se contenterent point de le harceler à tous momens, ils envoyerent un détachement vers le Danube. Darius avoit laissé le pont qu'il avoit jeté sur ce fleuve à la garde des Grecs. Les Scythes leur firent honte de leur attachement pour les Perses, & les inviterent à s'affranchir d'un joug deshonorant, en détruisant le pont. Darius étoit perdu sans ressource, si on eût suivi ce conseil. La plupart des Grecs y étoient disposés: mais Hystiée, tyran de Milet, représenta aux chefs, qu'ils étoient intéressés à la conservation de Darius, puisqu'ils ne pouvoient sans lui conserver la tyrannie. Ce motif détermina les Grecs: on détruisit une des arches du pont pour amuser les Scythes, qui se retirerent. Darius, étant arrivé au pont vers le soir, fut saisi de frayeur, les ténèbres l'empêchant de voir qu'il n'y avoit qu'une arche de détruite. Il appela les Grecs à haute voix, & ne fut rassuré qu'au moment où ils lui dirent que le pont subsistoit presqu'entier. Il sentit tout le prix du service qu'Hystiée lui avoit rendu, & le rendit maître de la récompense

qu'il étoit résolu de lui donner. Hystiée lui demanda la propriété d'un terrein situé en Thrace proche d'une grosse riviere, &, l'ayant obtenu, il y jeta les fondements d'une ville.

Reflexions.

1. La valeur qui n'est point accompagnée de prudence, quand elle se trouve chez les grands, cause des maux infinis. Que d'hommes ont payé de leur vie la folle témérité de Darius! Les rois, & ceux qui sont chargés du commandement des armées, doivent imiter un des plus fameux capitaines qui ait paru parmi les Grecs: "Rien n'est "plus précieux, "disoit-il," que la vie des "hommes; ce sont des plants qui une fois "arraches ne reviennent plus."

2. Bien des gens, comme Darius, sont capables d'écouter de bons conseils, mais il en est peu qui veuillent s'assujétir à les suivre, s'ils sont contraires aux intérêts de leurs passions. C'est pourtant dans ces occasions où l'on devroit s'en rapporter aux conseils d'un ami fidèle, puisque le propre des passions est d'aveugler, & de cacher à ceux qu'elles possedent les périls de ce qu'ils entreprennent.

3. La plupart des liaisons ont pour principe l'amour-propre. Tel nous rend un service, & paroit embrasser nos intérêts avec chaleur, qui n'a d'autre but que d'avancer

ses propres affaires, comme on le voit dans Hystiée. Mais un bon cœur, comme Darius, n'en prend point droit d'être ingrat. Il ferme les yeux sur les motifs intéressés qui ont produit le service qu'il a reçu, pour suivre en liberté les mouvemens de sa reconnoissance.

HISTOIRES à raconter.

1. *Histoire des Scythes.* 2. *Sentimens des grands hommes par rapport à cette nation.* 3. *Précautions qu'ils prirent pour ruiner l'armée de Darius.* 4. *Reconnoissance de Darius pour son cheval.* 5. *Coutumes des Thraces à la naissance & à la mort de leurs proches.* 6. *Le roi de Macédoine fait massacrer plusieurs seigneurs Persans, pourquoi.*

LEÇON IX.

Origine des Grecs.

D. VOUS nous avez dit qu'Hystiée, qui conserva le pont du Danube, étoit Grec. Qu'est-ce que les Grecs?

R. Une nation d'abord fort barbare.

D. D'où descendoient-ils?

R. Des quatre fils de Javan, fils de Japhet.

D. Où s'établirent ces quatre fréres?

R. L'aîné Elisa donna son nom à l'Elide dans le Péloponnese.

D. Où s'établirent les trois autres?

R. Entre le Péloponnese & le Danube.

D. Qui civilisa les Grecs ?

R. Le commerce des Egyptiens & des Phéniciens ?

Etats principaux de la Grece.

D. Quel est le plus ancien des royaumes de la Grece ?

R. Celui de Sicyone, qui, fondé l'an du monde 1915, dura 1000 ans.

D. En combien d'endroits ont habité les Grecs ?

R. En cinq.

1. Dans le Péloponnese.
2. Entre le Péloponnese & la Macédoine.
3. Dans les îles de l'Archipel.
4. En Italie & en Sicile.
5. Dans l'Asie Mineure.

D. Quels Grecs devons-nous connoître dans le Péloponnese ?

R. Les Lacédémoniens, les Elisiens, les Corinthiens, & les Achéens.

D. Et entre le Péloponnese & la Macédoine ?

R. Les Athéniens, les Platéens, les Delphiens, les Thébains, les Phocéens, les Etoliens, & les Thessaliens.

D. Et dans la Sicile ?

R. Les Syracusains.

D. Et dans l'Asie Mineure

R. Les Ioniens, &c.

D. N'y avoit-il point d'autres nations Grecques ?

R. Oui, nous n'avons parlé que de celles qui occaſionnent quelques grands événemens dans notre hiſtoire.

D. En combien de parties diviſez-vous l'hiſtoire des Grecs ?

R. En quatre âges.

D. Quel eſt le premier ?

R. Il commence à la fondation de Sycione juſqu'au ſiege de Troye, & comprend environ 1000 ans.

D. Et le ſecond ?

R. Depuis la priſe de Troye juſqu'à Darius, & comprend 663 ans.

D. Juſqu'où s'étend le troiſième ?

R. Depuis Darius juſqu'à la mort d'Alexandre, & comprend 198 ans.

D. Et le quatrième ?

R. Depuis la mort d'Alexandre, juſqu'au tems où les Grecs tomberent ſous la puiſſance des Romains, & comprend 293 ans.

D. Quel étoit d'abord le gouvernement dominant dans la Grece.

R. Le monarchique.

D. Combien y a-t-il de gouvernemens ?

R. Le monarchique & le républicain ?

D. Qu'eſt-ce que le gouvernement monarchique ?

R. Un état ſoumis à une ſeule perſonne.

D. Qu'eſt ce que le républicain ?

R. Un état, où pluſieurs perſonnes commandent.

D. Combien y a-t-il de gouvernemens monarchiques?

R. Deux, le deſpotique, & celui qui ne l'eſt pas.

D. Qu'eſt-ce que le premier?

R. Celui, où la volonté du roi tient lieu de loi, comme dans les royaumes d'Aſie.

D. Quel eſt le ſecond?

R. Celui, où la loi eſt au deſſus des rois, comme dans la France, l'Eſpagne, &c.

D. Combien y a-t-il de gouvernemens républicains?

R. Trois, l'ariſtocratique, le démocratique, & le mixte.

D. Qu'eſt-ce que l'ariſtocratique.

R. Celui où les nobles gouvernent.

D. Et le démocratique?

R. Celui où le peuple gouverne.

D. Et le mixte?

R. Celui qui eſt mêlé des deux, ou des trois.

D. Le gouvernement monarchique ſubſiſta-t-il toujours en Grece?

R. Non, les Grecs ſecouerent le joug, & ſe gouvernerent chacun à leur fantaiſie.

D. Où traitoit-on les affaires de la Grece en général?

R. Dans une aſſemblée qui ſe tenoit à Olympe.

Les premiers Grecs étoient barbares, c'eſt-à-dire, qu'ils ne vivoient point en ſociété, & qu'ils ignoroient abſolument les arts & les ſciences les plus néceſſaires à la vie. Ils broûtoient l'herbe comme des bêtes ſauvages, & rendirent les honneurs divins à ceux qui leur apprirent à ſe nourrir de gland. Les Egyptiens & les Phéniciens leur apprirent à bâtir des villes & à vivre en ſociété, ce qui les civiliſa. Au tems de la guerre de Troye, il y avoit dix rois en Grece. Les royaumes en ce tems avoient peu d'étendue; ce n'étoit ſouvent qu'une ſeule ville, & quelques villages qui en dépendoient. Peu de tems après cette guerre, les Grecs ſecouerent le joug de la royauté: chaque nation, & même chaque ville, ſe fit des loix & une eſpece de gouvernement conforme à ſes goûts & à ſes mœurs. La Grece, conſidèrée ſous ce point de vue, peut être regardée comme un grand corps diviſé en pluſieurs membres qui n'avoient entr'eux nul rapport. Mais ces membres ſe réuniſſoient après quatre ans révolus, dans une aſſemblée où l'on traitoit de tout ce qui regardoit le bien commun. Ces aſſemblées ſe tenoient à Olympe, ville d'Elide. Et les villes qui étoient nommées amphictiques y envoyoient des députés, qu'on nommoit Amphictions. Ces aſſemblées ſe terminoient par des jeux

nommés Olympiques, du nom de la ville d'Olympe ; & l'on comptoit par ces jeux chez les Grecs.

RÉFLEXIONS.

1. On vante les tems, où les hommes sans société vivoient presque sans désirs : la société, dit-on, produit des besoins ; cela est vrai, mais ces besoins produisent des vertus. C'est à eux que nous devons l'humanité, la douceur, la complaisance. Sans la société, les hommes seroient comme des bêtes sauvages : chaque homme se regarderoit avec sa famille comme s'il étoit seul dans l'univers. Bénissons l'assujétissement, où nous réduit la société. Il nous rappelle les desseins de Dieu, qui, voulant mettre sur la terre des créatures raisonnables, les fit naître d'un seul homme, afin que tous ceux qui sortiroient de lui se souvinssent qu'ils sont frères, & qu'en cette qualité ils doivent s'aimer réciproquement, & vivre ensemble, comme ne faisant qu'une famille.

2. Les arts & les sciences naissent encore des besoins des hommes. Il est vrai qu'ils les multiplient, & en produisent d'imaginaires : mais l'assujétissement dans lequel ils nous mettent est bien compensé par les égards mutuels qu'ils nous forcent d'avoir les uns pour les autres.

On trouvera à la fin des Métamorphoſes l'hiſtoire du ſiège de Troye. Il faut apprendre aux écolieres, que cet évènement, vrai quant au fond, eſt altéré par un grand nombre de circonſtances fabuleuſes. C'eſt ici le lieu de leur apprendre ce qu'on dit d'Homère & de ſes poëmes; &, ſi ce ſont des élèves d'un certain âge, leur apprendre la différence du poëme dramatique d'avec le poëme épique: les inſtruire des règles de ces poëmes, afin de les mettre en état d'en connoître les beautés & les défauts, quand elles liront ces ſortes d'ouvrages.

LEÇON X.

D. QUELLE étoit la plus fameuſe des républiques Grecques du tems de Darius?

R. Celle des Lacédémoniens: leur ville capitale étoit Sparte.

D. Comment nommoit-on le pays qu'habitoient les Lacédémoniens?

R. La Laconie.

D. Quel fut le légiſlateur des Lacédémoniens?

R. Lycurgue.

D. Quel étoit le but de Lycurgue dans les loix qu'il donna aux Spartiates?

R. De faire un peuple guerrier, qui ne put être vaincu ni faire des conquêtes.

D. Que bannit-il de Sparte?

R. La pauvreté, les richesses, la gourmandise, & le luxe.

D. Ne bannit-il que ces vices?

R. Il bannit aussi le commerce, les arts, & les sciences.

D. Quel mauvais effet cela produisit-il?

R. La vertu des Lacédémoniens étoit sauvage & austere pour eux & pour les autres.

D. Comment nommoit-on les esclaves chez les Lacédémoniens?

R. On les nommoit Ilôtes.

D. Combien d'années les loix de Lycurgue ont-elles subsisté?

R. Plus de cinq cens ans, mais non pas dans toute leur vigueur.

D. Comment nommoit-on les magistrats à Sparte?

R. Ephores.

D. Qui avoit la plus grande autorité à Sparte?

R. Un sénat composé de 28 sénateurs.

L'an du monde 2900.

Les Héraclites, c'est-à-dire les descendans d'Hercule, furent chassés de Sparte, peu de tems après la guerre de Troye; ils s'y rétablirent ensuite, & comme il se trouva deux branches de cette famille, qui avoient un égal droit au trône, elles partagerent la royauté. Deux rois dans une même ville ne pouvoient gueres s'accorder ensemble. Leurs divisions partagerent les habitans.

Ces troubles influerent sur les mœurs; les loix furent méprisées, & les vices, sûrs de l'impunité, s'y multiplierent. Dans ces circonstances, un des deux rois étant mort, on offrit la couronne à Lycurgue, son frère. Comme la veuve du roi étoit grosse quand il mourut, Lycurgue attendit pour accepter le trône qu'elle fût accouchée, protestant qu'il le rendroit à son neveu, supposé qu'elle accouchât d'un fils. Cette femme jugeant du cœur de Lycurgue par le sien, lui fit dire qu'elle trouveroit le moyen de faire périr son fruit, s'il vouloit lui promettre de l'épouser. Lycurgue dissimula l'horreur qu'il avoit d'une telle proposition, mais aussitôt que cette méchante femme fut accouchée, il s'empara du fils qu'elle avoit mis au monde, & le fit reconnoître pour roi. Il se chargea de la régence pendant son enfance, & profita de ce tems pour donner des loix à ses compatriotes. Toutes les richesses étoient entre les mains de quelques particuliers, qui vivoient avec magnificence, pendant que le peuple vivoit dans une affreuse misère. Lycurgue entreprit de mettre l'égalité parmi ses citoyens. Il parut dans la place publique environné de soldats à sa dévotion, &, sûr des suffrages de la multitude, il força le petit nombre des riches à mettre leurs terres en commun. Il les distribua ensuite à toutes les familles, & les rois dans ce partage ne furent pas plus

avantagés que le dernier de leurs sujets. Il ne lui fut pas possible de faire mettre en commun l'or & l'argent; mais il trouva le moyen de le rendre inutile, en introduisant une nouvelle monnoye. Elle étoit de fer, & par conséquent fort pesante; ce qui ruïna absolument le commerce & le luxe. Les étrangers, qui apportoient à Sparte des marchandises précieuses, ne se trouverent pas d'humeur de se charger de la monnoye du pays; ainsi les Spartiates furent contraints de se borner aux choses que leur pays fournissoit. Lycurgue, après avoir banni la pauvreté, l'avarice, & le luxe, trouva moyen d'extirper la gourmandise, en assujétissant les Spartiates à manger en commun. Chacun fournissoit son contingent pour la dépense, & nul ne pouvoit s'exempter de ces repas communs, où l'on servoit des viandes grossièrement apprêtées. La cordialité, la gaîté mêmes, présidoient à ces repas; on y admettoit les jeunes gens; mais en entrant dans la salle, un ancien les avertissoit que rien de ce qui se disoit dans ce lieu ne devoit se rapporter dehors.

Lycurgue sur-tout donna tous ses soins à l'éducation des enfans. *Ils sont le bien le plus précieux de la République, disoit-il; c'est à elle qu'il appartient seulement de les former.* Cette éducation avoit pour but de les rendre sobres, obéissans, & courageux :

& rien de plus inhumain que les moyens dont on ſe ſervoit pour leur procurer cette dernière qualité. Dans une fête ſolemnelle, ils étoient conduits au temple & déchirés à coups de verges, ſans qu'il leur fût permis de pouſſer un ſoupir. Les pères préſens à cet horrible ſpectacle exhortoient leurs enfans à la fermeté; & l'on en a vu expirer ſous les coups, ſans ſe plaindre. Pour accoutumer les enfans aux ruſes de la guerre, on leur permettoit un vol qui n'en avoit que le nom. Ils pouvoient ſe ſaiſir de tout ce qu'ils trouvoient à leur bienſéance, pourvu que leur vol fût caché, car ils étoient rigoureuſement punis s'ils étoient pris ſur le fait.

Comme Lycurgue n'avoit en vue que de former des ſoldats, il interdit à ſes concitoyens toute étude des arts & des ſciences qui n'avoient pas rapport à la guerre: ce qui les rendit féroces. On a beaucoup vanté leurs vertus, mais, ſi on les examine ſoigneuſement, on trouvera que chez eux tout ſe réduiſoit à ſavoir mourir pour la patrie, à étouffer les ſentimens naturels, & à y ſubſtituer une inſenſibilité monſtrueuſe, qui les rendoit plus ſemblables à des bêtes farouches qu'à des hommes: l'amour de la patrie remplaçoit aux yeux des Spartiates toutes les autres vertus; & les injuſtices, l'infidélité, la cruauté, étoient conſacrées, lorſ-

qu'il s'agissoit d'augmenter la puissance de Sparte.

Parmi les loix de Lycurgue, il y en avoit plusieurs de contraires aux loix naturelles. Telle étoit celle qui condamnoit à la mort les enfans qui naissoient foibles & difformes, & celle qui permettoit aux femmes de combattre nues.

Réflexions.

1. Il n'appartenoit qu'au Créateur de donner des loix parfaites. Les sages du paganisme n'ont offert aux hommes pour régler leur mœurs que des remedes aussi pernicieux que les maux qu'ils vouloient guérir. Ils détruisoient une passion par une autre; & tout bien considéré, un homme vraiement vertueux auroit moins de répugnance à vivre parmi des nations abandonnées au luxe, à la gourmandise, & aux autres vices qui semblent naturels à l'humanité, que dans un pays dont les habitans, durs & sauvages, sembloient n'avoir renoncé à ces foiblesses que pour adopter les défauts des bêtes les plus cruelles.

3. L'orgueil a pu engager les payens à se corriger des vices grossiers; l'amour de la patrie à sacrifier les commodités, les plaisirs, et la vie même. Cet exemple doit nous faire rougir & nous condamnera au jour du jugement, nous qui sommes Chrétiens, si des

motifs de religion peuvent moins ſur nous que des motifs ſi imparfaits ſur ces infidèles.

HISTOIRES à raconter pour cette leçon.

1. *Un jeune homme creve l'œil à Lycurgue.* 2. *Artifice de Lycurgue pour engager ſes concitoyens à obſerver ſes loix.* 3. *Fermeté barbare des mères à Sparte.* 4. *Obéiſſance des rois, autorité du ſenat.* 5. *Hiſtoire du renard volé.* 6. *Rigueur des loix contre les lâches.* 7. *Origine du mot : Ecrire & parler* laconiquement.

LEÇON XI.

D. QUELLE fut la république Grecque qu'on peut regarder comme la rivale de Sparte?

R. Celle d'Athènes, ſituée hors du Péloponneſe.

D. Comment nommoit-on le territoire dans lequel Athènes étoit bâtie?

R. L'Attique.

D. Qui fut le légiſlateur des Athéniens?

R. Solon.

D. Quel étoit leur gouvernement?

R. Le démocratique.

D. Quel étoit le caractère des Athéniens?

R. Un eſprit vif, un bon cœur; mais une légèreté qui les rendoit ſuſceptibles des

impreſſions bonnes ou mauvaiſes, qu'on vouloit leur donner.

D. Comment nommoit-on les magiſtrats à Athènes ?

R. Archontes.

Cecrops eſt regardé comme le premier roi des Athéniens. Ce petit royaume ne conſiſtoit alors qu'en douze bourgs, que Theſée réunit en une ſeule ville. Codrus, qui ſe dévoua pour ſon peuple, fut le dernier roi d'Athènes ; & la democratie prit la place de la royauté. Solon donna des loix aux Athéniens, & conſulta moins en cette occaſion ſon propre penchant que le caractère de ceux dont il étoit le légiſlateur ; c'eſt-à dire qu'il uſa de condeſcendance envers un peuple qui auroit ſecoué le joug ſi on eut voulu lui en impoſer un trop peſant. Les Athéniens avoient l'eſprit propre aux ſciences, & la forme de leur gouvernement les mettoit dans la néceſſité de cultiver l'éloquence & la politique, auſſi bien que les autres ſciences néceſſaires à un bon général. Le peuple élevoit aux emplois ceux qu'il en croyoit capables ; s'il étoit queſtion de faire la guerre ou la paix, il falloit que ceux qui étoient à la tête des affaires lui expoſaſſent des motifs capables de le déterminer. Les Athéniens, par le moyen de l'étude, acquirent une politeſſe, une humanité, qui charmoit les étrangers que leur réputation attiroit chez

eux. La politeſſe extérieure influe tôt ou tard ſur les mœurs; l'heureuſe habitude de ſe gêner pour ſe prêter aux foibleſſes & aux beſoins des autres corrige la dureté du cœur, le rend ſenſible & tendre. Auſſi celui des Athéniens étoit-il humain & compatiſſant. Mais leur légèreté a ſouvent rendu inutile chez eux ce beau préſent de la nature. Suſceptibles des diverſes impreſſions qu'on vouloit leur faire prendre, ils étoient ce qu'ils plaiſoient à leurs orateurs, & pratiquoient à leur gré les vertus les plus héroïques, ou ſe rendoient coupables des plus grands crimes, ſans pouvoir être regardés comme très vertueux ou très vicieux.

Solon diſtribua les citoyens d'Athènes en quatre claſſes, ſelon le revenu qu'ils avoient. Ceux de la dernière ne pouvoient être admis aux dignités; mais ils donnoient leurs ſuffrages dans les aſſemblées, ce qui rendit la multitude maîtreſſe des affaires. Il rétablit l'autorité du ſénat, qu'on nommoit Aréopage, & il décida qu'on n'y pourroit admettre que ceux qui auroient été Archontes: il établit encore un conſeil de quatre cens hommes, pour examiner toutes les affaires; mais on les décidoit enſuite devant le peuple. Chacun étoit autoriſé à épouſer la querelle d'un citoyen offenſé; &, dans les différends publics, ceux qui ſe tenoient neutres étoient regardés comme infames, ils étoient bannis, & privés de leurs biens.

Ils défendirent de doter les filles qui n'etoient pas uniques, établirent la liberté des testamens. Il n'étoit point permis d'être oisif à Athènes, & un fils n'étoit point obligé de nourrir son pere s'il ne lui avoit fait apprendre un métier ; un bâtard étoit aussi dispensé d'assister son pere. L'ingratitude étoit punie dans cette ville, & il y avoit un tribunal pour ces sortes d'affaires ; mais les juges n'étoient pas souvent occupés.

RÉFLEXIONS.

1. Ceux qui sont chargés de conduire les autres doivent observer avec soin le caractère de leurs inférieurs & proportionner à ce caractère les loix qu'ils leur imposent.

2. Il vaut mieux fermer les yeux sur les petites fautes des inférieurs, que de les révolter par une sévérité mal placée. Dracon, qui avoit donné des loix aux Athéniens avant Solon, n'avoit pas fait cette réflexion ; aussi ses loix ne tarderent-elles pas à être abolies. Celles de Solon, plus douces, subsisterent longtems ; il disoit lui-même, qu'elles n'étoient pas parfaites en elles-mêmes ; mais qu'elles étoient les seules qu'ils fussent capables d'observer.

HISTOIRES à raconter pour cette leçon.

1. *Histoire de Solon, son voyage chez un philosophe.* 2. *Son voyage à la cour de Crésus.* 3. *Loi contre les ingrats, histoire du cheval.* 4. *L'abus qu'on fit de la loi qui*

abolissoit les dettes. 5. *Belle parole de Solon contre Thespies.* 6. *Punition d'un enfant cruel aux bêtes.*

LEÇON XII.

D. QUELLE étoit la grande passion des Athéniens?

R. L'amour de la liberté.

D. La conserverent-ils toujours?

R. Ils furent assujétis par Pysistrate, du tems de Solon.

D. Qui succéda à Pysistrate?

R. Son fils Hypias.

D. Se conserva-t-il dans la tyrannie?

R. Non, il fut chassé d'Athènes.

D. Où se réfugia-t-il?

R. Auprès du satrape qui commandoit à Sardes, capitale de la Lydie.

D. Dans quel lieu étoit située Sardes?

R. Dans l'Asie Mineure.

D. Que fit le satrape, ou gouverneur, de Sardes, en faveur d'Hystiée?

R. Il voulut forcer les Athéniens à le recevoir.

D. Quel effet cela produisit-il?

R. La haine des Athéniens contre les Perses, & dans les premiers un grand désir de se venger.

Les Athéniens, idolâtres de leur liberté, ne purent pourtant la conserver. Pysistrate, citoyen d'Athènes, avoit gagné les bonnes graces du peuple, & par là même s'étoit attiré un grand nombre d'ennemis. Il se donna lui-même un coup d'épée, & fit

entendre à la multitude qu'on en vouloit à sa vie, parcequ'il avoit été assez heureux pour lui plaire; & pour rendre inutile la mauvaise volonté de ses envieux, il demanda permission d'avoir des gardes: on y consentit; & Pysistrate, profitant de cette permission imprudente, ramassa autour de sa personne un grand nombre de soldats. Alors il se montra à découvert; &, après avoir été chassé deux fois, se rendit absolument maître des affaires. Il n'épargna rien pour engager Solon à approuver sa tyrannie, mais ce dernier refusa constamment ses offres. Pysistrate n'employa l'autorité qu'il avoit usurpée qu'à faire du bien à ses concitoyens; &, pendant le grand nombre d'années qu'il gouverna la république, les Athéniens vécurent dans une tranquillité qui auroit dû leur faire chérir leurs chaînes; mais ils les portoient avec impatience, &, après la mort de Pysistrate, ils chasserent son fils Hypias. Celui-ci se retira dans la Lydie, qui offroit un asyle à tous les Grecs mécontens.

Le royaume de Lydie, depuis Cyrus, avoit appartenu aux Perses. Il étoit environné de diverses colonies Grecques; &, comme le gouverneur de Sardes n'ignoroit pas le désir qu'avoit Darius d'assujétir les Grecs, il protégeoit ouvertement ceux d'entre eux qui vouloient usurper la tyrannie. Ainsi, dans l'Asie Mineure, plusieurs parti-

culiers s'étoient emparés de la souveraine puissance, & la conservoient sous la protection de Darius, qu'ils reconnoissoient pour maître. Ils étoient obligés de lui fournir des troupes en tems de guerre, & c'est d'où vient qu'il y avoit des Grecs dans son armée, lorsqu'il fit la guerre aux Scythes.

Réflexions.

1. Les ambitieux connoissent bien mal leurs véritables intérêts. Ils achetent le plaisir de commander à quelques hommes, par l'assujétissement le plus pénible envers ceux dont ils croient avoir besoin. Les tyrans de la Grece, pour s'élever au dessus de leurs égaux, renoncerent à leur liberté, & ne rougirent point de se soumettre à un prince barbare.

2. La vraie liberté consiste à n'avoir point besoin des grands. Qui sait se passer d'eux est leur égal.

Histoires à raconter.

1. *Histoire de la Courtisanne Lione.* 2. *Pysistrate est détrôné deux fois.* 3. *Conjuration contre Hypias, & pourquoi.*

Leçon XIII.

D. Que fit Darius pour empêche Hystiée d'abuser de la récompense qu'il lui avoit donnée ?

R. Il le retint à ſa cour, ſous prétexte d'amitié.

D. Que fit Hyſtiée pour s'affranchir de ce joug?

R. Il engagea les Joniens à ſe révolter.

D. Qui ſecourut les Joniens dans leur révolte?

R. Les Athéniens, pour ſe venger du ſatrape de Perſe qui commandoit à Sardes.

D. Quelles furent les ſuites de cette guerre?

R. La ville de Sardes fut priſe & brûlée.

D. Que fit Darius lorſqu'il apprit cette nouvelle?

R. Il réſolut de ſoumettre les Grecs, ou de les exterminer.

D. A qui donna-t-il le commandement de ſes troupes?

R. A un jeune homme ſans expérience.

Celui qui commandoit en Thrace pour Darius, lui fit remarquer qu'Hyſtiée deviendroit trop puiſſant pour un vaſſal, s'il s'établiſſoit dans le lieu qu'il lui avoit donné. Pour prévenir ce mal, Darius retint à ſa cour le tyran de Milet, ſous prétexte d'amitié, & le combla de biens & d'honneurs. Mais rien ne put dédommager Hyſtiée de l'eſpèce d'eſclavage dans lequel il étoit; &, brûlant du déſir de retourner en Grece, il engagea les Joniens à ſe révolter, parcequ'il s'imagina que Darius le renverdans ſa patrie pour appaiſer les troubles.

Ce qu'il avoit prévu arriva, &, lorsqu'il se crut en sûreté, il leva le masque. Sa trahison ne put détruire l'amitie que Darius lui portoit, & ce prince lui donna des larmes sinceres, lorsqu'il apprit sa mort. Cependant la guerre que ce traitre avoit allumée eut les suites les plus terribles. Les Joniens essayerent d'engager dans leur querelle les Grecs d'Europe, ils réussirent auprès des Athéniens, & Sardes fut prise & brûlée. Darius n'avoit pas besoin de ce prétexte pour déclarer la guerre aux Grecs : une de ses femmes, qu'il aimoit beaucoup, le sollicitoit depuis long-tems de se rendre maître de ces contrées, parcequ'elle souhaitoit avoir des esclaves Grecques pour la servir. Il saisit donc avec joie l'occasion que lui offroit l'imprudence des Athéniens, & résolut de les soumettre ou de les exterminer. Les mauvais traitemens qu'ils firent à ses ambassadeurs acheva d'exciter sa colere, & il envoya contr'eux une armée considérable. (L'an du monde 3510.) Ce premier armement n'eut aucun succès par la faute du général ; car Darius avoit eu moins d'égard pour le mérite que pour la naissance en le nommant. Ce mauvais succès ne fit qu'irriter le roi de Perse, & une nouvelle armée eut ordre de passer en Europe, & de détruire absolument toutes les villes qui oseroient résister.

RÉFLEXIONS.

1. Il eſt bien dangereux de ſe laiſſer aller aux premiers mouvemens qui nous portent à la vengeance. Les Athéniens ſont irrités contre le ſatrape de Perſe, ils embraſſent avec joie l'occaſion de ſe venger. Le plaiſir qu'ils attendent de cette vengeance les enivre, & les empêche de réfléchir ſur les ſuites de l'injure qu'ils font au roi de Perſe; &, par leur étourderie, ils ſe mettent à deux doigts de leur perte, & donnent lieu à une guerre meurtriere.

2. Si nous voulons réfléchir de ſang froid, nous connoîtrons qu'on ſe venge rarement ſans ſe cauſer un tort plus réel que celui qu'on fait à ſon ennemi.

3. Un des plus grands malheurs des grands, c'eſt de ſucer avec le lait cette maxime pernicieuſe, que tous les hommes ſont faits pour eux & pour leurs plaiſirs. Si on ne le dit pas formellement aux princes, on le leur inſinue, & ils ſe perſuadent qu'il n'y a rien à ménager quand il eſt queſtion de ſatisfaire leurs fantaiſies. La femme de Darius ſouhaite d'avoir des eſclaves Grecques. Le beau motif pour allumer une guerre, qui devoit coûter la vie à des millions d'hommes!

4. Un ambitieux ne ménage rien, quand il eſt queſtion de ſe ſatisfaire. Il verroit de ſang froid renverſer le monde entier, pourvu

que cela pût faire réussir ses desseins, comme on le voit dans Hystiée.

HISTOIRES à raconter pour cette leçon.

1. *Modestie de la femme de Darius.* 2. *Traitement fait à ses ambassadeurs.* 3. *Prudence du roi de Sparte, & bon mot d'un enfant de cinq ans.*

LEÇON XIV.

D. OU se donna la première bataille entre les Grecs & les Perses?

R. A Marathon.

D. Quels Grecs combattirent à Marathon?

R. Les Athéniens & les Platéens.

D. Pourquoi ne nommez-vous pas les Lacédémoniens?

R. Leur superstition fit qu'ils n'arriverent qu'après la victoire.

D. Qui commandoit à Marathon?

R. Dix généraux.

D. Cette pluralité de généraux subsista-t-elle?

R. Non, Miltiade démeura seul général, par la modération d'Aristide?

D. Qui remporta la victoire?

R. Les Athéniens, par la prudence de Miltiade.

Le premier armement de Darius n'ayant point réussi, il envoya une seconde armée, composée de cent dix mille hommes. Toute la Grece s'étoit soumise, à l'exception des

Athéniens, des Platéens, & des Lacédémoniens. Ces derniers avoient promis des troupes aux Athéniens, qui devoient soutenir le premier choc, mais ils retarderent leur marche, parcequ'ils n'osoient sortir de Sparte dans des jours qu'on regardoit comme funestes; ainsi les Athéniens se trouverent réduits à leur propres forces, & avec dix mille hommes affronterent l'armée des Perses. Ils avoient nommé dix généraux, du nombre desquels étoit Aristide; il comprit que cette pluralité nuiroit aux affaires, mais, comme il étoit encore jeune, il ne crut pas devoir blâmer ce qui avoit été résolu, & se réserva seulement le droit de parler d'exemple. Les généraux devoient commander chacun un jour. Le tour d'Aristide étant venu, il céda sa place à Miltiade; & les autres eurent honte de marquer moins de modération qui lui. Ainsi Miltiade demeura seul général; & l'on dût la victoire à sa prudence, autant qu'à sa valeur.

Reflexions.

1. Quel bien produit l'exemple d'un homme vertueux & modéré. Miltiade remporte la victoire à Marathon, mais Aristide est le premier auteur de cette victoire, puisque c'étoit lui, qui, reconnoissant les grandes qualités de Miltiade, sût lui sacrifier le désir de commander, & in-

ſpirer la même modération aux autres généraux.

2. Une jeune perſonne, dont le ſilence & la modeſtie doit être le partage, eſt rarement autoriſée à ſe montrer d'un autre ſentiment que ſes ſupérieurs ; mais il lui reſte la reſſource d'Ariſtide, elle peut prêcher d'exemple. Ce langage muet eſt le plus efficace : on y réſiſte rarement.

3. Les perſonnes qui ont un vrai mérite ne rougiſſent point de reconnoître la ſupériorité des talens des autres. La jalouſie eſt une preuve non équivoque de cette ſupériorité. Toutes les fois que nous en ſommes atteints, rentrons ſérieuſement au dedans de nous mêmes : l'amour-propre nous dira que nous ſommes jaloux, parcequ'on nous préfere des perſonnes qui ne nous valent pas ; mais notre conſcience nous découvrira que nous ne ſommes envieux que des talens ſupérieurs que nous découvrons à nos concurrens. C'eſt dans ces momens qu'il faut faire un généreux effort pour détruire ce mouvement honteux, qui nous ravale réellement beaucoup plus que la médiocrité de nos talens.

4. Quelle leçon les héros du paganiſme ne donnent-ils pas à nos officiers ! Le faux point d'honneur leur perſuade qu'ils ne peuvent ſans ſe deſhonorer occuper un emploi au-deſſous de leur grade. Cette foibleſſe n'étoit point connue des anciens. L'un

d'eux disoit, *ce ne sont pas les emplois qui honorent les hommes, ce sont les hommes qui honorent les emplois.* Aristide se couvre de gloire en obéissant à celui qui étoit son égal. C'est que ces grands hommes connoissoient la vraie gloire, qui consiste à se vaincre soi-même, avant de chercher à triompher des autres.

Traits à raconter.

1. *Comment Miltiade sut rendre le grand nombre des ennemis inutile; courage de Cygenire.* 2. *Folle confiance des Perses en venant en Europe.* 3. *Soldat qui porte aux Athéniens la nouvelle de la victoire.* 4. *Coutume établie à Athènes pour former les jeunes gens.* 5. *Modération de Darius envers les prisonniers Grecs. Générosité du peintre Polygnote.*

LEÇON XV.

D. COMMENT mourut Miltiade? *R.* Accusé d'intelligence avec les Perses, il mourut en prison.

D. Que fit Thémistocle après la bataille de Marathon?

R. Il engagea les Athéniens sous divers prétextes à construire des vaisseaux.

D. Que fit Darius lorsqu'il eut appris la défaite de son armée à Marathon?

R. Il se prépara à passer lui-même en Europe pour soumettre les Grecs.

D. Exécuta-t-il ce deſſein?

R. Non, il mourut avant d'avoir achevé ſes préparatifs.

D. Qui lui ſuccéda?

R. Son fils Xerxes.

Miltiade, après la journée de Marathon, reçut ordre d'aller punir quelques villes Grecques qui s'étoient ſoumiſes aux Perſes. Il en aſſiégeoit une, lorſqu'il reçut avis que les Perſes étoient en marche pour la ſecourir. Comme il n'avoit pas aſſez de troupes pour les attendre, il leva le ſiège. Mais l'avis qu'on lui avoit donné s'étant trouvé faux, on l'accuſa d'avoir été ſéduit par l'argent des Perſes, & on le condamna à mort. Le ſouvenir de ſes ſervices ne permit pas aux Athéniens de laiſſer exécuter cet arrêt. Ils le commuerent en une groſſe amende, que Miltiade ne put payer ſur le champ, & il mourut en priſon des bleſſures qu'il avoit reçues. Son fils Cimon prit dans la bourſe de ſes amis de quoi payer cette amende, ſans quoi il n'auroit pas eu la liberté de rendre les derniers devoirs à ſon père.

Les Athéniens regarderent la journée de Marathon comme la fin de la guerre; mais Thémiſtocle, plus prudent, regarda cette action comme le prélude d'une guerre beaucoup plus dangereuſe. Il connut que ſes concitoyens ne pouvoient raiſonnablement eſpérer de réſiſter aux Perſes ſur la terre;

il entreprit donc de tourner leurs forces du côte de la marine, afin de leur préparer une retraite ſur mer. Mais le génie des Athéniens ne lui permit pas de ſe flatter de faire goûter ſes vues, & ce fut ſous divers prétextes qu'il les engagea à conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux, à qui l'on dût, par la ſuite, le ſalut de la Grece entière.

Cependant Darius outré du mauvais ſuccès de ſes armes, réſolut d'employer toutes ſes forces contre les Grecs, & de ne s'en fier qu'à lui du commandement de ſes troupes. Sa puiſſance s'étoit augmentée par la conquête d'une partie des Indes, & il ne concevoit pas comment une poignée d'hommes pouvoit réſiſter à ſes armées victorieuſes. Il fit donc les plus grands préparatifs pour paſſer en Europe, mais la mort le ſurprit avant qu'ils fuſſent achevés; et il laiſſa ſon fils Xerxès héritier de ſon trône & de ſes deſſeins.

RÉFLEXIONS.

1. Un homme prudent ne ſe laiſſe point enivrer par la proſpérité, & du ſein de la plus haute fortune il penſe à prévenir les malheurs qui paroiſſent les moins à craindre. Que fuſſent devenus les Grecs, ſi Thémiſtocle ſe fut borné à goûter le plaiſir que leur procuroit la gloire qu'ils avoient acquiſe à Marathon? Elle n'eut ſervi qu'à rendre leur chûte plus funeſte.

2. Le grand ſecret pour commander abſolument eſt de ſavoir ſe plier à propos aux goûts & aux foibleſſes de ſes inférieurs. Si Thémiſtocle n'avoit eu l'art de cacher à la multitude quelles étoient ſes vues, il n'eut pas été maître de pourvoir à la ſûreté de ſa patrie: on eut traité de viſion les deſſeins les plus ſages. Que fait-il? Il étudie le foible des Athéniens. Ils veulent ſoumettre quelques inſulaires qui ſe ſont révoltés. Thémiſtocle appuye cet avis, & ſe ſert de ce prétexte pour leur faire conſtruire des vaiſſeaux qu'il deſtinoit à tout un autre uſage.

3. Il ſemble, en examinant la conduite des hommes, qu'ils ſe croient immortels. Ils accumulent deſſeins ſur deſſeins, entrepriſes ſur entrepriſes. L'âge le plus avancé n'eſt point exempt de cette manie, & l'homme ſexagenaire ſe promet encore du tems pour achever ce qu'il entreprend; mais combien, comme Darius, ſont ſurpris par la mort au milieu de leurs projets! Jouïſſons de ce que nous avons acquis, & penſons ſérieuſement à mettre un intervalle entre la vie & la mort.

4. Qui s'attache à ſervir ſa patrie, & en général à faire du bien aux hommes, ne doit en eſpérer d'autre récompenſe que celle qui ſe trouve à faire de bonnes actions. Combien, comme Miltiade, ne reçoivent pour prix des œuvres les plus héroïques que

des perſécutions! elles ſont bien ſenſibles à celui qui ſe propoſoit pour but l'eſtime & la gratitude publique. Mais elles touchent peu celui, qui dit, comme l'Arlequin de Timon Miſantrope: *Que me fait-il à moi que les hommes ſoient ingrats? Je conviens qu'ils ne méritent pas qu'on leur faſſe du bien, mais je mérite d'en faire moi.*

Traits à raconter.

1. *Origine du ſoin qu'avoient les anciens de rendre les derniers devoirs aux morts.* 2. *Attention de Darius pour entretenir ſa colère contre les Grecs.* 3. *Quelle eſt la plus grande gloire de Darius. Quelques-uns croient qu'il eſt l'Aſſuerus de l'Ecriture.* 4. *Naiſſance d'Hérode, ſon caractère.*

LEÇON XVI.

D. QUEL étoit le caractère de Xerxès?
R. C'etoit un prince foible, & dont l'orgueil alloit juſqu'à la folie.

D. Combien avoit-il de troupes quandil paſſa en Europe?

R. Quelques auteurs les font monter à cinq millions d'hommes.

D. Par où entra-t-il en Europe?

R. Par l'Helleſpont, aujourd'hui appelé les Dardanelles.

D. Que firent alors les Grecs?

R. Ils placerent Léonidas, Lacédémonien, avec dix mille hommes, aux Thermopyles.

D. Qu'appelez vous les Thermopyles ?

R. Un paſſage étroit entre des montagnes, entre la Theſſalie & la Phocide.

D. Xerxès força-t-il le paſſage ?

R. Un payſan lui montra un ſentier ſur la montagne, qu'on avoit négligé de garder.

D. Que fit alors Léonidas ?

R. Il ſe dévoua au ſalut de la Grece, avec trois cents Spartiates.

D. Combien tuerent-ils de Perſes ?

R. Vingt mille.

D. Comment nomma-t-on cette guerre ?

R. La guerre de Médie.

Xerxès, héritier du trône de Darius, eut tous les défauts de ſon père, & n'avoit pas ſes bonnes qualités. Il eſt difficile de deviner ſi ſes vices étoient l'effet de ſon naturel, ou s'ils étoient ce lui de la mauvaiſe éducation qu'il avoit reçue, car on voit quelques traits de lui qui décelent un bon ronds.

Xerxès ſur ſa route reçut un bon traitement du prince Pythius, qui étoit Lydien. Pythius, que ſa femme avoit corrigé de ſon avarice, offrit des tréſors immenſes à Xerxès, qui eut la généroſité de les augmenter, en les refuſant. Mais il gâta cet acte de généroſité par la cruauté dont il uſa envers le fils de Pythius. Il fit conſtruire un pont

ſur le détroit qu'on nomme adjourd'hui les Dardanelles, & montra ſa cruauté & ſa folie dans cette occaſion.

Pour entrer dans la Grece, il falloit paſſer entre des montagnes, qui ſéparoient la Theſſalie de la Phocide. Xerxès, qui s'etoit attendu que les Grecs s'émpreſſeroient à ſe ſoumettre à lui, fut fort ſurpris d'apprendre qu'ils avoient mis dix mille hommes aux Thermopyles pour lui diſputer le paſſage. Il le fut bien davantage, quand on lui eut fait comprendre, combien il ſeroit difficile de les forcer dans un lieu ſi étroit, où ils avoient eu le tems de ſe retrancher. Il tenta inutilement de ſéduire Léonidas, & commençoit à déſéſpérer du ſuccès de ſon entrepriſe, lorſqu'un homme du pays lui montra, ſur la montagne, un ſentier qu'on avoit négligé de garder, & par lequel il fit paſſer ſes troupes. Léonidas, voyant qu'il ne pouvoit plus empêcher le paſſage, renvoya les alliés, &, ne gardant que trois cents Spartiates, ils ſe réſolurent tous à périr, pour ranimer le courage des Grecs, & leur montrer combien la valeur l'emporte ſur le nombre. Léonidas fit dîner ſes compagnons, & leur dit gaiement, qu'il les invitoit pour le ſoir à ſouper chez Pluton. Enſuite ils ſe jeterent ſur les ennemis avec tant de fureur, qu'ils en tuerent un nombre preſque incroyable.

REFLEXIONS.

La plupart des grands, comme Xerxès, croient, ou du moins agiſſent, comme ſi leur naiſſance & leurs richeſſes devoient leur donner les vertus & les talens que les autres hommes acquierent par une étude pénible. Ce défaut a ſon origine dans la mauvaiſe éducation qu'ils reçoivent. On a beau les remettre entre les mains des perſonnes les plus capables de les bien élever, on lie les mains de leurs maîtres, on détruit leur ouvrage : les flatteurs, dont ils ſont environnés, gâtent leur naturel ; & ſouvent un maître zélé ne recueillit d'autre fruit de ſes peines que la haine de ſon diſciple, qui ne peut concevoir que ſon gouverneur ait de bonnes raiſons pour lui trouver des défauts, lui qui eſt ſans ceſſe flatté, applaudi : ils aiment mieux taxer leurs maîtres d'injuſtice à leur égard, que de ſoupçonner la bonne foi d'un tas de vils flatteurs qui les encenſent.

Traits à raconter.

1. *Artifice dont la femme de Pythius ſe ſervit, pour corriger l'avarice de ſon époux.* 2. *Xerxès fait mourir le fils de Pythius.* 3. *Il écrit à la mère, & lui fait donner des chaînes.* 4. *Modération de Xerxès & d'Artabazane, ſon frère.* 5. *Colere de Xerxès contre ſon oncle Artaban, il répare ſa faute; conſeils d'Artaban à ſon neveu.* 6. *Belle*

réponse de Léonidas à Xerxès. 7. Il faut expliquer aux écoliers comment l'action de Léonidas, qui paroît téméraire au premier coup d'œil, est héroïque. 8. Artifice de Xerxès pour cacher sa perte. Sa cruauté envers le corps de Léonidas. 9. Reception qu'on fit à Sparte au seul soldat qui se sauva aux Thermopyles.

LEÇON XVII.

D. QUE firent les Athéniens, lorsque les Perses eurent passé les Thermopyles ?

R. Ils abandonnerent Athènes, & se retirerent sur leurs vaisseaux.

D. Où étoit le rendezvous de la flotte des Grecs ?

R. A Salamine, dans l'Isle de Chipre.

D. Que devint la ville d'Athènes ?

R. Elle fut prise & brûlée par les Perses.

D. Qui commandoit les Athéniens ?

R. Thémistocle.

D. Quels services rendit-il aux Grecs dans cette occasion ?

R. 1. Voyant les alliés déterminés à avoir un général Lacédémonien, il y fit consentir les Athéniens. 2. Il les força par sa fermeté à combattre à Salamine.

D. Quelle fut l'issue de ce combat ?

R. Les Grecs remporterent une victoire complette.

D. Qui combattit avec courage pour les Perſes?

R. Artémiſe, reine de Carie.

D. Que fit Xerxès après la défaite de ſa flotte?

R. Il ſe ſauva honteuſement.

Malgré la répugnance qu'avoient les Athéniens à abandonner leur ville, Thémiſtocle vint à bout de leur faire comprendre que c'étoit les hommes, & non les pierres, qui formoient la république; & qu'on étoit ſûr de ſauver la derniere, en conſervant les citoyens. On mit les vieillards, les enfans, & les femmes, en ſûreté dans une ville alliée, & tous ceux qui étoient capables de porter les armes ſe retirerent ſur les vaiſſeaux, à l'exception de quelques vieillards, qui, par eſprit de religion, voulurent ſe dévouer dans Athènes aux fers des Perſes. Thémiſtocle ſe fit nommer général des Athéniens, & il avoit lieu d'eſpérer qu'il ſeroit général de toute la flotte des Grecs, puiſque les Athéniens en fourniſſoient la plus grande partie. Mais, les alliés ayant fait entrevoir qu'ils vouloient un général Lacédémonien, Thémiſtocle y fit conſentir ſes citoyens, & Euribiade fut nommé. La flotte des Grecs étoit à Salamine, & le nouveau général vouloit en ſortir, parceque, ſi on étoit battu dans cet endroit, il n'y avoit aucune reſſource pour la retraite. Thémiſtocle, au contaire, prétendoit qu'on ne pouvoit aban-

donner ce lieu sans trahir la patrie, parce-qu'on ne pouvoit y être enveloppé, & qu'on y rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux ennemis. Thémistocle, dans cette occasion, triompha des raisons & de la colere d'Euribiade ; on suivit ses conseils, & la victoire en fut le fruit. Artémise, reine de Carie, qui combattoit pour les Perses, fit dans cette bataille des prodiges de valeur. Elle avoit conseillé à Xerxès de ne point donner la bataille, & c'en étoit fait des Grecs, si on eut suivi son avis ; mais le roi de Perse n'avoit pas assez de connoissance de l'art militaire pour comprendre la sagesse de ses raisons. Il n'eut pas non plus assez de valeur pour combattre à la tête de ses troupes ; il vit le combat de dessus un trône qu'il avoit fait élever, & fut le premier à fuir, sans considérer qu'il étoit encore infiniment supérieur aux Grecs.

RÉFLEXIONS.

1. La seule place convenable à un prince, pendant le combat, est d'être à la tête de ses troupes : & il n'inspirera jamais un vrai courage à ses soldats, s'ils s'apperçoivent qu'il craint le péril.

2. La multitude des bras devient inutile dans une armée, si elle manque d'une tête pour la conduire.

3. Ceux qui se laissent aveugler par la prospérité manquent souvent de courage

dans l'adverſité ; le moindre revers les abat, & il ne leur reſte pas aſſez de ſang froid pour profiter des reſſources qui leur reſtent.

4. La modération de Thémiſtocle nous apprend que le grand moyen de confondre un ennemi eſt de mépriſer les coups qu'il veut nous porter, qui par cette conduite retombent ſouvent ſur lui-même.

Traits à raconter.

1. *Hiſtoire d'Artémiſe. Artifice dont elle ſe ſert pour échapper aux Grecs.* 2. *Belle action d'Ariſtide par rapport à Themiſtocle, ſon rival. Comment ce dernier ſe fit nommer general, & pourquoi.* 3. *Avis que ces deux généraux font donner à Xerxès.* 4. *Modération de Thémiſtocle, & ſa réponſe à Euribiade, qui vouloit le frapper.* 5. *Sentiment d'humanité de Xerxès à la vue de ſa nombreuſe armée.* 6. *Exclamation de Tigrane, au ſujet des jeux Olympiques.* 7. *Bon naturel du chien de Xanthipe.*

LEÇON XVIII.

L'An du monde, 3525.

D. QUE fit Xerxès peu après la bataille ?

R. Il repaſſa le Boſphore de Thrace dans une barque de pêcheur.

D. Abandonna-t-il le deſſein de ſoumettre les Grecs ?

R. Non : il laissa en Europe un de ses généraux avec une grande armée.

D. Que firent ces troupes contre les Grecs ?

R. Elles donnerent bataille à Platée, & furent battues.

D. Quel fruit les Grecs retirerent-ils de cette victoire ?

R. Les Perses abandonnerent l'Europe pour toujours.

D. Combien a duré la guerre de Médie ?

R. Deux ans.

Xerxès ne se crut point en sûreté en Thrace, & sa frayeur fut si grande qu'il repassa le Bosphore dans une barque de pêcheur ; l'armée qu'il avoit laissé en Europe fut battue à Platée, & cette action termina la guerre de Médie.

Les Grecs, délivrés de leurs ennemis, s'occuperent à remplir deux devoirs bien louables. Le premier étoit de remercier les Dieux des victoires qu'ils avoient remportées. Le second, d'honorer la mémoire des grands hommes qui avoient péris dans cette guerre. Comme les Platéens s'etoient distinguées par leur fidélité pour la patrie, on résolut de les récompenser en même tems. On prit, sur le butin qu'on avoit fait sur les ennemis, de quoi bâtir un temple dans leur capitale : ils en furent déclarés prêtres perpétuels, on les déchargea de tout autre soin que de celui d'honorer les Dieux & la mémoire de ceux qui s'étoient sacrifiés pour la patrie ; & on

prononça les malédictions contre ceux qui oſeroient toucher à leurs privileges.

RE'FLEXIONS.

1. La reconnoiſſance envers Dieu eſt un ſentiment naturel aux barbares mêmes. Les payens, religieux obſervateurs des loix que nous impoſe la gratitude envers le Créateur, nous condamneront au jour du jugement, ſi nous manquons à rapporter à Dieu nos ſuccès & à l'en remercier.

2. L'honneur que l'on rend à la mémoire des grands hommes ſert beaucoup pour encourager à faire des belles actions, & c'eſt à quoi les princes ne doivent pas manquer, s'ils veulent que de nouveaux héros remplacent ceux qu'ils ont perdus.

Traits d'Hiſtoire à rapporter.

1. *Comment Thémiſtocle fut déclaré le plus vaillant des Grecs dans cette guerre. Sa joie & ſa gloire aux jeux Olympiques.* 2. *Il faut expliquer ici aux enfans ce que c'etoit que les jeux Olympiques, l'honneur qu'on rendoit à ceux qui y remportoient le prix.* 3. *Hiſtoire des deux fameux Athletes, Milon de Crotone, & Polydamas.* 4. *Fable de la reconnoiſſance de Caſtor & Pollux, envers un poëte qui avoit mêlé leurs éloges à ceux d'un Athlete.* 5. *Grande courſe d'Enchidas Platéen, il en meurt.* 6. *Pourquoi l'on adjugea aux Platéens le prix de la valeur.*

LEÇON XIX.

D. COMMENT les Grecs, victorieux des Perses, virent-ils diminuer leur puissance?

R. Par la désunion qui se mit entre eux.

D. Qui causa cette désunion?

R. La jalousie des Lacédémoniens contre les Athéniens.

D. Sur quoi étoit-elle fondée?

R. Sur la préference que les alliés donnerent aux Athéniens.

D. Qui dégoûta les alliés de la dépendance des Lacédémoniens?

R. La dureté de ces derniers, & surtout la hauteur de Pausanias.

D. Qui étoit Pausanias?

R. Un roi de Sparte, qui voulut trahir sa patrie.

D. Vint-il à bout de ses desseins!

R. Non, sa trahison fut découverte, & il mourut misérablement.

La Grece, qui avoit résisté à toutes les forces du roi de Perse, ne put se défendre d'un ennemi plus redoutable en effet, quoiqu'il parût moins dangereux. La jalousie vint à bout de les desunir, &, en s'affoiblissant mutuellement, ils donnerent moyen à un prince plus habile que puissant de les mettre sous le joug.

Quoique toutes les républiques Grecques fussent indépendantes les unes des autres, les

Lacédémoniens jouiſſoient depuis longtems d'une ſupériorité que la ſeule vertu leur avoit acquiſe : mais la comparaiſon que firent les alliés de leurs manieres dures & hautaines, avec la douceur & l'humanité qu'ils remarquerent dans les mœurs d'Ariſtide & de Thémiſtocle, leur fit prendre la réſolution de s'affranchir de la domination des premiers. Ils ſe mirent donc ſous la protection des Athéniens : ceux-ci s'engagerent à tenir tête au roi de Perſe, & à lui faire la guerre en Aſie ; & les alliés promirent de payer, chaque année, une ſomme pour l'entretien des troupes. L'orgueil de Pauſanias ne contribua pas peu à leur faire prendre cette réſolution. Celui-ci, pendant la guerre, s'étoit accoutumé aux douceurs du commandement, & ne pouvoit penſer ſans horreur à l'aſſujétiſſement où il alloit ſe trouver à Sparte. Pour s'en exempter, il conçut l'affreux deſſein de livrer la Grece au roi de Perſe. Les précautions qu'il prit pour cacher ſa trahiſon furent préciſément cauſe qu'elle fut découverte, & la mort du coupable aſſura la liberté des Grecs. Un autre ſujet de diviſion entre les Lacédémoniens & les Athéniens vint d'une muraille, dont les derniers environnerent leur ville, qu'ils faiſoient rebâtir. Les Lacédémoniens, qui vouloient les tenir dans leur dependance, firent de vains efforts pour l'empêcher : mais la prudence de Thémiſtocle éluda leurs

mauvais deſſeins, ce qui augmenta leur reſſentiment.

REFLEXIONS.

1. Voulez-vous établir ſûrement votre autorité ſur vos inférieurs, faites enſorte qu'ils l'aiment; plus vous rendrez leur joug léger, plus ils s'y aſſujétiront.

2. Les hommes ont un ſentiment intérieur, qui les entraîne malgré eux à reſpecter les hommes vertueux, & à s'y ſoumettre; le préjugé les aſſervit ſous les grands du monde; mais s'ils n'ont d'autre mérite que celui de leurs ayeux, leurs inférieurs ſe dédommagent de la contrainte que l'uſage leur impoſe, en les mépriſant intérieurement tout à leur aiſe.

3. Pauſanias fut la victime de ſon crime, & les précautions qu'il prenoit pour le cacher le décélerent. Apprenons par ſon exemple, qu'il eſt un Dieu vengeur, qui veille ſur le coupable; en vain choiſit-il les ténèbres pour commettre le crime, Dieu ſait trouver les moyens de le mettre au grand jour, & de faire tomber ſur ſa tête le mal qu'il machinoit contre les autres.

Traits à raconter.

1. *Trahiſon de Pauſanias, découverte par un eſclave.* 2. *Fermeté cruelle de la mère de Pauſanias.* 3. *Superſtition des Lacédémoniens, pour expier la mort de ce traître.*

4. *Artifice de Thémistocle, pour éluder la mauvaise volonté des Lacédémoniens.*

Leçon XX.

D. A Qui Pausanias avoit-il confié ses mauvais desseins ?

R. A Thémistocle.

D. Y avoit-il consenti ?

R. Non, mais il lui garda le secret.

D. Faites-nous l'histoire de Thémistocle, de quelle nation étoit-il ?

R. Il étoit Athénien.

D. Quel étoit son caractère ?

R. Il étoit vaillant, prudent, mais il avoit une ambition démésurée & aimoit trop l'argent.

D. Qui fut le rival de Thémistocle ?

R. Aristide, surnommé le juste.

D. Que fit Thémistocle après la guerre de Médie ?

R. Il vint à bout de faire oublier aux Athéniens les services qu'il leur avoit rendus.

D. Comment cela ?

R. En les leur reprochant sans cesse.

D. Où mourut-il ?

R. En Perse.

Thémistocle étoit encore jeune au tems de la bataille de Marathon ; son ambition dès-lors étoit si grande, qu'il devint triste & mélancolique après cette journée : il disoit à

ses amis, que les trophées de Miltiade ne lui donnoient pas un moment de repos, qu'il en étoit poursuivi même pendant son sommeil, & qu'il n'y avoit point de tranquilité à espérer pour lui, jusqu'a ce qu'il eût égalé la gloire de ce grand homme. Nous avons vu comment il sauva la Grece par sa prudence & sa modération, & comment il en recueillit le prix aux jeux Olympiques. De retour à Athènes, il crut qu'on n'avoit pas assez de considération pour les grands services qu'il avoit rendus à la patrie, il les reprochoit sans cesse aux Athéniens; ce qui les rendit ingrats malgré eux, pour ainsi dire. Thémistocle fut banni, & Pausanias crut que le ressentiment qu'il auroit conçu de ce traitement suffiroit pour le faire entrer dans sa conjuration: mais Thémistocle aimoit sa patrie; son ambition étoit noble, & par conséquent ne put le déterminer à commettre un crime. Il eut horreur de cette proposition: mais il ne crut pas devoir trahir le secret d'un homme qui lui avoit donné sa confiance. On découvrit, par ses réponses à Pausanias, qu'il avoit su la conspiration, & sa fidélité ne put lui faire pardonner son silence: il fut proscrit. Dans cette extrémité, Thémistocle trouva le moyen de piquer la générosité d'Admette, roi des Molosses, qui étoit son ennemi, & qui pourtant s'exposa à la guerre, plutôt que de trahir un homme qui s'étoit remis à

sa discrétion. Thémistocle ne voulut pas causer la perte de ce prince, & prit la résolution de se livrer à Artaxerxe, roi de Perse, quoiqu'il eût mis sa tête à prix. Ce parti désespéré lui réussit. Artaxerxe le combla de biens & d'honneurs, & on prétend, que, ne pouvant accorder ce qu'il devoit à son bienfaiteur & à sa patrie, il se donna la mort.

RÉFLEXIONS.

1. Il est une sorte d'ambition louable; telle étoit celle de Thémistocle, s'il eut sçu la contenir dans de justes bornes. Tâchons, comme lui, de nous passionner pour la gloire qu'on acquiert en faisant de bonnes actions. Reprochons-nous notre indolence à la vue des vertus des autres: mais que le Christianisme purifie chez nous ces sentimens, & n'ayons pas tellement pour but l'estime des hommes, que le desir de la gagner soit le motif unique de nos actions.

2. La gloire fuit ceux qui la recherchent avec trop d'ardeur. Contentions nous de mériter l'estime & la reconnoissance des hommes, sans nous inquiéter de les voir injustes à notre égard.

3. Aussitôt qu'on reproche un bienfait, on perd tout le droit qu'on s'étoit acquis sur la reconnoissance de celui qui l'a reçu.

4. Notre ame possede un fond de noblesse qu'on peut intéresser, quand on sait s'en

ſervir à propos. Faites ſentir à un ennemi même que vous le croyez aſſez généreux pour ne point abuſer de l'advantage que la mauvaiſe fortune lui donne ſur vous ; il eſt rare qu'il détruiſe la bonne opinion que vous témoignez avoir de lui, il ſe trouve flatté du jugement que vous avez de ſa probité, & ſacrifie ſon reſſentiment & ſon intérêt à ſon amour-propre en ces occaſions.

Traits à raconter.

1. *Moyens injuſtes dont Thémiſtocle veut ſe ſervir, pour abaiſſer les Lacédémoniens.* 2. *Son arrivée chez Admette.* 3. *Comment il pourvoit à ſa ſûreté dans ſon voyage de Perſe.* 4. *Sentimens d'Artaxerxe à ſa vue, les courtiſans l'inſultent, conduite du roi à ſon égard.* 5. *Comment Thémiſtocle croit pouvoir accorder ce qu'il doit à ſa patrie & à ſon bienfaiteur.* 5. *Foibleſſe de Thémiſtocle pour ſes amis.* 7. *Belle parole de Thémiſtocle, au ſujet d'un gendre qu'il vouloit choiſir.* 8. *Avarice ſordide de Thémiſtocle juſtifiée par quelques-uns.*

LEÇON XXI.

D. VOUS nous avez parlé d'Ariſtide, quel étoit ſon caractère ?

R. Il aimoit ſon pays plus que ſa vie, & la vertu plus que ſon pays.

D. Quelle étoit ſa vertu favorite ?

R. L'amour de la pauvreté.

D. Etoit-il toujours ennemi de Thémistocle ?

R. Non, il se réconcilioit avec lui pendant la guerre.

D. A quoi s'occupa-t-il dans sa vieillesse ?

R. A former les jeunes gens pour la vertu.

D. Comment mourut-il ?

R. Il emporta toute sa gloire dans le tombeau.

D. Qui pourvut à ses funérailles, & à l'établissement de ses enfans ?

R. Le public.

Aristide, rival de Thémistocle, avoit toutes ses bonnes qualités, mais il n'avoit pas ses défauts. Il mérita le surnom de Juste, & l'antiquité ne nous présente aucun héros qui l'ait acquis à plus juste titre. Sa pauvreté étoit volontaire, car il avoit exercé les emplois les plus propres à s'enrichir. Sur la fin de sa vie, il employa le loisir que lui laissoit la paix à former de bons sujets pour la république. Athènes lui dût le fils de Miltiade, qui se nommoit Cimon. Ce jeune homme, malgré ses talens, étoit peu estimé du peuple, parcequ'il aimoit trop les plaisirs, & qu'il s'y livroit sans mesure. Aristide, qui ne désespéroit jamais d'un jeune homme, lorsqu'il joignoit à des talens un bon cœur, entreprit de le corriger de ses défauts. Il gagna sa confiance & son

amitié, & vint à bout d'en faire un des grands hommes qu'ait eu la république.

Réflexions.

1. En Angleterre, lorſqu'on veut connoître la fortune d'un homme, on demande, *combien vaut-il?* cette queſtion eſt preſque la ſeule qui ſe faſſe, & ſi l'on répond il vaut cent mille pieces, on le range machinalement parmi les honnêtes gens, comme ſi la fortune procuroit toutes les autres qualités ou les ſuppoſoit. Ce préjugé fatal s'eſt établi chez toutes les nations; la pauvreté y eſt regardée comme un vice. D'où peut naître une façon de penſer ſi injuſte & ſi baſſe? C'eſt qu'il n'eſt plus de pauvres volontaires, comme Ariſtide. La pauvreté eſt ſouvent une ſuite de la pareſſe & de la mauvaiſe conduite. Mépriſons tant que nous voudrons celle-là, rien de plus juſte: mais que notre reſpect aille juſqu'à la vénération pour ceux que la fortune ſeule a réduit à la pauvreté, & qui ont l'ame aſſez noble pour refuſer de s'enrichir par des voies injuſtes & par des baſſeſſes.

2. Ariſtide paſſoit pour pauvre, & étoit réellement riche, car il ne déſiroit rien, & dans la vérité nos ſeuls deſirs font nos beſoins: or, qui dit beſoins, dit pauvreté.

Traits à raconter.

1. *Ariſtide eſt banni par l'oſtraciſme. Nature de cet exil. Belle action d'Ariſtide*

en cette occaſion. Priere qu'il fait aux Dieux. 2. Sa conduite lorſqu'il eſt tréſorier de la republique. 3. Il s'oppoſe à l'injuſtice de Thémiſtocle. 4. Il eſt chargé de garder le butin, après la bataille de Marathon. 5. Faux principe d'Ariſtide ſur l'amour de la patrie.

LEÇON XXII.

D. QUE devint Xerxès après la guerre de Medie ?

R. Rebuté de la guerre, il ſe plongea dans la débauche & les plaiſirs.

D. Quel effet produiſit cette conduite ?

R. Elle le rendit mépriſable.

D. Qui conſpira contre lui ?

R. Artabane, capitaine de ſes gardes.

D. Combien Xerxès avoit-il de fils ?

R. Trois, Darius, Hiſtaſpe, & Artaxerxe.

D. Quel fut le genre de la mort de Xerxès ?

R. Il fut poignardé par Artabane. (L'an du monde 3531.)

D. Qui ſuccéda à Xerxès ?

R. Artaxerxe.

Xerxès, rebuté de la guerre par ſes mauvais ſuccès, ſe plongea dans la débauche. Artabane, s'étant apperçu que cette conduite le rendoit mépriſable à ſes ſujets, conçut le deſſein de monter ſur le trône. Outre l'ambition, qui le portoit à commettre ce crime,

il avoit encore un autre motif. Il avoit épargné la vie de Darius, fils aîné du roi, que son pere lui avoit ordonné de tuer; &, craignant qu'on ne lui fit porter la peine de cette désobéissance, il prévint Xerxès, & le tua pendant qu'il dormoit. Il fut ensuite trouver Artaxerxe, & accusa Darius de ce crime. Artaxerxe crut trop légèrement cette accusation, &, croyant venger la mort de son père, il devint fratricide.

Artaxerxe avoit un frère aîné, qui devoit monter sur le trône avant lui; mais, comme il étoit alors absent, Artabane fit reconnoître pour roi Artaxerxe, en attendant qu'il eut achevé de former un parti pour le détrôner. Sa conspiration fut découverte, & il l'expia par sa mort. Il avoit sept fils fort puissans, qui voulurent venger la mort de leur père: mais ils furent défaits avec leurs partisans, & Artaxerxe triompha aussi du parti nombreux qui s'étoit formé en faveur de son frère, ce qui l'affermit sur le trône.

Artaxerxe, qui régna près de quarante-neuf ans, donna tous ses soins à rétablir le bon ordre dans son royaume, &, par cette conduite, il se concilia l'estime & l'amour de ses sujets. Ce fut entre ses mains que se retira Thémistocle, & l'on peut connoître, par le traitement qu'il fit à cet illustre proscrit, que ce prince avoit de la grandeur d'ame & des lumieres fort étendues, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire.

RÉFLEXIONS.

1. Que la condition des rois & des grands eſt miſérable! environnés de gens qui ſemblent les adorer, ils ne peuvent s'aſſurer d'avoir un véritable ami, & ſont en bute à leur trahiſon & à leur envie.

2. Un roi doit mettre ſa gloire à pardonner, & doit eſtimer & récompenſer la vertu, juſques dans ſes ennemis. Artaxerxe avoit connu ces maximes, & le bon traitement qu'il fit à Thémiſtocle lui fut auſſi glorieux qu'avantageux à cet illuſtre banni.

HISTOIRES à rapporter.

1. *Cruelle vengeance d'Ameſtris, femme de Xerxès.* 2. *Foibleſſe de ce prince pour cette femme.*

LEÇON XXIII.

L'an du monde 3534.

D. QUI remplaça Thémiſtocle parmi les Athéniens?

R. Cimon, fils de Miltiade.

D. Quelles étoient les qualités de Cimon?

R. Il avoit toutes celles de ſon pere & de ſon prédéceſſeur, mais il les ſurpaſſoit en vertus morales.

D. Quelle qualité brilloit le plus en lui?

R. La libéralité.

D. Que fit-il de plus glorieux?

R. Il força les Perses à accorder aux Grecs une paix qui rendoit la liberté à ceux d'Asie.

D. Quelle conduite garda-t-il à l'égard des alliés.

R. Il consentit, qu'au lieu de servir dans l'arrnée destinée à attaquer les Perses, ils donnassent de l'argent.

D. Cimon fut-il toujours à la tête des affaires ?

R. Non, il s'attira la disgrace du peuple par son attachement pour les Lacédémoniens.

D. Comment l'en punit-on ?

R. Il fut exilé pendant cinq ans.

D. Qui le fit rappeler.

R. Périclès, son rival.

D. Dans quel tems mourut-il ?

R. L'an du monde 3555, après avoir conclu la paix entre les Grecs and les Perses.

Cimon, fils de Miltiade, ayant succédé à Thémistocle, s'attacha à rabaisser l'orgueil des rois de Perse. Il augmenta beaucoup la puissance des Athéniens, & rendit de grands services à toute la Grece, par les fréquentes victoires qu'il remporta sur les Perses, car il les contraignît à faire une paix qui rendit la liberté à tous les Grecs d'Asie. Outre les vertus guerrieres, Cimon possédoit les vertus morales. Il suivoit le parti des nobles, & par conséquent n'avoit rien à

démêler avec le peuple: cependant il ſembloit n'être que le tréſorier de ce même peuple, auquel il diſtribuoit avec ſageſſe les grands biens dont il étoit poſſeſſeur; ſes libéralités ne le mirent point à l'abri des fureurs de l'envie. Il eſtimoit beaucoup les Lacédémoniens, & ne ceſſoit de les donner pour modele à ſes compatriotes; cette conduite commença à indiſpoſer les Athéniens contre lui: ce qui ne les empêcha pas de ceder à la force de ſes raiſons, dans l'occaſion ſuivante.

Les Ilotes s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ceux-ci demanderent du ſecours aux Athéniens. Un citoyen voulut leur perſuader qu'il étoit de leur intérêt d'abandonner des voiſins, qui leur donnoient en toute occaſion des marques de leur mauvaiſe volonté; mais Cimon leur repréſenta avec tant de force l'ignominie dont ils ſeroient couverts, s'ils laiſſoient périr un des ſoutiens de la Grece, qu'il les détermina à ſecourir leurs voiſins. Ces derniers, dans une occaſion pareille, en furent encore ſecourus: mais les Spartiates, craignant autant les Athéniens que les ennemis contre leſquels ils avoient à combattre, oublierent qu'ils n'étoient venus qu'à leur priere, & les renvoyerent honteuſement. On rendit Cimon reſponſable de cet affront, il fut banni; mais, cinq ans après, le beſoin qu'on avoit de lui le fit rappeler, & Péricles, ſon rival,

dreſſa lui-même l'acte de ſon rappel. Cimon répondit à l'attente publique, & ce fut dans ce tems qu'il conclut la paix dont nous avons parlé. Il mourut après l'avoir conclue; & depuis lui la Grece produiſit peu d'hommes qui lui reſſemblaſſent.

Réflexions.

1. De quel prix un honnête homme eſt il dans un etat! Cimon, en s'oppoſant aux avis pernicieux qu'un mauvais citoyen donnoit aux Athéniens, empêche cette république de ſe couvrir de honte, en abandonnant un peuple qui étoit encore ſon allié.

2. On peut remarquer ici, que toutes les fautes qu'on reproche aux Athéniéns venoient moins d'un mauvais fonds, que de leur légèreté, qui les rendoit ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions. Ceux dont le caractère eſt facile, doivent apporter de grandes précautions au choix de ceux auxquels ils donnent leur confiance, puiſque leurs mœurs dépendent des conſeils qu'ils en reçoivent.

3. Qu'il eſt beau de ſacrifier ſon reſſentiment au bien public! Périclès nous en donne l'exemple, en procurant le retour de ſon rival. Les grands hommes du paganiſme donnent ſouvent de pareils exemples, qui devroient faire rougir un chrétien vindicatif.

Traits à raconter.

1. *Repas de Cimon, sa conduite quand il sortoit dans la ville, ses jardins étoient ouverts aux pauvres.* 2. *Partage des prisonniers & de leurs habits : choix des alliés, dont ils furent les dupes.* 3. *Artifice innocent de Cimon, pour mettre les alliés dans la dépendance d'Athènes.* 4. *Cimon quitte son exil, pour combattre les Lacédémoniens, est chassé : conduite des soldats dont on se défioit.* 5. *Fidélité de Bogès, Gouverneur de la ville d'Eione, pour le roi de Perse, poussès jusqu'à la ferocité.* 6. *Sentiment de Gorgias, sur Cimon.* 7. *Cimon attaque ceux de l'Ile de Thase. Opiniâtreté des assiégés. Générosité d'Hégétoride.*

LEÇON XXIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL au roi de Perse l'an 3544?

R. Les Egyptiens se révolterent contre lui.

D. Qui mirent-ils à leur tête?

R. Inaus, prince des Lybiens.

D. Quels furent les premiers succès de cette guerre?

R. Les révoltés, assistés des Athéniens, défirent les Perses, & le frère d'Artaxerxe fut tué.

D. Comment finit cette guerre? combien dura-t-elle?

R. Elle dura six ans, & les Perses demeurerent victorieux.

D. Que devint Inarus ?

R. Il se rendit à Mégabize, seigneur Persan, qui lui promit la vie, & le pardon aux Egyptiens.

D. Qui étoit ce Mégabize ?

R. Artaxerxe lui devoit la vie ; car c'étoit lui qui lui avoit découvert la conspiration d'Artabane.

D. Que devint Inarus ?

R. Cinq ans après, le roi eut la foiblesse de le livrer à sa mère Amestris, qui le fit mourir, avec plusieurs Egyptiens.

D. Que fit alors Mégabize ?

R. Il se retira de la cour, & se révolta ?

D. Quel fut le succès de sa révolte ?

R. Artaxerxe, voyant qu'il ne pouvoit le reduire par force, lui fit offrir son pardon, qu'il accepta.

D. Mégabize conserva-t-il les bonnes graces du roi ?

R. Il les perdit de nouveau, mais il fut rappelé une seconde fois.

Les Perses appésantissant le joug des Egyptiens, ceux-ci se révolterent, & mirent à leur tête Inarus, prince des Lybiens. Comme la paix n'étoit pas encore faite entre les Grecs & les Perses, les Athéniens, qui avoient une flotte de deux cents vaisseaux à l'Ile de Cypre, firent voile vers l'Egypte ; &, s'étant unis aux révoltés, défirent l'armée d'Artaxerxe, qui étoit commandée par un de ses frères, qui y fut

tué : mais par la ſuite, Artaxerxe ayant envoyé une ſeconde armée, les rebelles furent battus ; &, après s'être battus juſqu'à la derniere extrémité, Inarus, à qui Mégabize promit la vie, ſe rendit avec quelques Egyptiens. Les Grecs, déterminés à combattre juſqu'au dernier ſoupir, eurent la liberté de s'en retourner, mais la plupart périrent, auſſi bien qu'une flotte de cinquante vaiſſeaux, qui venoit à leur ſecours. Mégabize outré de ce qu'on avoit violé ſa parole, en faiſant mourir les priſonniers, ſe révolta, &, après avoir été remis en grace, fut diſgracié une ſeconde fois. Il fut encore rappelé, & mourut âgé de 76 ans, regretté du roi & de toute ſa cour.

Réflexions.

1. Rien de plus honteux pour l'humanité que la cruauté d'Ameſtris. On a peine à comprendre la foibleſſe d'Artaxerxe pour une ſi mauvaiſe femme.

Traits à raconter.

1. *Mégabize ſauve la vie du roi, en tuant un tigre, & eſt diſgracié.* 2. *Répentir d'Artaxerxe, qui paroît dans une loi qu'il fait au ſujet de la chaſſe.*

Leçon XXV.

Avant de continuer l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, il faut repaſſer ſur les premières années du regne d'Artaxerxe.

D. QU'ARRIVA-T-IL la ſeptième année du règne d'Artaxerxe?

R. Il permit à Eſdras de retourner à Jeruſalem, avec les Juifs, & d'y vivre ſelon leurs loix.

D. Qui rebâtit les murs de Jéruſalem?

R. Néhémie, que le roi fit gouverneur de la Judée.

D. Que lui recommanda ce prince?

R. D'offrir en ſon nom des dons dans le temple.

D. Quels ouvrages a compoſé Eſdras?

R. Les Paralipomenes, & l'hiſtoire de ſon tems.

D. Qui a fini ce dernier ouvrage?

R. Néhémie.

L'an du monde 3537.

D. Quel eſt l'hiſtorien profane qui a commencé d'écrire, lorſque ceux-ci ont ceſſé.

R. Hérodote.

D. Qui fut le rival de Cimon?

R. Périclès, qui ſortoit des plus illuſtres familles d'Athènes.

D. Comment s'y prit-il pour parvenir au gouvernement?

R. 1. Il s'appliqua à l'étude, ſurtout à la philoſophie, & à la rhétorique. 2. Il ſoutint le parti du peuple.

D. Quel avantage fit-il au peuple?

R. Il leur fit donner une rétribution, lorſ-

qu'il aſſiſtoit aux jugemens, aux aſſemblées, & aux ſpectacles.

D. Cette conduite produiſit-elle un bon effet?

R. Elle enerva le courage des Athéniens en les rendant fainéans.

D. Que fit encore Périclès?

R. Il abaiſſa la puiſſance de l'Aréopage?

D. Qu'appelez-vous l'Aréopage?

R. Un conſeil composé de nobles, qui connoiſſoit d'affaires importantes.

D. A qui donna-t-on enſuite la connoiſſance de ces affaires?

R. Au peuple.

D. Qui voulut s'oppoſer à ces nouveautés?

R. Cimon, ce qui commença à irriter le peuple contre lui.

Périclès, dont nous venons de parler, connoiſſoit à fonds le caractère des Athéniens; &, pour les dominer ſûrement, il affecta longtems de paroître avoir beaucoup d'éloignement pour les affaires. Il employa ce tems à cultiver le talent de la parole, tout-puiſſant dans une république, où le peuple embraſſoit l'avis de celui qui ſavoit l'expoſer avec plus de force. Quoiqu'il eût de l'éloignement pour le peuple il s'aſſujétit à lui faire la cour, pour contrebalancer le crédit de ſon rival, qui étoit adoré de la nobleſſe. Un des moyens dont il ſe ſervit pour gagner le peuple, fut de leur faire diſtribuer des terres, & de prendre ſur les

deniers publics de quoi payer à chaque citoyen une rétribution, pour son droit de présence aux spectacles & aux assemblées. Cette mauvaise politique est l'époque de la décadence d'Athènes. Les Athéniens, qui jusqu'alors s'étoient endurcis aux travaux, en perdirent le goût. On craignit de s'éloigner d'une ville, où l'on étoit payé pour se divertir. Les théatres, les places publiques, les assemblées, furent remplis d'une foule oisive, & le trésor public épuisé ne fournit plus les moyens de pousser la guerre avec cette vigueur qu'on avoit admirée du tems des Aristides & des Thémistocles.

Réflexions.

1. Les plaisirs, pris avec modération, réveillent l'esprit: si on s'y livre sans mesure, ils émoussent le courage. C'est ce qu'on remarque chez les Athéniens. 2. Ce n'est qu'en se prêtant aux foiblesses des hommes, qu'on parvient à les dominer; heureux ceux qui n'emploient l'ascendant qu'ils se sont acquis par leur condescendance qu'aux profit de leurs citoyens! 3. L'ambitieux n'examine jamais les moyens dont il se sert pour s'élever, l'injustice ne l'effraye point, pourvu qu'il parvienne à ses fins. Périclès étoit trop éclairé pour ne pas connoître le tort qu'il faisoit à sa patrie, en amollissant le courage des Athéniens: mais il veut l'emporter sur Cimon, & dès-lors il n'écoute plus rien; prêt à se servir des moyens encore

plus pernicieux, si celui là n'eut pas été suffisant pour l'égaler à son rival.

Traits à rapporter.

1. *Ressemblance de Périclès avec Pisistrate.* 2. *Bon mot de Thucydide, sur l'éloquence de Périclès.* 3. *Artifice de Périclès, pour se faire souhaiter du peuple.*

LEÇON XXVI.

D. QUE fit la faction des nobles pour s'opposer à Périclès ?

R. On lui mit en tête Thucydide, qu'il vint à bout de faire bannir.

D. Que fit encore Périclès, pour plaire au peuple ?

R. Il trouva moyen d'employer tous les pauvres, sur terre ou sur mer.

D. Que fit Périclès, quand il vit son autorité ben établie.

R. Il ne chercha plus à plaire au peuple, mais usa de toute son autorité.

D. Quel usage en fit-il ?

R. Pendant quarante ans, qu'il a gouverné la république, il ne se servit de son pouvoir que pour faire du bien.

D. Quelles vertus brilloient le plus dans Périclès.

R. Son amour pour la justice, & son désintéressement.

L'on comprendra quelle étoit l'habileté de Périclès, si l'on fait réflexion au caractère des Athéniens, ennemis de la soumis-

ſion & de la contrainte; tout mérite ſupérieur étoit un titre ſuffiſant pour devenir ſuſpect, & être éloigné des emplois; cependant Périclès vint à bout de s'emparer d'une autorité abſolue, & cela ſans employer la violence. Sa probité, ſes talens, ſubjuguerent ce peuple ſi fier, auquel il oſa réſiſter, lorſque le bien public le demandoit. On admiroit ſur tout ſon déſintéreſſement. Attentif à faire profiter ſon bien, il ne chercha point à l'augmenter; &, content d'entretenir honorablement ſa famille, il n'eut jamais la foibleſſe de céder aux deſirs de ſes enfans, qui vouloient meſurer leur dépenſe au rang qu'il tenoit dans la ville.

Réflexions.

1. Le déſintéreſſement n'empêche poin un homme prudent d'employer tous les moyens de conſerver & augmenter le bien de ſes ancêtres. Il ſe fait un devoir de laiſſer à ſes enfans de quoi vivre honorablement, & il ſe dit ſans ceſſe, que la pauvreté, qui provient de la mauvaiſe conduite, eſt honteuſe & digne du mépris que les hommes ont pour elle.

2. Périclès, chargé des plus grandes affaires, ne dédaigne point de veiller ſur les ſiennes. Quelle leçon pour ces gens, qui croiroient ſe deſhonorer en entrant dans des détails économiques, & qui, par une confiance aveugle en des domeſtiques infi-

delles, ſe réduiſent ſouvent, eux & leurs enfans, à la plus triſte de toutes les ſituations.

Leçon XXVII.

1. *Epoque : Guerre du Péloponneſe.*

L'an du monde 3573.

D. Qu'arriva-t-il de plus remarquable pendant que Périclès gouvernoit la république ?

R. La guerre du Péloponneſe.

D. Qu'eſt-ce que cette guerre ?

R. Celle que ſe firent les Athéniens & les Lacédémoniens.

D. Quelle fut l'origine de cette guerre ?

R. La grande puiſſance des premiers, la jalouſie des ſeconds.

D. Périclès s'oppoſa-t-il à cette guerre ?

R. Il s'y oppoſa long-tems, mais enfin il y conſentit.

D. A quels motifs attribua-t-on ce conſentement ?

R. On dit qu'il vouloit ſe rendre néceſſaire au peuple.

D. Combien a duré la guerre du Péloponneſe ?

R. Vingt-ſept ans.

D. Quels étoient les vœux de preſque tous les Grecs, au commencement de cette guerre ?

R. On souhaitoit la victoire aux Lacédémoniens.

D. Pourquoi?

R. Parceque la prospérité avoit rendu les Athéniens durs & insolens.

Périclès, dont la valeur égaloit la prudence, ayant poussé la puissance des Athéniens à son dernier période, ils devinrent insolens, présomptueux, & durs, envers leurs alliés. Lacédémone, qui n'avoit pas vu sans chagrin la puissance de sa rivale, saisit avec joie l'occasion de l'humilier, en écoutant les plaintes des villes alliées. On prétend que Périclès ne refusa d'accorder les demandes que firent les Lacédémoniens, que parcequ'il crut qu'il avoit besoin de la guerre, pour se soutenir dans Athènes, où son crédit commençoit à diminuer. Il le connut par la condamnation des trois personnes, qu'il chérissoit le plus. Anaxagore, maître de Périclès, qui enseignoit qu'une seule intelligence avoit débrouillé le cahos, fut accusé d'impiété, & fut obligé de se sauver. On forma la même accusation contre Aspasie. Cette femme étoit célèbre à Athènes, plus par son esprit que par ses charmes. Socrate, dont nous parlerons bientôt, ne rougissoit point d'avouer qu'elle lui avoit enseigné la rhétorique. Périclès publioit qu'elle lui avoit appris l'art de gouverner. Quoique cette femme eût une réputation plus que douteuse, Péri-

clès, qui ne ſe ſoucioit point de ſon épouſe, la céda à un autre & vécut avec Aſpaſie. Elle fut accuſée d'impiété, & ne dut ſon ſalut qu'aux larmes de Péricles, qui, oubliant ſa philoſophie & la gravité du rang qu'il occupoit, fit pitié aux juges, par l'état où l'avoit réduit le danger de cette femme. Enfin Phidias, qu'on peut regarder comme le plus fameux ſculpteur qui ait jamais paru, fut auſſi accuſé d'un vol, &, malgré ſon innocence, qu'il prouva, les ennemis de Périclès vinrent à bout de la faire mourir en priſon, ou au moins de le faire bannir.

Quoiqu'il en ſoit des motifs de Périclès, la guerre fut réſolue; & la diſcorde vint à bout de ruiner la puiſſance des Grecs, eux qui avoient bravé celle des rois de Perſe.

RÉFLEXIONS.

1. Que de qualités réunies dans Aſpaſie! Comment les concilier avec les déſordres qu'on lui attribue? Cela nous montre qu'il faut plus que des talens & de l'eſprit pour éviter les déréglemens les plus honteux.

2. De quels ténèbres le Chriſtianiſme nous a-t-il retirés? Le people le plus éclairé condamné Anaxagore, parcequ'il reconnoît un Dieu ſupérieur aux divinités du Paganiſme: quel aveuglement!

Traits à rapporter.

1. *Hiſtoire d'Anaxagore.* 2. *Hiſtoire*

d'Aſpaſie. 3. Phidias accuſé d'un vol, ſa diſpute avec Alcamene au ſujet d'une ſtatue de Minerve. 4. Sa méthode pour perfectionner ſa ſtatue de Jupiter. 5. Bon mot d'Alcibiade, encore jeune, au ſujet de Périclès.

Leçon XXVIII.

D. Quelle conduite garda Périclès, la première année de la guerre du Péloponneſe ?

R. Déterminé à ne point hazarder une bataille, il fit retirer dans la ville ce qu'il y avoit de plus précieux.

D. Qui commandoit les troupes ennemies : que firent-elles ?

R. Archidamus, qui les commandoit, fit le dégât juſqu'aux portes d'Athènes.

D. Les Athéniens le ſouffrirent-ils tranquilement ?

R. Non, mais Périclès eut la force de les contenir, malgré ſes ennemis, parmi leſquels étoit Cléon.

D. Quel étoit ce Cléon ?

R. Un homme dont le principal mérite étoit de parler haut & beaucoup, mais il agiſſoit peu.

D. Que faiſoit pendant ce tems la flotte Athénienne ?

R. Elle ravageoit les terres des ennemis, ce qui les obligea de ſe retirer.

2. & 3. année de la guerre.

L'an du monde 3574.

D. Qu'arriva-t-il à Athènes les années suivantes ?

R. Une peste violente ravagea Athènes.

D. Que firent alors les Athéniens ?

R. Ils demanderent vainement la paix à leurs ennemis.

D. Contre qui déchargerent-ils leur colere ?

R. Contre Périclès ; ils lui ôterent le commandement, & le mirent à l'amende.

D. La colere du peuple dura-t-elle ?

R. Il eut honte de son emportement, & rappela Périclès.

D. Ce grand homme n'eut-il que ce chagrin ?

R. Il perdit ses enfans, & mourut lui-même de la peste.*

D. Que firent les Lacédémoniens, qui ternit leur gloire ?

R. Ils demanderent du secours au roi de Perse.

D. Que fit Hypocrate, pendant cette peste ?

R. Il se sacrifia tout entier au service de sa patrie.

Une peste affreuse se joignit aux horreurs de la guerre, & réduisit Athènes à la derniere extrémité. Les Athéniens demande-

* Il faut ici détailler l'histoire de Périclès.

rent alors la paix, & ils euſſent, ſans doute, accordé à leurs ennemis les conditions les plus avantageuſes; mais, dans tout le cours de cette guerre, nous verrons ces deux républiques, emportées par la proſpérité ou abattues par l'adverſité, demander & refuſer alternativement la paix. C'étoit alors le tour de Sparte; on rebuta les Athéniens, qui firent tomber toute leur mauvaiſe humeur ſur Périclès: mais bientôt ils ſentirent qu'ils ne pouvoient ſe paſſer de lui, & lui rendirent toute l'autorité. Ce grand homme ſouffrit plus que perſonne de la calamité publique: il conſerva toute ſa fermeté au milieu de ſes pertes; mais, lorſqu'il fallut, ſelon la coutume, mettre une couronne de fleur ſur la tête du dernier de ſes fils, avant de le mettre dans le cercueil, ſa douleur éclata par des gémiſſemens qui attendrirent ſes ennemis même. Enfin il fut lui-même attaqué de la peſte, &, prêt à rendre l'ame, ayant entendu ſes amis louer les grandes choſes qu'il avoit faites pendant ſon adminiſtration: *Vous oubliez*, leur dit-il, *ce qu'il y a de plus glorieux dans ma vie. Je n'ai jamais fait porter le deuil à aucun citoyen.*

Hypocrate, fameux médecin, ayant été ſollicité par le roi de Perſe de venir ſecourir ſon royaume, qui étoit auſſi affligé de la peſte, refuſa les récompenſes que ce prince

lui offroit, & ſe dévoua au ſervice de ſa patrie.

RÉFLEXIONS.

1. La mort nous apprend à juger ſainement des choſes ; ce que le monde admire dans Périclès n'eſt pas ce qui le flatte dans ce moment : mais il s'applaudit de ſa douceur & de n'avoir jamais fait mourir aucun de ſes citoyens.

2. La charité doit être réglée par la juſtice ; nous nous devons à tous les hommes, mais à nos proches plus qu'à nos citoyens, aux citoyens plus qu'aux étrangers ; comme le répondit Hypocrate, au roi de Perſe.

3. La philoſophie n'éteint point les ſentimens naturels, elle ne fait que les régler. Un philoſophe eſt attaché à tout ce qu'il doit aimer, & reſſent vivement la perte de ſes parens & de ſes amis : mais en livrant ſans honte ſon ame à toute ſa ſenſibilité, il ſait ſe préſerver du deſeſpoir & ſe ſoumettre aux ordres d'en haut. La fauſſe modération de Périclès n'étoit qu'orgueil, comme il parut à la mort du dernier de ſes enfans ; & fit voir clairement que ſa fermeté juſqu'alors avoit été affectée.

Traits à raconter.

1. *Deſcription de la peſte, qui déſoloit*

Athènes. 2. Zele, & récompense d'Hypocrate. 3. Fausse fermeté de Périclès. 4. Il demande au peuple l'exemption d'une loi qu'il avoit faite. 5. Mécontentement du fils de Périclès.

LEÇON XXIX.

L'an du monde 3576.

D. QUE se passa-t-il la quatrième & cinquième année de cette guerre ?

R. Les Lacédémoniens assiégerent Platée, qui se défendit longtems, mais qu'ils prirent enfin.*

D. Comment userent-ils de cette victoire ?

R. Ils massacrerent sans pitié ceux qui ne purent se sauver.

D. Que firent les Athéniens ?

R. Ils prirent Mitylene, qui s'étoit révoltée.

D. Qu'ordonnerent-ils d'abord ?

R. Qu'on en massacrât tous les habitans.

D. Cet arrêt fut-il exécuté ?

R. Non, les Athéniens le révoquerent.

On peut connoître au vrai le caractère des Athéniens par ce qui arriva à Mitylene. Cette ville, qui s'étoit révoltée, ayant envoyé des ambassadeurs à Athènes, lorsqu'elle fut prise, les Athéniens commanderent qu'on passât au fil de l'épée tous

* Il faut rapporter ici la belle retraite des Platéens.

les hommes, & qu'on pendit les femmes & les enfans. On fit partir une galere, pour porter cette cruelle sentence, qui avoit été rendue à la sollicitation de Cléon. Les Athéniens, de retour dans leurs maisons, se représentent le sort de cette misérable ville, &, touchés de compassion, convoquent une nouvelle assemblée. On pardonna à ces malheureux: mais il y avoit à craindre, que ce pardon n'arrivât trop tard. Les ambassadeurs promirent de magnifiques récompenses aux rameurs, s'ils arrivoient à tems; ils firent une diligence incroyable. La première galere les avoit dévancés d'une jour & d'une nuit: mais elle ne s'étoit pas pressée. Son arrivée avoit porté le desespoir des habitans à la dernière extrémité. On n'entendoit que des cris, des gémissemens. Enfin, l'on se disposoit à exécuter l'arrêt, lorsqu'on avertit qu'on voyoit une seconde galere, qui venoit à force de rames. On suspendit l'exécution, & ces pauvres gens, sauvés contre toute apparence, furent quelques heures comme privés de leurs sens, courant, pleurant, s'embrassant les uns les autres, & levant les yeux au ciel, pour le remercier d'une grace si peu attendue.

RÉFLEXIONS.

1. On est toujours en danger de s'égarer, lorsqu'on suit le premier mouvement.

2. Il ne faut point rougir de se dédire, & de réparer le mal qu'on a fait.

LEÇON XXX.

D. QU'ARRIVA-T-IL la 6 & 7 année de cette guerre?

R. Les Athéniens remporterent quelques avantages.

D. Que firent alors les Spartiates?

R. Ils firent offrir la paix aux Athéniens.

D. L'accepterent-ils?

R. Cléon les en empêcha.

D. Les Perses ne prirent-ils point de part à cette guerre?

R. Non: mais les Lacédémoniens leur avoient demandé du secours.

D. Que firent-ils par la suite?

R. Ils secoururent le parti le plus foible, pour les détruire l'un par l'autre.

D. En quelle année mourut Artaxerxe?

R. L'an du monde 3579.

D. Qui lui succéda?

R. Le seul fils légitime qu'il eût, nommé Xerxès.

D. Combien régna-t-il?

R. Quarante-cinq jours, & il fut assassiné.

D. Par qui?

R. Par un bâtard de son père, nommé Sogdien, qui monta sur le trône à sa place.

D. Regna-t-il longtems?

R. Six mois & demi.
D. Qui lui ſuccéda ?
R. Un de ſes freres, nommé Ochus, qui, après avoir fait mourir Sogdien, régna ſous le nom de Darius Nothus.
D. Le regne de ce prince fut-il tranquille ?
R. Non, les peuples qu'il avoit ſoumis, ſe révolterent ſouvent.
D. Que fit Darius, l'an 3597 ?
R. Il fit Cyrus, le plus jeune de ſes fils, gouverneur de toutes les provinces de l'Aſie Mineure.
D. Qui commanda les Spartiates, la huitieme année de la guerre du Péloponneſe ?
R. Braſidas.
D. Remporta-t-il de grands avantages ?
R. Oui, & il mourut, pour ainſi dire, dans les bras de la victoire.

L'an du monde 3583.

D. A quoi, enfin, ſe déterminerent les Grecs ?
R. A faire une trêve d'un an, & enſuite une paix pour cinquante.

Pendant les dix premières années que dura la guerre du Péloponneſe, il y eût une alternative perpétuelle de bons & de mauvais ſuccès, de part & d'autre. Il ſe trouva pluſieurs occaſions, où l'on eût pu terminer la guerre ; & le parti le plus foible alors la demandoit : mais celui qui avoit le

dessus n'y voulut jamais consentir. Les Athéniens surtout, animés par Cléon, se laissoient éblouïr à la première apparence de prospérité. Ce Cléon, fils d'un corroyeur, étoit un de ces esprits remuans & brouillons, qu'on peut regarder comme des pestes publiques. Le hazard l'ayant fait réussir dans une entreprise difficile, sa présomption & sa superbe lui persuaderent que rien n'étoit au dessus de ses forces. Il se laissa surprendre par Brasidas, & fut tué comme il fuyoit.

RÉFLEXIONS.

N'oublions jamais, dans la prospérité, qu'un seul moment peut changer notre bonheur en infortune; & comportons-nous comme si nous étions sûrs que cela dût arriver en effet. Les bons succès font tourner la tête à un sot, qui se persuade qu'il doit à ses talens une réussite, qui n'est que l'effet du hazard; plein d'estime alors pour lui-même il hazarde tout, & se perd enfin, comme Cléon.

Traits à raconter.

1. *Histoire de Cléon. Il reussit, contre toute apparence, dans l'Ile de Sphacterie. Sa mort.* 2. *Histoire & caractère de Brasidas.* 3. *Politique d'Artaxerxe pernicieuse aux Grecs.* 4. *Darius Nothus, gouverné par trois Eunuques. Cruauté de Pa-*

ryſatis envers l'un d'eux. 5. Affreuſe cruauté des Lacédémoniens, contre deux mille Ilotes qui s'étoient diſtingués à la guerre. 6. Injuſtice des Athéniens envers Thucydide, l'hiſtorien.

LEÇON XXXI.

D. QUI étoit alors à la tête des affaires dans Athènes ?

R. Nicias & Alcibiade.

D. Quel étoit le caractère de Nicias ?

R. Il amoit la juſtice, il avoit de la valeur; mais il manqua ſouvent d'activité.

D. Qu'étoit Alcibiade ?

R. Un homme qui réuniſſoit en lui tous les avantages de la naiſſance, de la nature, & de la fortune.

D. Quel étoit le caractère d'Alcibiade ?

R. Il ſavoit prendre celui qui convenoit à l'état de ſes affaires.

D. Qui fut le maître d'Alcibiade ?

R. Le fameux Socrate.

Socrate, fils d'un ſculpteur & d'une ſage femme, ſuivit d'abord la profeſſion de ſon père ; mais enſuite il s'appliqua à la philoſophie, qu'il fit conſiſter dans l'art de régler ſes paſſions. Son goût dominant étoit de porter les jeunes gens à l'amour de la vertu. On doit regarder comme des fruits de ſes leçons le bien que pratiqua quelquefois Alcibiade, qui fut ſon diſciple favori.

Il n'épargna rien pour mettre à profit les heureux talens de ce jeune homme ; mais l'amour-propre d'Alcibiade, son orgueil, & surtout le desir de dominer, l'emporterent & lui firent souvent oublier les leçons d'un maître si sage, comme nous le verrons bientôt.

RÉFLEXIONS.

Socrate, le plus sage de tous les hommes, regardoit l'instruction de la jeunesse comme le seul emploi digne de lui. Quelle leçon pour ceux qui regardent cet emploi comme au dessous de leurs talens, & qui, se livrant au préjugé, traitent avec mépris ceux qui l'exercent ! Quelle leçon aussi pour ceux, qui, sans s'être donné la moindre peine pour acquérir des lumières, ont la présomption de se croire capables d'élever des enfans, & décrient par leur ignorante incapacité la plus noble & la plus importante de toutes les professions.

Traits à raconter.

1. *Naissance de Socrate. Il perd son bien, pour avoir cautionné un ami, abandonne la sculpture pour la philosophie.* 2. *Socrate montre beaucoup de courage à la guerre, sauve Alcibiade, lui cede le prix pour l'encourager, donne l'exemple d'une vie dure & penible : sa gaieté.* 3. *Socrate s'applique à former les jeunes gens, sa douceur, l'attache-*

ment de ses disciples : passion qu'ils avoient de prendre ses leçons. Socrate défend seul l'innocence des dix commandans. 4. Il confond les Sophistes ; & comment. 5. Il est déclaré le plus sage des hommes, pourquoi. 6. Il corrige les jeunes gens ; comment. 7. Sentimens de Socrate sur la Divinité. 8. Mauvaise humeur de la femme de Socrate ; patience de ce dernier. 9. Histoire du Physionomiste. Socrate étoit né vicieux. 10. Il est accusé : refusé de se défendre, il est condamné, & ne veut pas se sauver : sa mort, regret des Athéniens. 11. Sentimens des grands hommes sur Socrate.

Leçon XXXII.

D. Que fit Alcibiade, lorsqu'il entra dans les affaires ?

R. Il trompa les Lacédémoniens, & fit rompre la paix.

D. Pourquoi en agit-il ainsi ?

R. Parcequ'il vouloit la guerre, pour faire briller ses talens.

D. Qui s'opposoit à Alcibiade ?

R. Nicias, & les plus raisonnables des Athéniens.

D. A quelle autre guerre Alcibiade détermina-t-il les Athéniens ?

R. A la guerre de Sicile.

Un trait fera connoître le genre d'esprit d'Alcibiade. Les Lacédémoniens envoyerent

des ambassadeurs à Athènes, avec un plein pouvoir sur les choses nécessaires pour cimenter la paix, & ils l'annoncerent ainsi dans l'assemblée du peuple. Alcibiade, voyant tous ses projets dérangés, prit les ambassadeurs en particulier, & leur fit entendre que leurs intérêts demandoient, qu'ils traitassent avec le conseil, & non avec le peuple, qui exigeroit tout ce qu'il lui viendroit en fantaisie, s'ils continuoient à dire qu'ils avoient de pleins pouvoirs. Les ambassadeurs le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit; &, le lendemain, dans l'assemblée, ils dirent qu'ils n'avoient pas ordre de rien conclure. Alors Alcibiade, s'étant levé, reproche aux Spartiates qu'ils ont deux paroles, & remontre au peuple qu'il ne faut point compter sur des gens qui se dédisent ainsi hardiment. Les ambassadeurs, étonnés, se regarderent, & ne scurent que répondre. Le peuple irrité ne voulut point les entendre, & la paix fut rompue. Il ne se contenta pas de cela, mais, malgré les sages remontrances de Nicias, il fit conclure la guerre contre les Siciliens.

RÉFLEXIONS.

Que servent les talens dans un homme possédé d'ambition ? Celle d'Alcibiade causa la ruine de sap atrie. Un ambitieux compteroit pour rien le renversement du monde

entier, pourvû qu'il vînt à bout de ses desseins.

Leçon XXXIII.

D. Quels étoient les peuples qui habitoient l'île de Sicile?

R. Plusieurs nations barbares y étoient, avant que les Grecs vinssent s'y établir.

D. Quelle étoit la principale ville des Grecs en Sicile?

R. Syracuse, fondée par les Corinthiens.

D. Syracuse conserva-t-elle toujours sa liberte?

R. Elle eût plusieurs tyrans.

D. Qui en étoit tyran, du tems de la guerre de Médie?

R. Gélon, qui en devint ensuite le légitime roi.

D. Qui lui succéda?

R. Son frere Hiéron.

D. La couronne resta-t-elle dans sa famille?

R. Son troisieme frère fut détrôné, & les Syracusains conserverent leur liberté pendant soixante ans.

D. Contre qui les peuples de Sicile eurent-ils souvent la guerre?

R. Contre les Carthaginois.

Gélon, s'étant emparé de l'autorité dans Syracuse, remporta une grande victoire sur

les Carthaginois; mais, loin d'en abuser, pour augmenter son pouvoir, il fit assembler le peuple, &, s'étant présenté sans armes dans l'assemblée, il offrit de rendre compte de sa conduite & se soumit au jugement de ses concitoyens. Ceux-ci, charmés de cette action généreuse, lui déférerent, tout d'une voix, l'autorité qu'il avoit usurpée, & ils n'eurent jamais sujet de s'en répentir, puisqu'il ne s'en servit que pour les rendre heureux. Son frère, qui lui succéda, eût d'abord une méchante conduite: mais les conversations de quelques philosophes vertueux le corrigerent.

Reflexions.

1. Si nous voulons dominer les autres, apprenons-en le secret par l'exemple de Gélon. Les hommes n'obéissent volontiers qu'à ceux qui savent se dépouiller à propos de leur autorité.

2. Il n'est presque pas possible de demeurer méchant, lorsqu'on aime & frequente les gens de bien.

Traits à raconter.

1. *La royauté rend Gélon meilleur qu'il n'étoit.* 2. *Son exactitude à tenir sa parole, surtout à l'égard d'un emprunt.* 3. *Il met en honneur l'agriculture.* 4. *Sort de la statue de Gélon.* 5. *Le Poëte Simonide*

corrige Hiéron de ses defauts. Conversation de ce prince avec le poëte. 6. *Hiéron se gâte sur la fin de son règne.* 7. *Belle conduite d'un tuteur nommé Micythe, & de ses pupiles.*

LEÇON XXXIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL, lorsqu'on se préparoit à partir pour la Sicile ?

R. Les statues de Mercure se trouverent mutilées.

D. Qui est ce qu'on accusa de cette prophanation ?

R. Alcibiade, qu'on savoit n'avoir point de religion.

D. Se justifia-t-il ?

R. Ses ennemis, qui vouloient le perdre, l'empêcherent d'être jugé avant son départ.

D. Qui commandoit la flotte des Athéniens ?

R. Alcibiade & Nicias.

D. Quel fut le premier & le dernier exploit d'Alcibiade ?

R. Il prit la ville de Catane par surprise.

D. Q'arriva-t-ils alors ?

R, On le rappela à Athènes, pour lui faire son procès.

D. Que fit Alcibiade ?

R. Il le sauva à Sparte, suborna la femme du roi Agis, & fut comdamné à mort à Athènes.

Les Athéniens, aveuglés par la prospérité, concevoient de nouveaux desirs de s'agrandir, à mesure qu'ils voyoient augmenter leur puissance. Alcibiade les entretenoit sans cesse des grands avantages que leur procureroit la conquête de la Sicile, dont ils feroient comme leur place d'armes, pour assujétir ensuite les Romains & les Carthaginois. Cette guerre fut donc résolue, & l'on associa dans le commandement, Nicias à Alcibiade, pour tempérer la vivacité de l'un par le flegme de l'autre. Mais, avant le départ de la flotte, toutes les statues de Mercure se trouverent mutilées, ce qu'on regarda comme un présage funeste. Alcibiade, qui n'avoit point de religion, fut accusé, &, se fiant en l'affection des soldats, il demanda qu'on lui fit son procès. Ses ennemis, qui vouloient le perdre à coup sûr, éloignerent la décision de cette affaire : mais à peine commençoit-il à agir, qu'on le rappela. Il obéit de bonne grace : mais, aussitôt qu'il fut débarqué, il se sauva à Sparte. Il parut oublier en ce lieu sa délicatesse naturelle, & s'accommoda, à merveille, de la vie des Spartiates ; ce qui lui gagna leurs bonnes graces : mais il viola les droits de l'hospitalité, & séduisit la

femme du roi Agis, & en eut un fils nommé Léotychide.

REFLEXIONS.

1. Les ennemis d'Alcibiade comptent pour rien la ruine de leur patrie, pourvû qu'il périsse. A quels excès porte une passion injuste! & quelles précautions ne devons-nous pas prendre, pour réprimer les nôtres?

2. Combien de gens, comme ceux dont nous venons de parler, se couvrent du voile de la religion pour satisfaire leur vengeance. Défions-nous toujours de ces dévots, dont le zele amer, au lieu de haïr le crime seulement, s'acharne contre le criminel.

3. Nous nous ferons toujours aimer, comme Alcibiade, si nous avons la complaisance de plier nos goûts à ceux des personnes avec lesquelles nous vivons, bien entendu qu'ils ne soient pas criminels.

Traits à raconter.

1. *Ce que c'étoit que les statues de Mercure, qui furent brisées. Expliquez ici aux enfans ce que c'étoit que le Dieu Terme.* 2. *Caractère de Nicias. Sa répugnance pour la guerre de Sicile, ce qu'il fit pour l'empêcher.* 3. *Ce qui donna occasion à la guerre de Sicile.* 4. *Lamachus méprisé pour sa pauvreté.*

Leçon XXXV.

D. Que fit Nicias, après le départ d'Alcibiade ?

R. Il passa à délibérer le tems dans lequel il falloit agir.

D. Quel effet produisit cette conduite ?

R. Les Syracusains eurent le tems de se mettre en défense.

D. Nicias ne se détermina-t-il point à combattre ?

R. Oui, & d'abord il remporta de grands avantages.

D. Qui secourut les Syracusains, réduits à l'extrémité ?

R. Gylippe, Lacédémonien.

D. Quels mauvais services Alcibiade rendit-il aux Athéniens ?

R. Il engagea les Lacédémoniens à fortifier Décélie.

D. Qu'est ce que Décélie ?

R. Une ville proche d'Athènes.

D. Qui vint au secours de Nicias ?

R. Une nouvelle flotte, que commandoit Démosthene, ce qui n'empêcha pas Gylippe de vaincre.

D. Que firent alors les Athéniens ?

R. Ils voulurent se sauver par terre, mais ils furent contraints de se rendre.

D. Quel traitement fit on aux deux généraux ?

R. Ils furent mis à mort.

D. Et aux troupes?

R. Les Athéniens furent envoyés dans les mines, & on vendit les ſoldats des alliés.

D. Que fit-on dans Athènes, lorſqu'on apprit ces nouvelles?

R. On ne perdit point courage, & l'on prit des meſures plus ſages pour l'avenir.

L'an du monde 3591.

Syracuſe penſoit à capituler, lorſque Gylippe vint à ſon ſecours. Nicias auroit aiſément pu l'empêcher de ſe joindre aux Syracuſains, mais il mépriſa un ennemi qu'il croyoit foible. La perte de ſon armée fut la ſuite de ſa témérité. Dans le tems qu'on délibéroit ſur le ſort des deux généraux Athéniens, un vieillard, qui avoit perdu ſes deux fils dans cette guerre, monta à la tribune. On crut qu'il alloit ſolliciter la vengeance de la mort de ſes deux fils: au contraire, il remontra aux Syracuſains, que ce Nicias, qu'ils alloient condamner à mort, étoit le même qui s'étoit oppoſé ſi longtems à cette guerre, & qui ne l'avoit entrepriſe que malgré lui: mais ſa généroſité ne put ſauver la vie aux deux généraux.

Réflexions.

1. Ne méprisons jamais un ennemi, quelque foible qu'il nous paroisse.

2. Apprenons, de l'exemple de ce vieillard, à rendre justice à ceux mêmes qui nous ont causé le plus de préjudice.

3. A la guerre, & dans presque toutes les entreprises, une bonne tête fait plus d'effet que mille bras, comme on le voit en Gylippe.

Traits à raconter.

1. *Plusieurs prisonniers Athéniens reçoivent la liberté de leurs maîtres ; & pourquoi.*
2. *On punit à Athènes Nicias, après sa mort, pour s'être rendu.*

Leçon XXXVI.

D. Quel effet produisit la défaite des Athéniens?

R. Elle causa une défection presque générale.

D. Que faisoit alors Alcibiade?

R. Il acquit beaucoup de réputation à Sparte, par les services qu'il rendit aux Lacédémoniens.

D. Qu'arriva-t-il d'advantageux aux Spartiates?

R. Les lieutenans du roi se déclarerent pour eux.

D. Comment se nommoient-ils ?

R. Tissapherne & Pharnabaze.

D. Alcibiade conserva-t-il son crédit ?

R. Agis, & les Spartiates chercherent à le faire périr.

D. Que fit Alcibiade, pour éviter leurs pieges ?

R. Il gagne les bonnes graces de Tissapherne.

D. Quel usage en fit-il ?

R. Il le refroidit à l'égard des Lacédémoniens, & l'engagea à secourir sous main les Athéniens.

D. Où étoit alors la flotte Athénienne ?

R. A Samos, mais elle avoit tout à craindre de Tissapherne.

D. Que fit alors Alcibiade ?

R. Il fit proposer son retour.

D. A quelles conditions ?

R. Il demandoit qu'on substituât l'aristocratie à la démocratie.

D. Quel parti prirent les Athéniens ?

R. On établit, pour gouverner, quatre cents citoyens, qui devinrent des tyrans.

D. Que fit l'armée de Samos à cette nouvelle ?

R. Elle nomma Alcibiade généralissime.

D. Que prétendoit l'armée ?

R. Qu'il la menât à Athènes, punir les tyrans.

D. Alcibiade suivit-il ce mouvement ?

R. Non, & sa fermeté sauva la république. Les Lacédémoniens, en fortifiant Décélie, qui étoit, pour ainsi dire, aux portes d'Athènes, avoient réduit cette ville à la derniere extrémité. Les alliés des Athéniens ou les avoient abandonnés ou n'attendoient que l'occasion de le faire. Le roi de Perse offroit par ses lieutenans de grands secours à leurs ennemis. Les Athéniens n'avoient de ressource que dans leur flotte, qui étoit à Samos, mais qui craignoit à tous momens d'y être attaquée. Dans cette extrémité, Alcibiade, mécontent des Spartiates, profita du pouvoir qu'il s'étoit acquis sur l'esprit de Tissapherne, qui, à sa sollicitation, secourut secrétement les Athéniens. Alcibiade ne se contenta pas de cela, mais il ménagea sa reconciliation avec les Athéniens. On changea la forme du gouvernement pour lui plaire, & quatre cens citoyens, qui furent mis à la tête des affaires, devinrent des tyrans. Alcibiade, qui fut nommé généralissime, dans cette occurrence, par l'armée de Samos, résista prudemment aux desirs des soldats, qui vouloient qu'il les conduisit auprès des quatre cents; ce qui auroit achevé de ruiner les affaires, car les ennemis auroient profité du depart de l'armée pour achever de débaucher les alliés.

Réflexions.

Les personnes qui ont l'autorité en main doivent sagement résister à ceux même de qui ils la tiennent, lorsque leur condescendance pourroit devenir nuisible aux affaires qu'on leur a confiées. Peu de personnes sont capables de garder de la modération dans le commandement, comme nous le voyons par les quatre cens, qui devinrent tyrans d'Athènes.

Traits à raconter.

1. *Caractère de Tissapherne, ce qu'il estimoit le plus dans Alcibiade.* 2. *Les Lacédémoniens veulent faire périr Alcibiade.*

Leçon XXXVII.

D. La tyrannie des quatre cens dura-t-elle long-tems ?

R. Non, on les déposa, & on rappela Alcibiade.

D. Que fit Alcibiade, avant de se rendre à Athènes ?

R. Il rétablit entiérement les affaires des Athéniens, & réduisit les ennemis à la derniere extrémité.

D. Quel parti prirent alors les Lacédémoniens?

R. Ils demanderent encore la paix, qu'on leur refusa.

D. Comment Alcibiade fut-il reçu dans Athènes?

R. En triomphe, & on lui donna un pouvoir ſans bornes.

D. Quel général les ennemis oppoſerent-ils à Alcibiade?

R. Lyſandre.

D. Quel étoit le caractère de Lyſandre?

R. Il étoit ſouple, inſinuant, flatteur, comptoit pour rien la bonne foi & la juſtice: mais il poſſédoit toutes les qualités militaires.

D. A qui Lyſandre s'addreſſa-t-il pour obtenir du ſecours?

R. Au prince Cyrus, qui commandoit en Aſie.

D. Que fit ce prince en ſa faveur?

R. En augmentant la paye des ſoldats de Lyſandre, il débaucha ceux d'Alcibiade.

D. Que fit celui-ci pour remédier à ce mal?

R. Il quitta la flotte, pour aller chercher de l'argent.

D. Qu'arriva-t-il en ſon abſence?

R. Son lieutenant combattit malgré ſes ordres, & fut battu.

D. Que firent alors les Athéniens?

R. Ils le dépoſerent.

D. Quelle fut la conduite de Lyſandre?

R. Il fit ſes efforts pour établir partout l'ariſtocratie.

D. Comment se comportoit-il envers ceux qu'il élevoit aux charges ?

R. Il fermoit les yeux sur les injustices qu'ils commettoient.

L'an du monde 3597.

Alcibiade, ayant rétabli les affaires des Athéniens, rentra comme en triomphe dans Athènes. On contoit tellement sur sa valeur, qu'on ferma l'oreille aux propositions de paix que firent les Lacédémoniens. Ils opposerent Lysandre à Alcibiade. Celui-ci, bien éloigné du caractère des Spartiates, trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces du jeune Cyrus. Ce prince étoit né depuis que Darius Nothus étoit monté sur le trône. Sa mere Parysatis, qui en étoit idolâtre, lui avoit fait donner, malgré sa jeunesse, le commandement en chef de l'Asie Mineure. Il assura Lysandre, qu'il avoit ordre de secourir les Lacédémoniens, & le fit en effet ; &, comme si les Athéniens eussent été de concert avec leurs ennemis, pour avancer leur perte, ils écouterent les ennemis d'Alcibiade, & le rendirent responsable de la désobéissance de son lieutenant. Alcibiade, déposé, se retira, & Lysandre se préparoit à faire de nouveaux efforts contre les Athéniens, lorsqu'on nomma un autre général en sa place.

RÉFLEXIONS.

Rien ne peut désarmer l'envie. Les

belles actions, qui attirent l'estime des autres hommes, redoublent la rage de l'envieux. Evitons de donner entrée dans notre cœur à cette passion honteuse; mais prenons garde aussi à n'exciter pas cette passion dans nos égaux, en abusant de la supériorité que nos talens nous donnent sur eux.

Traits à raconter.

1. *Frayeur d'Alcibiade, avant d'entrer dans Athènes.* 2. *On casse tous les arrêts qui avoient été portés contre lui.* 3. *Fermeté d'une prêtresse, au sujet d'Alcibiade. Belle parole d'un prêtre.* 4. *Alcibiade brave les Lacédémoniens, & tâche d'effacer la mauvaise opinion qu'on avoit de lui au sujet de la religion.* 5. *Lettre concise des Lacédémoniens.*

LEÇON XXXVIII.

D. QUI succéda à Lysandre dans le commandement?

R. Callicratidas.

D. Cet homme valoit-il Lysandre?

R. Il l'égaloit pour les qualités militaires, mais il avoit aussi beaucoup de droiture & de simplicité.

D. Que fit Lysandre contre son successeur?

R. Il refusa de donner l'argent qu'il avoit reçu, pour payer ses troupes.

D. Comment mourut Callicratidas?

R. Il combattit à force inégale.

D. Qui commandoit pour les Athéniens ?

R. Dix généraux, qui remporterent la victoire.

D. A quel devoir la tempête les empêcha-t-elle d'être fidelles ?

R. A celui de procurer la sépulture aux morts.

D. Quelles furent les suites de ce manquement innocent ?

R. Six de ces généraux furent mis à mort.

D. Les Athéniens qui les avoient condamnés connurent-ils leur faute ?

R. Ils la reconnurent, mais trop tard.

D. Qui s'opposa à ce jugement inique ?

R. Le seul Socrate.

Lysandre, piqué au vif de ce qu'on lui nommoit un successeur, garda l'argent qu'il avoit reçu de Cyrus, & laissa à Callicratidas le soin de solliciter de nouvelles sommes : mais celui ci, peu fait à l'art de ramper devant les grands, ne parvint pas même à parler au prince. Après avoir remporté plusieurs avantages, il fut attaqué par la flotte des Grecs, qui étoit de beaucoup supérieure à la sienne. Callicratidas n'eut pas dans cette occasion le courage de sacrifier sa réputation, & aima mieux exposer ses troupes, que de s'exposer au reproche d'avoir fui devant l'ennemi. Sa témérité fut survie de sa mort, & de la défaite de son armée. Les dix généraux Grecs, après

la victoire, donnerent leurs ordres pour procurer la ſepulture aux morts, mais une violente tempête empêcha que leur intention ne fût ſuivie. On n'eut point d'égards à leur bonne volonté: le peuple les rendit reſponſables d'un manquement qu'ils n'avoient pu prévoir; &, comme les payens n'eſpéroient point de repos pour les ames de ceux qui avoient été privés des honneurs funèbres, ils condamnerent à mort ſix des généraux, qui étoient revenus à Athènes. Le peuple, qui avoit été excité à cette mauvaiſe action par des orateurs ennemis des généraux, reconnut, mais trop tard, le crime qu'il avoit commis, & que la fermeté des juges leur auroit épargné, s'il s'en fût trouvé quelques-uns du caractère de Socrate.

Réflexions.

1. Notre vie n'eſt point à nous. Elle appartient à Dieu & à l'état, ſurtout celle des perſonnes en charge. Y attenter, l'expoſer mal à propos, c'eſt trahir ſon devoir.

2. Combien d'hommes, comme Callicratidas, prêts à ſacrifier leur vie pour leur patrie, manquent de courage, quand il s'agit d'y ſacrifier l'eſtime des hommes. Ne nous y trompons point; il faut plus de fermeté pour ſoutenir l'infortune, que pour s'en débarraſſer par une mort prompte.

3. Que les juges ont beſoin de fermeté dans certaines occaſions: mais auſſi de quels

crimes ne ſont-ils pas coupables, lorſque des conſidérations humaines leur font abandonner la cauſe des innocens, qu'ils doivent défendre aux dépens de leur vie.

Traits à rapporter.

1. *Belle réponſe de Callicratidas à un officier, qui lui conſeilloit de ſe procurer de l'argent, par des voyes injuſtes.* 2. *Callicratidas mépriſé à cauſe de ſa ſimplicité : maudit les premiers qui ont flatté les princes.* 3. *Réponſe de Callicratidas à ſon pilote.* 4. *Diſcours de Diomédon, l'un des dix commandans, avant ſa mort.* 5. *Regrets des Athéniens, après la mort des commandans; ils pourſuivent leur accuſateur; il meurt de faim.*

LEÇON XXXIX.

L'an du monde 3599.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Callicratidas ?

R. Les alliés firent donner le commandement à Lyſandre.

D. Pourquoi le demanderent ils ?

R. Parcequ'il laiſſoit les grands en liberté de tyranniſer les peuples.

D. Que fit Lyſandre contre les Athéniens ?

R. Il remporta contre eux une victoire complette.

D. Comment uſa-t-il de ſa victoire ?

R. Il fit maſſacrer les priſonniers.

D. Qui échappa de cette défaite?

R. Conon, qui se sauva auprès d'Evagore, roi de Salamine, avec quelques galeres.

D. Quelles furent les suites de la victoire de Lysandre?

R. La prise d'Athènes, & la fin de la guerre du Péloponnese, qui avoit duré vingt-sept ans.

D. Que fit Lysandre après ces victoires?

R. Il établit partout l'aristocratie.

Les personnes les plus considérable parmi les alliés obtinrent le retour de Lysandre, à l'ombre duquel elles commettoient impunement les plus grandes injustices. Ce nouveau général surprit les Athéniens, les défit, & força la ville de se rendre. Il en fit détruire les murailles, au son des instrumens; & les Athéniens, dépouillés de tout ce qu'ils possédoient, se virent entièrement dépendans de leurs ennemis. La haine des alliés les portoit a détruire la ville; mais les Lacédémoniens, qui n'avoient point encore entièrement perdu leur ancienne vertu, la conserverent. Ainsi finit la guerre du Péloponnese, qu'il n'eut tenu qu'aux Athéniens de terminer avec gloire, en plusieurs occasions. Cette guerre avoit duré vingt-sept ans.

REFLEXIONS.

Rarement les gens, qui se laissent aveugler par la prospérité, jouissent-ils longtems

de leur bonheur. Lysandre & les alliés font détruire les murs d'Athènes au son des instrumens. Combien de fois la décadence d'une famille illustre seroit-elle solemnisée par des réjouissances publiques, si le peuple s'abandonnoit à ses mouvemens! D'où vient cela? Du mauvais usage que cette famille avoit fait de son autorité & de ses richesses. Jouissons de nos avantages, avec tant de modération, que nous intéressions tout le monde à notre conservation.

Traits à rapporter.

1. *Lysandre charge Cylippe de porter à Sparte l'or qu'il avoit pris dans Athènes, vol de ce dernier; sa mort.* 2. *Précautions des Spartiates par rapport à l'or des Athéniens.* 3. *Cruauté de Lysandre contre les Athéniens. Générosité des Thebains. Cruauté des trente Tyrans d'Athènes. Conon se sauva auprès d'Evagore, roi de Salamine.*

LEÇON XL.

D. QUAND mourut Darius Nothus?

R. Vers la fin de la guerre du Péloponnese.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils aîné, nommé Artaxerxe Mnémon.

D. Parysatis, vit-elle avec plaisir son fils aîné sur le trône?

R. Non, elle eut voulu y placer le prince Cyrus, qui étoit alors en Perse.

D. Que fit ce prince, contre son roi & son frère ?

R. Il voulut l'assassiner, & eut été mis à mort, mais sa mère le sauva par ses larmes.

D. Quelle imprudence commit le nouveau roi ?

R. Il renvoya son frère dans son gouvernement.

D. Que fit Cyrus, lorsqu'il fut éloigné de la cour?

R. Il engagea Cléarque, Lacédémonien, à l'aider à détrôner son frère.

D. Qui découvrit ce secret ?

R. Alcibiade, qui résolut d'en avertir le roi.

D. Exécuta-t-il son dessein ?

R. Non, trente tyrans, que Lysandre avoit établis à Athènes, le rendirent suspect aux Lacédémoniens.

D. Que firent ceux-ci pour se défaire d'Alcibiade ?

R. Ils engagerent Pharnabaze à le faire périr.

D. Comment mourut Alcibiade?

R. Les Perses, n'osant l'attaquer, mirent le feu à sa maison, & le tuerent à coups de fleches.

D. Qui lui procura la sépulture?

R. La courtiſanne Tymandre; elle l'enveloppa de ſes plus riches habits.

Le prince Cyrus, qui s'étoit toujours flatté de monter ſur le trône, par le crédit de ſa mère, dont il étoit l'idole, reſolut de s'y placer par un crime. Le deſſein qu'il avoit d'aſſaſſiner ſon frère ayant été découvert, il n'auroit point évité la mort, mais ſa mère Paryſatis, étant accourue, le prit entre ſes bras, le ſerre avec ſes cheveux, & fit tant par ſes larmes, qu'elle obtint ſa grace. Elle eut même le crédit de le faire renvoyer dans ſon gouvernement. La bonté exceſſive d'Artaxerxe auroit dû toucher ſon frère: mais ce jeune prince, dévoré par l'ambition, ne ſe vit pas plutôt libre, qu'il prit des meſures pour conſommer ſon fraticide. Cléarque, général Lacédémonien, leva ſous divers prétextes des troupes, pour le ſervice de Cyrus. Alcibiade comprit l'objet de ces levées; &, perſuadé qu'une pareille découverte lui mériteroit les bonnes graces du roi de Perſe, il ſe préparoit à l'aller trouver, lorſqu'il périt malheureuſement, comme je l'ai rapporté.

RÉFLEXIONS.

1. La charité nous engage à pardonner aux méchans; mais la prudence nous oblige de leur ôter le moyens de nous nuire, & elle défendoit au roi de Perſe de rendre à

ſon frère une autorité dont il prévoyoit qu'il pourroit abuſer.

2. Alcibiade, qui auroit pu ſe faire un ſort heureux, en jouiſſant tranquillement de ſes avantages, meurt miſérablement, pour en avoir abuſé. Ainſi périſſent, preſque toujours, au milieu de leur carriere, ceux qui veulent s'élever aux dépens de la juſtice & de l'équité.

Traits à raconter.

1. *Cérémonies qu'on obſervoit au ſacre des rois de Perſe.* 2. *Hiſtoire de Statira, femme d'Artaxerxe Mnémon.* 3. *Le jeune Cyrus montre ſes jardins à Lyſandre.* 4. *Les trente tyrans font mourir Theramene; fermeté de Socrate dans cette occaſion.* 5. *Thraſibule, avec le ſecours de Lyſias, orateur de Syracuſe, chaſſe les trente tyrans; on leur ſubſtitue dix magiſtrats, qui marchent ſur leurs traces.* 6. *Pauſanias, roi de Sparte, ſecourt les Athéniens. Sage conduite de Thraſibule.* 7. *Perfidie de Lyſandre contre ceux de Milet; ſes autres crimes. Il eſt accuſé par Pharnabaze.*

Leçon XLI.

L'an du monde 3602.

D. Quel âge avoit Cyrus, lorſqu'il fit la guerre à ſon frère?

R. Il avoit vingt-trois ans.

D. Combien avoit-il de troupes?

R. Cent mille Perſes, & treize mille Grecs.

D. Les Grecs ſavoient-ils contre qui ils alloient combattre?

R. Non, Cyrus ne s'étoit ouvert qu'au ſeul Cléarque.

D. Quel fut le ſuccès de l'entrepriſe de Cyrus?

R. Sa haine contre ſon frère lui fut chercher à le tuer de ſa main; il ſe précipita au travers des troupes, & fut tué lui-même.

Cyrus, qui entreprit de détrôner ſon frère, réuniſſoit en lui mille belles qualités. Un ſeul trait fera voir combien il connoiſſoit les hommes, dans un âge où l'on ne ſe connoît pas ſoi-même. Les Grecs, effrayés de l'entrepriſe à laquelle on les deſtinoit, refuſerent de marcher, lorſqu'ils apprirent qu'il s'agiſſoit d'attaquer le roi de Perſe. Sur ces entrefaites, un officier s'étant retiré avec quelques troupes, Cléarque conſeilla à Cyrus de le punir, pour intimider les autres par cet exemple. Tout étoit perdu, ſi le prince eut ſuivi ce conſeil; mais, au contaire, il empêcha qu'on fit aucune violence à cet officier, & fit publier qu'il ne vouloit faire violence à perſonne, & que ceux qui voudroient ſe retirer pourroient le faire en ſûreté. Une telle modération toucha les Grecs, & tous proteſterent qu'ils ne l'abandonneroient jamais.

Réflexions.

L'on compteroit aujourd'hui Cyrus parmi les plus grands hommes, s'il eut pu modérer ſon ambition. Apprenons, de l'exemple de ce prince, à nous contenter de l'état dans lequel la providence nous a placés. Apprenons, en ſecond lieu, qu'on obtient plus par une condeſcendance employée à propos, que par la violence, qui révolte ordinairement ceux contre leſquels on l'employe.

Leçon XLII.

D. Que devinrent les Grecs après la mort de Cyrus?

R. Ils avoient remporté la victoire, & firent entendre au roi de Perſe, qu'on les avoit ſurpris, en les menant contre lui.

D. Que fit le roi de Perſe contre eux?

R. Il feignit de recevoir leurs excuſes, mais on réſolut de les faire périr.

D. Qui fut le miniſtre de cette trahiſon?

R. Tiſapherne, qui, ayant attiré les chefs, les fit conduire au roi, qui les fit mourir.

D. Que firent alors les Grecs?

R. Ranimés par Xénophon, ils ſe retirerent en Grece.

D. Quel étoit ce Xénophon?

R. Un jeune Athénien, qui dans la ſuite écrivit l'hiſtoire du grand Cyrus.

D. Comment nomme-t-on cette retraite des Grecs?

R. La retraite des dix mille.

Les Grecs, qui avoient remporté la victoire, ſe trouverent dans un grand embarras, lorſqu'ils eurent appris la mort de Cyrus. Il s'agiſſoit de regagner la Grece, dont ils étoient éloignés d'environ ſix cens lieues. Leur embarras ſe changea en déſeſpoir, lorſqu'ils eurent perdu leurs chefs, par la trahiſon de Tiſapherne. Il falloit traverſer un pays qu'ils ne connoiſſent pas, où l'on rencontroit de grands fleuves. Ils manquoient de guides, de vivres, & étoient environnés d'ennemis, qui avoient conjuré leur perte. Xénophon, jeune officier, releva leur courage; on nomma de nouveaux chefs, au nombre deſquels il fut, &, après mille périls, cette petite troupe regagna la Grece.

Réflexions.

Le commun des hommes perd la tête dans les dangers: mais les grandes ames, recueillant alors toutes leurs forces, ne ſont occupés que de moyens de s'en tirer.

Des talens ſupérieurs ſuppleent au défaut des années; Xénophon en eſt la preuve; toutes les voix ſe réuniſſent en ſa faveur; &, ſans avoir égard à ſa jeuneſſe, on ſe ſoumet volontairement à ſa conduite; ce qui fut le ſalut des Grecs.

Traits à raconter.

1. *Cyrus veut combattre à la tête de ses troupes.* 2. *Il faut détailler la retraite des dix mille.* 3. *Ce que c'étoit que Xénophon.*

Leçon XLIII.

D. Quelles suites eut la mort de Cyrus en Perse ?

R. Parysatis la vengea, sur tous ceux qui y avoient eu part.

D. Cette méchante femme, borna-t-elle là sa cruauté ?

R. Jalouse de sa belle-fille Statira, elle résolut de s'en défaire.

D. Comment s'y prit-elle pour cela ?

R. Elle l'empoisonna.

D. Que fit le roi, pour venger son épouse ?

R. Il confina sa mère à Babylone, & jura de ne la voir jamais.

D. Persévéra-t-il dans cette résolution ?

R. Non ; c'étoit un prince foible, qui se réconcilia avec elle.

Parysatis, outrée de la mort de son cher fils, fit souffrir les plus cruels supplices à ceux qui se vanterent imprudemment d'y avoir contribué. Mais cette méchante femme ne borna pas la sa cruauté. Pour perdre plus sûrement Statira, sa belle-fille, elle feignit de se réconcilier avec elle. La reine, qui la connoissoit, se tenoit sur ses

gardes, & ne mangeoit jamais que des choſes que ſa belle-mère avoit touchées. Cette précaution ne l'empêcha pas d'être empoiſonnée, Paryſatis ayant fait frotter de poiſon un des côtés d'un coûteau, en coupa un oiſeau, &, ayant mis promptement le côté qui n'étoit pas empoiſonné à ſa bouche, elle en préſenta l'autre moitié à Statira, qui expira bientôt après, dans les plus cruelles douleurs. Le roi, après d'exactes perquiſitions, découvrit ce crime ; & ceux qui avoient ſervi ſa mère dans l'exécution de ce crime furent punis du dernier ſupplice.

Réflexions.

Que les méchans apprennent par cet exemple, qu'ils eſperent en vain l'impunité, lorſqu'ils deviennent les miniſtres des paſſions des grands : on ſe ſert d'eux dans le beſoin ; mais on les déteſte, & on les abandonne aux châtimens qu'ils méritent, lorſqu'ils viennent à être connus pour ce qu'ils ſont.

Trait à raconter.

Cruauté de Paryſatis contre une unuque.

Leçon XLIV.

D. Que devinrent les Grecs, qui avoient fait une ſi belle retraite ?

R. Ils ſe joignirent à ceux qui faiſoient la guerre aux Perſes dans l'Aſie Mineure.

D. Qu'arriva-t-il, dans ce tems, à Sparte?

R. Agis mourut, & fut regretté.

D. Qui prétendoit à remplir ſa place ſur le trône?

R. Son fils Léotychide, & ſon frère Agéſilas.

D. Sur qui ſe fondoit ce dernier?

R. Il diſoit que Léotychide étoit fils d'Alcibiade.

D. Qui l'emporta?

R. Agéſilas, par le crédit de Lyſandre.

D. Comment Agéſilas regna-t-il?

R. Jamais roi de Sparte ne fut plus aimé, plus eſtimé, & ne mérita mieux de l'être.

D. Qu'eſt-ce qui contribua le plus aux bonnes qualités de ce prince?

R. La bonne éducation qu'il avoit reçue.

Agis, en mourant, touché des pleurs de Léotychide, le reconnut pour ſon fils, quoiqu'il eût ſouvent dit pendant ſa vie qu'il devoit ſa naiſſance à Alcibiade. La déclaration du roi ne ſervit de rien à Léotychide, & Agéſilas monta ſur le trône, par le crédit de Lyſandre. Comme il n'avoit pas été élevé pour le trône, on l'avoit accoutumé, dès ſon enfance, à cette grande obéiſſance, qui faiſoit le principal point de l'éducation de la jeuneſſe à Sparte. Auſſi prince ne fut-il ja-

mais plus abſolu, parcequ'il n'y en eût jamais de plus ſoumis aux loix. Il étoit naturellement opiniâtre, hautain ; mais il avoit appris à ſe vaincre, & paroiſſoit n'avoir point de volonté. On lui reprochoit avec juſtice une grande foibleſſe pour ſes amis, qui lui fit quelquefois manquer à ce qu'il devoit à la juſtice & à ſa patrie.

Réflexions.

1. Les enfans deſtinés à tenir dans le monde un rang diſtingué ont ſurtout beſoin d'une éducation qui les prémuniſſe contre les dangers auxquels ils doivent être expoſés.

2. Ce n'eſt qu'en obéiſſant, qu'on apprend à bien commander & à faire obéir les autres.

Traits à raconter.

1. *Agéſilas veut engager les juges à favoriſer mal à propos un de ſes amis.* 2. *Son père mis à l'amende, pour avoir épouſé une petite femme.* 3. *On accuſe Agéſilas de dérober le cœur des citoyens.* 4. *Généroſité d'Agéſilas envers les parens de Léotychide.*

Leçon XLV.

L'an du monde 3608.

D. Que fit Agéſilas, lorſqu'il fût monté ſur le trône ?

R. Il ſongea à faire la guerre aux Perſes.

D. Quelles étoient alors les diſpoſitions d'Artaxerxe, par rapport aux Lacédémoniens ?

R. Il penſoit ſérieuſement à diminuer leur puiſſance.

D. Qui avoit contribué à lui faire prendre ce deſſein ?

R. Conon, l'Athénien.

D. Combien de tems Agéſilas fit-il la guerre en Aſie ?

R. Deux ans, & il remporta de grands avantages.

D. A quoi ſe préparoit Agéſilas ?

R. A aller attaquer le roi de Perſe, juſques ſur ſon trône.

D. Exécuta t-il ce deſſein ?

R. Il eut ordre de revenir à Sparte, pour la defendre.

D. Que fit Agéſilas, lorſqu'il eut reçu cet ordre ?

R. Il abandonna tous ſes projets, & partit ſur le champ.

D. Quelles étoient les villes qui déclarerent la guerre à Sparte ?

R. Thebes, Argos, Corinthe, & enſuite Athènes.

D. Quel fut le ſuccès de cette guerre ?

R. Conon remporta une grande victoire ſur mer, & porta dans cette occaſion un coup aux Lacédémoniens, dont ils ne purent ſe relever.

L'an du monde 3611.

D. Quelles furent les ſuites de cette victoire?

R. La défection des alliés & le rétabliſſement des murs d'Athènes.

D. Qui mourut pendant le cours de cette guerre?

R. Lyſandre.

Agéſilas, pendant deux ans qu'il fut avec ſes troupes en Aſie, fit régner la juſtice & l'équité partout où il portoit ſes pas. Son exemple contint ſes ſoldats; qui, voyant leur général obſerver à la lettre les loix de Sparte, quoiqu'il en fût abſent, n'eurent garde de s'en exempter. Malgré le pauvre habit que portoit Agéſilas, les ſatrapes du roi de Perſe le reſpectoient, & ſuivoient ſes ordres. Ce grand homme, adoré de ſes troupes & craint de ſes ennemis, ſe préparoit à entrer dans la Perſe, lorſqu'il fut rappelé. Alors, ſans marquer aucune répugnance à laiſſer échapper une victoire qu'il voyoit certaine, il ſe rendit à Sparte; mais il ne put réparer le mal qu'avoient fait pluſieurs Spartiates, qui ne lui reſſembloient pas, & dont la hauteur avoit tellement aliéné les alliés, qu'ils ſe déterminerent à ſecourer le joug. Lyſandre périt dans cette guerre; &, quoiqu'il lui eût paſſé par les mains de grandes richeſſes, il mourut fort pauvre, parcequ'au milieu de tous ſes défauts il étoit deſintéreſſé.

On peut dire néanmoins qu'il fit une plaie incurable à la république ; car, y ayant introduit les richesses, qu'on avoit prises aux Athéniens, il fit renaître dans le cœur des Spartiates l'estime de l'or, qu'on avoit destiné à servir aux besoins de l'état, ce qui entraîna bientôt l'inobservation des loix de Lycurgue.

RÉFLEXIONS.

1. Agésilas nous montre l'erreur des personnes élevées en dignité, qui croient s'attirer les respects de leurs inférieurs, par un extérieur brillant. C'est la vertu, & non la magnificence, qui assure aux rois & aux grands l'obéissance de leurs sujets & de leurs inférieurs.

2. Jamais les supérieurs ne parviendront à se faire obéir comme il faut, qu'ils ne donnent l'exemple d'une obéissance sans bornes aux loix, qu'ils doivent observer plus exactement que les autres.

Traits à raconter.

1. *Agésilas refuse de repousser la trahison par la trahison.* 2. *Il humilie Lysandre.* 3. *Lysandre prend la résolution de faire changer l'ordre de la succession à Sparte.* 4. *Disgrace & mort de Tisapherne.* 5. *Agésilas encourage ses troupes, en faisant dépouiller les prisonniers Perses.* 6. *Mort de Lysandre.* 7. *Pausanias, roi de Sparte,*

accusé, se refugie dans le temple de Minerve.

LEÇON XLVI.

L'an du monde 3618.

D. QUE fit Artaxerxe l'an 3618?
R. Il finit la guerre contre Evagore, roi de Salamine.
D. Cette Evagore, étoit-il un prince puissant?
R. Il possédoit peu de terres, mais sa vertu l'égaloit aux plus grands rois.
D. Que fit ensuite le roi de Perse?
R. Il fit la guerre aux Cadusiens.
D. Comment se comporta le roi dans cette guerre?
R. Il encouragea ses soldats, par son exemple, à souffrir la disette & de grandes fatigues.
D. Ce prince continua-t-il à agir en grand roi?
R. Ses mauvais succès le rendirent défiant & cruel.

Artaxerxe, étant à la tête de son armée, marcha contre les Cadusiens, qui habitoient au nord de la Médie, dans les montagnes situées entre le Pont Euxin & la Mer Caspienne. Il eut beaucoup à souffrir dans cette expédition, car le pays étoit stérile. Un jour, que l'armée avoit souffert un grand

froid dans sa marche, elle arriva auprès d'un des jardins que le roi de Perse avoit dans ces quartiers. Artaxerxe, touché de pitié pour ses soldats, leur permit d'abattre autant d'arbres qu'ils en auroient besoin pour se chauffer; &, comme ils ne pouvoient se résoudre à gâter un si beau jardin il leur en donna lui-même l'exemple.

RÉFLEXIONS.

Ceux, qui ont la passion des jardins, connoîtront tout le prix du sacrifice d'Artaxerxe, & doivent apprendre de son exemple combien il est beau de sacrifier ses plaisirs au devoir de procurer le bien public.

Traits à raconter.

1. *Histoire d'Evagore,* 2. *Teribase accusé faussement, & son accusateur puni.* 3. *Histoire de Damate, Carien.*

LEÇON XLVII.

L'an du monde 3618.

D. DE quel œil Sparte vit-elle relever Athènes, sa rivale?

R. Elle en conçut un chagrin, qui la porta à faire une paix honteuse avec les Perses.

D. Comment nomma-t-on cette paix?

R. La paix d'Antalcide, du nom de celui qui la conclut.

D. Quelles en furent les conditions ?

R. On abandonna aux Perſes les Grecs d'Aſie.

D. Que devint Conon ?

R. Il fut accuſé devant le roi de Perſe, & l'on croit qu'il le fit mourir.

RÉFLEXIONS.

La jalouſie aveugle ceux qu'elle poſſede, & les empêche de voir que ce qu'ils font pour nuire à leurs ennemis retombe ſur leur tête. Sparte, pour abaiſſer ſa rivale, fait un traité qui la couvre de confuſion, & qui, dans le tems qu'il paroît élever ſa puiſſance à ſon plus haut point, devient l'occaſion de ſa ruine totale.

LEÇON XLVIII.

D. QUE firent les Lacédemoniens, lorſqu'ils ſe crurent maitres de la Grece, à l'ombre du roi de Perſe ?

R. Un de leurs généraux s'empara de la ville de Thebes par trahiſon.

D. Quel jugement fit-on à Sparte de cette action ?

R. On punit le coupable, mais on garda la ville.

D. Comment Thebes recouvra-t-elle ſa liberté ?

R. Par le moyen de Pélopidas & des bannis,

D. Quel étoit l'ami de Pélopidas?

R. Epaminondas.

Les Lacédémoniens, ayant acheté l'amitié du roi de Perse par la paix d'Antalcide, ne virent plus rien capable de borner leur puissance. Un de leurs généraux s'empara de la ville de Thebes, avec laquelle ils étoient en paix, & l'on peut regarder cette mauvaise action comme la cause de la ruine de Sparte. Thebes nourrissoit dans son sein deux illustres amis, Epaminondas & Pélopidas. Le premier, attaché à l'étude de la philosophie, étoit pauvre, & aimoit sa pauvreté. Pélopidas aimoit les exercices corporels; &, n'ayant pu engagé son ami à partager ses grandes richesses, voulut imiter le genre de vie, à quoi la pauvreté l'avoit réduit. Jamais rien n'altéra l'union de ces deux hommes, quoiqu'ils fussent d'un goût différent, & leur union procura de grands avantages à leur patrie, qu'ils éleverent au plus haut degré de gloire, pendant qu'ils vécurent.

Réflexions.

1. Combien de gens, comme les Spartiates, condamnent les injustes, & profitent de leurs injustices.

2. Apprenons de Pélopidas à n'avoir rien de réservé pour nos vrais amis, & ne faisons cas de nos biens qu'autant que nous pouvons les partager avec eux.

Traits à raconter.

1. *Trois cens citoyens de Thebes ſe retirent à Athènes, & ſont bannis.* 2. *Ils entretiennent des intelligences dans Thebes, par le moyen d'un nommé Charon, & de Philidas, greffier des magiſtrats.* 3. *Les bannis ſe rapprochent de Thebes, douze entrent dans la ville déguiſés en chaſſeurs, Charon les reçoit dans ſa maiſon.* 4. *Les conjurés croient la conſpiration découverte; craintes & diſcours de Charon.* 5. *Philidas donne à ſouper à l'un des magiſtrats, nommé Archias. Ce magiſtrat néglige d'ouvrir un paquet, qui contenoit le detail de la conjuration.* 6 *Les bannis, déguiſés en femmes, tuent les principaux Lacédémoniens, chaſſent les autres, & rendent la liberté à leur patrie.*

Note. Pour ne point interrompre l'hiſtoire de la guerre du Péloponneſe, je n'ai point voulu parler des changemens qui arriverent dans la Sicile : j'en fais un article à part, qui commencera au tems de Denys, & finira à celui dans lequel Syracuſe recouvrit la liberté. Cet eſpace comprend ſoixante ans.

Leçon XLIX.

Première partie de l'hiſtoire de Denys : il parvient à la Tyrannie.

D. D'où étoit Denys, qui fut dans la ſuite ſurnommé le Tyran?

R. Il étoit de la ville de Syracuſe.

D. Où commença-t-il à se faire connoître ?
R. Dans la guerre contre les Carthaginois, où il se fit un grand nom.

L'an du monde 3598.

D. De quels moyens se servit-il pour parvenir à la tyrannie ?
R. Il accusa les magistrats d'avoir causé par leur négligence la prise d'Agrigente.
D. Quel effet produisit cette accusation ?
R. On élut de nouveaux magistrats, & Denys fut mis à leur tête.
D. Que fit ensuite Denys ?
R. 1. Il fit rappeler les bannis. 2. Il rendit la conduite de ses collegues suspecte.
D. Que firent alors les Syracusains ?
R. Ils le nommerent généralissime de toutes leurs troupes.
D. Que fit Denys pour se procurer des gardes ?
R. Il feignit d'avoir été attaqué la nuit.
D. Quelle conduite garda-t-il ensuite ?
R. Il se rendit à Syracuse, & vécut en tyran.

Denys, surnommé le Tyran, nâquit dans la ville de Syracuse. Selon quelques-uns, sa naissance étoit obscure ; car on dit qu'il étoit fils d'un simple greffier : quoiqu'il en soit, il joignoit à des talens supérieurs une ambition demésurée, & cette ambition cor-

rompit ce qu'il y avoit de meilleur dans son caractère.

On porte, ce me semble, trop loin la mauvaise idée qu'on se fait communément de Denys, que quelques-uns mettent, mal-à-propos, au nombre des plus méchans hommes. Il eut fallu, pour le bonheur de ses concitoyens, qu'il fût né sur le trône, ou qu'il n'eût pas eu les talens qui l'en rendoient digne. En effet, si l'on examine de sang froid les plus mauvaises actions de Denys, on voit qu'elles sont étrangeres à son caractère. Un motif puissant, tel qu'étoit celui de conserver la souveraine puissance, le fait sortir de son caractère. Croit-il n'avoir rien à craindre pour son autorité, il suit son propre penchant, & garde une conduite qui auroit dû le faire adorer de ses sujets, s'il eut été légitime souverain. Il profita de la mauvaise conduite des magistrats, de la dureté des grands, & de la misere où le peuple étoit réduit, pour usurper la tyrannie, & ne commit que les crimes absolument nécessaires pour la conserver.

RÉFLEXIONS.

1. Ne cessons de le repéter, une seule passion à laquelle on s'abandonne étouffe & rend inutile les meilleures qualités.

2. Malheur à un etat, quand le pouvoir est entre les mains d'une populace effrenée, incapable de se conduire elle-même, & tou-

jours prête à adopter les premieres impreſſions. Sa perte eſt aſſurée s'il ſe rencontre un homme qui joigne à de grands talens une grande ambition. C'eſt ce que l'exemple de Denys prouve, & ce qui pourroit ſe démontrer par des exemples plus récents.

3. Dans un état où le peuple eſt le maître, les grands, les princes mêmes, ne peuvent conſerver leur crédit, que par une conduite irréprochable. Le peuple le plus entêté de ſes privileges, qui affecte le plus de s'égaler aux grands, de les mépriſer, plie malgré lui devant des vertus ſupérieures. Un mouvement ſecret, dont il n'eſt pas le maître, abaiſſe ſa fierté, la dompte en faveur de ceux qui ſe rendent dignes de commander par d'autres titres que ceux que leur donne la naiſſance.

Traits à raconter.

1. *Opulence de la ville d'Agrigente.* 2. *Magnificence du triomphe d'Exénete.* 3. *Gellias, habitant de cette ville, mettoit toute ſa gloire à exercer l'hoſpitalité.* 4. *Etonnement des Syracuſains, quand ils eurent remis toute l'autorité à Denys.* 5. *Denys parlant contre les magiſtrats eſt mis à l'amende ; un citoyen la paye ſur le champ, pour que Denys puiſſe continuer ſon diſcours.*

LEÇON L.

Denys s'affermit dans la tyrannie.

L'an du monde 3600.

D. LE commencement du regne de Denys fut-il heureux ?

R. Non : n'ayant pas réuſſi contres les Carthaginois, les Syracuſains ſe révolterent.

D. Que fit-il pour ſe venger ?

R. Il tua un grand nombre de ſes ennemis, & chaſſa les autres de Syracuſe.

D. Que fit-il pour ſe précautionner contre la haine des Syracuſains ?

R. Il ſe retira dans un quartier de la ville, qu'il fit fortifier, & le peupla d étrangers.

D. Comment fit-il pour ſe les attacher ?

R. Il toléroit leurs injuſtices, & leur donnoit les biens de ſes ennemis.

D. Les Syracuſains ſouffrirent-ils tranquillement les excès du tyran ?

R. Denys, les ayant armés pour ſoumettre quelques villes, ils ſe révolterent de nouveau.

D. Quelle fut la fin de cette révolte ?

R. Les Campaniens ſecoururent le tyran, qui étoit prêt à quitter Syracuſe.

D. Comment Denys uſa-t-il de ſa victoire ?

R. Avec humanité.

D. Qui encouragea Denys à se maintenir dans la tyrannie ?

R. Les Lacédémoniens.

D. Quelles mesures prit Denys pour prévenir une troisieme révolte ?

R. 1. Il désarma ses sujets. 2. Il chercha à gagner leur amitié & leur estime.

D. Denys étoit il marié ?

R. Il épousa deux femmes dans un même jour, une Syracusaine, & une étrangere.

D. Comment se nommoit la Syracusaine ?

R. Aristomaque ; elle étoit sœur du fameux Dion.

D. Faites le portrait de Dion ?

R. Platon, son maître, l'a fait, en disant, qu'il n'avoit jamais trouvé de jeune homme qui eût saisi avec plus d'avidité les principes vertueux, qu'il tâchoit de lui inspirer.

D. Comment Dion se comporta-t-il avec Denys ?

R. Avec liberté, ce qui n'empêchoit pas Denys de le chérir.

Denys eut une rude secousse à essuyer, au commencement de son regne. Ayant été obligé de marcher contre les Carthaginois, il agit avec tant de molesse, qu'on le soupçonna d'intelligence avec eux, & les Syracusains en prirent occasion de lui fermer leurs portes. Ils étendirent leur vengeance sur la femme du tyran, à qui ils firent

souffrir tant d'indignités, qu'elle en mourut. Denys, étant rentré dans la ville à force ouverte, fit sentir aux Syracusains les effets de sa colere; &, pour prévenir leurs mauvais desseins, il se retira dans un quartier de la ville, qu'il fit fortifier. Il le peupla d'étrangers, dont il acheta le dévouement par la facilité avec laquelle il souffroit leur licence, & les enrichit des biens de ses ennemis. Il crut ensuite devoir occuper les Syracusains, pour leur ôter l'envie de se révolter; mais, lorsqu'ils se virent les armes à la main, ils les tournerent contre lui, & le presserent si vivement, qu'il délibéroit déja sur le genre de sa mort; mais, ses amis l'ayant encouragé, il promit de sortir de Syracuse; &, pendant qu'il amusoit le peuple par des négociations, il fit venir des Campaniens, qui lui aiderent à reprendre le dessus. Alors Denys prit une autre voye pour établir son autorité; il chercha à mériter l'estime & l'amour de ses concitoyens, en changeant de conduite: il avoit désarmé les Syracusains: mais il chercha alors à augmenter leur puissance, & à les mettre en état de triompher de leurs ennemis. Pour cela, il rétablit leur marine, en faisant construire un grand nombre de vaisseaux. Il fit aussi fabriquer des armes, & toute la ville fut changée en attelier. Il sut attirer à Syracuse les plus excellens ouvriers, parcequ'il les récompensoit noblement, & qu'il admettoit à sa table ceux qui

se distinguoient dans leurs arts. Pendant ce tems, il parut se dépouiller de l'orgueil d'un tyran ; il conversoit familierement avec le peuple ; &, s'il sembloit avoir dépouillé sa méfiance ordinaire, le peuple paroissoit aussi avoir oublié la haine qu'il lui portoit. Comme il avoit perdu sa femme, il pensa à se marier, & demanda une femme à ceux de Rhege, qui lui firent une réponse outrageante. Les Locriens lui en donnerent une, & Denys, par une nouveauté qui n'avoit point d'exemple, en choisit une autre dans Syracuse, & les épousa toutes deux dans le même jour. Cette dernière avoit un frère, nommé Dion, qui eut le bonheur de connoître Platon, & devint un de ses disciples ; &, quoiqu'il conservât une généreuse liberté à la cour du tyran, il en étoit chéri & estimé.

RE'FLEXIONS.

1. Les méchans ne peuvent s'empêcher d'estimer la vertu.

2. Quel bonheur pour un jeune homme, de tomber entre les mains d'un maître vertueux, comme Platon ; & quelle consolation pour un maître, de trouver un disciple aussi docile que Dion.

3. Il est bien difficile de corriger des vices enracinés. Dion s'empressa de faire connoître Platon à Denys ; il se flattoit que le philosophe trouveroit dans le cœur du ty-

ran le même accès que dans le sien ; il se trompoit : ce n'est que dans la jeunesse qu'on peut corriger les défauts de son caractère, heureux ceux, qui, comme Dion, mettent à profit ces années décisives !

Traits à rapporter.

1. *Raillerie sanglante des habitans de Rhege.* 2. *Chef-d'œuvre de Denys dans la conduite de ses deux femmes.* 3. *Belle parole de Dion à Denys, au sujet de Gelon.* 4. *Confiance de Denys pour Gelon.*

LEÇON LI.

Denys déclare la guerre aux Carthaginois.

D. QUE fit Denys, lorsqu'il eut achevé ses préparatifs de guerre ?

R. Il déclara aux Syracusains qu'il vouloit faire la guerre aux Carthaginois.

D. Qui engagea les Syracusains à consentir à cette guerre ?

R. 1. Leur haine contre les Carthaginois. 2. L'espoir de secouer le joug, lorsqu'ils seroient armés.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Les Carthaginois, après de grands succès assiégerent Syracuse.

D. Qui secourut les Syracusains ?

R. Les Lacédémoniens.

D. Que firent les Syracusains victorieux ?

R. Un généreux citoyen lui reprocha ſa tyrannie, & propoſa aux Syracuſains de ſecouer le joug.

D. Qui les en empêcha ?

R. Le général Lacédémonien.

D. Qu'arriva-t-il aux Carthaginois vaincus ?

R. Une peſte affreuſe acheva de les déſoler.

D. Que fit Denys à la fin de cette guerre ?

R. Il en commença une nouvelle, contre les villes voiſines.

D. Comment traita-t-il les peuples qu'il vainquit ?

R. Il leur rendit leurs priſonniers ſans rançon.

D. Quelles étoient ſes vues ?

R. De ſe procurer la liberté de punir ceux de Rhege.

D. Quel traitement fit-il à ceux de cette ville ?

R. Il déchargea tout le poids de ſa colere ſur un nommé Phyton, & fit eſclaves ceux qui ne purent payer leur rançon.

Denys ayant achevé ſes préparatifs, fit part aux Syracuſains du deſir qu'il avoit conçu de faire la guerre aux Carthaginois. Ils y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'ils avoient une haine mortelle contre cette nation, & qu'ils eſpéroient profiter de l'occaſion pour chaſſer le tyran. Les ſuccès furent alternatifs au commencement de cette guerre; mais, l'amiral de Denys

ayant manqué à exécuter ses ordres, les Syracusains furent défaits, & bientôt assiégés. Les Carthaginois ravagerent la campagne, & détruisirent jusqu'aux tombeaux des morts. Les Syracusains croyoient leur perte certaine, lorsque l'arrivée de quelques troupes Lacédémoniennes changea la face des affaires. Les assiégés les battirent à leur tour, & la peste la plus affreuse acheva de les exterminer. Ils furent contraints de se sauver, & laisserent sans sépulture cent cinquante mille hommes des leurs. La ruine de Denys eut suivi de près celle des ennemis; mais les Lacédémoniens déclarerent qu'ils n'avoient pas ordre de combattre contre Denys; & ce prince, connoissant combien les cœurs étoient ulcerés contre lui, s'efforça de les gagner par ses bienfaits. Il fit ensuite éprouver sa colere aux habitans de Rhege, & l'horrible traitement qu'il fit à l'un des citoyens de cette ville excita la compassion de tout le peuple, & réveilla la haine qu'on lui portoit.

RÉFLEXIONS.

1. De quel prix les ambitieux payent-ils le foible avantage de commander aux autres, & d'en être détestés! Les ennemis de Denys pouvoient-ils lui causer plus de mal qu'il ne s'en faisoit lui-même?

2. La passion fait usage de tout, elle empoisonne les actions qui paroissent les plus

louables. Denys renvoye ſans rançon les priſonniers ; mais ce n'eſt que pour pouvoir ſe venger plus ſûrement. Les bonnes & les mauvaiſes actions ſont indifférentes à l'homme que l'ambition poſſede, pourvu qu'il parvienne à ſes fins.

Traits à raconter.

1. *Générosité de la ſœur de Denys.* 2. *Diſcours d'un Syracuſain contre Denys.* 3. *Circonſtance du ſupplice de Phyton & de ſon fils.*

LEÇON LII.

D. A QUOI s'occupoit Denys, dans les intervalles de la guerre ?

R. A la poéſie, qu'il aimoit uniquement.

D. Où fit-il lire ſes vers ?

R. Aux jeux Olympiques, où ils furent ſifflés deux fois.

D. Ne furent-ils applaudis à aucun endroit ?

R. Une de ſes tragédies remporta le prix à Athènes.

D. Que fit alors Denys ?

R. Il ordonna de grandes réjouiſſances, qui causerent ſa mort.

D. Combien de tems avoit il régné ?

R. Trente-huit ans.

Dans les intervalles que la guerre laiſſoit à Denys, il s'appliquoit à la poéſie, qu'on peut regarder comme ſa paſſion dominante.

Il eut sacrifié tous ses autres talens à celui là, & il devénoit irréconciliable quand on l'attaquoit par cet endroit. Cette passion lui attira de grandes mortifications, car ses pieces furent sifflées deux différentes foix aux jeux Olympiques; & il ne se consola que par les louanges que lui donnoient les flatteurs dont il étoit environné, & qui lui répétoient sans cesse que la supériorité de ses talens lui attiroit l'envie de ceux qui couroient la même carriere. Ils eussent pu lui en donner une raison plus vraisemblable. La haine que les Grecs portoient à Denys suffisoit pour faire siffler ses vers, quand même ils eussent été excellens; &, malgré ses mauvais succès, on peut penser qu'il avoit effectivement du talent, puisqu'ne de ses tragédies fut couronnée à Athènes, qui étoit certainement le centre du goût. Denys conçut une telle joie de ce succès, qu'il fit faire des réjouissances publiques pour le célébrer. Tous les temples fumerent de l'encens qu'il fit offrir aux dieux; &, pour terminer une journée qu'il regardoit comme la plus belle de sa vie, il donna un grand souper à ses amis, à la fin duquel il eut une indigestion dont il mourut. Dion, voyant qu'il n'en pouvoit revenir, résolut de lui parler en faveur des enfans qu'il avoit eu de sa sœur, qui sembloient avoir plus de droit à lui succéder, parcequ'ils étoient nés d'une Syracusaine; mais on ne lui en donna pas

le tems : les partiſans de la Locrienne gagnerent les médecins, & on avança la mort de Denys. Ce prince avoit demandé un remede pour dormir, on lui en donna un ſi fort, qu'il paſſa d'un ſommeil paſſager à un ſommeil éternel. Cette mort le ſurprit au milieu des projets qu'il faiſoit de ſoumettre pluſieurs républiques Grecques, & de chaſſer les Carthaginois.

RÉFLEXIONS.

1. Un prince doit s'inſtruire en prince, il doit avoir une connoiſſance générale des ſciences & des beaux arts, s'amuſer avec les ſavans dans ſes momens de délaſſement : mais il ſe rend ridicule, s'il ſe pique d'y exceller, & s'il prétend l'emporter ſur les perſonnes qui exercent ces ſciences.

2. On a beaucoup critiqué le goût de Denys pour la poéſie, & certainement il le pouſſoit trop loin : mais excès pour excès, je pardonnerois plus volontiers celui-là à un prince que celui de la table & mille autres qui le dégradent, comme le fils de Denys le fit remarquer à un prince avec lequel il faiſoit la débauche. Quel tems, lui dit ce prince, votre père employoit-il à compoſer ſes tragédies ? Celui que nous employons à nous enivrer, lui répondit Denys le jeune.

3. Qu'il eſt difficile aux princes, & aux perſonnes élevées en dignité, d'être retenus dans leurs paſſions. Les lâches flatteurs,

dont ils ſont environnés, diviniſent leurs paſſions, & leur ferment, par-là, tous les moyens de connoître & de corriger leurs ridicules. Princes, grands du monde, voulez-vous vous connoître ? Faites choix d'un ami ſincere, qui, ſans reſpect pour votre rang, vous diſe des vérités ſalutaires. Fermez la bouche aux flatteurs, en leur faiſant voir un ſouverain mépris pour les louanges qu'ils vous prodiguent ſans ceſſe.

Traits à raconter.

1. *Irréligion & avarice ſacrilege de Denys.* 2. *Précaution qu'il prenoit pour aſſurer ſa vie.* 3. *Il fait connoître à un courtiſan combien ſon état méritoit peu d'être envié.* 4. *Sincérité d'un de ſes courtiſans qui ne pouvoit ſe réſoudre à louer ſes vers.* 5. *Indiſcretion d'Antiphon, qui lui coûte la vie.* 6. *Amitié conſtante de Damon & Pythias enviée par Denys.* 7. *Prédiction faite à Denys ſur ſa mort.*

LEÇON LIII.

L'an du monde 3632.

D. QUI ſuccéda à Denys ?

R. Son fils, nommé Denys le jeune.

D. Quel étoit le caractère de ce prince ?

R. Il n'avoit ni les grands défauts, ni les bonnes qualités de ſon père.

D. Ce prince avoit-il un mauvais fonds?

R. Non, mais il manquoit d'éducation.

D. Qui entreprit de le corriger?

R. Dion, beau-frère de Denys.

D. Que fit-il pour cela?

R. Il lui fit naître le desir de voir Platon.

D. Ce philosophe vint-il volontiers à la cour du tyran?

R. Non, il ne céda qu'aux sollicitations de son disciple & de ses amis.

Denys, qui succéda à son père, n'avoit ni ses talens, ni ses vices, ni ses vertus. C'étoit un de ces caractères dont la foiblesse fait le fonds, & qui sont également susceptibles des bonnes ou des mauvaises impressions qu'on veut leur donner. Entre les mains d'un homme habile, ce prince eut pu devenir vertueux, car il avoit du goût pour l'étude, & n'avoit, comme je l'ai dit, aucun défaut capital: mais son père, à qui tout mérite faisoit ombrage, même dans ses enfans, s'étoit attaché à étouffer en lui toute semence de bien, par une éducation basse & obscure. Aussi la plupart des Syracusains le méprisoient-ils. Cette disposition des esprits à son égard, qui devoit lui être funeste, détermina ses concitoyens à lui laisser la souveraine puissance. On espéra de vivre en paix, sous un homme aussi incapable de former de grands desseins que de les soutenir; & on craignoit de réveiller l'ambition de quelque citoyen moins paisible, en l'excluant du

trône. Ce prince, à l'exemple de son père, respectoit Dion ; cela fit naître à ce philosophe le desir & l'espérance de le rendre vertueux. Il se connoissoit trop pour espérer de faire par lui-même un changement si avantageux à l'état, &, en effet, personne n'y étoit moins propre. Dion avoit une vertu austere ; son caractère étoit dur, inflexible ; il forçoit tout le monde à estimer la vertu, mais il ignoroit le grand art de la faire aimer. Il s'adressa donc à son maître, après avoir fait naître à Denys le jeune le desir de le voir. Platon sentit de grandes répugnances à venir à Syracuse. La cour, & surtout la cour d'un tyran, n'est pas l'élément d'un philosophe. Il se rendit aux sollicitations de plusieurs de ses amis, qui lui représenterent quel avantage toute la Sicile retireroit du changement de Denys, s'il étoit assez heureux pour lui inspirer le goût de la vertu, & il se rendit à Syracuse.

RÉFLEXIONS.

1. Rien ne nuit tant à la piété & à la vertu, que l'air chagrin & l'inflexibilité d'humeur des hommes vertueux, & ce défaut est le premier qu'ils doivent s'attacher à détruire. Les hommes ne demandent qu'un prétexte pour s'excuser de devenir vertueux, & ils saisissent avec vivacité celui que leur présente la mauvaise humeur, & l'entêtement des dévots.

2. Rien de plus entier qu'un homme à demi vertueux, & ce défaut a ſon principe dans la bonne opinion qu'il a de lui-même : perſuadé qu'il ne veut que ce qui eſt juſte, il eſt preſque impoſſible de lui faire changer de réſolution ; au lieu qu'un homme, dont la vertu eſt ſolide, commence par ſe défier de ſes lumieres, & ſe trouve toujours prêt à y renoncer, lorſqu'il entrevoit qu'il eſt dans l'erreur.

3. Combien d'enfans, comme Denys le jeune, peuvent accuſer leurs parens de tous leurs défauts ! Combien de caractères pourroit on tourner au bien, ſi l'on s'attachoit à les former dans les premieres années !

4. Il n'eſt point de bien préférable à celui que procure un maître habile, chargé d'élever un jeune prince. Frémiſſez, vous qui rempliſſez un tel emploi ! les mœurs de tout un peuple ſont entre vos mains, & vous rendrez le compte le plus rigoureux de tous les maux que commettra & qu'occaſionnera votre diſciple, s'ils ont leur ſource dans la négligence que vous aurez apportée dans ſon éducation.

Traits à rapporter.

1. *Généroſité & zele de Dion après la mort de Denys.* 2. *Moyen dont Platon ſe ſervit pour adoucir l'eſprit de Dion.*

LEÇON LIV.

D. COMMENT Platon fut-il reçu à Syracuſe ?
R. Avec des tranſports de joie de la part de Denys.
D. Se contenta-t-il d'honorer Platon ?
R. Non, il s'appliqua ſérieuſement à profiter de ſes inſtructions.
D. Quel effet cette conduite produiſit-elle à la cour ?
R. Tous les courtiſans devinrent diſciples du philoſophe.
D. Que firent les flatteurs pour dégoûter Denys de l'étude de la philoſophie ?
R. Ils nourrirent la jalouſie qu'il conçut contre Dion.
D. Quelles furent les ſuites de cette jalouſie ?
R. Denys força Dion à quitter la Sicile.
D. Que fit Platon en faveur de ſon ami ?
R. Après avoir employé inutilement ſon crédit pour le faire rappeler, il demanda ſon congé.
D. Obtint-il la permiſſion de ſe retirer ?
R. Oui, après de grands difficultés.

Denys le jeune ſouhaitoit paſſionnément de voir Platon, & lui fit une réception magnifique. Il s'appliqua enſuite ſérieuſement à recevoir ſes leçons, & l'on vit bientôt en lui un changement, qui allarma ſes com-

pagnons de débauche. Comme ils n'avoient d'autre mérite que celui de partager les excès du prince, & d'inventer de nouvelles voluptés, ils comprirent qu'ils alloient être méprisés du tyran, s'il continuoit à prendre le goût des choses honnêtes & utiles. Ils s'unirent donc ensemble pour resserrer les liens d'un captif prêt à leur échapper; ils connoissoient le penchant de Denys à la jalousie, ils lui firent remarquer l'attachement que Platon avoit pour Dion, ensuite ils lui firent entendre que ces deux philosophes, en l'appliquant à la philosophie, n'avoient d'autre dessein que de le dégoûter de la souveraine puissance, pour la faire tomber à ses frères, neveux de Dion. Denys ouvrit son cœur à ses discours empoisonnées; son amitié pour Platon étoit une vraie passion, il croyoit que le philosophe lui déroboit tous les momens qu'il accordoit à Dion, & lui faisoit un crime de toutes les marques d'estime qu'il donnoit à son ancien disciple. Ce sentiment de jalousie fit naître sa haine pour Dion, qu'il força de quitter Syracuse. Ensuite il fit loger Platon dans la citadelle; soit pour être plus à portée de recevoir ses leçons, soit pour s'assurer de sa personne, & l'empêcher de suivre Dion. Platon eut beaucoup à souffrir dans ce nouveau séjour, Denys, ne pouvant lui pardonner son attachement pour son oncle Dion. Heureusement une guerre obligea Denys à

s'éloigner de Syracuse, & procura la liberté à Platon. Le tyran lui promit de rappeler son oncle ; &, pour lui prouver la déférence qu'il avoit pour lui, il permit aux parens de Dion de lui envoyer tout ce qui lui appartenoit, & à ses receveurs, de lui faire tenir ses revenus.

REFLEXIONS.

1. La cour des princes est remplis de vils esclaves, qui les gouvernent en étudiant leurs foibles & leurs goûts, qu'ils flattent. Le plus grand soin de cette maudite engeance est de rendre suspects au maître tous ceux qui pourroient lui ouvrir les yeux sur leur sujet, & malheureusement les gens vertueux leur prêtent des armes. Ils croiroient s'abaisser, & deshonorer la vertu, en se servant des mêmes artifices de leurs ennemis ; erreur funeste ! qui leur ferme le cœur du prince, & leur ôte tous les moyens de le porter au bien.

2. Hommes zélés, pour le bien de la patrie, achetez la confiance des princes, en paroissant vous relacher de vos principes. Acquérez le droit de dire des vérités salutaires, en disant des choses agréables. Faites-vous tout à tous, pour rendre tous les hommes vertueux.

3. Vous, que le ciel a fait naître sur le trône, ou dans une condition élevée, frémissez des dangers dont vous êtes environnés.

Tout ce qui vous approche pour l'ordinaire a conjuré votre perte, vous n'avez pas un véritable ami: on vous flatte, parcequ'on attend de vous des graces: on vous entraîne ſans remords à votre perte, pourvu qu'on puiſſe s'agrandir à vos dépens. Vous éloignez de vous les gens vertueux, parcequ'ils deſeſpèrent de vous être utiles. N'en accuſez que votre délicateſſe, vous ne voulez que des eſclaves; enivrés de votre grandeur, vous regardez comme criminels ceux qui oſent vous dire des vérités ſalutaires: n'accuſez que vous de votre perte; &, ſi vous voulez l'éviter, choiſiſſez des amis déſintéreſſés, à qui vous laiſſiez la liberté de vous parler ſelon vos véritables intérêts. Vous en trouverez toujours, ſi les honnêtes gens peuvent eſpérer d'être écoutés. Quelque générale que ſoit la corruption, il ſe trouve même à la cour un petit nombre d'hommes, qui gémiſſent de votre aveuglement, & qui n'attendent que votre aveu, pour vous aider à le diſſiper.

Traits à raconter.

1. *Conduite des courtiſans par rapport à Platon.* 2. *Paroles de Denys qui allarment ſes confidens.* 3. *Prudence de Platon pour corriger Denys.*

LEÇON LV.

D. Où se retira Dion ?

R. A Athènes, & ensuite il voyagea dans la Grece.

D. Comment se comporta-t-il dans son exil ?

R. Il se fit estimer de tout le monde, & les Spartiates le déclarerent leur concitoyen.

D. Que fit Denys lorsqu'il apprit les honneurs qu'on rendoit à Dion ?

R. Sa jalousie s'étant réveillée, il cessa de lui envoyer ses revenus.

D. Que fit Platon pour obliger son ami ?

R. Il consentit à faire un autre voyage à Syracuse.

D. Quel en fut le fruit ?

R. Il y courut risque de sa vie, n'obtint rien pour Dion, & eut beaucoup de peine à obtenir son congé.

D. Quelle conduite tint Denys, après le départ de Platon ?

R. Il s'abandonna à l'oisiveté & à la débauche.

Dion profita du tems de son exil pour se perfectionner dans la philosophie, & se retira à Athènes; ce fut-là qu'il adoucit son humeur par la société qu'il fit avec le neveu de Platon, qui joignoit aux lumières d'un philosophe la politesse d'un homme de cour. Cependant Denys sentoit tout le ridicule de

ſa conduite: il crut le couvrir en appelant à ſa cour pluſieurs philoſophes qu'il s'efforçoit de ſurpaſſer, ce qui acheva de le rendre mépriſable aux yeux de toutes les perſonnes de bon ſens, car il paſſoit le jour dans de vaines diſputes, citant à tort & à travers les diſcours de Platon, & prétendant être écouté comme un oracle. Mais s'il parloit quelquefois comme les philoſophes, ſa conduite démentoit ſes diſcours. L'eſtime générale, qu'on avoit pour Dion, réveilla ſa jalouſie, & il n'étoit occupé que du deſir de mortifier un homme qui l'effaçoit. L'âme de ce tyran étoit comme une mer agitée; mille paſſions, mille deſirs, s'y ſuccédoient, avec une violence qui ne lui laiſſoit pas un moment de repos. Tout-à-coup, il eut un violent deſir de revoir Platon. Il lui écrivit & lui fit écrire par les philoſophes Pythagoriciens, qui étoient dans la grande Grece & en Italie. Denys promettoit à Platon de rappeler Dion, s'il vouloit avoir la complaiſance de revenir à la cour: mais qu'il n'auroit plus aucun ménagement, s'il ne lui accordoit cette grace. Le deſir d'obliger Dion engagea donc Platon à ſe rendre à Syracuſe; il y fut reçu avec des tranſports de joie: mais les bons traitemens qu'on lui fit ne furent pas de longue durée. Après les premieres careſſes, il voulut parler de Dion; le tyran éluda ſes demandes, & finit par ſe brouiller avec lui. Il eut même

l'indignité de le loger au milieu de ses soldats, dont il étoit haï: il est vrai qu'il les empêcha d'attenter à sa vie; mais ce fut tout, & il ne rendit la liberté au philosophe, qu'à la sollicitation des Pythagoriciens, qui s'étoient employés pour le faire venir. Toute retenue sembla fuir du palais avec Platon. Denys, comme pour se dédommager de la contrainte dans laquelle il avoit tenu ses passions, s'y abandonna sans réserve. Il se livra aux débauches les plus crapuleuses, maltraita tous les gens de bien, & par cette conduite hâta sa chûte.

RÉFLEXIONS.

1. Rien de plus insupportable qu'un demi-savant, surtout s'il est dans une condition relevée; il devient le tyran de tous ceux qui l'approchent, & malheur aux vrais savans que sa vanité l'oblige d'appeler auprès de lui. Il faut qu'ils se déterminent ou à lui ouvrir les yeux sur son ignorance, ce qui les expose à son ressentiment, ou à l'entendre à chaque minute renoncer au bon sens. Il n'est point de situation plus pénible.

2. Qu'un homme jaloux est misérable; & quelles précautions ne devons-nous pas apporter pour chasser cette passion de notre cœur, ou plutôt pour l'empêcher de s'y introduire. Il ne faudroit pour cela que réflechir sur l'infamie qu'elle traîne à sa suite. L'Envieux est un monstre dans la

nature, il ne se nourrit que des larmes & du desespoir des autres. De plus, la jalousie qu'on a con re un homme est un aveu tacite de sa supériorité sur le jaloux. Ce vice est celui des âmes basses, des esprits foibles ; il suppose un mauvais cœur, ou le produit nécessairement. Que de motifs pour nous engager à éviter ce défaut !

Traits à rapporter.

1. *Modestie de Platon par rapport à des étrangers.* 2. *Il faut expliquer ici ce que l'on entend par les Pythagoriciens, & faire aux écoliers l'histoire de Pythagore.*

LEÇON LVI.

L'An du monde 3643.

D. QUEL effet produisit la mauvaise conduite de Denys ?

R. Les Syracusains conjurerent Dion de venir détrôner le tyran.

D. Quel nouvel outrage Denys avoit-il fait à Dion ?

R. Il avoit forcé la femme de Dion à épouser un autre homme.

D. Quel étoit le sentiment de Platon par rapport à la guerre contre Denys ?

R. Il demeura neutre, pour pouvoir devenir médiateur ?

D. Dion avoit-il une grosse armée quand il partit pour la Sicile ?

R. Il n'avoit que huit cens hommes, mais il comptoit ſur les Syracuſains mécontens.

D. Denys étoit-il en Sicile quand Dion y débarqua?

R. Non, il étoit en Italie.

D. Comment les Syracuſains reçurent-ils Dion?

R. Comme leur libérateur, & ils lui ouvrirent les portes de la ville.

D. Les Syracuſains perſéverent-ils à ſe confier à Dion?

R. Non; un mauvais citoyen, nommé Héraclide, le leur rendit ſuſpect, & Dion fut contraint de ſortir de la ville.

D. Dion ſe vengea-t-il de ſes ingrats citoyens?

R. Non, il vola à leur ſecours ſitôt qu'ils le rappelerent, & pardonna à Héraclide.

D. Ce mauvais homme changea-t-il de conduite?

R. Non, & Dion conſentit qu'on le tuât.

D. Quel jugement Dion porta-t-il contre lui-même?

R. Il ne put ſe pardonner de s'être vengé, & devint la proie des plus affreux remords.

D. Comment mourut-il?

R. Par la trahiſon d'un de ſes amis.

D. Qu'étoit devenu Denys?

R. Il étoit revenu d'abord dans la citadelle, mais enſuite il s'étoit ſauvé en Italie.

La haine de Denys contre Dion prenant tous les jours de nouveaux accroiſſemens, il lui fit le plus ſanglant de tous les outrages, en forçant ſa ſœur, qui étoit femme de Dion, à épouſer un autre mari. Ce dernier affront détermina Dion à ſe rendre aux vœux de tous les Syracuſains, qui lui tendoient les mains, & qui le conjuroient de briſer leurs chaînes, qui devenoient chaque jour plus peſantes. Platon ne crut pas devoir aider à Dion à détrôner Denys, parcequ'il avoit été commenſal de ce prince, & prédit à ſon ami les déſagremens qu'il auroit à eſſuyer en Sicile. Dion croyoit ſe devoir à ſa patrie, & rien ne put l'empêcher de la ſecourir. Il ſacrifia les douceurs de la vie tranquille dont il jouiſſoit alors à ce qu'il regardoit comme un devoir, & partit pour la Sicile. Il n'avoit qu'une poignée de gens; mais il comptoit avec raiſon ſur la haine que les Syracuſains portoient au tyran, & ne doutoit pas qu'ils ne vinſſent en foule ſe ranger ſous ſes étendarts. Il ne fut point trompé dans ſon eſpérance; ayant appris en abordant en Sicile que Denys étoit en Italie, il marcha droit à Syracuſe, où il fut reçu comme en triomphe. Un accident empêcha Denys d'apprendre à tems cette révolution, & il n'arriva que ſept jours après dans la citadelle. Il tâcha d'abord d'amuſer Dion;

&, pendant qu'on parloit d'accommodement, il ſe jeta ſur ſes troupes, qu'il mit en fuite. Mais, ayant été ralliées par leur général, Denys fut battu, & écrivit des lettres à Dion dans la vue de le rendre ſuſpect aux Syracuſains. Il y réuſſit ; & dans le même tems un citoyen qui avoit été banni étant arrivé dans le port avec quelques troupes, acheva d'aliéner le peuple contre Dion. Cet homme, qu'on nommoit Héraclide, fut nommé amiral par ce peuple ingrat, qui quelques jours auparavant avoit nommé Dion général. Il ſe plaignit de cette conduite ; & les, plus modérés lui ayant fait rendre le commandement abſolu, il le partagea avec Héraclide, qu'il nomma une ſeconde fois amiral. Il eſt des cœurs aſſez mauvais pour n'être pas touchés des bienfaits. Celui du rival de Dion étoit de ce nombre. Il ne ceſſoit d'animer le peuple contre lui, & voulut même lui débaucher les ſoldats qu'il avoit amenés : mais ils eurent horreur de cette trahiſon ; &, ayant mis Dion au milieu d'eux, ils ſortirent de la ville, en reprochant aux Syracuſains leur ingratitude ; ce qui les piqua ſi vivement, qu'ils eſſayerent pluſieurs fois de les charger, & ne furent retenus que par la fermeté que ces étrangers firent paroître. Ils ſe retirerent chez les Léontins : mais bientôt les Syracuſains ſe virent dans la néceſſité de les rappeler, les troupes de Denys, après

avoir rempli la ville de ſang & de carnage, y ayant encore mis le feu.. Dion ne put retenir ſes larmes à ces triſtes nouvelles, &, par une grandeur d'ame qu'on ne peut aſſez louer, il oublia tous les ſujets de plaintes que lui avoient donnés ſes concitoyens, & fut aſſez heureux pour ſauver la ville. Le fils de Denys, qui étoit reſté dans la citadelle, en ſortit peu après avec une partie des richeſſes du tyran, & ce jour mit le comble à la joie des Syracuſains, qui ſe voyoient enfin libres après un ſi long eſclavage. Dion, toujours ſemblable à lui-même, pardonna pluſieurs fois à Héraclide, qui ne perdoit aucune occaſion de le rendre ſuſpect au peuple; mais enfin, rebuté de ſes recidives, il lâcha la main à ſes amis, qui tuerent ce malheureux. Dion porta la peine de ce meurtre, quoiqu'il ſemblât avoir été forcé à y conſentir: les remords les plus cruels empoiſonnerent ſa vie; &, ayant été averti qu'un de ſes amis conſpiroit contre lui, déclara qu'il aimoit mieux mourir que de ſe précautionner contre ſon ami. Cette marque de ſa bonté ne déſarma point ce ſcélérat, qui fit aſſaſſiner Dion. La ſœur & la femme de ce malheureux prince périrent auſſi par la trahiſon d'un faux ami: mais leurs aſſaſſins porterent la juſte peine de leur crime, & moururent miſérablement.

Réflexions.

1. La bienſéance nous défend de rien entreprendre contre un homme qui a été notre ami, quelque indigne qu'il ſoit de ce nom ; &, l'on ne peut aſſez louer la délicateſſe de Platon, qui ne voulut point entrer dans l'entrepriſe qu'on formoit contre un prince qui l'avoit admis à ſa table, & l'avoit honoré de ſa confiance.

2. Ceux qui ſe dévouent au ſervice du public ne doivent avoir d'autre motif que le plaiſir de faire le bien. Cette diſpoſition les empêchera d'être ſenſibles à l'ingratitude de ceux pour le ſalut deſquels ils ſe ſacrifient. Dion penſoit ainſi. Chaſſé de Syracuſe par ceux même qui lui devoient l'eſpoir de leur liberté, il ne ſe croit point diſpenſé d'accourir à leur ſecours, auſſitôt qu'ils le ſouhaitent. C'eſt qu'il n'avoit point compté ſur leur reconnoiſſance ; c'eſt qu'elle n'étoit point la récompenſe qu'il s'étoit propoſée en les ſervant. Content d'avoir fait ſon devoir, il n'eſt point rebuté par le ſalaire amer qu'il reçoit de ſes peines. Il ne vouloit que remplir ſes obligations. & rien ne peut l'empêcher de ſe ſatisfaire à cet égard. Imitons ſon exemple, faiſons le bien pour le ſeul plaiſir de le faire, & nous n'aurons rien à redouter de l'ingratitude des hommes.

3. Un honnête homme n'a point de

juge plus redoutable que sa propre conscience. Les amis de Dion trouvoient la vengeance qu'il prenoit d'Héraclide, non seulement juste, mais nécessaire ; il en juge autrement, & ne peut se la pardonner. Que cette délicatesse dans un philosophe payen nous fasse rougir, nous qui sommes Chrêtiens, si nous nous vengeons sans remords, puisque la religion nous apprend & que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, nous ne pouvons nous l'attribuer sans crime.

Traits à raconter.

1. *Un loup emporte la lettre qui apprenoit à Denys la descente de Dion en Sicile.* 2. *Discours de Dion aux soldats étrangers, quand il fut rappelé par les Syracusains.* 3. *Entrevue de Dion & de son épouse.* 4. *La femme & la sœur de Denys obligent un faux ami de ce prince à faire le grand serment. Ce que c'étoit que ce grand serment.* 5. *Remords de Dion ; sa mort & celle de sa famille.* 6. *Justice de la Providence par rapport à ses assassins.* 7. *Vegeance cruelle qu'en tire le peuple.*

LEÇON LVII.

L'An du monde, 3646.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Dion ?

R. Callippe, son assassin, se rendit maître de Syracuse.

D. Son regne fut-il long ?

R. Au bout de treize mois il fut chaſſé par un des frères de Denys, qui régna deux ans.

D. Denys ne fit-il aucun effort pour remonter ſur le trône ?

R. Il rentra dans Syracuſe dix ans après en avoir été chaſſé.

L'an du monde 3655.

D. L'adverſité avoit-elle corrigé Denys ?

R. Non, il traita le peuple avec tant de cruauté qu'il ſe révolta.

D. Quel général choiſirent les Syracuſains ?

R. Icétas, roi des Léontins.

D. Qu'arriva-t-il dans ces entrefaites ?

R. Les Carthaginois firent une deſcente en Sicile.

D. Que firent les Syracuſains dans cette extrémité ?

R. Ils demanderent du ſecours aux Corinthiens, leurs fondateurs.

D. Que firent ces derniers en leur faveur ?

R. Ils leur envoyerent des troupes, à la tête deſquelles étoit Timoléon.

D. Que fit alors Denys ?

R. Il traita avec Timoléon, & ſe remit entre ſes mains.

D. Que devint enſuite Denys ?

R. Il fut envoyé à Corinthe, où il finit ſa vie.

D. Que fit Timoléon après s'être rendu maître de Syracuse ?

R. Il rendit la liberté aux Syracusains, & se retira dans une retraite où il acheva sa vie.

Collippe, meurtrier de Dion, qui s'étoit emparé de Syracuse, après la mort de ce prince, en fut chassé au bout de treize mois, & pendant dix années les Syracusains furent assujétis par divers tyrans. Le retour de Denys mit le comble à leur misère, l'adversité ayant aigri l'esprit du tyran : réduits au désespoir, ces malheureux appelerent à leur secours Icétas, roi des Léontins ; non qu'ils le crussent meilleur que les autres tyrans, mais tout changement paroissoit avantageux à des hommes, qui, n'ayant plus rien à espérer, n'avoient plus rien à ménager. Les Carthaginois, instruits de leur situation, résolurent d'en profiter, & aborderent en Sicile. La conquête de l'ile leur parut certaine ; mais les Corinthiens se rendirent aux prieres que leur firent les Syracusains de les secourir. Ils leur envoyerent des troupes, à la tête desquelles étoit Timoléon. Ce grand homme, après avoir battu les ennemis, fut recherché par Denys, qui, voyant ses affaires perdues sans ressource, se rendit au vainqueur à discrétion, & lui remit la citadelle. Timoléon, maître de Syracuse, évita l'écueil où Dion avoit échoué ; il ne respecta point la magnificence des édifices qu'avoient

fait élever les tyrans. Tout fut détruit, & il ne reſta aucun veſtige de la tyrannie. Quelque grande que fut la joie des Syracuſains, elle étoit troublée par la triſte ſituation où ils étoient réduits. Leur ville étoit déſerte, & ils ne voyoient aucun moyen de la repeupler. Les Corinthiens leur envoyoient des citoyens : & ce qui mit le comble à leur gloire, c'eſt qu'ils n'abuſerent point du triſte état où étoit cette ville pour l'aſſujétir. Ils lui rendirent la liberté, & par là en devinrent fondateurs une ſeconde fois.

Quelque honoré que fût Timoléon par un peuple qui lui devoit tout, il avoit trop de prudence pour ne pas connoître le peu de fond qu'il falloit faire ſur l'amour du peuple. Il ſe retira avec toute ſa gloire ; &, content d'avoir fini le grand ouvrage qu'il avoit entrepris, il ne voulut plus ſe mêler de rien : il vécut comme un particulier dans une maiſon de campagne qu'on lui avoit donnée : mais ſa retraite ne diminua rien de la confiance que les Syracuſains avoient en lui, ils le conſulterent toujours dans toutes les affaires de conſéquence, & après ſa mort honorerent ſes funérailles de leurs larmes, chaque citoyen le regardant comme ſon libérateur & ſon père.

Réflexions.

1. Il eſt un point dans la proſpérité qu'on ne paſſe point, & le chef-d'œuvre de la na-

ture est de savoir s'y arrêter à propos. Dion n'avoit pas connu ce point ; la mesure de sa gloire étoit au comble lorsqu'il eut chassé le fils du tyran, s'il eut su se retirer alors il eut, comme Timoléon, passé des jours tranquilles. Defions-nous de la fortune ; plus ses faveurs ont été sans bornes, plus le moment de son inconstance approche ; ayons la sagesse de le prévenir.

2. On ne perd jamais le fruit de sa modération. Si Timoléon avoit prétendu à l'autorité souveraine dans Syracuse, que d'obstacles n'auroit-il pas trouvé dans ce dessein ? La haine des compétiteurs, les soupçons du peuple, la malice des envieux. Il y renonce, & dès ce moment, la confiance du peuple lui remet cette autorité qu'il lui auroit disputée s'il y avoit prétendu. On le regarde comme l'arbitre & l'ange tutélaire de la patrie ; on croiroit commettre un crime, si on entreprenoit aucune affaire sans le consulter, & ses décisions furent des loix dont on ne s'écarta jamais.

Traits à raconter.

1. *Histoire de Timoléon ; sa haine contre la tyrannie ; son attachement pour son frère jusq'au moment où il devient tyran ; ses efforts pour le corriger ; il le tue. Remords de Timoléon après avoir commis ce crime ; châtiment qu'il s'impose. Il échappe comme par miracle à des assassins.* 2. *Artifice de*

Timoléon contre les Carthaginois. Il souffre d'être accusé par un calomniateur. 3. Il perd la vue dans sa vieillesse. Sa mort. 4. Statue de Gélon justifiée & conservée. 5. Conduite de Denys à Corinthe; il se fait maître d'école; bons mots qu'on lui attribue; divers sentimens sur la conduite que garda ce prince dans son exil.

Note. On trouvera à la fin de ce volume l'histoire des Carthaginois.

LEÇON LVIII.

Suite de l'histoire d'Epaminondas & de Pélopidas.

D. QUE firent les deux amis après que Thebes eut recouvré la liberté?

R. Ils chercherent à se venger des Spartiates en leur faisant la guerre.

D. Eurent-ils d'abord des succès favorables?

R. Non, les Thébains n'apprirent à faire la guerre qu'à leurs dépens.

D. Quelles batailles les Thébains gagnerent-ils contre les Lacédémoniens?

R. Les battailles de Leuctre & de Mantinée.

D. A qui durent-ils ces victoires?

R. A la valeur des deux amis.

D. Comment mourut Epaminondas?

R. D'une blessure qu'il reçut dans une bataille qu'il avoit gagnée.

D. Comment mourut Pélopidas ?

R. En soldat, pour s'être abandonné au plaisir de se venger.

D. Pélopidas avoit-il borné ses exploits à servir sa patrie ?

R. Il avoit secouru les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phère.

D. Que fit-il encore pour ses voisins ?

R. Il remit le calme dans la Macédoine, & mena à Thebes le plus jeune des fils du dernier roi de Macédoine.

D. Comment nommoit-on cet enfant ?

R. Philippe.

Pélopidas & Epaminondas, voyant Thebes délivrée, penserent à se venger des Lacédémoniens. La chose eut été impossible, si ces grands hommes n'eussent pas joint une prudence consommée à beaucoup de valeur. Ils aguerrirent peu à peu leurs concitoyens, & par de petits combats ils leur apprirent à profiter même de leurs fautes, & parvinrent enfin à les rendre invincibles. Les Spartiates en firent une triste expérience : les amis les firent trembler jusques dans leurs murs, &, ayant gagné sur eux les deux grandes batailles dont nous avons parlé, leur firent une playe qui ne se ferma jamais. Pélopidas eut encore la gloire d'être choisi par les Thessaliens pour être leur libérateur, & par les Macédoniens comme pacificateur ;

mais sa mort ne répondit point à la gloire de sa vie. Emporté par la haine qu'il avoit conçue contre Alexandre, tyran de Phère, il se précipita au milieu de ses gardes pour lui ôter la vie de sa main, & il périt lui-même. La gloire de Thebes sembla être ensévelie avec ces grands hommes, & les Thébains ne firent plus rien digne de la réputation qu'ils s'étoient acquis.

RÉFLEXIONS.

1. Quels changemens deux hommes operent-ils dans une nation ? Heureux le peuple chez lequel naissent de tels hommes ; plus heureux celui qui connoît leurs talens, & qui se met à portée d'en profiter, en se soumettant à leurs lumieres !

2. Un général, disoit un ancien, ne doit laisser sa vie qu'entre les mains de la vertu, c'est-à-dire, qu'il ne la doit exposer que par des motifs vertueux. Pélopidas se laisse vaincre par son ressentiment, lui qui jusqu'alors avoit triomphé de tous ses ennemis. Cette derniere victoire manquoit à sa gloire, & on peut dire que, faute de l'avoir remportée, il perdit une partie de celle qu'il avoit acquise par mille belles actions.

Traits à raconter.

1. *Pélopidas & Epaminondas sont appelés en jugement à Thebes. Pourquoi. Différence de leur caractère dans la manière*

dont ils ſe défendent. 2. *Hiſtoire d'Alexandre, tyran de Phère. Sa cruauté. Il rougit de s'être laiſſé ſurprendre à la compaſſion. Il fait Pélopidas priſonnier par trahiſon. Entretien de ſa femme avec cet illuſtre priſonnier. Epaminondas délivre ſon ami.* 3. *Paroles d'Epaminondas mourant.* 4. *Douleurs des Theſſaliens à la mort de Pélopidas.*

LEÇON LIX.

De la Macédoine.

D. Où étoit ſitué le royaume de Macédoine ?

R. Dans l'ancienne Thrace.

D. D'où deſcendoient les rois de Macédoine ?

R. Ils prétendoient deſcendre d'Hercule, mais les Grecs pluſieurs fois leur ont diſputé cet honneur.

D. Comment vivoient les anciens rois de Macédoine ?

R. Sous la protection de quelques républiques Grecques.

D. Qui régnoit en Macédoine l'an du monde 3605 ?

R. Amintas, père de Philippe.

D. Le regne de ce prince fut-il tranquille ?

R. Non, & il fut ſouvent ſecouru par ſes voiſins.

D. Combien Amintas laiſſa-t-il d'enfans ?

R. Trois ; Alexandre, Perdiccas, & Philippe.

D. Qui lui succéda ?

R. Alexandre, qui ne régna qu'un an.

D. Perdiccas monta-t-il sur le trône après lui ?

R. On le lui disputa, mais il fut protégé, & régna.

L'an du monde 3630.

D. Qu'arriva-t-il après sa mort ?

R. Philippe se déclara tuteur de son fils, & bientôt fut déclaré roi.

D. Où Philippe avoit-il été élevé ?

R. Par un Pythagoricien, à Thebes.

Le royaume de Macédoine, jusqu'à Philippe, avoit eu peu d'étendue & moins de célébrité. Amintas, père de ce prince, laissa ses états affoiblis par diverses guerres, l'aîné de ses fils n'ayant régné qu'un an, Perdiccas, qui lui succéda, eut un concurrent redoutable en la personne de Pausanias, son parent, dont le parti étoit soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Heureusement pour ce prince, Iphicrate, Athénien, étoit dans ces quartiers avec une petite flotte. Euridice, femme du feu roi, fut l'intéresser n faveur de son fils. L'usurpateur fut chassé : mais un ennemi plus redoutable vint encore troubler le repos du jeune roi ; cétoit Ptolémée, fils naturel d'Amintas. Les deux frères s'en rapporterent à la dé-

cision de Pélopidas, qui prononça en faveur du fils légitime. Il prit plusieurs ôtages pour assurer le traité qu'il venoit de faire, & entr'autres Philippe, le plus jeune des fils d'Amintas. La reine conjura Pélopidas de faire donner à ce jeune prince une éducation digne de sa naissance ; &, pour répondre à sa confiance, ce général le mit chez Epaminondas, son ami. C'est aux leçons qu'il reçut dans une si bonne école, que Philippe dut les grands talens que ses ennemis ne pouvoient s'empêcher d'admirer en lui ; heureux, s'il s'étoit rendues familières les vertus morales de ses maîtres : il ne les avoit pas reçu de la nature, & il ne les acquit point par l'éducation.

De nouveaux troubles ayant agité la Macédoine à l'occasion de la mort du roi, Philippe, qui avoit alors vingt-quatre ans, s'échappa de Thebes, &, apres avoir gouverné quelque tems le royaume comme tutuer de son neveu, qui étoit encore enfant, les peuples lui donnerent la royauté.

Réflexions.

En considérant la petitesse des états de Philippe, & la situation fâcheuse de ce petit royaume, lorsqu'un prince de vingt-quatre ans en prend possession, on n'a garde de s'attendre à la grande révolution qui va suivre, & que je préviens dans cette réflexion. Ces Macédoniens, si méprisés jus-

qu'alors, touchent au moment qui va les rendre maîtres, non-seulement de toute la Grece, mais de toute l'Asie. Qui produira un évènement si peu attendu? L'activité d'un seul homme. Il n'est rien dont on ne puisse venir à bout, si l'on réunit, comme Philippe, au grand desir de réussir avec quelques talens du courage, & surtout une patience à l'épreuve des plus grandes difficultés.

Traits à raconter.

Moyens dont se sert Euridice pour engager Iphicrate à protéger ses fils.

LEÇON LX.

D. En quelle situation étoit le royaume de Macédoine, lorsque Philippe monta sur le trône?

R. Il étoit épuisé d'hommes & d'argent; déchiré par les factions au dedans, & environné d'ennemis au dehors.

D. Quels desseins conçut Philippe en montant sur le trône?

R. 1. De rétablir le bon ordre dans ses états. 2. De réunir tous les Grecs sous son autorité. 3. De s'en servir pour détrôner le roi de Perse.

D. Ce dessein n'étoit-il pas extravagant?

R. Il le paroissoit, mais le succès justifia Philippe.

D. Que fit d'abord ce prince pour parvenir à son but ?

R. 1. Il forma d'abord des troupes qu'il eut soin de bien discipliner. 2. Il fit une paix captieuse avec les Athéniens. 3. Il desarma ses autres ennemis à force de présens. 4. Il fit la guerre avec succès à ceux de ses ennemis qu'il avoit divisés.

Philippe trouva la Macédoine dans une situation qui ne lui promettoit pas un regne tranquille ; ce fut pourtant dans ce moment qu'il forma les grands desseins que nous avons annoncés, & depuis ce moment il ne fit pas une seule démarche qui ne le conduisît à ce but. Ces desseins, qui du premier coup d'œil paroissent extravagans, n'étoient rien moins que téméraires, si l'on considere quel étoit alors l'état de la Grece. Les Lacédémoniens conservoient à peine quelques vestiges des loix de Lycurgue. L'ambition de faire des conquêtes les avoit reconcilié avec l'or. Leur discipline militaire s'étoit relâchée sur bien des points, & les Thébains leur avoient fait perdre la réputation d'invincibles, dans les journées de Leuctres & de Mantinée. Les Athéniens n'avoient plus parmi eux d'Aristide ni de Cimon. L'oisiveté, la fureur des spectacles, avoient amolli leur courage. La valeur des Thébains avoit disparu avec les grands hommes qui la leur avoient inspirée.

Toute la Grece divisée sembloit attendre un maître qui pût la réunir ; elle étoit comme accablée sous le poids de sa liberté, qu'elle ne pouvoit plus supporter. Philippe, qui dès sa premiere jeunesse se sentoit porté aux grandes choses, résolut de profiter des circonstances qui sembloient l'inviter à s'agrandir. La fortune prit, il ce semble, plaisir à le seconder, car il trouva des mines d'or qui lui servirent beaucoup pour avancer ses desseins. Au commencement de son regne, tous ses soins tendirent à se procurer la paix avec ses voisins, surtout avec les Athéniens, qu'il redoutoit extrêmement. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, ville située sur les confins de son royaume, & par conséquent fort à sa bienséance. Il ne pouvoit la garder sans trop affoiblir l'armée qu'il venoit de former, & sans irriter les Athéniens qui la révendiquoient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne vouloit pas leur remettre une ville qui étoit une clef de ses états. Il prit le parti de la déclarer libre, pour la mettre aux prises avec ses anciens maîtres. Mais, quelques années après, se trouvant maître chez lui, il reprit cette ville, que les Athéniens refuserent de secourir pour ne point rompre la paix, & ensuite il les endormit par la promesse qu'il leur fit de la rendre.

Reflexions.

1. En quel état les divisions des Grecs les réduisent-elles ? Les vainqueurs des

Perses touchent au moment d'être assujétis par une poignée d'hommes qu'ils traitoient de barbares. Apprenons, de cet exemple, qu'il n'est point de royaume, de famille, quelque grande que soit leur puissance, qui ne touche au moment de leur perte, sitôt qu'ils se laissent entamer par la division.

2. Dans les empires, comme dans les familles, il y a un certain période qu'on ne passe point ; le moment qui prévient celui de la décadence, est le plus brillant. Voulons nous rendre notre fortune durable, jouissons-en avec modération, & n'oublions jamais que l'amour du travail, la sobriété, & la modestie, peuvent seules l'acquérir, & la conserver.

LEÇON LXI.

L'an du monde 3649.

D. QUELLE guerre occupoit les Grecs, lorsque Philippe entreprit de les asservir ?

R. La guerre qu'on appela Sacrée.

D. Qui avoit donné occasion à cette guerre ?

R. Les Phocéens.

D. Qu'avoient-ils fait ?

R. Ils avoient labouré des terres consacrées à Apollon.

D. Qui prit le parti des Phocéens ?

R. Les Lacédémoniens, les Athéniens, &c.

D. Quel parti prit Philippe dans cette guerre?

R. Après avoir laiſſé affoiblir les deux partis, il marcha contre les Phocéens.

D. Réuſſit-il dans cette entrepriſe?

R. Non, on lui ferma le paſſage des Thermopiles.

D. Comment finit cette guerre?

R. Les Athéniens envoyerent des ambaſſadeurs à Philippe, pour le prier de travailler à la paix générale.

D. Comment ce prince répondit-il à leur confiance?

R. Il fit la paix, ſans y comprendre les Phocéens.

Les Phocéens, voiſins du temple de Delphe, s'étant aviſés de labourer des terres conſacrées à Apollon, les peuples voiſins crierent au ſacrilege. Les Amphictions condamnerent les Phocéens à une groſſe amende; mais un des principaux citoyens, ayant prouvé par un vers d'Homere qu'anciennement les Phocéens avoient eu l'intendance du temple de Delphe, révolta ſes compatriotes contre le décret, qu'ils arracherent des colomnes du temple, après s'en être emparé. Cet homme, qui ſe nommoit Philomele, avoit trouvé le ſecret d'intéreſſer les Lacédémoniens en ſa faveur; ſes commencemens furent heureux, ayant battu les peuples voiſins du temple, ce qui rendit cette affaire ſérieuſe. Les Amphictions s'étant

aſſemblés une ſeconde fois, il fut réſolu qu'on feroit la guerre aux Phocéens, & preſque tous les peuples de la Grece prirent parti. Philippe avoit pris la réſolution de demeurer neutre, & il profita de la diſtraction des Grecs, tous occupés de cette guerre, pour étendre ſes frontieres. Après s'être emparé de la ville de Méthone, il marcha au ſecours des Theſſaliens opprimés par les frères d'Alexandre de Phère. L'heureux ſuccès de cette guerre acquit à Philippe l'affection des Theſſaliens, dont l'excellente cavalerie eut depuis tant de part à ſes victoires & à celles de ſon fils.

Il eſſaya enſuite à pénétrer dans la Phocide; mais les Grecs, qui connoiſſoient l'importance de ce paſſage, avoient eu ſoin de s'en aſſurer. Ce fut à l'occaſion de cette tentative, que Démoſthene eſſaya de réveiller l'attention des Athéniens ſur les deſſeins de Philippe. Ce grand homme, qui étoit devenu orateur en dépit de la nature, fut toujours inacceſſible aux préſens de Philippe; &, tandis que ce prince avoit à ſes gages tous les orateurs de la Grece, le ſeul Démoſthene, qui avoit pénétré ſes vues, ne ceſſoit d'en avertir les Athéniens: mais, comme ils n'étoint point attaqués perſonellement, ils s'endormirent. Philippe profita de leur négligence & attaqua la ville d'Olynthe, dont il ſe rendit maître, malgré quelques foibles ſecours que les Athéniens y

avoient envoyés. Ce fut après cette conquête que les Thébains, qui ne pouvoient plus ſoutenir la guerre contre les Phocéens, demanderent du ſecours à Philippe. D'un autre côté, les Athéniens, fatigués de la guerre, ne demandoient pas mieux que de faire la paix. Les orateurs d'Athènes publierent que ce prince étoit diſpoſé à s'en rendre le médiateur: on lui envoya des ambaſſadeurs, qu'il amuſa par de belles paroles pendant qu'il s'approchoit des Thermopiles. Enfin s'étant emparé de ce paſſage, il marcha contre les Phocéens, qu'il vainquit. Comme il vouloit paroître modéré, il fit aſſembler une ſeconde fois le conſeil des Amphictions: les Phocéens, comme ſacrileges, y furent déclarés déchus du droit de ſéance au conſeil Amphictionique; leurs villes furent détruites, & le roi de Macédoine, qui ſavoit que ce conſeil étoit compoſé de gens à ſa dévotion, demanda pour lui-même le droit qu'il venoit de faire perdre à ſes ennemis.

Lorſque les Athéniens apprirent le traitement qu'on avoit fait aux Phocéens, leurs alliés, ils comprirent, mais trop tard, combien ils avoient eu tort de ne pas ſuivre les avis de Démoſthene. Philippe, maître de la Phocide, l'étoit auſſi des Thermopiles, & par conſéquent de toute la Grece, dont cet important paſſage étoit la clef. Ils ne diſſimulerent point leur reſſentiment, &, lorſque Philippe leur envoya le décret que les Amphictions avoient rendu en ſa faveur, le

peuple paroiſſoit déterminé à lui refuſer ſon approbation; mais le même Démoſthene, qui avoit ſollicité ſes concitoyens à la guerre dans des tems plus heu.eux, leur fit comprendre qu'ils n'avoient alors d'autre parti à prendre que celui d'y ſouſcrire, puiſqu'ils s'y oppoſeroient inutilement.

Reflexions.

Un homme ſage & prudent ſait s'accommoder aux circonſtances, comme Démoſthene, & vouloir à propos ou la guerre ou la paix. Le peuple, au contraire, n'agit que par boutade, & ne ſait ſe déterminer que par l'objet qui l'affecte dans le moment. Apprenons, comme ce grand orateur, à faire céder nos reſſentimens à la prudence.

Pourquoi les Athéniens furent-ils ſourds à la voix de Démoſthene, qui les exhortoit ſans ceſſe à ſe précautionner contre l'ambition de Philippe? C'eſt qu'il agiſſoit, pour lui faire la guerre, de toucher aux fonds deſtinés aux plaiſirs du peuple. Ces Athéniens, autrefois diſpoſés à tout ſacrifier pour la patrie, craignoient tellement alors d'être privés des ſpectacles, qu'ils avoient fait une loi qui condamnoit à mort ceux qui propoſeroient de divertir les ſommes qui y étoient deſtinées. C'eſt ainſi que le peuple, lorſqu'il s'eſt rendu maître des affaires, anéantit la liberté, ou plutôt la reſtreint au privilege de ſatisfaire ſes caprices & ſes fantaiſies.

Traits à raconter.

1. *Réponse de l'Oracle de Delphe à Philippe. Il fait le conseil de l'Oracle.* 2. *Lettre de Philippe à Aristote, pour le prier de se charger de l'éducation de son fils Alexandre.* 3. *Philippe perd un œil, & comment.* 4. *Philippe encourage ses soldats par des motifs de religion.*

LEÇON LXII.

D. QUI étoit Demosthene ?

R. Un Athénien, fameux par son éloquence.

D. Etoit-il né avec les talens requis pour son art ?

R. Non, & l'on peut dire qu'il força la nature.

D. Réussit-il d'abord en public ?

R. Non, il fut sifflé, & se retira tout découragé.

D. Qui le consola, & lui fit reprendre courage ?

R. Un vielliard, qui malgré ses défauts découvrit ses talens.

D. Contre qui Démosthene employa-t-il son éloquence ?

R. Contre Philippe & son fils Alexandre.

Démosthene étoit fils d'un pere opulent, puisqu'il avoit le revenu de plusieurs forges, ce qui faisoit dire à ses ennemis qu'il étoit

fils d'un forgeron. Etant resté orphelin fort jeune, son éducation fut négligée par la faute de son tuteur. Comme il sortoit de l'adolescence il ouit un orateur que le peuple reconduisoit avec de grands applaudissemens: dans l'instant la vocation du jeune homme se développa. Il se sentit brûler du desir de se signaler dans un art qui étoit le plus sûr moyen de parvenir aux dignités dans Athènes, mais le succès ne répondit point à son attente. La nature sembloit lui avoir fermé toutes les voyes de s'élever par ce moyen. Sa timidité rendoit sa mémoire inutile, & le bruit du peuple lui faisoit oublier le discours qu'il savoit le mieux. Il avoit la respiration si courte, qu'il étoit obligé d'interrompre ses phrases; sa langue, retenue par un grand nombre de petits filets, ne pouvoit prononcer certaines lettres. Pour comble de disgrace, ses gestes étoient ridicules; & il avoit, surtout, la mauvaise habitude de lever une épaule à la fin de chaque période. Ce fut avec ces défauts, que Démosthene osa se présenter devant un peuple délicat & connoisseur; aussi sa témérité fut elle punie: au lieu des applaudissemens qu'il comptoit recevoir, il fut siflé, & se retiroit, le desespoir dans l'ame, lorsqu'un vieillard, qui avoit remarqué ses talens à travers ses défauts, l'aborda, &, après l'avoir consolé, lui prédit sa gloire future, s'il avoit le courage de vaincre les défauts dont nous avons parlé.

L'entrepriſe étoit difficile, & paroiſſoit impoſſible ; cependant le jeune homme, perſuadé par le vieillard & entraîné par ſon penchant, ſe détermina à la tenter.

Pour ſurmonter ſa timidité naturelle, & s'accoutumer aux bruits du peuple, il alloit réciter ſes harangues ſur le bord de la mer, dans le tems où elle étoit la plus irritée. Pour corriger le défaut de ſa reſpiration, il montoit, en courant, des lieux eſcarpes en recitant les plus longues périodes. Il s'accoutuma à rouler inceſſamment dans ſa bouche du ſable extrêmement fin, ce qui coupa en peu de tems les filets qui retenoient ſa langue. Il ne reſtoit plus que ſes geſtes à corriger : pour en venir à bout, il s'enferma pendant un tems conſidérable dans un lieu qu'il avoit garni de grands miroirs ; &, pour ſe deſhabituer de ſon mouvement d'épaule, il fit conſtruire une tribune étroite où il n'y avoit que ſa place, il fit pendre au plancher une halebarde, dont la pointe touchoit à ſon épaule nuë, enſorte que le fer lui entroit dans la chair lorſque cette épaule ſe levoit.

Démoſthene recueillit enfin le fruit de ſes travaux ; &, ſelon la prédiction du vieillard, il devint non ſeulement l'admiration de toute la Grece, mais de tout l'univers & de tous les ſiecles.

RE'FLEXIONS.

1. Ne nous plaignons plus de la nature, & cessons de l'accuser de nous avoir refusé des talens. Il n'est point d'homme, quelque disgracié qu'on le suppose, qui ne puisse tirer parti du peu qu'il a reçu. Combien d'autres, dont les talens extraordinaires sont demeurés inutiles au public, parcequ'ils n'ont pas eu le courage de détruire quelques défauts extérieurs qui obscurcissoient leurs plus brillantes dispositions !

2. La science la plus nécessaire aux princes est celle du discernement de l'esprit & des talens de ceux qui les approchent. Que de sujets déplacés ! parcequ'on a méconnu leurs vrais talens. Combien d'autres, qui, dans leur jeunesse, ne paroissoient propres qu'aux plaisirs auxquels ils s'abandonnoient, & qui par la suite seroient devenus d'excellens sujets, si quelqu'un les eut encouragés ! Un grand roi, dans le dernier siecle, ne dédaigna pas de former un jeune homme dont on n'espéroit rien de bon : il eut plus d'une fois sujet d'être découragé, mais enfin sa persévérance vint à bout d'en faire un de ses meilleurs ministres.

3. Que les jeunes gens apprennent, de l'exemple de Démosthene, à ne se point décourager par la crainte de ne point réussir dans ce qu'ils entreprennent. Ils se défendent de l'application par leur peu d'aptitude :

plusieurs sont dans la bonne foi à cet égard, & ne voient pas que leur paresse diminue leurs talens à leurs yeux.

LEÇON LXIII.

D. QUE fit Philippe après avoir ruiné les Phocéens ?

R. Il poussa ses conquêtes en Thrace, & voulut se rendre maître de l'Eubée.

D. Qu'est-ce que l'Eubée.

R. Une ile voisine de l'Attique, nommée aujourd'hui Negrepont.

D. Quel capitaine lui opposa-t-on ?

R. Phocion, un des plus vaillans & des plus honnêtes hommes de son tems.

D. N'avoit-il que ces qualités ?

R. Il étoit grand orateur, & l'emportoit même sur Démosthene pour la concision.

D. Que fit-il en Eubée ?

R. Quoiqu'il fût trahi, il remporta une grande victoire sur les troupes de Philippe.

D. Qui commanda après lui en Eubée

R. Molossus, qui fut fait prisonnier.

Philippe, se voyant au nombre des Amphictions, crut qu'il devoit prudemment laisser respirer les Grecs, car il lui importoit beaucoup de cacher encore le dessein qu'il avoit d'asservir la Grece. Il ne demeura point oisif pendant cet intervalle, & entreprit d'étendre ses frontieres. Ensuite il

pratiqua des intelligences dans l'Eubée, & s'en seroit rendu absolument maître, sans le secours que Phocion y amena. Le roi de Macédoine tourna ensuite ses vues du côté de la Chersonese de Thrace; mais le même Phocion rendit encore ses armes inutiles dans ce pays. Philippe, n'espérant plus venir à bout de ses desseins par la force, eut recours à ses ruses ordinaires. Les Amphictions s'étant assemblés pour quelques affaires, Philippe fit tellement agir ses créatures auprès de ce conseil souverain, qu'il fut nommé généralissime des troupes Greques. Cette nouvelle, & celle des progrès que Philippe avoit fait en conséquence de ce nouveau titre, consterna les Athéniens. Le hérault les sollicita vainement à plusieurs reprises pour donner leur avis dans l'occurrence présente, tous garderent un morne silence. Le seul Démosthene, après avoir rassuré ses concitoyens, leur prescrivit la conduite qu'ils devoient tenir pour débaucher les Thébains à Philippe, & leur fit voir, que, malgré leur inimitié pour Thebes, ils ne devoient point balancer à lui aider à secouer le joug, puisque la plupart des Thebains, allarmés des desseins de ce prince, ne demandoient qu'à rompre avec lui.

Réflexions.

Le secret & la prudence sont l'ame des

grandes affaires. Philippe ſait ſe borner dans ſes progrès ; il craint de réveiller chez les Grecs l'amour de la liberté, s'il leur laiſſe entrevoir trop tôt le deſſein qu'il a de les aſſujétir, & c'eſt par cette conduite qu'il parvient ſûrement à ſon but, qu'il auroit abſolument manqué, s'il n'eut pas ſçu ſe contenir. Belle leçon pour ces hommes ardens que le moindre retardement irrite, & qui font manquer les affaires les mieux concertées, faute de leur laiſſer le tems de mûrir.

Traits à raconter.

1. *Gravité de Phocion ; il mene une vie dure.* 2. *Ce qu'il diſoit ſur la façon de parler en public.* 3. *Bon mot de Démoſthene par rapport à Phocion.* 4. *Réponſe de la femme de Phocion à une dame qui lui montroit ſes bijoux.*

LEÇON LXIV.

D. QUEL parti prirent les Thébains dans la guerre que les Athéniens déclarerent à Philippe ?

R. Ils ſe joignirent aux Athéniens.

D. Qui commandoit l'armée des Athéniens ?

R. Des généraux ſans valeur, ſans prudence, & ſans courage.

D. Où ſe donna la bataille ?

R. Près de Chéronée, ville de Béotie.

D. Qui ſe diſtingua ſurtout dans ce combat ?

R. Le jeune Alexandre, fils de Philippe.

D. Qui remporta la victoire ?

R. Philippe.

Il ne fut pas diffic le aux Athéniens d' n-gager les Thébains à s'unir avec eux, pour s'oppoſer aux progrès de Philippe. L'éloquence ce Démoſthene les entraîna, & ce grand orateur fut leur communiquer la haine qu'il avoit lui-même contre la tyrannie où Philippe ſembloit aſpirer. Heureux s'il eut pu réuſſir à faire choiſir des généraux dignes d'être oppoſés au roi de Macédoine ; mais la brigue & l'intérêt propre préſidoient aux élections, & l'on donna le commandement à des gens d'une incapacité totale. La bataille ſe donna près de Cheronée, & le jeune Alexandre, qui commandoit l'aîle gauche, enfonça le bataillon que les Thébains appeloient ſacré. Philippe fut moins heureux. Les Athéniens, qui d'abord avoient été rompus, montrerent une nouvelle vigueur, & les Macédoniens furent mis en déſordre à leur tour. Celui qui commandoit pour les Athéniens crut que la victoire ne pouvoit plus lui échapper, *pourſuivons-les juſques dans la Macédoine*, dit-il à ſes ſoldats. Ceux-ci, pour obéir à ſon commandement, pourſuivent les fuyards au lieu de prendre en flanc la Phalange Ma-

cédonienne. *Les Athéniens ne savent pas vaincre*, dit froidement Philippe ; &, profitant de leur imprudence, il les mit en fuite. Ce prince, maître du champ de bataille, fit bien voir qu'il est plus aisé de vaincre ses ennemis que de triompher de soi même. La joie que lui causa cette victoire lui en fit ternir l'éclat par des actions indignes d'un prince ; mais les reproches que lui en fit l'orateur Démade, qu'il venoit de faire prisonnier, le firent rentrer en lui-même, &, loin d'être offensé de la liberté généreuse de cet orateur, il le mit dès-lors au nombre de ses amis. La conversation de cet homme adoucit son humeur, & ce fut autant en sa considération que pour gagner l'affection des Athéniens, qu'il leur renvoya leurs prisonniers, après avoir fait distribuer des habits à ceux qui en manquoient. Il fit ensuite la paix avec eux & avec les Thébains, mais ce ne fut qu'après avoir mis une bonne garnison dans Thebes.

Les Athéniens, quoique vaincus, ne firent paroitre aucun ressentiment contre Démosthene, qui les avoit engagés dans cette guerre ; au contraire, ils le chargerent de publier dans un discours public les louanges de ceux qui étoient morts à Chéronée.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'il est beau de voir Philippe, enivré de sa victoire, souffrir la réprimande d'un

homme auquel il pouvoit donner des fers. Un prince qui a la force de s'entendre dire ſes vérités mérite vraiment le nom de grand, ſurtout s'il profite, pour ſe vaincre lui-même, des avis qu'on a le courage de lui donner.

2. Un homme vraiment vertueux eſt toujours libre, même dans les fers. Philippe, au milieu d'une troupe des ſiens qu'il avoit combl s de biens, n'en trouve pas un ſeul qui ſoit aſſez touché de ſa gloire pour l'avertir qu'il ſe deſhonore. Ce n'eſt guerre parmi leurs courtiſans que le, princes doivent s'attendre à trouver des amis, à moins qu'ils n'encouragent beaucoup ceux qui ſont aſſez généreux pour riſquer de leur déplaire en les ſervant véritablement.

3. Les Athéniens, au tems de la bataille de Chéronée, avoit beaucoup dégénéré de la vertu de leurs prédéceſſeurs Ils eurent cependant l'équité de rendre juſtice au zele de Démoſthene. Vaincus dans une guerre qu'ils avoient entrepriſe par le conſeil de cet orateur, ils aimerent mieux avouer qu'ils avoient eu tort de déferer trop tard à ſes avis, que de décharger ſur lui la mauvaiſe humeur où les avoit mis leur défaite. Ils pouſſerent la générosité, ou plutôt l'eſprit de juſtice, plus loin, car ils voulurent témoigner hautement qu'ils étoient ſatisfaits de ſa conduite, &, malgré les clameurs de ſes ennemis, qui le chargeoient du mauvais ſuccès de cette

guerre, ils s'empresserent de lui donner des preuves de leur estime. Quelle idée devons-nous nous former d'un peuple chez qui l'on remarque tant de vertus, au tems même de la décadence de ses mœurs.

Traits à raconter.

1. *Terreur panique de Démosthene.* 2. *Reproche que Démade fait à Philippe.* 3. *Mort & caractère d'Isocrate.* 4. *Couronne d'or décernée à Démosthene, & pourquoi.* 5. *Eschine accuse Démosthene ; est banni. Générosité de son adversaire.* 6. *Eschine dans son exil rend justice aux talens de son rival.*

LEÇON LXV.

D. QUE fit Philippe après la bataille de Chéronée ?

R. Il se fit nommer de nouveau généralissime des Grecs.

D. Quelle guerre avoit-il dessein d'entreprendre ?

R. Il vouloit détrôner le roi de Perse.

D. Quelle cérémonie fit-il avant son départ ?

R. Le mariage de sa fille.

D. Qu'arriva-t-il pendant les réjouissances de ses nôces ?

R. Il fut assassiné par un de ses officiers.

D. Quelle étoit la femme de Philippe ?

R. Olympias, princeſſe d'Epire, de laquelle il eut Alexandre.

D. Vécut-il avec elle en bonne intelligence?

R. Non, & il la repudia, & prit une autre femme.

Philippe, victorieux à Chéronée, ne trouva plus rien dans la Grece qui mît obſtacle à ſes deſſeins. Ils étoient dignes de lui, & juſtifioient en quelque façon les efforts qu'il avoit fait pour ſe mettre en état de les exécuter. Il propoſa aux Grecs de les mener en Perſe, pour ſe venger d'une nation qui n'avoit rien épargné pour ruïner leur pays. Ayant été nommé généraliſſime des troupes Grecques, il ſe préparoit à partir, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un officier auquel il avoit négligé de rendre juſtice.

Philippe avoit épouſé Olympias, qui fut mere d'Alexandre. C'étoit une femme vindicative & d'une hauteur inſupportable. On prétend qu'elle imitoit le mauvais exemple que lui donnoit ſon époux, qui ne gardoit pas fort ſcupuleuſement la foi conjugale. Quoiqu'il en ſoit de ce dernier article, la mauvaiſe humeur de cette femme empoiſonnoit toute la ſatisfaction que Philippe recevoit de ſes heureux ſuccès. Leurs querelles éclaterent enfin. Philippe repudia Olympias, & il épouſa Cléopatre, qui étoit encore jeune, mais dont la beauté étoit extraordinaire. Au milieu du repas des nôces, At-

talus, oncle maternel de la nouvelle reine, s'avisa de dire aux assistans qu'il falloit prier les Dieux d'accorder un légitime successeur au roi. Alexandre, justement piqué d'une telle impudence, lui demanda s'il le prenoit pour un bâtard ? & lui jeta son assiette à la tête. Philippe trouva fort mauvais que son fils osât troubler la fête ; il se leva, & courut à lui l'épée haute ; heureusement il tomba, ce qui donna le tems aux conviés de se mettre entre lui & son fils. Le jeune prince outré, oubliant le respect qu'il devoit à son père, dit en se retirant : *les Macédoniens ont un chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le col.* Ce jeune prince fut trouver sa mère, & la conduisit en Epire auprès de ses parens.

La bonne intelligence se rétablit dans la famille de Philippe, à l'occasion d'un reproche que lui fit un ami sincere. Il se nommoit Démarate. Etant venu à la cour, Philippe lui demanda si les Grecs vivoient en bonne intelligence ? *Vraiment, Seigneur,* lui répondit Démarate ; *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, vous qui avez rempli votre propre maison de querelles & de divisions.* Le prince, picqué au vif d'un reproche si juste, rentra en lui-même & rapela son fils par le ministere de son ami.

Ayant remis le calme dans ſa famille, il voulut marier une de ſes filles avant de paſſer en Aſie, où il avoit déja envoyé deux de ſes meilleurs capitaines. Mais il fut tué pendant les réjouiſſances qu'on faiſoit à l'occaſion de ſes nôces. L'oncle de Cléopatre, ſa ſeconde épouſe, avoit offenſé publiquement un jeune homme qui avoit de la naiſſance ; celui-ci s'en plaignit au roi Philippe, qui, aimant paſſionnement Cléopatre, craignit de chagriner ſon oncle, &, pour dédommager l'offenſé, il le plaça parmi ſes principaux officiers. Ce bienfait toucha moins le jeune homme que l'impunité qu'on accordoit à ſon ennemi, & ce fut pour s'en venger qu'il poignarda Philippe, l'an du monde 3666. Ce prince avoit 47 ans, & en avoit régné 24. Artaxerxe Ochus, roi de Perſe, mourut auſſi la même année.

RÉFLEXIONS.

1. Une paſſion malheureuſe, après avoir troublé la douceur de la vie de Philippe, eſt enfin cauſe de ſa mort. Il n'en eſt guere qui n'aient les plus terribles ſuites lorſqu'on s'y abandonne, & toute l'attention de l'homme ſage doit être employée a les détruire dès leur naiſſance.

2. Le partage des perſonnes du ſexe eſt la douceur & la modeſtie. Quand elles manquent de ces vertus, elles font le ſupplice de ceux qui ont le malheur de leur être

unis, & ſouvent occaſionnent les plus grands malheurs.

3. Un roi, un magiſtrat, un juge, ne doit point avoir de parens quand il eſt queſtion de rendre juſtice. Si Philippe avoit obſervé cette regle de juſtice, il n'eut pas vu terminer ſa vie au milieu de ſa courſe.

Traits à raconter.

1. *Modération de Philippe à qui l'on parloit inſolemment.* 2. *Ce prince aime la trahiſon & mépriſe les traîtres.* 3. *Il refuſe de ſe venger de ceux qui parlent mal de lui.* 4. *Il rend la liberté à un eſclave qui l'avoit repris d'une indécence.* 5. *Il refuſe de ſolliciter les juges pour un coupable.* 6. *Avanture d'une femme qu'il avoit condamnée mal-à-propos.* 7. *Noble hardieſſe d'une femme qui lui demandoit juſtice.* 8. *Bon mot de Philippe à ſon Médecin.* 9. *Sa réponſe à un Médecin extravagant, & ce qu'il fit pour le guérir de ſa folie.* 10. *Louange qu'il donna à Antipater.* 11. *Bon mot de Parménion aux ambaſſadeurs des Grecs.* 12. *Plaiſanterie de Philippe ſur la pluralité des généraux à Athènes.* 13. *Lettre de Philippe à Ariſtote, au ſujet de la naiſſance de ſon fils.*

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

LEÇON I.

D. QUELLE année nâquit Alexandre?
R. L'an du monde 3648.
D. Qu'arriva-t-il le jour de sa naissance?
R. Le temple de Diane à Ephese, qui étoit une des sept merveilles du monde, fut brûlé.
D. Quelle étoit la passion qui parut dominante chez ce prince, encore enfant?
R. Une ambition digne d'un prince.
D. Qui fut maître d'Alexandre?
R. Aristote, le plus fameux philosophe de son tems.
D. A quel âge Alexandre commença-t-il à se distinguer?
R. A seize ans il gouverna le royaume de son père en son absence, avec beaucoup de sagesse.

D. Comment ſe comporta-t-il à la guerre?

R. Avec beaucoup de valeur.

D. Quel âge avoit ce prince lorſqu'il monta ſur le trône?

R. Vingt ans.

Alexandre, fils de Philippe & d'Olympias, nâquit le même jour qu'un nommé Héroſtrate mit le feu au temple de Diane à Epheſe, pour immortaliſer ſon nom. On eut lieu de prévoir dès l'enfance d'Alexandre ce qu'il ſeroit un jour. L'ambition, qui étoit ſa paſſion dominante, le rendoit avide de gloire; mais plus délicat ſur cet article que ſon père Philippe: toutes les manieres de ſe diſtinguer n'étoient pas de ſon goût. Nous en donnerons un exemple, propre à faire connoître l'eſpece d'ambition que poſſédoit ce jeune prince. Philippe ſe piquoit d'éloquence comme un Sophiſte; il faiſoit graver ſur des médailles les victoires qu'il remportoit aux Jeux Olympiques. Son fils encore adoleſcent étoit bien au deſſus de ces foibleſſes. Ses amis lui ayant demandé s'il n'eſſayeroit pas de remporter le prix de la courſe: *Je conſens à diſputer les prix aux Jeux Olympiques*, dit-il, *lorſque j'y aurai des rois pour antagoniſtes.* L'éducation d'Alexandre fut remiſe aux plus grands hommes de ſon tems: & Philippe ne dédaigna pas d'aider lui-même à le former. Léonidas, parent de la reine, homme fort auſtere, préſidoit à cette éducation, & veilloit

ſur le grand nombre de maîtres qu'on avoit donné au jeune prince. Mais le plus grand avantage que Philippe procura à ſon fils fut de lui procurer les ſoins d'Ariſtote, & il le fit, diſoit-il lui-même, *pour lui faire éviter bien des fautes dans leſquelles il étoit tombé lui-même, faute d'inſtruction.*

Le caractere d'Alexandre étoit vif, ferme, & altier. Il n'étoit pas poſſible d'obtenir rien de lui par la force; mais il ſe rendoit aiſément lorſqu'on lui faiſoit entendre raiſon; auſſi Philippe évitoit-il de ſe ſervir de ſon autorité à ſon égard; & il cherchoit plutôt à faire naître ſon amour, qu'a exciter chez lui la crainte.

Alexandre aimoit les arts, mais il les aimoit en prince, & il avoit appris de ſon père à les aimer ainſi. *N'as-tu point de honte de chanter ſi bien*, lui dit un jour Philippe. Il n'en fallut pas davantage au jeune prince, & il ne regarda plus les ſciences agréables que comme un délaſſement. Quant aux amuſemens où l'on fait parade d'une addreſſe puérile, non-ſeulement il les dédaignoit pour lui-même, mais il mépriſoit ceux qui s'en faiſoient un mérite. Pour les ſciences qui peuvent ſervir à former un grand roi, rien n'égaloit l'ardeur avec laquelle il s'y appliquoit; & les progrès qu'il y fit ſurpaſſèrent l'attente de ſes maîtres. Tel étoit Alexandre, qui, plus heureux que ſon pere, termina heureuſement la

guerre contre les Perses, qui étoit le but où tendoient les desseins de Philippe.

RÉFLEXIONS.

1. Il est des vertus pour tous les états. Celles d'un prince doivent être autant élevées au dessus de celles des particuliers, qu'ils sont élevés eux-mêmes par leur rang: il arrive même que ce qui seroit une vertu dans une personne privée devient un excès chez un prince. Quel soin doivent donc apporter ceux qui sont chargés de l'éducation des personnes illustres pour leur inspirer les vertus de leur rang.

2. Philippe met toute son application à former son fils; il ne croit point s'abaisser en écrivant à Aristote pour le prier de se charger du soin d'élever Alexandre. Quelle leçon pour les princes, qui, dans le choix qu'ils font des maîtres destinés à élever leur enfans, ne consultent que leur inclinations, leur caprice, ou qui se laissent entraîner par une brigue, qui met à cette place importante des gens qui n'ont pour tout mérite qu'une passion déméfurée de s'avancer.

3. Loin d'envier la place de gouverneur d'un prince, il faut une vertu supérieure pour s'exposer aux désagrémens qu'elle produit. L'élève, environné de lâches adulateurs, aime rarement un Mentor judicieux, qui, loin de flatter ses passions, d'encenser ses vices, s'applique à lui donner la con-

noiſſance de ſoi-même. Pour gagner l'amitié de l'élève, & s'attirer la reconnoiſſance des parens, il n'eſt ſouvent d'autre moyen que celui de s'en rendre indigne.

4. *N'as-tu point de honte de chanter ſi bien*, diſoit Philippe à ſon fils. Eſt ce donc qu'il eſt honteux d'exceller dans les exercices auxquels on s'applique? Ce n'eſt point là la penſée de Philippe; un prince, comme le reſte des hommes, doit s'appliquer à faire parfaitement tout ce qu'il fait; mais quels que ſoient ſes progrès, il ſe rendroit ridicule, s'il ſe piquoit de l'emporter ſur les maîtres de l'art. Il doit effleurer les ſciences agréables, pour ſe donner entiérement aux ſciences utiles. Philippe ne reprochoit à ſon fils de chanter trop bien, que parcequ'il ſuppoſoit qu'il avoit employé à cette étude un tems conſidérable, qu'il auroit pu mettre à profit pour des études plus profitables. Alexandre, encore enfant, mépriſoit les amuſemens puériles, & ceux qui vouloient lui en inſpirer le goût. Un homme qui s'étoit exercé à faire paſſer des pois dans un trou fort étroit, où il les jetoit d'aſſez loin, vint faire parade de ſon adreſſe devant le jeune prince, & ſe flattoit d'une bonne récompenſe; mais il fut bien deçu dans ſon eſpérance, car Alexandre, ſans daigner le regarder, lui fit donner pour toute gratification un boiſſeau de pois. Que les jeunes princes apprennent de cet exemple,

qu'il n'est point pour eux d'enfance, & que la raison chez eux doit prévenir sa saison ordinaire : qu'ils fassent sentir avec une noble fierté à ceux qui se veulent rendre considérables auprès d'eux par des bagatelles ; qu'ils leur fassent sentir, dis je, qu'un pareil dessein les deshonore ; qu'ils s'en tiennent offensés, & qu'on ne peut leur faire la cour, qu'en leur procurant des amusemens utiles & dignes de leur rang.

Traits à raconter.

1. *Histoire de l'embrasement du temple de Diane.* 2. *Froides réflexions à ce sujet.* 3. *Parole d'Alexandre au sujet des conquêtes de Philippe.* 4. *Sage conduite d'Alexandre avec les ambassadeurs du roi de Perse.* 5. *Application de Léonidas pour empêcher Alexandre de s'accoutumer à la molesse.* 6. *Reconnoissance d'Alexandre pour Aristote.* 7. *Avidité d'Alexandre pour les sciences poussée à l'excès.* 8. *Sa passion pour les ouvrages d'Homere.* 9. *Il dompte Bucephale.*

Leçon II.

L'an du monde 3649.

D. Quels furent les premiers soins d'Alexandre devenu roi ?

R. Ce fut de rendre les derniers devoirs à son père & de venger sa mort.

D. Qu'arriva-t-il au commencement du regne d'Alexandre ?

R. Les Barbares que ſon père avoit ſoumis ſe révolterent, & la Grece penſa à ſecouer le joug.

D. Qui animoit les Grecs contre Alexandre ?

R. Démoſthene, qui fut toujours ennemi du fils, comme il l'avoit été du père.

D. Que fit d'abord Alexandre ?

R. Il marcha contre les Barbares, qu'il vainquit.

D. Que fit-il enſuite ?

R. Il revint en Grece, & gagna une grande bataille contre les Thébains.

D. Quelle fut la ſuite de cette victoire ?

R. Thebes fut détruite & les Grecs conſternés ſe ſoumirent.

D. Quel avantage Alexandre retira-t-il de leur ſoumiſſion ?

R. Il ſe fit nommer généraliſſime des Grecs, pour paſſer en Aſie.

Alexandre, en montant ſur le trône, ſe vit environné d'ennemis que ſa grande jeuneſſe excitoit à combattre contre lui. Les Barbares que ſon pere avoit ſoumis ſe révolterent : les Grecs, animés par Démoſthene, qui traitoit ce prince d'enfant, ſe diſpoſerent à ſecouer le joug, & l'orateur, pour pouvoir le faire plus ſûrement, n'épargna rien pour ſuſciter de nouveaux embarras à Alexandre. Dans cette vue, il écrivit à Attalus, oncle de Cleopatre, & l'exhorta à

faire révolter les troupes qui étoient en Asie. Celui-ci ne demandoit pas mieux; mais, sachant qu'il étoit suspect au jeune roi, il vouloit commencer pas regagner sa confiance, en lui envoyant les lettres de Démosthene; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fut assassiné par un des confidens d'Alexandre, ce qui rétablit le calme dans l'armée, & étouffa les semences de division.

Les amis d'Alexandre, voyant tant d'ennemis conjurés contre lui, lui conseillerent de donner quelque chose aux circonstances présentes, d'adoucir les Barbares & d'amuser les Grecs; mais ce prince jugea sagement que toute la gloire de son regne dépendoit de ces commencemens, & que, s'il mollissoit, il ne feroit qu'augmenter l'audace de ses ennemis. Il fonda donc l'espérance de son salut sur son courage, & sur la promptitude avec laquelle il attaqueroit ses ennemis. Il sembla voler contre les Barbares, & l'on fut surpris en Grece de le voir revenir victorieux en moins de tems qu'il sembloit n'en falloir pour aller jusqu'aux ennemis. Les Thébains avoient commencé la révolte, en égorgeant une partie de la garnison Lacédémonienne; ce fut contre eux qu'il tourna ses armes victorieuses. Les Thébains combattirent en désespérés, ce qui ne les empêcha pas d'être vaincus. On examina ensuite quel traitement on devoit faire à cette ville rebelle. Les avis du

conseil furent partagés ; mais, Alexandre voulant faire un exemple capable de contenir les autres villes Grecques, Thebes fut détruite, & ses habitans vendus comme esclaves. Toute la Grece frémit à cette nouvelle ; on ne songea plus qu'à désarmer Alexandre à force de soumissions, & la ville d'Athènes lui envoya des ambassadeurs, du nombre desquels étoit Démosthene. Heureusement pour cet orateur qu'il s'arrêta en chemin, n'osant se présenter devant Alexandre, car ce jeune prince demanda qu'on le lui livrât avec neuf autres orateurs. Démade, dont nous avons parlé dans l'histoire de Philippe, s'offrit à faire prendre au jeune roi des sentimens plus modérés. Il y réussit, & Alexandre se contenta de l'exil d'un seul orateur, qui se retira chez les Perses ; il fit même beaucoup d'honnêtetés aux Athéniens, voulant les gagner, pour ne rien laisser derriere lui qui pût le troubler dans l'entreprise qu'il avoit formée contre les Perses. Tout étant tranquille, il indiqua une assemblée générale, où il se fit nommer, comme son père, généralissime des Grecs, & ne pensa plus ensuite qu'aux préparatifs de son voyage.

Les Thébains, qui échapperent à l'esclavage, trouverent chez les Athéniens un asyle & toutes sortes de secours, car ce peuple généreux ne voyoit plus d'ennemis chez des voisins dans l'adversité.

RÉFLEXIONS.

1. Alexandre penſoit ſagement que tout dépend des commencemens. Un prince qui commence à régner doit ſe perſuader que les yeux de toute la terre ſont fixés ſur lui, & qu'on tirera de ſes premieres actions des prognoſtics pour le reſte de ſa vie. Si malheureuſement il commence mal, il laiſſe dans tous les eſprits des impreſſions déſavantageuſes, qu'il lui ſera preſque impoſſible de détruire dans la ſuite.

2. Si Alexandre eut ſuivi les timides conſeils que lui donnoient ſes courtiſans, il eut vu à chaque inſtant croître le nombre de ſes ennemis. Sa fermeté & ſon courage aſſurerent le repos de ſon regne. Rien n'importe plus à un prince, que de convaincre ſes ſujets & ſes ennemis qu'il eſt inacceſſible à la crainte. Toujours prêt à céder aux loix, il ne doit plier que pour elles ; &, ſi le bien public demande qu'il ſe relâche de ſa fermeté, il faut qu'on connoiſſe qu'il cede par choix, par amour pour ſes peuples, & jamais parcequ'on pourroit l'y forcer. Dans le premier cas, ſes ſujets admirent ſa bonté, qui produit néceſſairement leur reconnoiſſance ; dans le ſecond, ils mépriſent ſa foibleſſe, & ſe croient diſpenſés de la gratitude, pour des bienfaits qu'ils ne croient pas volontaires.

3. Admirons la généroſité des Athéniens

envers les Thébains. Ils cessent de les regarder comme ennemis, aussi-tôt qu'ils sont malheureux. Il n'y a qu'un cœur lâche qui puisse accabler un ennemi humilié. Et la seule vengeance qu'une ame noble en puisse prendre est de le forcer par ses bienfaits à rougir du mal qu'il a cherché à lui faire.

Traits à raconter.

1. *Réponse impudente des ambassadeurs des Barbares.* 2. *Alexandre ne répond aux invectives de Démosthene, qu'en démentant par ses actions ce que cet orateur disoit contre lui.* 3. *Egards d'Alexandre pour la famille de Pindare, poëte celèbre.* 4. *Courage de Timocléa, dame Thébaine. Alexandre lui rend la liberté.* 5. *Démosthene se sert d'une fable, pour empêcher les Athéniens de livrer leurs orateurs à Alexandre.* 6. *Insolence des Thébains avant de perdre la bataille.*

LEÇON III.

D. QUE fit Alexandre avant de passer en Asie?

R. Il prit conseil de ses principaux officiers sur cette entreprise.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il mit ordre à ses affaires, & nomma, pour gouverner la Macédoine, un seigneur nommé Antipater.

D. Que fit-il immédiatement avant ſon départ?

R. Il donna une fête en l'honneur des Muſes.

D. Que lui arriva-t-il pendant cette fête?

R. Il vit en ſonge un homme vénérable, qui lui commandoit de paſſer en Aſie, & lui promettoit la victoire de la part de Dieu.

D. En quel lieu ſe paſſa la premiere action entre les Grecs & les Perſes?

R. Dans la Phrygie, au paſſage du Granique.

D. Ce paſſage étoit-il dangereux?

R. Oui; &, ſans Clitus, Alexandre y auroit perdu la vie.

D. Qui demeura victorieux?

R. Alexandre, qui mit en fuite les Perſes.

D. Que fit Alexandre après ſa victoire?

R. Il honora la mémoire de ceux qui avoient péri dans le combat, & déchargea leurs familles des tributs.

D. Quelle année ſe paſſa cette action?

R. L'an du monde 3670.

A peine Alexandre ſe vit-il revêtu du titre de généraliſſime des Grecs, qu'il réſolut de faire des actions dignes du poſte dont il venoit de ſe charger. Cependant quelque grande que fût ſon ardeur, il voulut prendre l'avis de ſes principaux officiers, dont le plus grand nombre paſſoit ſoixante ans, & avoit appris la guerre ſous Philippe. Tous furent

d'accord sur la guerre des Perses, & le jeune roi prépara tout pour son départ; mais pour affermir le courage de ceux qui le suivoient & leur faire voir qu'il comptoit marcher à une victoire certaine, il leur distribua tout son bien, & ne prit de provisions que pour un mois, car il disoit qu'on n'en manqueroit par sur les terres ennemis. Après avoir passé l'Hellespont, il vint à Ilion, honora le tombeau d'Achille, & marcha contre les ennemis qui l'attendoient au passage du Granique. Memnon le Rhodien, l'un des meilleurs généraux de roi de Perse, avoit été d'avis de faire le dégât dans la Phrygie & même de ne point épargner les villes. Ce conseil, s'il eut été suivi, suffisoit pour perdre Alexandre, qui ne pouvoit se soutenir que pas des victoires continuelles dans un pays ennemi; mais le satrape qui gouvernoit la Phrygie dit qu'il ne consentiroit jamais à voir détruire sa province. Et l'armée des Perses, comme je l'ai dit, s'étoit retranchée sur le bord du Granique. Alexandre passa ce fleuve à la vue des ennemis, quoique leur cavalerie, qui étoit plus nombreuse que la sienne, fit les plus grands efforts pour lui empêcher le passage. Le roi de Macédoine dans cette occasion courut un grand risque, & dût son salut à Clitus. Demeuré maître du champ de bataille, il fit faire par Lysippe, fameux sculpteur, les statues en bronze de vingt cinq cavaliers des

compagnies royales, qui avoient été tués à la premiere attaque, & fit dresser un tombeau au reste des soldats. Il visita les blessés, leur demanda leur nom, & leur permit de lui raconter les prouesses qu'ils avoient faites. Pour marquer son estime aux Athéniens, il leur envoya trois cents boucliers des dépouilles des ennemis, & par une modestie bien louable il voulut associer les Grecs à l'honneur de sa victoire. Ainsi il fit mettre sur le reste du butin cette inscription: *Alexandre, fils de Philippe, & les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les Barbares qui habitent l'Asie.* Quant aux habits, aux riches étoffes, & autres choses qui ne servent qu'au luxe, il les envoya à sa mère, au moins pour la plus grande partie.

Réflexions.

1. Il est nécessaire que ceux qui sont à la tête des affaires sachent, quand il le faut, perdre une partie pour sauver le tout. Si l'on eut suivi le conseil de Memnon, l'armée d'Alexandre eut été en danger de périr faute de vivres; mais l'avarice du gouverneur de la Phrygie fit mépriser ce sage conseil; & ce satrape risqua l'empire de son maître, plutôt que de voir ruiner une province dont il tiroit de gros revenus.

2. C'est une connoissance bien nécessaire à un prince que celle du cœur de l'homme,

& le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savoit que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, & à ne faire sentir sa puissance aux autres que par ses bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui, & on lui est autant de fois attaché, & par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime & qu'on en reçoit.

3. Faut-il s'étonner de l'ascendant qu'Alexandre prit sur ses soldats, des travaux qu'ils essuyerent à sa suite? Chacun d'eux travailloit avec ardeur pour la gloire d'un maître qui n'étoit point jaloux de la sienne, qui ne demandoit que de se les associer. Un soldat se croit bien payé de tous ses travaux quand il voit son général aimer à s'en instruire. Si ceux qui commandent savoient mettre à profit cette sensibilité du subalterne, ils verroient se former sous leurs yeux une pépiniere de héros. L'amour-propre n'est pas moins vif chez le soldat que chez l'officier, il faut que ce dernier sache le mettre en œuvre. Et rien de plus propre à décourager le soldat, que les mépris, les mauvais traitemens, ou l'oubli, que ses chefs font de lui.

Traits à rapporter.

1. *Un philosophe sauva la ville de Lamp-*

ſaque par ſa préſence d'eſprit. 2. *Belle réponſe de Perdiccas à Alexandre.*

Leçon IV.

D. Qui régnoit en Perſe lorſque Alexandre y porta la guerre?

R. Darius Codoman.

D. Combien a duré la monarchie des Perſes?

R. Deux cents neuf ans.

D. Combien a-t-elle eu de rois?

R. Treize.

D. Nommez-les?

R. Cyrus, Cambyſe, le Mage Smerdis, Darius, Xerxès premier, Artaxerxe Longuemain, Xerxès ſecond, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arſès, Darius Codoman.

D. Que fit Alexandre après avoir paſſé le Granique?

R. Il fit la conquête de preſque toute l'Aſie Mineure.

D. Qu'arriva-t-il enſuite?

R. It fut prêt à mourir pour s'être baigné dans le Cydne.

D. Qui le guérit?

R. Son médecin Philippe.

D. Que fit Alexandre après ſa guériſon?

R. Il paſſa le défilé de Cilicie.

La victoire qu'Alexandre avoit remportée

au paſſage du Granique le rendit maître de la ville de Sardes, qui étoit comme le boulevard de l'empire des Perſes du côté de la mer. Il ſe rendit enſuite à Epheſe, où il rétablit le gouvernement, populaire. On avoit commencé à rebâtir le temple de Diane, Alexandre s'offrit d'en faire tous les fraix, pourvu qu'on lui en laiſſât l'honneur, mais les Ephéſiens n'y voulurent point conſentir. Cependant Memnon le Rhodien ſe jeta dans Milet, devant lequel il retint longtems Alexandre. Il ne ſortit de cette place qu'après avoir perdu l'eſpoir de la ſauver, & il ſe jette dans Halicarnaſſe, capitale de la Carie; mais, malgré ſa bravoure, il ne put empêcher Alexandre de s'en rendre maître, ainſi que de toute la Carie, dont il donna le gouvernement à Ada, veuve & ſœur d'Idriée, frère de la fameuſe Artemiſe. Pluſieurs rois de l'Aſie Mineure ſe ſoumirent à Alexandre, entre autres Mithridate, roi du Pont. C'étoit le ſixieme roi de cet empire, fondé du vivant & du conſentement de Darius.

Alexandre, avant de donner des quartiers d'hiver à ſes troupes, permit à ceux qui étoient mariés de retourner auprès de leurs femmes, à condition qu'ils le rejoindroient l'année ſuivante pour commencer la campagne de bonne heure. Avant de joindre Darius, il voulut ſe rendre maître de toutes les villes maritimes;

mais il fut arrêté près de Phaselis. Il falloit passer un défilé, qui, quand la mer est basse, est à sec, mais qui est tout couvert d'eau quand elle est haute. Cependant Alexandre, dont rien ne pouvoit modérer l'impatience, y marcha avec ses troupes tout un jour, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce fut aux environs de ce lieu, qu'il découvrit la trahison d'un de ses sujets, à qui Darius avoit promis une somme immense pour assassiner son roi. Il passa ensuite dans la Phrygie, &, s'en étant rendu maître, il coupa le nœud Gordien qu'il ne put dénouer.

Cependant Darius se préparoit à résister à Alexandre. Memnon lui ayant conseillé de porter la guerre dans la Macédoine, il suivit son avis, & le chargea de cette expédition. Il y a beaucoup d'apparence qu'Alexandre eut été contraint de quitter l'Asie pour défendre son propre pays ; mais la mort du brave Memnon le délivra de ce soin, & Darius fut obligé de renoncer à cette entreprise, parcequ'il n'avoit point de généraux assez habiles pour la conduire. Ce fut par la même raison, que le roi de Perse se détermina à commander lui-même son armée, qui se montoit à quatre, cinq, ou six, cents mille hommes, car les historiens varient fort sur le nombre.

Alexandre, après avoir fait plusieurs autres conquêtes, s'avança vers le pas de

Cilicie. C'étoit un paſſage où il ne pouvoit paſſer que quatre hommes de front, & qui étoit commandé par deux montagnes: il y avoit quelques ſoldats pour le garder, mais en petit nombre, & ils furent bientôt mis en fuite. Alexandre, au ſortir de ce lieu dangereux, ne put s'empêcher d'admirer ſa bonne fortune & l'imprudence de Darius, qui pouvoit, s'il eut fait fortifier ce défilé, l'y faire périr avec toute ſon armée. Il ſe rendit de-là à Tarſe, où les Perſes avoient mis le feu; mais Parmenion y arriva aſſez tôt pour l'éteindre.

A travers de cette ville paſſe le Cydne, dont les eaux ſont très claires & extrêmement froides. Alexandre couvert de ſueur & de pouſſiere, s'y baigna; mais à peine étoit-il dans l'eau, qu'il fut ſaiſi d'un friſſon qui fit craindre pour ſa vie. On ne peut exprimer la conſternation de l'armée, qui ſe voyoit ſans chef, proche de l'armée de Darius. Ce qui augmentoit leur crainte, c'eſt qu'Alexandre ayant renvoyé ſa flotte il ne reſtoit aucun chemin ouvert pour la retraite. Ce prince, ayant repris ſes eſprits, ſe plaignit de ſa mauvaiſe fortune qui le livroit à ſes ennemis. Il guérit pourtant de cette maladie par les ſoins de Philippe, médecin qui l'avoit élevé.

RÉFLEXIONS.

1. Admirons la fidélité de Memnon. Il

ouvre un avis qui pouvoit seul sauver Darius: son avis n'est point suivi ; mais, loin d'écouter le dépit que devoit lui inspirer le mépris qu'on faisoit de ses conseils, il n'en devient que plus fidele à son maître, & meurt en le servant. Combien d'autres, en sa place, se fussent-ils réjouis du mauvais succès de la bataille du Granique, & n'eussent pensé qu'à leur sûreté dans les malheureuses circonstances où se trouvoit alors Darius.

2. Le roi de Perse, dans une armée de quatre cents mille homme au moins, n'osoit compater sur un seul général. Ce n'est point dans un empire despotique qu'il faut chercher de grands hommes. L'asservissement dans lequel on y vit abaisse les courages les plus fermes. L'on y craint l'incapacité du maître, auprès duquel le crime le moins pardonné est un mérite supérieur.

3. On a beaucoup admiré le courage d'Alexandre, qui, avec une poignée d'hommes, entreprend de détrôner un prince aussi puissant que Darius. Si le succès n'eut pas justifié ses démarches, Alexandre eut passé pour un téméraire & un insensé. Mais ce succès le justifie-t-il aux yeux des personnes raisonnables? Non. Il le dut moins à sa valeur qu'à la négligence de son ennemi. Que seroit devenu ce héros, si Darius l'avoit attendu au pas de Cilicie? Ne fondons que rarement nos espérences sur le

peu de capacité de nos ennemis. Un prince surtout est responsable du sang de ses sujets: &, quels que soient les succès, rien ne peut l'excuser s'il l'expose imprudemment.

Traits à raconter.

1. *Réponse d'Alexandre, lorsque la princesse Ada lui envoya des cuisiniers.* 2. *Histoire de la maladie d'Alexandre.*

Leçon V.

D. Quelle est la plus grande faute qu'ait fait Darius dans le cours de cette guerre ?

R. Ce fut de quitter les plaines d'Assyrie, où sa nombreuse cavalerie pouvoit envelopper Alexandre.

D. Il n'attendit donc pas les Grecs dans ces plaines ?

R. Non il s'embarrassa dans des défilés où ses troupes ne firent que l'embarrasser.

D. Dans quel appareil marchoit Darius ?

R. Dans un appareil superbe, traînant après lui ses femmes, ses enfans, & ses concubines.

D. Qui osa donner de bons conseils à Darius ?

R. Carideme, orateur Grec, qu'Alexandre avoit fait bannir.

D. Quelle récompenſe en reçut-il?

R. Darius le fit traîner au ſupplice.

D. Quelle action mauvaiſe fit Darius avant la bataille?

R. Il fit égorger les ſoldats malades, qu'Alexandre avoit laiſſés dans la ville d'Iſſus.

Darius, qui ignoroit la maladie d'Alexandre, attribua la lenteur des ennemis à leur crainte. Ses courtiſans applaudirent à cette penſée, & lui conſeillerent de bien prendre ſes meſures, pour empêcher l'ennemi de s'échapper. Le roi de Perſe, enivré de ſa grandeur, de la magnificence de ſes troupes, dans les habits deſquelles on voyoit briller l'or & les pierreries, du grand nombre d'hommes qu'il traînoit à ſa ſuite, ne balança pas à ſuivre cet avis, malgré les conſeils de Carideme, qui oſa lui faire enviſager combien ceux qu'il alloit combattre étoient redoutables. La mort fut le ſalaire dont ce prince aveuglé paya ſa ſincérité; ce qui n'empêcha pas les autres Grecs, qui étoient à la ſolde de Darius, de lui conſeiller, puiſqu'il vouloit aller à l'ennemi, de ne prendre que l'élite de ſes troupes. Si le roi de Perſe avoit été auſſi cruel que ſes courtiſans, ces Grecs euſſent auſſi payé de leurs vies la fidélité qu'ils avoient pour celui qui étoit actuellement leur maître, mais il rejeta avec horreur la propoſition qu'on lui fit de les égorger. Il agit avec moins d'humanité envers les

malades qu'Alexandre avoit laissés à Issus, car il en fit égorger la plus grande partie, & ne réserva que quelques soldats, auxquels il fit voir ses troupes, pour intimider Alexandre, auquel il les renvoya; mais le héros des Grecs étoit bien éloigné de cette disposition. Il eut d'abord beaucoup de peine à croire que Darius fut assez imprudent pour rendre ses troupes inutiles en cherchant à combattre dans un lieu étroit; mais, quand il fut convaincu de la marche de ce prince, il ne put cacher sa joie, & songea sérieusement à se préparer au combat, après avoir fortifié son camp.

RÉFLEXIONS.

1. On a peine à concevoir, que des princes sensés ayent été capables d'une folie telle qu'étoit celle de mener avec eux une troupe de femmes, de servantes, & d'eunuques. La coutume du pays l'exigeoit; c'en étoit assez pour Darius. Au milieu de ce superbe appareil, qui étoit pour lui seul, ce prince se croyoit grand, & enfloit par cette pompe extérieure l'idée qu'il avoit de lui-même. Réduit à sa juste mesure & à son mérite personnel, qu'il étoit petit! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte, & de qui on ait pu porter un pareil jugem nt.

2. A la guerre, une bonne tête vaut mieux que cent mille bras.

Traits à raconter.

1. *Ordre de la marche de Darius.* 2. *Discours de Carideme.* 3. *Cruauté des conseils des courtisans de Darius.*

Leçon VI.

D. Quels furent les sentimens d'Alexandre la veille de la bataille ?

R. Il ne put se défendre de quelques émotions, mais son courage le rassura.

D. Que fit-il la nuit d'avant le combat ?

R. Il sacrifia pour se rendre les Dieux favorables.

D. En quel lieu se donna la bataille ?

R. Près de la ville d'Issus.

D. Quelles étoient les meilleurs troupes de Darius ?

R. Trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde.

D. Quel fut le succès de la bataille d'Issus ?

R. Les Perses se défendirent d'abord avec courage, mais bientôt ils prirent la fuite.

D. Que devint Darius ?

R. Il se sauva au commencement de la déroute, & quitta ses ornemens royaux.

D. Quelles furent les suites de cette victoire ?

R. Toute la famille de Darius fut faite prisonniere.

D. Où étoient les trésors de Darius ?

R. A Damas : Parménion s'en rendit maître, par la trahison du gouverneur de cette place.

D. Qu'est ce qui acheva de combler Alexandre de gloire ?

R. Le bon traitement qu'il fit à la famille de Darius.

Alexandre n'oublia rien de ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, pour profiter de l'avantage du lieu où se devoit donner la bataille. Les Perses se défendirent d'abord avec assez de courage, & quelques seigneurs Persans firent des prodiges aux yeux de leur roi ; mais cette ardeur ne dura pas longtems ; &, rompus de tous côtés par les Grecs, les Perses ne penserent plus qu'a la fuite. Il en périt alors plus que dans la bataille, la plûpart étant écrasés dans les défilés qu'il falloit passer, & d'ailleurs la cavalerie qui les poursuivoit en fit un horrible carnage. Darius se sauva dès le commencement de la déroute ; &, pour le faire avec plus de sûreté, il jeta les marques de sa dignité. Quelque desir qu'eût Alexandre de se saisir du roi de Perse, il ne voulut le poursuivre qu'après avoir achevé de vaincre. Ayant perdu l'espérance de le joindre, il revint à son camp, & donna un festin aux principaux officiers. Le festin fut troublé par des cris effroyables : &, le roi s'étant informé d'où

ils provenoient, apprit que la mère, l'épouſe, & les filles, de Darius, le croyant mort, le pleuroient à la maniere des Perſes. Il les fit raſſurer ; &, dans la viſite qu'il leur rendit lui-même, il n'oublia rien pour adoucir leurs malheurs. Mais après cette premiere viſite il ne les vit plus, pour ne point s'expoſer à la tentation, & ménager la réputation des princeſſes.

Reflexions.

1. Combien de fois une armée victorieuſe s'eſt-elle vue arracher la victoire des mains, pour avoir ſuivi ſon ardeur dans la pourſuite des fuyards ! Alexandre & tous les grands hommes qui l'ont ſuivi ont ſu ſe préſerver de cet écueil. C'eſt dans la proſpérité & dans la victoire que l'on doit ſurtout veiller ſoi-même, pour conſerver le ſang-froid dont on a beſoin pour en profiter.

2. Les princes trouvent moins d'amis que les autres dans leurs diſgraces. On n'étoit attaché qu'à leur grandeur, on ne penſoit qu'aux graces qu'ils pouvoient diſpenſer ; on les trahit & on les abandonne ſitôt qu'on ne les croit plus en état de faire du bien. Et le traitre qui livra à Parménion les tréſors de Darius & les principales familles des Perſes n'a eu que trop d'imitateurs.

3. Admirons la retenue d'Alexandre à la fleur de ſon âge, la crainte qu'il a de ſa

propre foiblesse : & apprenons de lui que l'on ne peut conserver sa vertu qu'en fuyant le danger.

Traits à raconter.

1. *Histoire de la visite qu'Alexandre fit aux princesses de Perse.* 2. *Trahison du gouverneur de Damas.*

Leçon VII.

D. Que devint Darius après sa défaite ?

R. Il ramassa les débris de son armée, qui ne monterent qu'à quatre mille hommes, & mit l'Euphrate entre lui & son vainqueur.

D. Que fit alors ce malheureux prince ?

R. Il eut l'imprudence d'écrire une lettre arrogante à Alexandre.

D. Quels fruits Alexandre retira-t-il de sa victoire ?

R. Plusieurs villes, entre lesquelles étoit Sydon, lui ouvrirent leurs portes.

D. Qui étoit alors roi de Sydon ?

R. Un nommé Strabon, à qui Alexandre ôta la couronne, parcequ'il s'étoit déclaré pour Darius.

D. Qui porta les Sydoniens à se soumettre à Alexandre ?

R. La haine qu'ils conservoient contre les Perses, parcequ'Ochus avoit autrefois détruit leur ville.

D. Qui fut roi à la place de Strabon ?

R. Abdolonime, qui étoit du ſang royal, mais fort pauvre.

La mauvaiſe fortune de Darius ne fut pas capable de détruire l'orgueil dans lequel il avoit été nourri. Il écrivit une lettre à Alexandre, qui convenoit bien mal à l'état préſent de ſes affaires. Il porta même l'arrogance juſqu'à lui refuſer le titre de roi. Alexandre, juſtement piqué d'une fierté ſi déplacée, lui fit une réponſe encore plus haute, dans laquelle il l'accuſoit d'avoir fait aſſaſſiner ſon père Philippe, & d'avoir mis ſa tête à prix. Il lui offroit pourtant de lui rendre ſa famille ſans rançon, s'il vouloit ſe préſenter à lui comme ſuppliant. Il finiſſoit la lettre par ces paroles : *Au reſte, quand vous m'écrirez, ſouvenez vous que vous écrivez non ſeulement à un roi, mais auſſi à votre roi.*

Cependant les villes voiſines s'empreſſerent à reconnoître Alexandre. Les Sydoniens ſurtout furent des premiers, pour ſe venger des maux que leur avoit fait Ochus. Ce fut dans cette ville qu'on trouva deux hommes aſſez dignes du trône, pour refuſer d'y monter contre les loix, & ce fut en ce lieu qu'on vit un homme, qui n'avoit d'autres biens que ſes vertus, paſſer ſans ſe méconnoître de la condition de jardinier à celle de roi.

RÉFLEXIONS.

1. Combien la mauvaiſe éducation a-t-elle de force, puiſqu'elle l'emporte ſur les ſages leçons que donne l'adverſité ! Ceux qui ignorent en quoi conſiſte la grandeur d'ame, y ſubſtituent la hauteur, & ne voient pas qu'ils ne font que ſe rendre plus mépriſables par une fierté à contre-tems.

2. C'eſt bien mal connoître ſes intérêts, que de maltraiter un ennemi vaincu ; on le rend, par-là, irréconciliable. Si le roi Ochus eut traité les Sydoniens vaincus avec bonté, ils euſſent joints leurs forces avec celles des habitans de Tyr, & peut-être euſſent-ils arrêté les conquêtes d'Alexandre. Que nos bons traitemens déſarment nos ennemis, ou du moins n'augmentons pas leur haine, & n'autoriſons point leur méchanceté par notre exemple.

Traits à raconter.

1. *Modération des deux frères à qui Epheſtion offre la Couronne.* 2. *Ce que c'étoit qu'Epheſtion ; amitié d'Alexandre pour lui. Abdolonime eſt choiſi pour roi. Il eſt preſenté à Alexandre ; ſa réponſe à ce prince.*

LEÇON VIII.

D. QUELLE ville en Phénicie n'étoit pas ſoumiſe à Alexandre ?

R. La ville de Tyr, qu'on nommoit la reine de la mer.

D. De quoi se vantoient les Tyriens ?

R. D'avoir inventé la navigation.

D. Quelle étoit la situation de cette ville ?

R. Elle étoit dans une île séparée du continent par un petit bras de mer, où l'on voyoit de fréquentes tempêtes.

D. Que firent les Tyriens à l'approche d'Alexandre ?

R. Ils lui envoyerent des ambassadeurs, & des rafraîchissemens.

D. Que leur demanda ce prince ?

R. D'entrer dans leur ville pour offrir un sacrifice à Hercule : mais les Tyriens lui en refuserent l'entrée.

D. Que fit Alexandre pour se venger de ce refus ?

R. Il assiégea leur ville & s'en rendit maître, après des travaux incroyables.

D. Comment se défendirent les Tyriens ?

R. Ils se firent tuer plutôt que de demander quartier.

D. Combien les Sydoniens en sauverent-ils ?

R. Quinze mille.

D. Comment Alexandre usa-t-il de sa victoire ?

R. Il fit crucifier deux mille habitans sur le rivage.

D. Où les Tyriens avoient-ils envoyé leurs femmes & leurs enfans avant le siege ?

R. Chez les Carthaginois.

D. Qui avoit prédit la désolation de Tyr?

R. Le prophete Isaïe.

L'heureuse situation de la ville de Tyr, la commodité de ses ports, y attiroit le commerce de toutes les parties du monde. Le caractère des Tyriens ne contribuoit pas peu à cette affluence; ils étoient laborieux, affables aux étrangers, & l'on trafiquoit dans leurs ports avec toute sorte de sûreté. Cette ville possédoit des richesses immenses, & fournissoit à Darius un grand nombre de vaisseaux. Cependant, lorqu'Alexandre approcha, les Tyriens lui envoyerent des rafraîchissemens. Ils vouloient bien avoir ce prince pour ami, mais non pas pour maître: ainsi ils lui refuserent l'entrée de leur ville, où il vouloit, disoit-il, sacrifier à Hercule. Alexandre, vivement piqué, résolut de se venger, mais la difficulté de l'entreprise obligea ce prince à tenter d'abord les voies de la douceur, d'autant plus qu'il avoit peu de vaisseaux. Il envoya donc des ambassadeurs à Tyr pour traiter d'accommodement; mais ils furent massacrés, & on jeta leurs corps par dessus les murailles. Ce traitement indigne porta la colere d'Alexandre au plus haut point, & il ne pensa plus qu'à faire construire une chaussée qui joignît le continent à l'île. Cet ouvrage commençant à sortir de l'eau, les Tyriens construisirent une machine, avec laquelle ils mirent

le feu aux tours qu'on avoit élevées sur la chaussée ; &, pour empêcher les Macédoniens de l'éteindre, ils leur lançoient des traits enflammés, qui les forçoient à se jeter dans la mer ; mais les Tyriens les poursuivoient dans les esquifs. Ils se retirerent enfin, & l'on répara ce qui étoit brûlé : mais, lorsque l'ouvrage touchoit à sa fin, il survint une tempête qui l'abîma tout entier. Tant de malheurs ne rebuterent point Alexandre : il rassembla une flotte, &, après avoir désespéré plusieurs fois de réussir, il prit la ville. On peut regarder Tyr comme le tombeau de la vertu d'Alexandre. Le prince humain disparut, & l'on ne vit plus en lui qu'un tigre alteré de la soif de se venger. Sa modération fit place à un orgueil, que la plus légere résistance irritoit jusqu'à la fureur. Et, si l'on reconnoît en lui quelque reste de ses vertus, on doit les attribuer à la bonté de l'éducation qu'il avoit reçue, qui, telle qu'elle soit, laisse toujours des impressions presque ineffaçables.

Réflexions.

1. Que n'en coûte-t-il pas aux Tyriens, pour avoir suivi les mouvemens d'une colere aveugle, qui les porta à violer le droit des gens. N'agissons jamais dans le tems où nous sommes agités de quelques passions violentes : elles ne donnent jamais que de mauvais conseils ; &, lorsqu'on s'y aban-

donne, on s'expose à éprouver les plus cuisans répentirs.

2. Il est peu d'ames à l'épreuve d'une prospérité trop soutenue. Nous en voyons un triste exemple en la personne d'Alexandre. La continuïté de ses succès lui persuade qu'on ne peut lui resister sans être criminels. Evitons cet écueil ; &, dans le tems où la fortune semble prendre à tâche de nous combler de ses faveurs, n'oublions jamais son inconstance & préparons-nous à l'éprouver sans trouble.

Traits à raconter.

1. *Histoire du siege de Tyr.* 2. *Superstition des Tyriens par rapport à une statue d'Apollon.* 3. *Humanité des Carthaginois pour les femmes & les enfans de Tyr. Il faut ici expliquer aux éleves, ce que c'est que le droit des gens.*

LEÇON IX.

L'an du monde 3673.

D. QUE fit Darius pendant le siege de Tyr ?

R. Il écrivit une seconde lettre à Alexandre, pour le porter à faire la paix ; mais elle fut inutile.

D. Où fut Alexandre après le siege de Tyr ?

R. Il marcha contre Jérusalem, pour détruire cette ville.

D. Pourquoi étoit-il irrité contre les Juifs ?

R. Parcequ'ils lui avoient refuſé des vivres.

D. Pourquoi les Juifs ne voulurent-ils pas lui fournir des vivres ?

R. Parcequ'ils avoient fait ſerment de fidélité à Darius.

D. Les Samaritains avoient-ils ſuivi l'exemple des Juifs ?

R. Non, ils s'étoient ſoumis à Alexandre & lui avoient fourni des troupes.

D. Qu'arriva-t-il lorſqu'Alexandre approcha de Jéruſalem ?

R. Il ſe proſterna devant le grand prêtre, qui étoit venu au-devant de lui.

D. Pourquoi cela ?

R. C'eſt qu'il reconnut ce grand prêtre pour celui qui lui étoit apparu avant ſon départ pour l'Aſie, & lui avoit promis la victoire.

D. Que fit enſuite Alexandre ?

R. Il entra dans Jéruſalem, & ſacrifia à Dieu.

D. Quelle grace fit-il aux Juifs ?

R. Il leur permit de vivre ſuivant leurs loix, & les exempta de tribut la ſeptieme année.

D. Comment en uſa-t-il avec les Samaritains.

R. Il leur parla avec bonté, mais ils n'eurent point d'exemption.

Les Tyriens, abſolument appliqués au

commerce, négligeoient l'agriculture, & tiroient leurs grains de Judée, de Samarie, & de Galilée. Alexandre s'adressa à ces peuples pour avoir des vivres, mais les seuls Samaritains se soumirent à lui, & les Juifs ne crurent pas pouvoir suivre cet exemple, pendant la vie de Darius, auquel ils avoient prêté serment de fidélité. Alexandre, à qui son orgueil persuadoit que tout devoit plier devant lui, conserva un vif ressentiment contre une nation qui osoit lui résister, &, après avoir vaincu les Tyriens, il s'achemina vers Jérusalem, déterminé à la traiter comme Tyr. Le grand prêtre, instruit de sa venue & de ses desseins, se prosterna devant le Seigneur ; qui, touché des larmes de son peuple, apparut au grand prêtre, lui commanda de faire joncher toutes les rues de fleurs, d'ouvrir les portes de la ville, & d'aller au devant d'Alexandre, acompagné des prêtres & des Levites, tous revêtus de leurs habits pontificaux, l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre du vainqueur, parcequ'il les protégeoit.

Le grand prêtre obéit avec confiance aux ordres du Tout-Puissant, & fut au devant d'Alexandre, suivi d'un grand nombre de Juifs vêtus de blanc. Aussitôt qu'Alexandre eut apperçu le grand prêtre, sa colere s'évanouït ; il se prosterna jusqu'en terre, & adora le nom de Dieu qu'il portoit écrit sur son front. Les Samaritains, les Tyr-

iens, qui haïssoient les Juifs, furent consternés à cette vue, & les courtisans, saisis d'étonnement, avoient peine à en croire leurs yeux. Parménion demanda au roi, pourquoi il adoroit le grand prêtre, lui qui étoit adoré de tout le monde? "Ce n'est "pas lui que j'adore, reprit Alexandre, "mais le Dieu dont il est le ministre. Car "lorsque j'étois à Dye, occupé des moyens "de conquérir l'Asie, ce même homme "que vous voyez, revêtu des mêmes habits, "m'apparut, & m'ordonna de la part de "son Dieu de passer avec assurance l'Hellespont, & d'aller hardiment contre mes "ennemis, que je vaincrois, puisqu'il marcheroit à la tête de mon armée." Après ces paroles, Alexandre embrassa le grand prêtre & entra dans Jérusalem au bruit des acclamations du peuple, qui prioit le Seigneur de le combler de bénédictions. Alors le grand prêtre lui fit voir les prophéties de Daniel, qui annonçoient sa grandeur & la destruction de l'empire des Perses & des Medes. Alexandre, ravi d'admiration, permit aux Juifs de lui demander des graces. Ils se bornerent à la permission de vivre selon la loi de Dieu, & le prierent de les exempter de tous tributs la septieme année, parcequ'alors il ne leur étoit point permis de cultiver la terre. Les Samaritains se flatterent d'obtenir les mêmes faveurs d'un prince auquel ils s'étoient soumis volo-

tairement. Ils le conjurerent de vouloir facrifier dans leur temple, comme il l'avoit fait dans celui de Jérufalem ; mais ce prince s'en excufa, fur ce que fes affaires l'appeloient en Egypte ; & comme il s'informa s'ils étoient Juifs, pour favoir s'il devoit les exempter du tribut la feptieme année ; leur réponfe ambigue fit naître fes foupçons, & il remit à un autre tems l'examen de cette affaire.

Reflexions.

1. Qu'il eft glorieux aux Juifs de refter fideles à Darius dans le tems que fes autres fujets l'abandonnent ! Le propre de la religion eft d'infpirer la fidélité, & les princes ne doivent guere compter fur celle de ceux qui font gloire de paffer pour impies.

2. Faifons toujours ce que nous devons, fans craindre les mauvais fuccès que peuvent produire la fidélité à remplir nos dévoirs. Il eft beau à toute une nation de fe facrifier pour garder fes fermens. Quand il fera queftion de nous expofer à quelques pertes pour obéir à la loi de Dieu, fouvenons-nous qu'il n'abandonne jamais ceux qui le fervent, & apprenons de l'exemple des Juifs à mettre notre confiance en celui qui difpofe du cœur des hommes & qui fait produire à fon gré des miracles pour la confervation de ceux qui lui font fideles.

Traits à raconter.

1. *Histoire du schisme des Samaritains.* 2. *Réponse d'Alexandre à Ephestion, qui lui conseilloit d'accepter les propositions de Darius.* 3. *Lettre de Darius & réponse d'Alexandre.* 4. *Alexandre s'expose à un grand danger pour ne point abandonner son gouverneur.*

LEÇON X.

D. Où fut Alexandre au sortir de Jérusalem?

R. Il fit le seige de la ville de Gaza, par où il falloit passer pour aller en Egypte.

D. Qui défendoit cette place?

R. Bétis, eunuque de Darius, qui soutint le siege pendant deux mois.

D. Quel traitement lui fit Alexandre?

R. Après lui avoir fait percer les talons, il le fit attacher à un char & traîner autour de la ville.

L'an du monde 3673.

D. Que firent les Egyptiens à l'approche d'Alexandre?

R. La haine qu'ils avoient contre les Perses les engagea à se soumettre sans combattre.

D. Où fut ensuite Alexandre?

R. Au temple de Jupiter Ammon.

D. Quel étoit son dessein ?

R. De se faire reconnoître par les prêtres fils de Jupiter.

D. Que fit Alexandre en chemin ?

R. Il fit commencer une ville, nommée Alexandrie.

D. Que firent les prêtres à l'arrivée d'Alexandre ?

R. Ils l'assurerent que Jupiter le reconnoissoit pour son fils, & lui promirent l'empire du monde.

Alexandre, avant de passer en Egypte, fut obligé de faire le siege de la ville de Gaza. Bétis, qui la défendit pendant deux mois, y fit des prodiges de valeur ; mais Alexandre, au lieu d'admirer & de récompenser sa fidélité, le traita avec une cruauté sans exemple, & fit passer au fil de l'épée dix mille des habitans. Alexandre prétendit justifier sa conduite par celle d'Achille, qui fit traîner le corps mort de Hector autour des murailles de Troye: mais il enchérit sur cette barbarie, car il fit le même traitement à Bétis qui vivoit encore. Il marcha ensuite vers l'Egypte, dont la conquête ne lui coûta pas une goutte de sang. Ochus, dont nous avons déja parlé, avoit tué publiquement le dieu Apis. Depuis ce tems, les Egyptiens, pleins d'horreur pour les Perses, souhaitoient ardem-

ment de secouer leur joug, & saisirent avec joie l'occasion de changer de maître.

La lecture des poësies d'Homere, qui avoient inspiré à Alexandre le traitement barbare dont il usa envers Bétis, produisit encore d'autres mauvais effets. Alexandre, voyant que le poëte donnoit au plus grand nombre de ses héros une naissance divine, voulut aussi se procurer un semblable avantage. Il partit donc pour aller visiter le temple de Jupiter Ammon, après avoir fait savoir aux prêtres de ce Dieu ce qu'il attendoit de leur complaisance. Il falloit pour arriver à ce temple traverser un désert brûlant, où l'on risquoit d'être enseveli dans le sable; mais rien de tout cela ne put détourner Alexandre de cette folle entreprise. Son armée souffrit beaucoup dans le chemin, surtout de la soif, & peut-être y eut-elle péri, si une pluie qui survint fort à propos ne lui eut donné du soulagement. Les prêtres de Jupiter vinrent au devant d'Alexandre, & lui déclarerent que Jupiter le reconnoissoit pour son fils. Il les combla de présents, en fit de magnifiques au temple, & depuis ce tems il prit toujours la qualité de fils de Jupiter.

Réflexions.

1. Rien n'est d'une si grande conséquence que le choix des livres qu'on met entre les mains des jeunes gens. L'impression qu'ils reçoivent de leurs premieres lec-

tures ne s'efface presque jamais. Alexandre, avide de gloire, croit marcher sûrement à l'immortalité en imitant les héros chantés par Homere. On peut donc accuser ce poëte des excès du prince : si Homere lui avoit présenté des modeles vertueux, Alexandre n'eut rien épargné pour leur ressembler.

2. Le but d'un poëme doit être d'instruire en amusant. Je ne puis donc être du sentiment général, par rapport aux ouvrages du poëte Grec. Il a chanté la colere d'Achille, que ne chantoit-il les vertus de quelqu'autre héros? Il valoit mieux demeurer dans le silence, que d'exalter des hommes féroces, plus semblables à des bêtes sauvages qu'à des créatures raisonnables.

Traits à raconter.

1. *Olympias raille avec esprit de la vanité de son fils. Alexandre envoyé de l'encens à son Gouverneur, & pourquoi.* 2. *Histoire du culte qu'on rendoit à Jupiter Ammon.* 3. *Description de son temple, & de son idole.*

LEÇON XI.

D. Où fut Alexandre après s'être assuré de l'Egypte?

R. Il marcha vers l'orient, pour tâcher de joindre Darius.

D Qu'apprit-il en passant par la Palestine?

R. Que les Samaritains avoient brûlé dans sa maison le gouverneur de ce pays.

D. Comment Alexandre punit-il les Samaritains ?

R. Il fut mourir les plus coupables, chassa les autres de Samarie, y mit des Macédoniens, & donna les terres des condamnés aux Juifs.

L'An du monde 3674.

D. Quelle nouvelle reçut ensuite Alexandre ?

R. La mort de la femme de Darius, à laquelle il fit faire de magnifiques funérailles.

D. Quels fleuves passa Alexandre pour joindre Darius ?

R. L'Euphrate & le Tygre, dont le nom signifie fleche.

D. Combien Darius avoit-il de troupes ?

R. Six cents mille hommes de pied & quarante mille chevaux.

D. Et Alexandre ?

R. Quarante huit mille hommes en tout.

D. Qui remporta la victoire ?

R. Alexandre.

D. Comment nomma-t-on cette bataille ?

R. La bataille d'Arbelles.

Alexandre, s'étant mis en chemin pour joindre Darius, apprit la mort de la femme de ce prince, & retourna sur ses pas pour

consoler Sysigambis, & les filles de la feue reine, à laquelle il fit faire des obseques dignes de son rang. Un eunuque s'étant échappé apprit à Darius la mort de son épouse, & les honneurs qu'Alexandre avoit rendus à sa mémoire. D'abord le roi de Perse ne sçut s'il devoit pleurer ou non la mort d'une personne si chere, & les bons traitemens du vainqueur lui firent craindre que la reine n'eût terni sa gloire par quelques complaisances indignes d'elle. Mais l'eunuque ayant pris le soleil à témoin de la vertu de cette princesse & de la modération d'Alexandre, Darius leva les yeux au ciel, il pria les Dieux de le mettre en situation de reconnoître les bienfaits d'un ennemi si généreux; ou, s'il avoient résolu de lui ôter l'empire, de ne pas permettre qu'il passât en d'autres mains que celles d'Alexandre. Ayant appris que le vainqueur avoit passé l'Euphrate, il lui fit faire des propositions de paix; mais elles n'étoient pas raisonnables en égard à l'état de ses affaires. Alexandre les rejeta, & se plaignit de Darius, qui cherchoit à trouver des assassins parmi ses soldats; & finit sa lettre en lui disant que le monde ne peut souffrir ni deux soleils ni deux maîtres.

Alexandre ne pensa donc plus qu'à donner une bataille qui décidât de l'empire, & vint sur les bords du Tygre, qu'il passa avec son armée, non sans beaucoup de

péril. Ici ſon bonheur ne l'abandonna pas: ceux que Darius avoit chargés défendre le paſſage n'étant arrivés qu'au moment où les ennemis venoient de ſe ranger en bataille. Une eclipſe de lune penſa décourager les vainqueurs; mais les devins les raſſurerent. Enfin tout ſe prépara pour une bataille déciſive, dont le ſuccès n'eut pas été douteux ſi l'armée de Darius eut été auſſi vaillante que nombreuſe, les Perſes étant ſept contre un: mais l'armée d'Alexandre, accoutumée à vaincre, ne s'étonna point du grand nombre des ennemis, & la victoire fut autant l'effet de leur courage que de la prudence d'Alexandre.

REFLEXIONS.

1. J'ai déja dit que les propoſitions de Darius à Alexandre ne convenoient point à l'état préſent de ſa fortune. On voit dans Darius un prince aſſez foible pour ne pas convenir de la ſupériorité de ſon ennemi; mais les ſentimens d'Alexandre ſont-ils plus raiſonnables? On voit en lui un homme enivré de ſa fortune, & qui porte l'orgueil juſqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple; *Le monde ne peut ſouffrir ni deux ſoleils ni deux maîtres.* Si c'eſt-là la grandeur & non l'enflure, je ne ſais pas ce qui pourra jamais mériter ce nom.

2. La ſuperſtition peut tout ſur le vulgaire. Une eclipſe de lune conſterne les ſoldats d'Alexandre; mais à peine les

Devins les assurent-ils que le soleil est pour eux & la lune pour les Perses, qu'ils reprennent courage. Nous rions de leur folie : la nôtre est elle moindre, quand nous croyons qu'il y a des jours malheureux & autre semblables fadaises, que de sottes nourrices content aux enfans.

Traits à raconter.

1. *Lettre de Darius à Alexandre. Réponse de ce dernier.* 2. *Passage du Tygre.* 3. *Artifice d'Alexandre pour animer le courage de ses soldats.* 4. *Prudence d'Alexandre, lorsqu'on l'avertit que les Perses ont pillé son camp.* 5. *Modération de Sysigambis, mère de Darius, lorsqu'on l'assure que son fils a gagné la bataille.* 6. *Alexandre évite les embûches des ennemis.*

LEÇON XII.

D. QUELS furent les premiers soins d'Alexandre après sa victoire ?

R. De rendre graces aux Dieux & de récompenser ses troupes.

D. Comment marqua-t-il sa reconnoissance aux Grecs qui l'avoient élu généralissime ?

R. En détruisant toutes sortes de tyrannie, & rendant la liberté à toutes leurs villes.

D. De quelles villes Alexandre se rendit-il maître ?

R. D'Arbelle, de Babylone, de Suse, & de Persépolis.

D. Quelle faute fit alors Alexandre ?

R. Il demeura trop longtems à Babylone, où son armée s'amollit dans la débauche.

D. Que lui arriva-t-il à Persépolis ?

R. Il consentit qu'on y brûlât un magnifique palais, à la priere de Thaïs, courtisanne.

D. Quelle conduite Alexandre garda-t-il avec Olympias, sa mère ?

R. Il la combloit de présents, mais il ne voulut jamais souffrir qu'elle se mêlât des affaires.

Alexandre, naturellement libéral, trouva dans les trésors de Darius les moyens de suivre son penchant. Les richesses renfermées dans les villes dont il se rendit maître étoient immenses, & il sembloit moins en être le maître que le distributeur. Ayant reçu de riches étoffes de Macédoine, il en fit présent à Sysigambis ; mais, comme il ajouta qu'elle pouvoit faire apprendre à ses petites-filles à les travailler, cette princesse crut qu'il la traitoit en esclave. Alexandre étoit bien éloigné de cette pensée, & l'honoroit comme sa mère. Il justifia son intention, & pour montrer à cette princesse la considération qu'il lui portoit, il pardonna à toute une ville à sa priere. Il avoit aussi les plus grands égards pour Olympias, & lui en-

voyoit les plus précieuſes dépouilles des ennemis, mais ſans vouloir qu'elle ſe mêlât des affaires.

Alexandre, réſolu de pourſuivre Darius, ſe trouva expoſé avec ſes troupes au plus grand danger. Il falloit paſſer un défilé qu'un Perſe fidele à ſon roi avoit entrepris de défendre. Lòrſqu'il fut entré dans ce défilé, les Perſes, qui avoient gagné le haut des montagnes, firent tomber une gréle de pierres, ce qui força le roi à faire retirer ſes troupes. Son bonheur lui envoya un captif, qui offrit de le mener par un ſentier au haut de la montagne, & qui, par là, lui procura la victoire. Comme il approchoit de Perſépolis, il vit un ſpectacle bien capable d'exciter ſa compaſſion : c'étoit quatre mille Grecs priſonniers de guerrè & déja fort âgés, ſur leſquels les Perſes avoient exercé toutes ſortes de cruautés, & qui étoient mutilés dans quelques parties de leur corps ; enſorte qu'ils reſſembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes. Alexandre, en les voyant, ne put retenir ſes larmes, & leur cria d'avoir bon courage, & qu'ils reverroient leur patrie, leurs femmes, & leurs enfans. Cette propoſition ne fit pas un égal plaiſir à ces malheureux, & le plus grand nombre craignant de ſe montrer aux Grecs dans un état ſi pitoyable, ils demanderent à Alexandre la permiſſion de reſter dans ce pays ; ce qu'il

leur accorda, & sa libéralité leur donna le moyen d'y finir leurs jours en paix.

Alexandre ensuite vengea sur la ville de Persépolis les maux que les Perses avoient fait aux Grecs. Il donna dans cette ville un grand festin à ses amis, &, au milieu de la débauche, la courtisanne Thaïs le pria de lui permettre de brûler le magnifique palais des rois de Perse. Alexandre applaudit à cette extravagance, &, suivi des convives, il mit le feu à cet édifice superbe. Il connut le lendemain sa faute, & commanda qu'on arrêtât l'incendie ; mais il n'étoit plus tems, & jamais on ne pût éteindre le feu.

RE'FLEXIONS.

1. Les richesses immenses des rois de Perse étoient le fruit des sueurs du pauvre peuple. Darius croyoit les laisser à ses enfans, & les vit passer entre les mains d'un étranger qui en sut faire un bon usage. Belle leçon pour les avares. Les rois de Perse étoient esclaves de leurs trésors, Alexandre en fut le maître.

2. Faut-il s'etonner de l'attachement qu'avoient les soldats pour Alexandre? Ce prince sembloit ne souhaiter les honneurs & les richesses que pour les répandre sur ceux qui l'environnoient. Que le prince & le peuple sont heureux, lorsque la premier n'a de félicité qu'à faire le bonheur des autres.

Traits à raconter.

1. *Alexandre appaiſe la douleur de Syſigambis.* 2. *Belle réponſe de ce prince au ſujet des lettres dans leſquelles Antipater ſe plaignoit d'Olympias.* 3. *Il pardonne à Epheſtion, qui avoit pris la liberté de lire une lettre d'Olympias; il ſouffre les mauvaiſes humeurs de cette derniere avec patience.*

LEÇON XIII.

D. Où s'étoit retiré Darius après la perte de la bataille?

R. A Ecbatane, capitale de la Médie.

D. Combien lui reſtoit-il de troupes?

R. Trente-ſept mille hommes, parmi leſquels il y avoit quatre mille Grecs.

D. Tous ces ſoldats demeurerent-ils fideles à ce malheureux prince?

R. Non. Nabarzane & Beſſus, ſujets du roi de Perſe, lui débaucherent ſon armée, & ſe faiſirent de ſa perſonne.

D. La défection fut-elle générale?

R. Non: les Grecs lui demeurerent fideles, & quitterent l'armée, où ils n'étoient pas les plus forts.

D. Que fit Beſſus & ſes complices, lorſqu'ils ſe virent pourſuivis par Alexandre?

R. Ils voulurent forcer Darius à monter à

cheval pour les ſuivre, & ſur ſon refus le percerent de leurs dards.

D. Darius mourut-il ſur le champ ?

R. Non, il n'expira qu'a l'arrivée d'Alexandre.

D. Alexandre fut-il touché de cette mort ?

R. Il pleura ſincerement Darius, & envoya ſon corps à Syſigambis.

D. Combien la Perſe a-t-elle eu de rois, en comptant Cyrus ?

R. Treize.

D. Nommez-les ?

R. Cyrus, Cambyſe, Smerdis le Mage, Darius, Xerxès premier, Artaxerxe longuemain, Xerxès ſecond, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arſés, Darius Codoman.

D. En quelle année mourut Darius ?

R. L'an du monde 3674.

Il ne reſtoit à Darius de toutes ſes troupes qu'environ quarante-ſept mille hommes. Il les aſſembla, & leur dit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſurvivre au malheur de ſon pays, ni à mendier la clémence du vainqueur ; qu'ainſi il étoit réſolu de mourir les armes à la main, s'il pouvoit compter ſur leur fidelité. Les ſoldats le lui promirent avec de grands cris ; mais deux traitres leur firent oublier leurs promeſſes. Darius fut averti, par les Grecs qu'il avoit à ſa ſolde, qu'il n'étoit pas en ſûreté parmi les ſiens, & ils s'offrirent de

le défendre juſqu'au dernier ſoupir, s'il vouloit leur confier la garde de ſa perſonne. Ce malheureux prince les remercia de leur fidélité, & leur dit qu'il ne pouvoit mourir trop tôt ſi ſes ſoldats le jugeoient indigne de vivre. Il éprouva bientôt que les avis qu'il avoit reçus n'étoient que trop ſûrs: Nabarzane, général de ſa cavalerie, & Beſſus, général des Bactriens, ſe ſaiſirent de lui, &, l'ayant chargé de chaines d'or, ils le firent monter dans un chariot, & prirent le chemin de la Bactriane.

Alexandre, ayant appris l'indigne traitement qu'on avoit fait à Darius, ſe hâta de joindre ce malheureux prince. A ſon approche, les traitres voulurent contraindre Darius à monter à cheval pour fuir le vainqueur; mais, ayant refuſé de les ſuivre, ils le percerent de dards, & prirent la fuite. Un Macédonien, qui avoit avec lui un priſonnier Perſan, trouva ce malheureux prince dans un lieu écarté, & il eut encore la force de demander à boire, & parut conſolé en penſant que ſes dernieres paroles ne ſeroient pas perdues. Il le chargea de dire à Alexandre: " Que ſans l'avoir jamais obligé il " mouroit ſon redevable. Qu'il lui rendoit " mille graces de tant de bontés qu'il avoit " eues pour ſa mère, ſa femme, & ſa en- " fans, ne s'étant pas contenté de leur don- " ner la vie, mais leur ayant laiſſé tout " l'éclat de leur premiere grandeur. Qu'il

" prioit les Dieux de rendre ses armes victo-" rieuses, & de le rendre maître de l'uni-" vers. Qu'il ne croyoit pas avoir besoin " de le prier de venger l'exécrable parricide " commis en sa personne, parceque c'étoit " la cause commune de tous les rois." Puis prenant la main du Macédonien: " Touche-" lui pour moi dans la main, comme je " touche dans la tienne, & porte-lui de ma " part ce seul gage que je puisse lui donner " de mon affection & de ma reconnois-" sance." Il expira en prononçant ces derniers mots, & au moment qu'Alexandre arriva. Ce prince ne put lui refuser des larmes; &, ayant détaché sa cotte d'armes, il l'en couvrit. Puis, ayant fait embaumer son corps, il l'envoya à Sysigambis, pour le faire ensevelir à la maniere des Perses.

REFLEXIONS.

1. Quelle fin pour un prince aussi puissant que Darius! On a peine à retenir ses larmes en lisant cette histoire, mais un peu de réflexion sur les causes de ses malheurs.

2. Darius avoit un caractere doux & facile; le fond de son cœur étoit tendre, il étoit capable de reconnoissance; combien de princes n'ont pas reçu du ciel un si bon caractere! D'un autre côté, combien de mauvaises actions voyons-nous faire au roi de Perse? Il consulte un Grec avant d'attaquer Alexandre; &, parcequ'il ose lui dire la vé-

rité, il devient furieux, & le condamne à la mort. Il a recours aux voyes les plus infâmes pour se délivrer de son ennemi, & n'a point de honte de mettre ses jours à prix. Il conserve dans ses malheurs une hauteur insupportable, & par là il se rend irréconciliable un ennemi qui peut l'accabler. Quoiqu'il ne manque point de valeur, il se laisse vaincre par une poignée d'hommes, parce-qu'il ignore le grand art de profiter des circonstances. D'où vient cette contrariété de caractere dans le même homme, ce mêlange de vices & de vertus? Il tenoit les dernieres de la nature; ses vices étoient la suite de sa mauvaise éducation.

3. O vous que le ciel a fait naître dans un rang élevé! jeunes princes destinés à monter sur le trône, n'oubliez jamais le sort du malheureux Darius. Comme vous, dans sa jeunesse, il aimoit les plaisirs, haïssoit la contrainte, ne se plaisoit qu'avec ceux qui flattoient ses passions, ne pouvoit se résoudre à s'entendre dire les vérités. Ne perdez point de vue l'histoire tragique de sa mort, & n'oubliez rien pour vous mettre en état d'éviter un sort semblable. Vous avez en vous, comme le reste des hommes, le germe de tous les vices & de toutes les vertus; mais, plus malheureux que le dernier de vos sujets, tout ce que vous environne semble conspirer à détruire vos vertus & à fomenter vos vices. On ne vous entretient que

de la grandeur & de l'orgueil de votre rang, du funeſte avantage de pouvoir tout ce que vous voulez, des douceurs d'une vie oiſive & voluptueuſe. Fermez de bonne heure votre cœur à ces diſcours empoiſonnés, & dites-vous ſans ceſſe à vous-même, que le repos, la pareſſe, l'inapplication, rendent un prince mépriſable. Qu'il n'eſt point pour lui de vices ſans conséquence, de fautes ſans danger : & que des défauts qu'on pourroit tolérer dans une perſonne privée dégradent un prince, & le mettent autant au deſſous des autres hommes que ſon rang paroît l'élever au deſſus d'eux.

4. Cette leçon vous regarde auſſi, vous, qu'une illuſtre naiſſance approche de la perſonne des rois. Nul crime moins pardonnable que celui qu'on commet en flattant, en excitant leurs paſſions. Quelle gloire, au contraire, pour un ſujet à qui le prince doit ſes vertus, ſon bonheur, & l'eſtime de l'univers ! Quelle reconnoiſſance doit-il attendre d'un maître devenu juſte par ſes ſoins ! Mais quand, au lieu de ſa gratitude, il devroit encourir ſa haine, il n'y a pas à balancer un moment. Il vaut mieux perdre la faveur d'un prince en la méritant, que de la gagner par des voies dignes de la faire perdre.

Leçon XIV.

L'an du monde 3675.

D. Que se passoit-il en Europe pendant qu'Alexandre subjuguoit l'Asie ?

R. Presque tout le Péloponnese entreprit de secouer le joug.

D. Que fit alors Antipater ?

R. Il marcha contre les révoltés, & acheva de ruiner la puissance de Sparte en gagnant une bataille.

D. Qu'arriva-t-il à Alexandre en Hyrcanie ?

R. Thalestris, reine des Amazones, vint le voir.

D. Quels furent ensuite les mœurs d'Alexandre ?

R. Il s'abandonna à toutes sortes de débauches & de voluptés.

D. Combien avoit-il de concubines ?

R. Trois cents soixante.

D. Lesquels de ses capitaines fit-il mourir ?

R. Parménion & son fils Phylotas.

Pendant qu'Alexandre soumettoit l'Asie, Memnon, qu'il avoit envoyé en Thrace, se révolta ; les Lacédémoniens, voyant qu'Antipater avoit mené ce qu'il avoit de troupes contre ce rebelle, crurent l'occasion favorable pour se révolter ; mais ils furent battus, & ce dernier coup acheva d'abattre la puissance de Sparte. Antipater, en rendant compte de sa victoire à Alexandre, se servit

des termes les plus modestes & les plus mesurés; ce qui n'empêcha pas qu'il n'échappât quelques paroles qui firent connoître qu'Alexandre étoit jaloux de la gloire qu'un de ses sujets avoit acquise. Pendant que ce prince étoit dans le pays des Parthes, le bruit se répandit qu'il se préparoit à retourner en Macédoine. Aussitôt les soldats, ravis de joie, commencerent à plier bagage; mais Alexandre ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils consentirent à le suivre partout où il voudroit les mener. Il profita de cette disposition; &, les ayant fait partir, il conquit plusieurs provinces, en moins de tems qu'il n'en falloit, ce semble, pour les traverser. Ce fut en Hyrcanie qu'on prétend qu'il reçut la visite de la reine des Amazones; mais cet évènement a paru fabuleux à plusieurs auteurs fort sensés.

Après ces derniers conquêtes, il s'abandonna entièrement à la débauche, & surpassa le luxe des Perses, dont il prit l'habillement aussi bien que les mœurs, sans s'embarrasser des murmures de ses soldats, qui se plaignoient hautement de sa mauvaise conduite, d'autant plus qu'il obligeoit ses officiers à suivre son exemple. Il est vrai qu'on voyoit de tems en tems les traces de ses premieres vertus; mais elles étoient mêlées d'actions qui en ternissoient tout l'éclat. Phylotas, fils de Parménion, ayant négligé de l'avertir d'une conspiration qu'on avoit faite con-

tre lui, il lui pardonna d'abord; mais, irrité par les envieux de cet officier, il lui fit souffrir une torture si cruelle, que Phylotas s'avoua coupable, & accusa son père. Ce fut sur en témoignage si équivoque, qu'Alexandre fit assassiner Parménion, qui pouvoit passer à juste titre pour le meilleur de ses généraux, and peutêtre le plus fidele.

Reflexions.

1. Combien importe-t-il à un général de gagner le cœur de ses soldats? Quelque amour qu'eussent les Macédoniens pour leur patrie, quelque ardent desir qu'ils eussent de la revoir, Alexandre dans un moment amortit l'empressement qu'ils avoient pour le départ; il leur communique la manie qui le faisoit voler de conquête en conquête. Que ceux qui sont dans un poste élevé ne se plaignent point de l'indocilité de leurs inférieurs; s'ils savoient s'en faire aimer, il n'est rien qu'ils ne pussent leur faire entreprendre.

2. La cour est un étrange pays. Il faut nécessairement y être envié ou méprisé. La faveur où Phylotas avoit été cause sa perte. Courtisans, qui possédez la faveur du prince, comportez-vous de façon à faire craindre votre chûte à ceux qui vous environnent; & faites enforte qu'ils craignent votre disgrace, comme la leur propre. Princes, qui honorez de votre amitié un

de vos sujets, soyez en garde contre ceux qui envient sa faveur : souvenez-vous qu'elle lui fait des ennemis, que tous ceux qui vous approchent sont conjurés contre lui ; & soyez assez équitables pour ne le condamner jamais sans l'entendre.

Traits à raconter.

1. *Histoire ou fable des Amazones.* 2. *Alexandre rend la liberté à une princesse de sang royal.* 3. *Il fait présent d'une grand quantité d'or à un muletier.* 4. *Grande modération de ce prince dans un tems, où il souffroit la soif.* 5. *Histoire de Philotas, assassinat de Parménion.*

Leçon XV.

D. Quel effet fit la mort de Phylotas sur l'esprit des soldats ?

R. Ils en murmurerent hautement.

D. Que fit ensuite Alexandre ?

R. Il sépara les plus séditieux du reste de l'armée ; ce qui les consterna.

D. Où fut-il ensuite ?

R. Il marcha contre le traitre Bessus, qui avoit pris la qualité de roi.

D. Qu'arriva-t-il à ce traitre ?

R. Il fut livré à Alexandre par un homme qu'il croyoit son ami.

D. Que devint Bessus ?

R. Alexandre le livra au frère de Darius; mais son supplice fut différé.

D. Que fit Alexandre après la prise de ce traitre?

R. Il passa le fleuve de l'Iaxarte, & assiégea des barbares, qui lui avoient fait beaucoup de prisonniers.

D. Que lui arriva-t-il en les assiégeant?

R. Il fut blessé à la jambe, mais il leur accorda la paix qu'ils lui demanderent.

Alexandre, ayant intercepté quelques lettres écrites par ses soldats, connut par-là combien la mort de Parménion & de son fils avoit révolté les esprits. Pour empêcher le mal de gagner, il sépara les plus séditieux, & en fit un corps à part; ce qui les couvrit de confusion, ensorte qu'ils n'épargnerent rien pour regagner la confiance du prince. Alexandre, pour donner de l'occupation aux mécontens, les mena contre Bessus, qui n'oublia rien pour retarder sa marche, & lui causa de grands embarras. Enfin ce traitre fut livré à Alexandre, qui, après lui avoir reproché son crime, le remit entre les mains du frère de Darius. Alexandre marcha ensuite à de nouvelles conquêtes; &, ayant attaqué des barbares qui s'étoient retranchés dans des montagnes, il fut blessé à la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de donner la paix à ces peuples qui la lui demanderent. Sa blessure ne lui permettant pas d'aller à cheval, il se mit dans un brancard; & il y eut une grande

diſpute entre ſa cavalerie & ſon infanterie, pour ſavoir qui le porteroit: on les mit d'accord, en décidant qu'ils le porteroient tour-à-tour.

RÉFLEXIONS.

1. Celui que connoît le cœur de l'homme peut en diſpoſer à ſon gré. Ce n'eſt point par des ſupplices qu'Alexandre punit les mécontens. Il les ſépara du reſte de l'armée, & cette peine ignominieuſe les fit inceſſamment rentrer dans le devoir. Quelle idée devons-nous nous faire d'un prince qui avoit formé de pareils ſoldats!

2. Je ne puis aſſez m'étonner du peu de ménagement qu'on a pour les troupes en Europe. Il ſemble qu'on prenne à tâche d'abaiſſer leur courage par les mauvais traitemens dont on les accable, & par le mépris qu'on a pour eux. Un prince ne peut veiller trop exactement ſur la conduite des officiers envers leurs ſubalternes. Ces derniers ſont ſouvent à la diſcrétion d'un ſergent brutal, d'un jeune étourdi, qui à l'abri de ſa naiſſance ſe croit en droit de les maltraiter. La juſtice demande qu'on les récompenſe, par quelques égards, de la vie dure qu'ils menent, & des périls auxquels ils ſont expoſés. D'ailleurs, l'intérêt du prince l'exige: on pourroit multiplier les héros, comme Alexandre le ſavoit faire, ſi, comme lui, on inſpiroit aux ſoldats plus d'eſtime

d'eux-mêmes, & plus d'espérance d'être récompensés de leurs travaux.

Traits à raconter.

1. *Cruauté d'Alexandre envers une famille originaire de Milet, & pourquoi.* 2. *Politesse & égard des Barbares à l'égard d'Alexandre.* 3. *Adresse d'Alexandre pour passer l'Iaxarte.*

Leçon XVI.

D. Qu'arriva-t-il à Alexandre lorsqu'il étoit dans la Sogdiane ?

R. Il reçut des ambassadeurs Scythes, qui lui parlerent avec beaucoup de liberté.

D. Qui se révolta contre Alexandre ?

R. Les Sogdiens & les habitans de la Bactriane.

D. Que fit-il après avoir vaincu & puni ces peuples ?

R. Il fit bâtir une ville sur l'Iaxarte.

D. Quels ennemis leur suscita cette entreprise ?

R. Les Scythes, qu'il vainquit.

D. Comment usa-t-il de sa victoire ?

R. Il renvoya les prisonniers sans rançon.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il assiégea une place appelée le Rocher d'Ochus, qu'il prit enfin.

D. Comment Alexandre en usa-t-il avec les vaincus ?

R. Il les traita avec cruauté.

Les Sogdiens s'étant révoltés contre Alexandre, Spitamene qui lui avoit livré Bessus, fit révolter la Bactriane. Après avoir puni quelques villes, il en fit bâtir une qu'il nomma Alexandrie, ce qui donna de l'inquiétude aux Scythes. Ils lui envoyerent des ambassadeurs, qui lui parlerent avec une liberté digne de leurs ancêtres. Alexandre, voyant qu'ils avoient envoyé des troupes contre sa nouvelle ville, résolut de les attaquer ; mais ses soldats ne paroissoient pas disposés à tenter le passage du fleuve. Ils n'avoient point vu le prince depuis sa blessure : il ne se fut pas plutôt présenté devant eux, qu'il les trouva résolus à tout entreprendre sous ses ordres. Ils préparerent des radeaux, &, malgré les périls qu'ils coururent en passant ce fleuve, ils combattirent avec tant de courage, que les Scythes furent mis en fuite. Alexandre, pour leur faire voir qu'il n'avoit combattu que pour la gloire, leur rendit leurs prisonniers sans rançon.

Ayant reçu une recrue considérable de Macédoine, il acheva de vaincre les révoltés. Il ne restoit plus qu'une place appelée le Rocher d'Ochus ; elle étoit remplie d'une bonne garnison, & l'accès en étoit très difficile, puisqu'on n'y pouvoit

monter que par un ſentier fort eſcarpé & très étroit. Le commandant de la place, ſe fiant à ſa ſituation, oſa braver Alexandre, en demandant ſi ſes ſoldats avoient des aîles, pour voler au ſommet de ces rochers? Tout autre qu'Alexandre ſe fût découragé; mais, piqué juſqu'au vif, il choiſit trois cents hommes, & les exhorta à gagner le ſommet de la montagne par les derrieres, ou l'on ne faiſoit point de garde. Les ſoldats d'Alexandre ne connoiſſoient rien d'impoſſible, quand il étoit queſtion de lui obéir. Ils prirent quelques vivres, & monterent un à un, par un ſentier fort eſcarpé, mais bientôt ils perdirent cette foible reſſource. Il fallut ſe guinder en haut comme ils purent. Les uns enfonçoient des crampons dans la neige que le froid avoit endurcie. D'autres ſe prenoient aux pointes des rochers; d'autres ſe faiſoient une échelle des épaules de leurs compagnons, qu'ils tiroient enſuite. Ils paſſerent tout le jour pendus à ces rochers, ayant à lutter contre le froid, la faim, & la crainte, qui redoubloit de tems en tems par la chûte de quelques-uns de leurs compagnons. Alexandre, de ſon côté, n'étoit pas plus tranquille. Le péril où il ſavoit ces braves gens, l'incertitude du ſuccès, le tenoient dans une perplexité bien pénible. Il fut tout le jour les yeux attachés ſur le rocher, & ne put dormir la nuit ſuivante. Cependant ſes ſoldats, demi-morts de froid

& de lassitude, arriverent au haut du rocher, & s'étant rassemblés ils trouverent qu'il n'en manquoit que trente-deux. Ils se coucherent sur la terre, & le lendemain ils mirent le signal dont ils étoient convenus. Alexandre, qui l'apperçut le premier, envoya un nommé Cophès sonder encore une fois les barbares, & les exhorter à se rendre, & comme leur chef se montroit plus insolent que la premiere fois, Cophès le fit sortir dehors, & lui montrant les ennemis sur la tête, ajouta : *Vous voyez que les soldats d'Alexandre ont des aîles.* Le chef des barbares, sans considérer le petit nombre d'ennemis qui étoient montés, perdit la tête, & n'ayant pu obtenir aucune composition, descendit avec ses parens, & la plus grande partie de la noblesse du pays au camp d'Alexandre. Ce prince ternit l'éclat d'une si grande entreprise par la cruauté dont il usa avec ces prisonniers, car il les fit crucifier, après avoir été battus de verges, & la multitude, aussi bien que le butin, fut donné aux villes nouvellement bâties.

RÉFLEXIONS.

1. Ceux que la prospérité aveugle, sont ordinairement lâches dans l'adversité, comme le gouverneur du Rocher que prit Alexandre. Le courage de cet homme n'étoit fondé que, sur l'impossibilité où il croyoit être de pouvoir être forcé. Une poignée

d'ennemis l'intimide, & sans chercher le remede au mal, il s'abandonne lui-même. Quelque foible qu'un ennemi nous paroisse, gardons-nous de lui insulter, c'est le premier fruit que nous devons tirer de cet exemple. Voici le second. Tâchons de posséder notre ame dans le danger: c'est alors qu'il faut recueillir toutes nos forces, & rappeler notre sang-froid pour voir le péril tel qu'il est. La crainte le grossit, & nous met hors d'état de prendre les mesures nécessaires pour le diminuer ou l'éviter.

Il faut lire aux Ecoliers le discours des Scythes à Alexandre, qui est trop long pour être inséré ici, & trop beau pour être passé.

LEÇON XVII.

D. ALEXANDRE borna-t-il ses cruautés à la mort des barbares?

R. Il les étendit sur ses amis, & tua Clitus de sa propre main.

D. Quel étoit Clitus?

R. Il étoit frère de la nourrice d'Alexandre, & lui avoit sauvé la vie au passage du Granique.

D. Pourquoi Alexandre le tua-t il?

R. Parcequ'il lui avoit manqué de respect, étant ivre.

D. Quelles furent les pensées d'Alexandre après la mort de Clitus?

R. Il voulut se tuer lui-même, & fut plu-

ſieurs jours dans une eſpece de déſeſpoir.

D. Vous nous avez parlé de Spitamene, qui avoit livré Beſſus à Alexandre, que devint-il ?

R. Sa femme lui coupa la tête & la porta au roi, mais Alexandre la chaſſa de ſon camp.

D. Qu'étoit devenu Beſſus ?

R. Il avoit été attaché à des arbres, & déchiré.

D. Que fit Alexandre après avoir ravagé le pays des Daces ?

R. Il épouſa Roxane, fille d'Oxarte.

D. Que fit ce prince avant de paſſer aux Indes ?

R. Il voulut ſe faire rendre les honneurs divins.

D. Qui s'oppoſa à cette impiété ?

R. Le philoſophe Caliſthene, & il lui en coûta la vie.

Alexandre, dans un grand feſtin où il invita Clitus, après avoir élevé ſes propres exploits juſqu'aux cieux, s'aviſa de les préférer à ceux de Philippe, dont il ravaloit la gloire ; ce qui étoit inſulter tant de braves gens qui avoient ſervi ſous ſon père. Clitus, qui étoit déja plein de vin, ne put ſoutenir ce traitement injurieux, & tint quelques diſcours déſobligeans que le roi n'entendit pas, mais qu'il comprit à l'air de ſon viſage, & ayant traité Clitus de lâche, celui-ci le

fit souvenir qu'il lui avoit sauvé la vie, & lui reprocha le meurtre de Parménion. Alexandre outré se contint pourtant, & commanda à Clitus de sortir de la salle. Il à raison, dit Clitus, d'écarter les hommes libres, il ne lui faut que des esclaves capables d'adorer sa ceinture Persienne & sa robe blanche. Alexandre, ne se possédant plus, prit la javeline d'un de ses gardes, pour en percer Clitus ; ses courtisans l'arrêterent, pendant que les amis du coupable le poussoient dehors ; mais étant rentré par une autre porte, en chantant des vers contre le prince, il en reçut un coup qui lui ôta la vie. La colere d'Alexandre s'éteignit dans son sang ; il se jeta sur le corps de son ami, & se seroit percé lui-même si on ne l'eut arrêté. On le conduisit à sa chambre, où il resta longtems couché par terre, dans un silence qu'il n'interrompoit que par ses gémissemens. Ses amis, qui craignoient tout d'un état si funeste, employerent pour l'en tirer les personnes en qui il avoit le plus de confiance. Alexandre se rendit à leurs raisons, & renonça au dessein qu'il avoit fait de mourir. Les Macédoniens, pour achever de le consoler, déclarerent que Clitus avoit été tué justement.

Alexandre, après avoir resté quelques jours au même lieu, pour se remettre, il continua à conquérir, ou plutôt à ravager, le pays : ensuite il épousa Roxane, & cacha

la honte de cette alliance par la néceſſité d'unir par les plus forts liens les vainqueurs & les vaincus. Lorſqu'il ſe préparoit à paſſer dans les Indes, il apprit que le peuple, contre lequel il alloit combattre, avoit des boucliers & des lances enrichies d'or, & pour ne leur céder en rien il en fit garnir les armes de ſes ſoldats. Mais cette folie n'eſt rien en comparaiſon de ce que je vais dire. Il voulut recevoir les honneurs divins, & Cléon, l'un de ſes favoris, eut l'impiété de propoſer de les lui rendre. Les Macédoniens ſe moquoient depuis longtems de cette extravagance, mais les Grecs l'appuyoient. Dans cette derniere rencontre, Caliſthene, parent d'Ariſtote, oſa remontrer à Cléon, qu'il étoit inouï qu'on rendit les honneurs divins à un homme encore vivant, & que les héros qu'on avoit placé entre les dieux ne l'avoient été qu'après leur mort. Alexandre, qui étoit caché derriere une tapiſſerie, diſſimula le dépit que lui cauſoit ce diſcours; &, ſous prétexte que Caliſthene étoit entré dans une conſpiration contre lui, il le fit mourir dans les ſupplices.

REFLEXIONS.

1. Un prince qui admet ſes ſujets à des parties de débauche ne doit pas s'attendre qu'ils conſerveront le reſpect qu'ils lui doivent, & doit leur pardonner des excès qu'il occaſionne.

2. Une paſſion violente conduit à la folie, comme on le voit par Alexandre. Sa colere & ſon orgueil le rendoient ſemblable à une bête féroce. Qu'il eut été grand s'il eut appris à ſe vaincre ſur ces deux importans articles ! On lui avoit ſans doute donné des leçons pour vaincre ces deux paſſions dans ſa jeuneſſe ; mais elles furent plus foibles que l'exemple d'un de ſes gouverneurs, qui étoit lui-même ſujet à la colere. En vain les perſonnes chargées de l'éducation s'epuiſent-elles pour inſpirer de bonnes mœurs à leurs éleves, ſi elles ne préchent d'exemple elles le font en vain ; le diſciple en croira moins les paroles de ſon maître que ſes actions.

Traits à raconter.

1. *Polyſperchon oſe ſe moquer le la vanité d'Alexandre.* 2. *Mort de Caliſthene, ſon caractère, prédiction d'Ariſtote à ſon égard.*

LEÇON XVIII.

D. PAR quel motif Alexandre avoit-il été porté à pénétrer dans les Indes ?

R. C'eſt qu'il avoit lu que Bacchus & Hercule y avoient été.

D. Comment diviſe-t-on l'Inde ?

R. En deux parties, l'une en deçà, l'autre en delà, du Gange.

D. En combien de claſſes diſtinguoit-on les Indiens ?

R. En ſept : celle des Brachmanes ou prêtres, celle des laboureurs, celle des paſteurs, celle des marchands, des artiſans, & des matelots, celle des ſoldats, celle des ſurveillans, & celle des conſeillers.

D. Qu'arriva-t-il à Alexandre dans les Indes ?

R. Pluſieurs petits rois ſe ſoumirent à lui & il les traita fort bien.

D. Toute l'Inde ſe ſoumit-elle ?

R. Non. Alexandre y fut même bleſſé.

D. Quel fut ſon plus grand ennemi dans les Indes ?

R. Porus.

Le deſir qu'avoit Alexandre de ſurpaſſer tous les héros qui l'avoient précédé lui fit entreprendre le voyage des Indes. Ce voyage étoit extrêmement pénible, parceque ce pays eſt plein de rivieres que les pluies enfloient beaucoup dans la ſaiſon où il y entra. Pluſieurs petits rois le reconnurent, non-ſeulement pour leur maître, mais l'honorerent comme un dieu ; ce qui leur mérita ſa bienveillance. Ce n'eſt pas que ce prince fut perſuadé de ſa divinité ; car, ayant été bleſſé, il dit franchement : *mes flatteurs me diſent que je ſuis un dieu, mais la douleur que me cauſe ma bleſſure m'avertit que je ne ſuis qu'un homme.*

Cependant Porus, un des plus puiſſans rois des Indes, entreprit de réſiſter à Alex-

andre. Mais la bonne fortune d'Alexandre l'emporta sur la valeur de Porus, qui, tout vaincu qu'il étoit, s'attirer l'estime du vainqueur, qui le combla de biens, & auquel il demeura fidele toute sa vie.

REFLEXIONS.

1. Les princes sont les premiers à se moquer des flatteurs, & reconnoissent fort bien les mortifs qui les font agir; &, dans le tems qu'ils répandent sur eux leurs bienfaits, ils les méprisent souverainement.

2. Un prince avide de la fausse gloire de faire des conquêtes est un fléau dont Dieu afflige les hommes dans sa colere. Qu'avoient fait à Alexandre tant de milliers d'hommes qui ignoroient jusqu'à son nom? Et n'étoit-ce pas le comble de la folie, de croire son honneur intéressé à les soumettre?

Traits à raconter.

1. *Ce que c'étoit que les surveillans dans les Indes : autres loix des Indiens.* 2. *Maniere de prendre & d'apprivoiser les Eléphans, dont les Indiens se servoient à la guerre. Qualités admirables de ces animaux.* 3. *Alexandre souhaite passionnement l'estime des Atheniens.* 4. *Histoire de l'entrevue de Porus & d'Alexandre.*

LEÇON XIX.

L'an du monde 3678.

D. QUE fit Alexandre après avoir vaincu Porus ?

R. Il avança dans le pays pour achever de le soumettre.

D. Que lui arriva-t-il en chemin ?

R. Les Brachmanes lui donnerent une utile leçon, mais il n'en profita pas.

D. Où vouloit aller Alexandre ?

R. Jusqu'au Gange, mais ses soldats refuserent de le suivre.

D. A quoi se détermina Alexandre ?

R. Il se vainquit lui-même, & céda à ses soldats.

D. Quel est le plus grand péril où Alexandre se soit trouvé exposé ?

R. Celui qu'il courut chez les Oxydraques, où il fut blessé dangéreusement.

D. Que fit Alexandre lorsqu'il fut guéri ?

R. Il s'embarqua sur un bras de l'Indus pour aller jusqu'à l'océan.

Rien ne pouvant diminuer la soif qu'avoit Alexandre de faire de nouvelles conquêtes, il avança dans les Indes, & continua de soumettre ou de ravager tout ce qui se trouvoit sur son passage. Il rencontra un jour des Brachmanes, qui frapperent du pié en le regardant ; &, comme il leur demanda ce que cela signifioit, ils lui répondirent, en mon-

trant la terre de la main : " Que perſonne ne
" poſſédoit de cet élément, que ce qu'il en
" pouvoit occuper. Qu'il n'étoit différent
" du reſte des hommes, qu'en ce qu'il étoit
" plus remuant & plus ambitieux, & cou-
" roit toutes les terres & les mers pour faire
" du mal aux autres & à lui-même ; mais
" qu'enfin il mourroit, ſans occuper plus
" d'eſpace qu'il ne lui en falloit pour ſa ſé-
" pulture." Il ne leur ſçut point mauvais gré de cette réponſe ; mais, emporté par ſon ambition, il ne ſe corrigea pas. Il engagea un des philoſophes, nommé Calanus, à le ſuivre, & ſouffrit même ſes conſeils.

Alexandre ſe préparoit à paſſer l'Hyphaſe, & le bruit ſe répandit que les bords du fleuve étoient bordés d'un grand nombre d'ennemis. Cette nouvelle conſterna les ſoldats, & bientôt leurs murmures éclaterent. Alexandre crut qu'il n'avoit qu'à ſe montrer pour relever leur courage ; mais il eut beau employer les motifs le plus capables de les animer, un morne ſilence lui fit connoitre qu'ils n'étoient point touchés de ſon diſcours. A ce ſilence ſuccéda un bruit ſourd, qui augmenta bientôt. Les ſoldats éclaterent en pleurs & en gémiſſemens ; & Alexandre, touché lui-même, ne put retenir ſes larmes. Les ſoldats tendoient les mains vers leurs officiers, comme pour les conjurer de plaider leur cauſe ; mais l'exemple de Parménion & de Clitus leur fermoit la bouche. A la fin,

Cœnus s'approcha, &, prenant ce prince par son foible, il lui fit sentir que son grand courage avoit vaincu non-seulement ses ennemis, mais aussi ses propres soldats. Qu'il avoit tort de les traiter de lâches pour n'avoir pas le courage de le suivre; & qu'on pouvoit encore passer pour héros, quoiqu'on demeurât de beaucoup inférieur à sa valeur. Qu'en un mot, ses soldats étoient hommes, & qu'il étoit de la grandeur d'un prince, aussi supérieur à l'humanité qu'il l'étoit lui-même, de se prêter aux foiblesses de ceux à qui son exemple & ses bontés avoient élevé une gloire qui sembloit au dessus de celle où devoient aspirer les mortels. Alexandre fut flatté de ce discours, & sans rien déterminer se retira dans sa tente, où il passa deux jours, espérant quelque changement dans les esprits: il se rendit au bout de ce tems; &, ayant ordonné qu'on se préparât pour le départ, son camp retentit des cris d'allégresse & des louanges que lui donnoient ses troupes. Il prit son chemin par le pays des Oxydraques. Comme il assiégeoit leur capitale, & qu'on préparoit tout pour l'escalade, il se laissa emporter à son ardeur; &, ayant arraché une échelle à un soldat, il monta sur le mur, sans examiner s'il étoit suivi. Comme il étoit en bute à tous les traits de l'ennemi, ses soldats se presserent de monter, mais, les échelles ayant cassé, Alexandre prit le dangereux parti de se jeter seul

dans la place, où il auroit dû mourir mille fois, si sa bonne fortune & son désespoir ne l'eussent conservé. Il y fut percé d'une fleche barbelée, & souffrit les opérations qu'il fallut faire pour le guérir avec un courage admirable. A peine fut-il guéri, qu'il s'embarqua sur l'Indus, pour aller jusqu'à l'océan, qu'on regardoit alors comme le bout du monde; &, satisfait de l'avoir parcouru presque entier, il pria les dieux que jamais aucun mortel ne pût pénétrer plus loin que lui.

REFLEXIONS.

1. Il faut avoir le courage de dire la vérité aux princes, mais on ne peut se dispenser de la leur dire avec ménagement: il faut faire servir leurs passions au bien public, & celui qui saura les intéresser sera toujours sûr d'obtenir ce qu'il demande, comme nous le voyons par l'exemple de Cœnus.

2. Alexandre, ce me semble, ne mérita jamais mieux le titre de grand, qu'au moment où il fit le sacrifice de ce qu'il croyoit dû à sa gloire, à ce qu'il devoit à ses troupes. L'amour propre persuade aux princes, qu'il est honteux de se relâcher de ce qu'ils ont entrepris. Il le seroit effectivement si on pouvoit les soupçonner de céder par crainte & par foiblesse; mais il n'y a rien de plus héroïque & de plus glorieux que de céder à la raison.

Traits à raconter.

1. *Histoire des Brachmanes. Leurs austérités ; leurs sentimens sur la religion. Orgueil de leur supérieur.* 2. *Coutume barbare, suivie par les femmes Indiennes à la mort de leurs maris. Dispute de deux de ces femmes.* 3. *Frayeur des troupes d'Alexandre causée par le flux & reflux.* 4. *Joie des soldats après la guérison d'Alexandre : ses généraux le conjurent de ne plus s'exposer.* 5. *Fausses idées d'Alexandre sur la gloire.*

LEÇON XX.

D. A QUOI se détermina Alexandre après avoir vu l'océan ?

R. Il reprit le chemin de Babylone.

D. Que lui arriva-t-il en chemin ?

R. La famine & la peste lui enleverent un grand nombre de soldats.

D. Comment traversa-t-il la Carmanie ?

R. Dans une espece de mascarade, qui dura sept jours, & pendant laquelle ses soldats ne desenivrerent point.

D. Que fit Alexandre en Carmanie ?

R. Il punit avec sévérité ceux qui avoient abusé de son absence pour maltraiter les peuples.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il fit mourir Orsine, descendant de

Cyrus, quoiqu'il lui eût de grandes obligations.

D. Que fit Alexandre à ſon arrivée à Suſe?

R. Il épouſa Statira, fille aînée de Darius, & donna la cadette à Epheſtion.

D. Quelle action généreuſe fit-il enſuite?

R. Il paya les dettes de ſes ſoldats.

D. Qui ſe révolta contre Alexandre?

R. Harpalus, qui ſe retira dans l'Attique.

D. Quel orateur corrompit-il par préſens?

R. Démoſthene; qui, ayant été mis en priſon, ſe ſauva, & montra beaucoup de foibleſſe dans ſon exil.

D. Quel traitement les Athéniens firent-ils à Harpalus?

R. Ils le chaſſerent de leur ville.

D. Quel grand chagrin Alexandre eut-il alors?

R. La révolte de ſes troupes & la mort d'Epheſtion.

D. Quel changement fit-il en Grece?

R. Il rappela Antipater & mit Cratere en ſa place.

Alexandre, s'étant mis en chemin pour retourner en Perſe, paſſa dans une contrée inculte, où il perdit beaucoup de ſoldats par la famine; on fut obligé de manger toutes les bêtes de ſomme & les chevaux; après quoi il fallut brûler les riches dépouilles qu'ils apportoient des Indes, parcequ'ils ne pouvoient les porter. La peſte ſuccéda

à la famine, & l'armée au sortir de ce lieu étoit diminuée de la quatrieme partie. Elle se remit bientôt dans un pays abondant; &, ayant oublié les affreuses calamités qu'elle venoit d'éprouver, elle se livra pendant sept jours à toutes sortes de dissolutions. Alexandre étant arrivé à Pasargade, Orsine, qui s'étoit chargé du gouvernement de la province, pour la lui conserver, vint au devant de lui & lui fit des présens magnifiques, ainsi qu'aux seigneurs qui l'accompagnoient; mais son grand cœur ne lui permit pas de s'abaisser jusqu'à faire la cour à l'eunuque Bagoas, qui avoit la confiance du roi. Cet eunuque, piqué au vif de ses mépris, trouva bientôt l'occasion de s'en venger. Alexandre fit ouvrir le tombeau de Cyrus pour honorer sa cendre, & fut fort surpris de n'y point trouver les richesses immenses qui devoient y être, suivant l'opinion vulgaire. Bagoas lui fit entendre qu'Orsine s'en étoit saisi; &, sur des soupçons qui n'avoient pas la moindre vraisemblance, Orsine fut appliqué à la question, & mourut dans les tourmens, en protestant qu'il étoit innocent.

Alexandre étant à Suse épousa Statira, & donna la sœur de cette princesse à son cher Ephestion. Ce fut en ce tems qu'arriverent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes Persans, qui venoient pour relever les anciens soldats. Alexandre parut content de

la maniere dont ils firent l'exercice devant lui, ce qui donna beaucoup de jalouſie aux anciens ſoldats.

Cependant Harpalus, qu'Alexandre avoit établi gouverneur de Babylone, ayant appris que ce prince châtioit ſéverement ceux de ſes lieutenants qui avoient abuſé de leur pouvoir en ſon abſence, n'eut pas la hardieſſe d'attendre ce prince ; &, ayant ramaſſé quinze millions, & ſix mille hommes, vint à Athènes. Il eſſaya de corrompre Phocion & Démoſthene, mais il ne réuſſit qu'auprès de ce dernier, que les Athéniens condamnerent pour avoir pris une coupe d'or. Il fut mis en priſon, d'où il ſe ſauva, parce-qu'il ne pouvoit payer une amende. La révolte d'Harpalus n'eut pas de ſuite par rapport aux Athéniens, qui le mirent hors de leur ville.

Alexandre arrêta enſuite par ſa fermeté la révolte des ſoldats Macédoniens, qui ne pouvoient ſouffrir la bonté avec laquelle il traitoit les nouvelles troupes. Le ſupplice de treize des mutins remit tout le reſte dans le devoir, & le répentir de ſes ſoldats força Alexandre de leur rendre ſes bonnes graces, & la garde de ſa perſonne, qu'il leur avoit ôtée. Il renvoya ſeulement les plus vieux avec de grandes récompenſes, & leur donna Cratere pour conducteur. Il envoyoit ce dernier pour commander à la place d'Antipater, qui ne pouvoit s'accorder avec

Olympias, & qui ne quitta pas son gouvernement sans peine.

Le roi, étant à Ecbatane, s'y livra tout entier à la débauche. Il en coûta la vie à Ephestion; & rien ne peut être égalé à la douleur du roi, qui perdoit un favori qui étoit moins attaché à sa grandeur qu'à sa personne.

REFLEXIONS.

1. Rien de plus funeste à un prince, que l'affection qu'il a pour des hommes de néant. La vertu est sans doute de toutes les conditions; mais il est plus rare de la rencontrer chez des gens sans naissance & sans éducation, que chez ceux qui sont nés dans un rang élevé, & qui ont pour s'exciter au bien les exemples de leurs ancêtres. Que penser donc de l'attachement d'Alexandre pour un homme aussi méprisables que l'eunuque Bagoas? Comment un prince si fier put-il descendre jusqu'à honorer de son amitié un pareil sujet? Le voici. Bagoas étoit habile dans l'art de flatter les passions, & ce fut par-là qu'il s'insinua dans l'esprit d'un prince qui les avoit très vives. Que les princes apprennent de cet exemple, à se tenir en garde contre ceux qui n'ont d'autre mérite que des talens agréables. Ils s'en amusent d'abord, souvent même en les méprisant, & finissent pas les trouver absolument nécessaires à leur bonheur, par

leur donner leur confiance, & enfin par partager le mépris que le public à pour eux.

Traits à raconter.

1. *Fameuse mascarade d'Alexandre dans les Indes. Mort étrange de Calanus. Fête qui suivit cette mort.* 2. *Alexandre paye les dettes de ses soldats. Belle parole de ce prince sur l'exactitude que les rois doivent avoir pour leur parole.* 3. *Désintéressement admirable de Phocion.* 4. *Démosthene se laisse corrompre par Harpalus: histoire de son Argyrentie. Lâcheté du même dans son exil.* 5. *Comment Alexandre appaise la révolte de ses soldats.*

LEÇON XXI.

D. QU'ARRIVA-T-IL à Alexandre avant d'entrer dans Babylone?

R. Les mages & les devins l'avertirent qu'il couroit un grand danger s'il entroit dans la ville.

D. Qui l'obligea d'y entrer malgré ces prédictions?

R. Sa vanité & le discours des philosophes Grecs.

D. Que fit-il dans cette ville?

R. Il reçut un grand nombre d'ambassadeurs, & fit faire de magnifiques funerailles à Ephestion.

D. Se contenta-t-il de lui rendre cet honneur?

R. Il le fit placer au rang des demi-dieux.
D. A quoi s'occupa-t-il ensuite ?
R. A embellir Babylone, & à se divertir.

L'an du monde 3680.

D. Qui causa la mort de ce prince?
R. L'excès du vin qu'il but dans une partie de débauche.
D. A qui dit-il qu'il laissoit son royaume?
R. Au plus digne.

Comme Alexandre se préparoit à entrer dans Babylone, les astrologues Chaldéens vinrent au devant de lui, & lui annoncerent qu'il étoit menacé d'un grand péril s'il entroit dans la ville. Alexandre fut d'abord saisi de frayeur & suspendit sa marche; mais les philosophes Grecs, ayant sçu ce qui l'arrêtoit, lui firent comprendre qu'il n'y avoit rien de plus absurde que de prétendre lire dans l'avenir. Alexandre les écouta d'autant plus volontiers que sa vanité l'appeloit à Babylone, où s'étoient rassemblés les ambassadeurs des Grecs, ceux des princes voisins, & de plusieurs autres fort éloignée. Ce spectacle flattoit trop l'ambition d'Alexandre pourqu'il s'y refusât. Il se rendit donc dans cette ville, qui devoit lui être si funeste, & y tint, pour ainsi dire, les etats de l'univers. Il pensa ensuite à faire les obseques d'Ephestion, & à lui élever un tombeau; il sembloit que rien ne pouvoit soulager sa douleur, que les profusions qu'il fit à cette oc-

casion, y ayant dépensé trente-six millions. Il envoya même au temple de Jupiter Ammon, pour savoir quels honneurs on devoit rendre à son ami ; & les prêtres, instruits de ses intentions, déclarerent qu'on pouvoit honorer Ephestion comme un demi-dieu. Alexandre, satisfait d'avoir placé parmi les divinités un dieu de sa façon, s'occupa de soins plus dignes d'un prince ; il fit travailler à des ouvrages publics, pour resserrer l'Euphrate dans son lit, & l'empêcher de ravager, en se débordant, les lieux qu'il environnoit : mais Dieu, qui avoit juré la perte de Babylone, ne lui laissa pas le tems d'achever cet ouvrage. Quelque mépris qu'Alexandre affectât de montrer pour les prédictions qu'on lui avoit faites, elles lui causoient des frayeurs dont il n'étoit pas le maître. Tout le palais étoit plein de gens qui sacrifioient par son ordre, pour expier le moindre présage ; &, pour s'étourdir sur les dangers dont il étoit menacé, il redoubloit ses débauches. Elles terminerent sa vie : &, ayant bu avec un excès qu'on a peine à concevoir, il tomba sans connoissance, & fut saisi d'une grosse fievre. Il crut d'abord que cette maladie n'auroit point de suite, & formoit de nouveaux projets ; mais il fallut renoncer à cet espoir, &, sachant que sa fin étoit proche, il remit son anneau à Perdicas. Interrogé à qui il laissoit l'empire, il répondit, *au plus digne*, & ajouta qu'il prévoyoit qu'on lui

feroit à cette occaſion d'étranges jeux funèbres. Il eut encore le courage de ſe ſoulever ſur le coude pour donner ſa main à baiſer aux ſoldats, & mourut preſque auſſitôt âgé de trente trois ans.

RÉFLEXIONS.

1. De tous les vices le plus mal-ſéant à un prince eſt celui de l'intempérance. Il ſe deſhonere pendant ſa vie, & avance ſa mort.

2. Alexandre qui pouvoit laiſſer à ſes enfans un royaume floriſſant & paiſible, n'oſe prononcer ſur leur deſtinée au moment de ſa mort, & les laiſſe à la merci de ſes généraux. Combien d'enfans portent la peine de l'ambition de leurs pères! Penſons plus à laiſſer & à conſerver à nos deſcendans ce que nous avons reçu de nos prédéceſſeurs, qu'à l'augmenter par des entrepriſes téméraires, qui nous expoſent à tout perdre.

Traits à raconter.

1. *Prédiction des prophétes par rapport à Babylone.* 2. *Un valet de jeu de paume fait à Alexandre une leçon de générosité.* 3. *Sa modération au ſujet des mauvais diſcours qu'on tenoit de lui.* 4. *Généroſité de Memnon par rapport à Alexandre.* 5. *Réponſe libre d'un pirate à Alexandre.*

LEÇON XXII.

D. QUELS ſont les noms des principaux capitaines d'Alexandre ?

R. Perdicas, Lyſimaque, Antipater, Cratere, Ptolémée, Antigone, Caſſandre, Ménandre, Léonat, Neoptoleme, Eumene, Laomedon, Seleucus.

D. A quoi ſe déterminerent tous ces généraux, après la mort d'Alexandre ?

R. Ils mirent ſur le trône Aridée, frère bâtard d'Alexandre, & lui aſſocierent un fils dont Roxane accoucha peu après.

D. Quel étoit le caractère d'Aridée ?

R. C'étoit un prince imbécile.

D. Qui fut déclaré régent du royaume ?

R. Perdicas.

D. Que devint Syſigambis ?

R. Déſeſpérée d'avoir perdu ſon protecteur, elle ſe laiſſa mourir de faim.

A peine Alexandre eut-il expiré, qu'un morne ſilence régna dans le camp ; il fut bientôt ſuivi de cris & de gémiſſemens affreux. A ces premiers mouvemens ſuccéderent la frayeur, l'incertitude, & la crainte. Les Macédoniens ſe trouvoient éloignés de leur pays, ſans chef, au milieu d'un peuple nouvellement ſoumis, & qui pouvoit ſe révolter. L'unique remede à tant de maux étoit de ſe preſſer de donner

un successeur à Alexandre; mais comment s'y prendre pour faire un choix si important? Tant de grands hommes qui s'étoient formés sous Philippe, & qui avoient partagé la gloire de son fils, n'étoient pas d'humeur à prendre un maître parmi eux. Aussi n'étoit-ce pas leur dessein: l'esprit d'indépendance s'empara d'eux tout-à-coup; & chacun ne pensa qu'à se faire un état dans le gouvernement qui lui avoit été confié. Ils comprirent pourtant qu'il n'étoit pas encore tems de faire éclore leurs desseins; &, en attendant qu'ils eussent pris des mesures pour les faire réussir, ils s'accorderent à mettre sur le trône Aridée, frère bâtard d'Alexandre, à qui l'on prétend qu'Olympias avoit troublé l'esprit par un breuvage. Roxane étoit grosse; on décida que, si elle acouchoit d'un fils, il seroit associé à Aridée; &, comme le royaume ne pouvoit pas être gouverné par un imbécille & un enfant, Perdicas fut reconnu comme régent. Alexandre avoit eu un fils de Barsine, mais il ne fut pas question de lui dans ce partage.

L'arrangement dont je viens de parler ne fut fait que sept jours après la mort d'Alexandre, & pendant ce tems il ne vint dans l'esprit de personne qu'il eut été empoisonné, Cependant le bruit s'en répandit ensuite, & l'on accusoit Antipater & ses fils d'avoir commis ce crime.

Voici les gouvernemens qu'occupoient les généraux d'Alexandre. En Europe, la Thrace & les régions voisines furent confiées à Lysimaque. La Macédoine, l'Epire, & la Grece, à Antipater & à Cratere. En Afrique, l'Egypte, la Lybie, la Cyrénaïque, furent laissées à Ptolémée, avec une partie de l'Arabie. Dans l'Asie Mineure, la Lycie, la Pamphylie, & la grande Phrygie, furent données à Antigone. La Carie à Cassandre, la Lydie à Menandre, la Petite Phrygie à Léonat, l'Armenie à Néoptoleme, la Capadoce & la Paphlagonie à Eumene. Mais ces deux provinces n'avoient jamais été bien soumises aux Macédoniens; Alexandre, pour ne point retarder ses conquêtes, s'étoit contenté d'une légere soumission; & Ariarathé, qui en étoit roi, continuoit à les gouverner. Seleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la cavalerie des alliés, & Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies de gardes.

De tous ces capitaines, il n'y eut qu'Eumene qui demeurât fidelement attaché à la famille de son bienfaiteur. Il étoit d'une famille obscure; mais Philippe, qui se connoissoit en mérite, le fit son sécrétaire & lui donna sa confiance. Alexandre eut pour lui les mêmes égards, & Eumene par sa conduite fit bien voir qu'il méritoit les bienfaits dont ses maîtres l'avoient comblé.

RÉFLEXIONS.

1. J'ai dit, dans une des réflections précédentes, que les princes doivent éviter de donner leur confiance à des hommes de néant, mais j'ai fait voir que ce n'étoit que dans le cas où ils n'ont que des talens agréables. Quand ils possedent des qualités utiles & respectables, un prince ne doit rien épargner pour se les attacher, & il doit d'autant plus récompenser leurs bonnes qualités, qu'ils ne les doivent point à l'éducation, mais à eux-mêmes.

2. Tout trembloit hier devant Alexandre. Aujourd'hui les siens, sans protection & sans secours, sont à la merci d'une troupe d'ambitieux, qui ne cherchent qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. Que la grandeur de ce monde passe vîte ! Si les princes y réfléchissoient, ils n'auroient garde s'y attacher, encore moins d'en abuser.

LEÇON XXIII.

L'an du monde 3681.

D. QUE firent les Grecs qu'Alexandre avoit établis dans l'Asie Mineure, lorsqu'il apprirent sa mort ?

R. Ils s'armerent, & se préparerent à repasser en Europe.

D. Quel parti prit alors Perdicas ?

R. Il eut la barbarie de faire égorger tous ces Grecs.

D. Quels mouvemens produisit dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre.

R. On y résolut de secouer le joug des Grecs.

D. Qui engagea les Grecs du Péloponnese à se joindre aux Athéniens ?

R. Démosthene, qui fut rappelé de son exil, & reçu avec honneur.

D. Qui s'opposa aux efforts des Athéniens ?

R. Antipater, qui fut battu, & se retira à Lamia, où il fut assiégé.

D. Qui secourut Antipater ?

R. Léonat, qui fut battu & tué, ce qui obligea Antipater à rendre Lamia.

D. Comment finit cette guerre ?

R. A l'avantage d'Antipater, qui fut desunir les alliés.

D. Que firent les Athéniens, lorsqu'ils se virent abandonnés ?

R. Pour appaiser Antipater, ils condamnerent à mort Démosthene & ses partisans, mais ils avoient fui.

D. Quel traitement Antipater fit-il aux Athéniens ?

R. Il leur donna une garnison Macédonienne, & remit le gouvernement entre les mains des riches.

D. Qu-arriva-t-il à Démosthene & à ceux qui avoient fui avec lui ?

R. Démosthene s'empoisonna, & Antipater fit périr les autres.

D. Qui échappa à sa fureur ?

R. Démétrius de Phalere, dont Phocion obtint le rappel.

D. Comment Antipater traita-t-il les Athéniens après s'être vengé des orateurs?

R. Avec beaucoup de douceur.

Les Grecs des colonies qu'Alexandre avoit établies dans l'Asie Mineure, n'y trouvant pas les douceurs qu'ils goûtoient en Europe, ne penserent qu'à y retourner, aussitôt qu'ils eurent appris la mort de ce prince, & mirent à leur tête vingt-trois mille hommes. Perdicas envoya contre eux un brave officier, nommé Pithon, qui se chargea volontiers de cette commission; car il espéroit gagner ces Grecs, & se procurer, par leur moyen, un établissement considérable dans l'Asie Supérieure. Perdicas, ayant appris son dessein, commanda en secret aux Macédoniens d'exterminer tous les révoltés. Pithon, qui ignoroit cet ordre, gagna par argent trois mille de ces Grecs, qui lui procurerent la victoire; mais, quoique pût faire Pithon, il ne put sauver aucun de ces misérables, qui s'étoient rendus à condition d'avoir la vie sauve.

Cette cruelle action fut bientôt suivie de la guerre de Grece. La nouvelle de la mort d'Alexandre avoit causé de grands mouvemens à Athènes. Le peuple, excité par ses orateurs, ne pouvoit contenir sa joye, & ne parloit que de guerre. Phocion seul garda sa modération ordinaire; &, quelque

facilité qu'on lui montra à secouer le joug des Macédoniens, il crut que la prudence défendoit de l'entreprendre. On se moqua de son flegme, & les Athéniens envoyerent solliciter les villes du Péloponnese à se joindre à eux. Démosthene, quoiqu'il fût alors en exil, se joignit aux ambassadeurs, & par son éloquence fit réussir leur négociation. Les Athéniens lui sçurent si bon gré de cette démarche, qu'ils le rappelerent & le reçurent comme en triomphe. Antipater, ayant appris l'orage qui se formoit, résolut de prévenir l'ennemi; mais, comme il avoit peu de troupes, il fût battu, & assiégé dans une ville où il s'étoit retiré. Léonat, qui vint à son secours, fut tué, ce qui l'obligea de se rendre à discretion. Les ennemis de Phocion triompherent quand ils apprirent ces heureuses nouvelles, & lui demandoient, s'il n'eut pas souhaité de faire les grands exploits dont il entendoit parler? *Je serois charmé de les avoir faits*, repondit-il, *mais je ne voudrois pas les avoir conseillés.* Il avoit si mauvaise opinion des affaires, qu'il ne put s'empêcher de s'ecrier en apprenant une de ces victoires: *Ne cesserons-nous jamais de vaincre?* Ce grand homme pensoit avec sagesse. Antipater, vaincu, trouva le moyen de débaucher les alliés d'Athènes, en traitant séparément avec chacun d'eux; & les Grecs, trahissant la cause commune, ne chercherent que

leurs intérêts particuliers. Athènes, à son tour, fut obligée de se rendre à discrétion, & les Athéniens, pour regagner les bonnes graces d'Antipater, condamnerent à mort Démosthene & ses partisans. Quelques-uns des orateurs furent tués par les ordres du vainqueur, & Démosthene s'empoisonna pour éviter le même sort.

Antipater, maître d'Athènes, fit exclure du gouvernement les pauvres, & le remit entre les mains des riches: au reste, il traita la ville avec douceur, & marqua beaucoup de considération pour Phocion, auquel il accorda le retour de plusieurs bannis, & entre autres de Démétrius de Phalere, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Après une campagne si glorieuse, Antipater retourna en Macédoine, où il fit les nôces de Cratere avec sa fille Phila.

Reflexions.

1. Phocion disoit aux Athéniens, qui se réjouissoient au bruit de la mort d'Alexandre: *Si ce prince est mort aujourd'hui, il le sera encore demain & après.* Belle leçon pour ces hommes imprudens, qui se réjouissent hautement, lorsqu'ils apprennent que leurs ennemis sout tombés dans la disgrace; & qui par-là découvrent souvent à pure perte la malignité de leurs cœurs.

2. Ce n'est point par le succès qu'il faut

juger de la bonté d'un conſeil. Un heureux hazard peut faire réuſſir les entrepriſes les plus mal concertées, mais un homme prudent ne ſe laiſſe pas éblouir par ce ſuccès; il en craint les ſuites comme Phocion, & s'en afflige, parcequ'une telle proſpérité n'eſt propre qu'à nourrir la préſomption des ſots, & les conduit ordinairement à leur perte, par la folle confiance qu'elle leur inſpire.

Traits à raconter.

1. *Caractère de Phila.* 2. *Penſée de Xénocrate ſur les conditions de paix, accordées par Antipater.* 3. *Mort de Démoſthene.*

Leçon XXIV.

D. QU'ARRIVA-T-IL l'an du monde 3683?

R. On fit la pompe funèbre d'Alexandre.

D. Où le corps d'Alexandre fut-il dépoſé?

R. Dans la ville d'Alexandrie en Egypte.

D. Qui établit Eumene dans ſes états?

R. Perdicas.

D. Qui cauſa la guerre entre les lieutenans d'Alexandre?

R. Le deſſein qu'eut Perdicas d'épouſer Cléopatre, ſœur d'Alexandre.

D. Nommez ceux qui ſe liguerent contre Perdicas?

R. Antigone, Antipater, Cratere, Ptolémée & Néoptoleme.

D. Que fit Eumene dans cette guerre ?

R. Il gagna deux batailles, & dans la derniere Cratere & Néoptoleme furent tués.

D. Que devint Perdicas ?

R. Il fut maſſacré en Egypte, où il alloit faire la guerre.

D. Quel plus grand crime avoit commis Perdicas ?

R. Il avoit fait périr Statira & ſa ſœur, à la ſollicitation de Roxane.

Ce ne fut que deux ans après la mort d'Alexandre qu'on fut aſſez tranquille pour lui rendre les derniers devoirs, & rien n'approcha de la magnificence de ſes obſeques. Certaines prédictions promettoient une gloire infinie à la ville qui poſſéderoit ſes cendres. Ptolémée procura cet honneur à la ville d'Alexandrie ; un auteur du quinzieme ſiècle prétendoit que ce tombeau y ſubſiſtoit encore de ſon tems, & qu'il étoit réveré des Mahométans.

Dans le partage des gouvernemens qu'avoient fait les lieutenans d'Alexandre, on étoit expreſſement convenu, qu'Antigone & Léonat mettroient Eumene en poſſeſſion de la Capadoce, &c. mais ceux-ci, ayant en vue leurs propres intérêts, ne penſerent point à ceux de ce grand homme, qui raſſembla lui-même quelques troupes. Perdi-

cas se joignit à lui, remporta la victoire, &, ayant fait périr Ariarathé & sa famille, il mit Eumene en possession de son gouvernement. Perdicas châtia ensuite quelques villes qui s'étoient révoltées, & pensa à épouser Cléopatre, veuve du roi d'Epire, & sœur d'Alexandre. Cette princesse, étant chérie des Macédoniens, lui ouvroit par son mariage le chemin à l'empire. Ce dessein piqua Cratere, dont Perdicas vouloit repudier la fille, qu'il avoit épousée, & il allarma les autres lieutenans d'Alexandre. Antigone & Antipater se joignirent à lui, aussi bien que Néoptoleme: ils eurent même l'adresse de faire entrer Ptolémée dans leurs vues. Perdicas marcha contre ce dernier, & chargea Eumene de tenir tête aux autres. Eumene répondit à la confiance du régent, & gagna deux batailles, dans lesquelles Cratere & Néoptoleme furent tués. Perdicas ne fut pas si heureux. Ptolémée avoit gagné l'affection des Egyptiens par la douceur de son gouvernement. On venoit de tous côtés s'établir en Egypte pour vivre sous son autorité. Les soldats de Perdicas n'alloient qu'avec repugnance contre un capitaine dont ils revéroient les grandes qualités. Un accident acheva de les décourager. Perdicas, ayant fait passer un bras du Nil à son armée, perdit deux mille hommes à ce passage, dont les uns furent noyés & les autres dévorés par les croco-

diles. Cet accident mit ses soldats en fureur; ils coururent à sa tente & le massacrerent avec ses plus confidens. Digne châtiment du meurtre de Statira & de sa sœur, auquel il avoit consenti pour plaire à Roxane.

Reflexions.

1. Les hommes de sang périssent par le sang. Voulez-vous vous procurer de longs jours, vous à qui la providence a remis le pouvoir suprême, gardez-vous d'en abuser pour opprimer l'innocence: craignez, si vous l'osez, de voir retomber sur vous le sang innocent que vous aurez versé.

2. Il n'est point de plus fortes gardes, pour un prince, que l'affection & l'estime des peuples. Ptolémée dût à la douceur de son gouvernement & à l'estime des soldats de Perdicas la mort de ce redoutable ennemi.

Traits à raconter.

1. *Désespoir des habitans de Larande, & leur fin tragique.* 2. *Artifice dont se sert Eumene pour Combattre Cratere.* 3. *Il donne des pleurs à la mort de son ennemi.*

Leçon XXV.

D. Qui fut nommé régent du royaume après la mort de Perdicas?

R. Antipater ſuccéda à deux autres qui ſe démirent volontairement.

D. Que fit Ptolémée après la mort de Perdicas?

R. Il débaucha ſes ſoldats & fit déclarer Eumene & cinquante autres ennemis des Macédoniens.

D. Que fit alors Eumene?

R. Trahi par un de ſes officiers il perdit une bataille, & ſe retira avec cinq cens hommes dans un fort château.

D. Comment Ptolémée ſe rendit-il maître de Jéruſalem?

R. En faiſant donner l'aſſaut le jour du ſabbat.

D. Que faiſoit en ce tems Antipater?

R. Il étoit dangereuſement malade, & mourut.

L'an du monde 3684.

D. A qui laiſſa-t-il la régence & le gouvernement de la Macédoine?

R. A Polyſperchon, & il lui aſſocia ſon fils Caſſandre.

D. Que fit alors Caſſandre.

R. Il mit dans ſes intérêts Antigone & Ptolémée.

D. Qui fit Polyſperchon pour conjurer cet orage?

R. Il rappela Olympias, & rendit aux Athéniens leur ancien gouvernement.

D. Quelles étoient ſes vues?

R. De faire condamner Phocion par ceux qui avoient été exclus du gouvernement.

Ptolémée, étant arrivé dans le camp où Perdicas venoit d'être égorgé, sçut si bien justifier sa conduite auprès des Macédoniens qu'ils passerent à son service. Il profita de ce succès pour faire déclarer ennemi des Macédoniens Eumene & ses partisans. On nomma ensuite deux régens du royaume, mais l'épouse d'Aridée, qui prétendoit se mêler des affaires, leur donna tant d'embarras, qu'ils se démirent de cette dignité, qu'on donna toute entiere à Antipater. Il fit une nouvelle distribution des royaumes, dans laquelle Séleucus, qui commandoit la cavalerie, eut encore le gouvernement de Babylone, ce qui le rendit peu après un des plus puissans princes.

Antigone fut chargé de poursuivre Eumene, qui, trahi par un de ses officiers, perdit une bataille, & qui, après sa défaite, fut obligé de changer souvent de place pour éviter de tomber entre les mains de ses ennemis. Ce fut alors qu'on admira la fermeté de ce grand homme; & ses malheurs firent voir ses vertus dans le plus grand jour. Enfin, ayant trouvé cinq cents hommes déterminés à périr avec lui, il se retira à Nora, où il soutint un siege de deux ans.

Pendant ce tems, Ptolémée se rendit

maître de la Syrie, de la Phénicie, & de la Judée. D'abord il traita durement les Juifs; mais, ayant réfléchi sur la fidélité qu'ils conservoient envers leurs maîtres, il en reçut un grand nombre dans ses troupes, & leur confia la garde des plus importantes places de ses états.

Vers ce même tems Antipater tomba malade. Démade fut chargé, par les Athéniens, de le prier d'ôter la garnison qu'il avoit mise dans leur ville. Ce Démade, qui avoit dicté l'arrêt de mort des orateurs, parmi lesquels étoit Démosthene, avoit écrit à Antigone pour l'exhorter à se rendre maître de la Grece, ou de la Macédoine. Démade arriva à la cour comme on venoit d'y intercepter sa lettre. Antipater, après l'avoir accablé de reproches, fit égorger son fils à ses yeux, & le fit mourir ensuite lui-même.

Cette cruelle action fut presque la derniere d'Antipater, qui mourut de sa maladie. Il avoit, comme je l'ai dit, un fils nommé Cassandre, qui ne manquoit pas de grandes qualités; cependant il lui préféra Polysperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre, & se contenta de lui associer Cassandre. Ce dernier, mécontent d'une telle disposition, s'empara des meilleures places; &, déterminé à déposséder son rival, il fit entrer Ptolémée & Antigone dans ses vues, ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils vouloient abolir le titre de

régent, qui ſembloit les tenir dans la dépendance.

Polyſperchon, de ſon côté, ne s'oublia pas. Il rappela Olympias, qui s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager l'autorité avec elle. Cette princeſſe conſulta le fidele Eumene ſur cette propoſition. Il lui conſeilla d'attendre quelque tems, & ſi elle retournoit en Macédoine d'oublier les injures qu'elle avoit reçues, & de ne faire connoître ſon autorité que par des bienfaits: mais cette altiere princeſſe ne ſuivit pas ce conſeil auſſi ſage que ſalutaire.

Réflexions.

1. *Qui ne ſait pas diſſimuler ne ſait pas regner* dit-on. On pourroit ajouter, à cette maxime, qui a ſes inconvéniens, celle-ci: *Qui ne ſait pas pardonner ne ſauroit régner.* Il eſt indigne d'un prince de chercher à ſe venger. Le pardon des injures eſt pour lui non-ſeulement le parti le plus glorieux, mais auſſi le plus ſûr.

Antipater, mourant, donne un grand exemple à ceux qui diſpoſent des emplois. Ils doivent dans cette occaſion être ſourds à la voix du ſang & de l'amitié pour n'entendre que celle du merité, & l'on peut regarder comme la cauſe prochaine de la décadence d'un empire l'abus qui fait préférer la naiſſance & la faveur aux qualités réelles.

Traits à raconter.

1. *Adresse d'Eumene pour conserver la vigueur de ses soldats & de ses chevaux, dans un lieu fort étroit.* 2. *Circonstances de la trahison & de la mort de Démade.*

Leçon XXVI.

D. Que fit Polysperchon lorsque son fils se fut rendu maître de l'esprit des Athéniens ?

R. Il le livra au jugement du peuple.

D. Quel fut le résultat de l'assemblée du peuple ?

R. Phocion & quelques autres furent condamnés à mort.

D. Quel étoit leur crime ?

R. D'avoir consenti qu'on remît le gouvernement entre les mains des riches.

D. Qu'est ce que Phocion fit recommander à son fils ?

R. D'oublier l'injustice des Athéniens à son égard.

D. Qui se rendit ensuite maître d'Athénes ?

R. Cassandre.

D. A qui en donna-t-il le gouvernement ?

R. A Démétrius de Phalere, qui le conserva dix ans.

D. Comment gouverna-t-il la république ?

R. Les Athéniens ne furent jamais plus heureux que sous son gouvernement.

D. Comment Eumene se tira-t-il de Nora?

R. Par son adresse, sans manquer à la fidélité qu'il avoit jurée à la famille d'Alexandre.

L'an du monde 3686.

D. Que devint Eumene?

R. Polysperchon le déclara général des deux rois dans l'Asie Mineure.

D. Qu'arriva-t-il en Macedoine, l'an 3687?

R. Olympias fit mourir Aridée & sa femme.

D. Que lui arriva-t-il ensuite?

R. Assiégée par Cassandre, elle fut forcée de se rendre à discretion.

D. Que devint cette princesse?

R. Cassandre la livra aux parens de ceux qu'elle avoit fait mourir, & ils la poignarderent.

D. Que devint Eumene?

R. Ses soldats le livrerent à Antigone, qui le fit mourir.

Phocion, qui connoissoit le caractère de ses concitoyens, n'avoit point été fâché qu'on ôtât l'autorité au petit peuple, qui en avoit si souvent abusé. Ce fut un crime qu'on ne lui pardonna jamais; &, Polysperchon ayant rendu aux Athéniens leur ancien gouvernement, Phocion fut condamné à mort, dans une assemblée où l'on n'avoit point eu honte d'admettre des esclaves &

des gens notés d'infamie. Ce grand homme donna en mourant les plus grands exemples de modération & de fermeté, ce qui augmenta la rage de ses ennemis, qui ne voulurent pas que ses cendres reposassent dans l'Attique.

Polysperchon ne recueillit pas le fruit qu'il avoit espéré de la mort de Phocion, Cassandre profita du trouble qui agitoit la ville pour s'en saisir ; & les Athéniens reçurent, de la main de ce prince, un de leurs citoyens pour les gouverner. C'étoit Démétrius de Phalere, homme qui réunissoit en lui toutes les qualités requises pour remplir dignement cet emploi. Pendant dix années qu'il gouverna, il mit toute son application à faire fleurir les loix, à réprimer les abus, & jamais les Athéniens ne vécurent plus tranquilles que pendant ces dix années.

Cependant Antigone, à qui Eumene donnoit de grandes inquiétudes, entreprit de le gagner, & promit de le laisser sortir de Nora, s'il vouloit jurer de ne reconnoître pour amis ou ennemis que les siens. Eumene, s'adressant aux Macédoniens qui devoient terminer cette affaire, demanda s'il n'étoit pas juste de faire ce serment, en mettant, qu'il ne reconnoîtroit pour amis ou ennemis que ceux qui le seroient des deux princes & d'Antigone. Les Macédoniens, toujours attachés à la famille

d'Alexandre, trouverent cette seconde formule meilleure que la premiere. Antigone fut fort irrité lorsqu'il apprit ce qui s'étoit passé, & donna ordre de continuer le siege; mais Eumene n'avoit pas attendu cet ordre, & s'étoit sauvé dans la Capadoce, où il rassembla deux mille de ses vieux soldats. Polysperchon lui envoya au nom des deux rois une commission, qui le déclaroit leur général dans l'Asie Mineure. Eumene sentit combien cet honneur alloit lui attirer d'envieux: car il étoit de Thrace, & les autres officiers le traitoient de Barbare. Il n'omit rien pour éteindre, ou du moins pour amortir, cette jalousie, & s'étudia à gagner tout le monde par sa douceur & ses manieres honnêtes, qui lui réussirent longtems; mais, ayant été battu par Antigone, ses propres soldats le livrerent à l'ennemi pour ravoir leur bagage, qui avoit été enlevé.

L'amitié avoit long tems uni Antigone & Eumene. Elle plaida quelque tems la cause du dernier. Démétrius, fils d'Antigone, sollicitoit aussi son père de laisser la vie à ce grand homme: mais tout fut inutile, on connoissoit l'inflexibilité d'Eumene dans son devoir: son attachement pour la famille de son maître lui en coûta la vie.

RÉFLEXIONS.

1. La liberté eſt un poids que le commun des hommes n'a pas la force de porter, & ſous lequel il ſuccombe. Les Athéniens nous confirment cette vérité. Que de troubles, d'agitations, d'injuſtices, lorſque la multitude y décide! Quelle paix, quelle tranquillité, lorſqu'une puiſſance ſupérieure contient les tranſports d'une populace inſenſée!

2. Eumene donne une utile leçon à ceux qu'un mérite ſupérieure éleva aux grandes places ſans le ſecours de leur naiſſance. Ce n'eſt point en affectant des manieres hautaines qu'ils parviendront à s'affermir dans l'autoıité: ils n'ont qu'un moyen pour faire oublier leur origine & arracher l'eſtime de leurs envieux: c'eſt de ne point rougir de leur primitive baſſeſſe, & de traiter leurs inférieurs avec beaucoup d'égards.

Traits à raconter.

1. *Phocion eſt outragé en allant à la mort: ſa fermeté & ſa patience.* 2. *Une Dame de Megare lui rend les derniers devoirs.* 3. *Les Athéniens réhabilitent ſa mémoire.* 4. *Réponſe de la femme de Phocion à une dame qui lui montroit ſes bijoux.* 5. *Il refuſe de ſolliciter les juges en faveur de ſon gendre.* 6. *Eumene trouve le moyen de ne rien faire d'indigne de ſon rang, ſans exciter la jalouſie*

de ses officiers. 7. *Mort d'Aridée & de son épouse.* 8. *Mort d'Olympias.* 9. *Artifice innocent d'Eumene pour se mettre à couvert des embuches de ses ennemis.* 10. *Les soldats d'Eumene ne veulent aller à l'ennemi que lorsqu'il est à leur tête, & meprisent le faste des autres généraux ; paroles d'Antigone à cette occasion.* 11. *Dernier discours d'Eumene à ses soldats ; précautions d'Antigone pour le garder.*

LEÇON XXVII.

D. QUEL traitement Antigone fit-il aux traitres qui lui avoient livré Eumene ?

R. Il les relégua dans une province éloignée, & donna ordre de les faire périr.

D. Quels sentimens exciterent, dans les successeurs d'Alexandre, les succès d'Antigone ?

R. Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, & Cassandre, se liguerent contre lui.

D. Que fit alors Antigone ?

R. Il se rendit maître des ports de Syrie & de Phénicie ; &, ayant fait construire des vaisseaux, se rendit maître de la mer.

D. Resta-t-il dans ce pays ?

R. Il y laissa son fils, & se rendit dans l'Asie Mineure.

D. Comment ce nommoit ce fils.

R. Démétrius, furnommé depuis Poliorcete.

D. Quel étoit le caractère de ce prince ?

R. Un mêlange de vertus & de vices les plus oppofés.

D. En quoi fe diftingua-t-il furtout ?

R. Dans fon refpect pour fon père & fa mère.

L'an du monde 3693.

D. Qu'arriva-t-il alors en Orient ?

R. Séleucus s'empara de Babylone, qu'il perdit enfuite, & qu'il recouvra une autre fois.

D. Qu'arriva-t-il l'an du monde 3695 ?

R. Caffandre & Polyfperchon firent mourir les deux fils d'Alexandre, avec leurs mères.

D. Que devint Cléopatre, fœur d'Alexandre ?

R. Antigone la fit mourir, comme elle cherchoit à joindre Ptolémée.

Les fuccès d'Antigone exciterent l'envie de ceux qui, comme lui, afpiroient à l'empire, & ils fe liguerent contre lui. Antigone eut d'abord de grand fuccès, mais en vain enlevoit-ils des provinces à Ptolémée & à Séleucus ; ces princes, par la douceur de leur gouvernement, avoient gagné l'affection des peuples, qui, ne fe voyant qu'avec regret fous la domination d'Antigone, faifif-

ſoint avec ardeur l'occaſion de rentrer ſous l'obéiſſance de leurs anciens maîtres.

Antigone avoit un fils nommé Démétrius, à qui l'on donna depuis le ſurnom de Poliorcete, qui veut dire preneur de villes. Ce prince réuniſſoit en lui les qualités les plus diſſemblables, comme nous le verrons dans la ſuite. Son père l'ayant laiſſé en Syrie pendant qu'il alloit dans l'Aſie Mineure, ce jeune prince fut battu par Ptolémé, qui lui renvoya généreuſement ſon bagage. Démétrius ne fut point abattu par ce mauvais ſuccès, &, ayant eu ſa revanche quelque tems après, il rendit auſſi le butin à Ptolémée, après en avoir obtenu la permiſſion de ſon père.

Séleucus, après s'être emparé de Babylone, partit pour la Médie, & Démétrius profita de ce tems pour reprendre la ville. Il commit une grande faute en quittant ce pays, car il permit à ſes ſoldats de le piller, ce qui lui attira la haine des peuples qui, ſe remirent avec joye ſous la domination de Séleucus.

Les Macédoniens cependant ſentirent renaître leur amour pour la famille d'Alexandre, demanderent le fils, qu'il avoit eu de Roxane. Cette demande hâta la mort de ce prince, & celle de ſon frère Hercule: Caſſandre & Polyſperchon les firent mourir avec leurs mères.

RÉFLEXIONS.

1. On aime quelquefois la trahison, mais on méprise toujours les traîtres : on s'en méfie, & ceux qui ont assez de bassesse pour les employer, emploient souvent les moyens les plus bas, les plus criminels, pour s'en défaire.

2. Le monde entier conspireroit en vain contre un prince que ses vertus rendent cher à ses sujets. Il trouve dans leur affection des ressources toujours sûres, comme nous le voyons par l'exemple de Ptolémée & de Séleucus.

3. Qu'il est beau de voir des ennemis conserver entre eux les égards & les bienséances. *Un prince ne doit combattre que pour la gloire, & non pour un vil intérêt* dit Ptolémée en renvoyant à Démétrius tout son bagage qu'il lui avoit enlevé. Admirons la générosité de ce prince, mais n'oublions pas le bel exemple que nous donne Démétrius, qui n'ose de son chef prendre sa revanche, & qui en demande permission à son père : apprenons de lui qu'il n'est point d'âge ni d'emploi qui puisse nous dispenser de la soumission que nous devons à ceux qui nous ont donné la vie.

Traits à raconter.

1. *Caractère de Démétrius.* 2. *Antigone fait remarquer à des Ambassadeurs la con-*

fiance qu'il avoit en son fils. 3. *Paroles d'Antigone quand il apprit la défaite de son fils.*

LEÇON XXVIII.

D. QUE fit Démétrius l'an du monde 3698?

R. Il se rendit maître de la ville d'Athènes, & y rétablit la démocratie.

D. Comment en agit-il avec Démétrius de Phalere ?

R. Il le traita avec honneur, & l'envoya à Thebes avec une escorte.

D. Quelle fut la conduite des Athéniens par rapport à Démétrius de Phalere?

R. Ils abattirent ses statues, & noircirent sa réputation.

D. Que devint ce grand homme?

R. Il se retira auprès de Cassandre, puis en Egypte.

D. Que firent les Athéniens pour honorer Démétrius Poliorcete?

R. Ils allerent jusqu'à l'impiété, & à la bassesse.

D. Qui fit ensuite Démétrius ?

R. Il assiégea & prit Salamine, capitale de l'île de Cypre.

D. Comment usa-t-il de sa victoire?

R. Il en releva la gloire par la maniere généreuse dont il en usa.

L'an du monde 3699.

D. Que fit Antigone lorſqu'il apprit la victoire de ſon fils ?

R. Il ſe fit proclamer roi, & envoya le diademe à ſon fils.

D. L'exemple d'Antigone fut-il ſuivi ?

R. Ptolémée, Lyſimaque, & Séleucus, prirent le même titre.

D. Que fit enſuite Antigone ?

R. Il eſſaya d'entrer en Egypte, mais il ne put en venir à bout.

Antigone, ayant réſolu d'enlever la Grece à Caſſandre & aux princes ligués, y envoya ſon fils Démétrius. Celui-ci arriva dans le port d'Athènes ſans trouver aucune réſiſtance ; on prit ſes vaiſſeaux pour ceux de Ptolémée ; &, quand on s'apperçut de la mépriſe, il n'étoit plus tems de lui réſiſter. On courut pourtant aux armes ; mais Démétrius ayant fait publier, par un heraut, qu'il venoit de la part de ſon père pour chaſſer la garniſon & rendre au peuple ſon ancien gouvernement, les Athéniens jeterent leurs boucliers, & nommerent Démétrius leur ſauveur & leur libérateur. Démétrius de Phalere, qui n'avoit pas de forces à oppoſer à l'ennemi, ſe ſoumit de bonne grace, & envoya des ambaſſadeurs à Poliorcete, au nom de tous les Athéniens. Il les reçut fort bien, mais il ne voulut entrer dans la ville qu'après avoir chaſſé la garni-

ſon, & pendant qu'on l'aſſiégeoit dans la forteresſe, il prit la ville de Mégare, qu'il traita bien à la priere des Athéniens. Ayant pris & raſé le fort d'Athènes, il tint la parole qu'il avoit donnée aux Athéniens, & leur promit du blé & des vaiſſeaux. Il pourvut enſuite à la ſûreté de Démétrius de Phalere, que ſes ingrats citoyens déclarerent criminel. Ils lui avoient dreſſé trois cents ſoixante ſtatues ; elles furent abattues, & peu s'en fallut qu'on n'appelât en jugement ceux qui avoient été ſes amis. Les Athéniens, non contens de cette indignité, s'avilirent par les honneurs qu'ils rendirent à leur libérateur, auquel ils prodiguerent les titres les plus faſtueux ; ils allerent juſqu'à l'impiété, & le traiterent comme un dieu : ils lui en donnerent même le titre. Ce prince acquit une gloire plus ſolide en prenant Salamine, & en gagnant une grande bataille ſur les troupes de Ptolémée. Il fit voir dans ces deux occaſions toutes les qualités d'un grand capitaine ; & la modération avec laquelle il uſa de ſa victoire lui mérita le titre de prince généreux & magnanime. Antigone avoit reſſenti de grandes inquiétudes dans l'attente du ſuccès des armes de ſon fils. Sa joye fut extréme quand il apprit ſa victoire. Ses ſujets le proclamerent roi, &, lui ayant ceint la diademe, il l'envoya à Démétrius, auquel il donna le même titre. Les ſujets de Ptolémée, pour montrer á leur maître que ſa dé-

faite ne les avoit point découragés, s'empresserent aussi à le mettre sur le trône ; & les autres successeurs d'Alexandre, à l'exception de Cassandre, prirent aussi le titre de rois, dix-huit ans après la mort de leur maître.

Antigone, fier de ses avantages, résolut d'entrer en Egypte pour en chasser Ptolémée, s'étant embarqué dans une mauvaise saison malgré l'avis de ses pilotes, il perdit beaucoup d'hommes & de vaisseaux. Ptolémée lui enleva aussi beaucoup de troupes, en faisant promettre une grosse paye à ceux qui passeroient à son service. D'ailleurs, il avoit si bien pourvu à la sûreté des passages, qu'Antigone fut obligé de renoncer à son entreprise, dont il ne retira que de la honte, au lieu de la gloire sur laquelle il comptoit.

Réflexions.

1. Je ne puis me refuser ici à une réflexion que j'ai déja faite : la liberté est un don pernicieux au commun des hommes : ils ne peuvent en soutenir le poids, & ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils savent y renoncer pour se soumettre à une puissance légitime. Que d'extravagances, de crimes, & d'excès, eussent évité les Athéniens, s'ils eussent compris cette vérité. La liberté chez le peuple dégénere en licence ; je sais qu'une puissance absolue a ses inconvéniens ; mais tyrannie pour tyrannie, j'aime mieux

dépendre des caprices d'un ſeul homme, qui peut, après tout, être moderé & vertueux, que d'être expoſé au caprice d'une multitude toujours aveugle, toujours légere, & qui n'a pour principe que ſon intérêt préſent, auquel elle ſacrifie le bien général, ſans prévoir les funeſtes ſuites de ſa mauvaiſe adminiſtration.

2. Ceux qui rempliſſent les grandes places doivent apprendre, de l'exemple de Démétrius de Phalere, à ne pas faire grand cas des applaudiſſemens d'une multitude inſenſée, qui prodigue aujourd'hui les plus grands honneurs à ceux qu'elle jugera demain dignes du ſupplice : ils doivent s'y refuſer s'il eſt poſſible, & l'on ne peut excuſer Démétrius de Phalere, d'avoir ſouffert qu'on lui élevât un ſi grand nombre de ſtatues : elles ne ſervirent qu'à rendre ſa chûte plus éclatante. Caton le Roman penſoit d'une maniere bien plus ſage. Quelqu'un ayant paru ſurpris de ce qu'on ne lui avoit point élevé de ſtatues, il répondit : *j'aime mieux qu'on demande, pourquoi je n'en ai pas, que ſi on demandoit pourquoi j'en ai.*

Traits à raconter.

1. *L'incontinence de Démétrius Poliorcete l'expoſe à un grand péril.* 2. *Belle réponſe d'Antigone à ceux qui lui conſeilloient de garder pour lui la ville d'Athènes.* 3. *Démétrius, après avoir pris Mégare, traite*

bien Stilpon, célèbre philosophe. 4. Réponse pleine de sagesse de ce philosophe au prince. 5. Il lui reproche avec esprit l'enlevement de tous les esclaves.

Leçon XXIX.

D. Quelle étoit la conduite de Démétrius pendant la guerre?

R. C'étoit le prince le plus actif & le plus infatigable.

D. Comment vivoit-il pendant la paix?

R. Il étoit prodigue, & s'abandonnoit aux derniers excès en tout genre.

D. Quels étoient les talens que ce prince avoit cultivés?

R. Il méprisoit les frivoles, & s'appliqua aux méchaniques, mais d'une maniere digne d'un prince.

D. A qui ce prince fit-il la guerre l'an trois mille sept cents?

R. Aux habitans de l'île de Rhodes.

D. Pourquoi cela?

R. Parcequ'ils étoient demeurés neutres l'année précédente.

D. Démétrius prit-il la ville de Rhodes?

R. Non, après un siege d'un an, il fut obligé d'accorder une paix honorable aux Rhodiens.

D. Que fit-il pour montrer son estime aux Rhodiens?

R. Il leur fit présent de toutes ses machines de guerre.

D. Que firent-ils de l'argent que leur procura la vente de ces machines?

R. Le fameux Colosse, qui passoit pour une des sept merveilles du monde.

Antigone, âgé de près de quatre-vingts ans, ne se trouvant plus assez de vigueur pour soutenir la guerre, en abandonna le soin à son fils Démétrius, & le chargea de punir les Rhodiens, qui lui avoient refusé du secours contre les habitans de Salamine. L'île de Rhodes, qui jouissoit de la paix depuis plusieurs années, en avoit profité pour cultiver le commerce, ce qui l'avoit rendue extrêmement riche & florissante. C'étoit pour conserver la liberté du commerce, que les Rhodiens s'étoient déterminés à demeurer neutres, & ce fut ce qui leur attira la colere d'Antigone, qui croyoit qu'on ne pouvoit lui résister sans crime. Démétrius, chargé du soin de punir les Rhodiens, n'épargna rien pour faire réussir cette entreprise, dont il connoissoit la difficulté. Ce prince avoit beaucoup de goût pour les méchaniques, & il s'y appliqua d'une maniere convenable à son rang. Les connoissance qu'il avoit acquises sur cet article lui servirent à inventer toutes sortes de machines de guerre, & à perfectionner ses galeres; &, pendant un an que dura le siege de Rhodes, il se passa peu de jours où

il ne trouvât quelque nouvelle invention, pour détruire les travaux des aſſiégés. Ceux-ci ſe défendirent avec un courage que rien ne fut capable de rebuter; &, Ptolémée leur ayant donné du ſecours, Démétrius fut charmé de trouver un moyen de ſortir de cette affaire ſans honte, & ſembla céder aux prieres des Etoliens, qui demandoient des conditions honorables pour les Rhodiens. Ces derniers furent déclarés libres, renouvellerent leur alliance avec Antigone, & promirent de s'unir à lui contre ſes ennemis, mais ils excepterent Ptolémée. Démétrius, qui avoit conçu beaucoup d'eſtime pour les Rhodiens, leur fit préſent de toutes ſes machines de guerre, qu'ils vendirent. Ce fut avec l'argent qu'ils tirerent de ces machines qu'ils firent faire ce fameux Coloſſe, qui paſſoit pour une ſtatue du ſoleil, qui avoit cent cinq piés de haut; les vaiſſeaux pouvoient paſſer entre ſes jambes les voiles déployées, & il y avoit peu de gens qui puſſent embraſſer ſon pouce. Charès de Lindus employa douze ans à le faire, & il fut abattu ſoixante-ſix ans après, par un tremblement de terre.

Les Rhodiens éleverent auſſi un monument ſuperbe, pour marquer leur reconnoiſſance à Ptolémée, & ce fut à l'occaſion du ſecours qu'il leur avoit donné qu'ils lui donnerent le ſurnom de Soter, qui veut dire Sauveur.

Reflexions.

1. Un prince qui veut se rendre digne de son rang doit renoncer de bonne heure à tout ce qui n'est qu'amusant pour s'appliquer aux choses utiles. Il suffit qu'un particulier se perfectionne dans l'art où il s'est fixé, mais un prince ne doit rien ignorer pour ainsi dire. Il lui faut une connoissance générale de tous les arts & de toutes les sciences, sans quoi il ne peut juger du mérite de ceux auxquels il confie les emplois les plus importans. Démétrius étoit le plus habile ingénieur de son armée, on n'en demande pas autant à tous les souverains ; mais une ignorance totale sur cet article & sur quantité d'autres nuit beaucoup à leur gloire, & leur attire le mépris de leurs sujets.

Traits à raconter.

1. *Ce que c'étoit que Protogene ; sa réponse à Démétrius, qui s'étonnoit de sa tranquillité au milieu du tumulte des armes.* 2. *Sentimens d'Apelle sur les ouvrages de Protogene.* 3. *Precautions du dernier pour empêcher que la finesse de son goût ne s'émoussât.* 4. *Défaut de ce peintre ; le hasard le fait réussir dans une de ses meilleures pieces.*

LEÇON XXX.

L'an du monde 3701.

D. De quel pays Séleucus étoit-il maître?
R. Du pays situé entre l'Euphrate & l'Indus.
D. Ce vaste empire satisfit-il ses desirs ?
R. Non, car il voulut remettre sous son obéissance les peuples qui demeuroient au-delà de l'Indus.
D. Quel fut le succès de cette expédition ?
R. Ayant appris que les Indiens avoient une grande armée, il fit la paix avec leur roi, & se contenta de cinq cents éléphans.
D. Quel nouveau service Démétrius rendit-il aux Athéniens ?
R. Il chassa Cassandre de l'Attique, & lui fit lever le siege d'Athènes.
D. Que firent alors Cassandre & Lysimaque ?
R. Ils firent une ligue avec Ptolémée & Séleucus contre Antigone.

L'an du monde, 3703.

D. Où se donna la bataille ?
R. Dans la Phrygie, proche d'Ipsus.
D. Quel en fut le succès ?
R. Démétrius s'étant abandonné à la poursuite des fuyards fit perdre la bataille, où Antigone fut tué.

D. Qui combattit à côté de Démétrius?

R. Le grand Pyrrhus, qui étoit encore fort jeune.

Séleucus, non content du grand empire qu'il possédoit, résolut de remettre sous son obéissance les peuples qui habitoient au-delà de l'Indus, & qui avoient été soumis par Alexandre; mais un homme de basse naissance, sous pretexte de secourir les Indiens, s'étoit formé un empire dans ce pays, & paroissoit déterminé à le défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Séleucus n'osa entreprendre de le réduire dans un tems où ses alliés lui demandoient du secours contre Antigone. Il se contenta donc de cinq cents éléphans, & céda au nouveau roi des Indiens tous les droits qu'il prétendoit avoir sur son pays.

Rien, peut-être, n'eut été capable de borner les succès d'Antigone & de son fils, si ces princes eussent joui de leur fortune avec modération; mais leur orgueil croissoit avec leur puissance. Démétrius, après avoir chassé Cassandre de toute l'Attique, avoit été nommé chef de toute la Grece, comme Alexandre, & se croyoit de beaucoup au-dessus de ce prince. Les Athéniens nourrissoient sa présomption par leurs basses adulations; il abusoit de leur lâcheté pour s'abandonner aux excès les plus crians, & les forçoit de fournir des sommes immenses, qu'il prodiguoit à des femmes débauchées. Ce prince affectoit de mépri-

ſer les autres rois, & n'en parloit qu'avec dédain ; ce qui les détermina à ſe liguer de nouveau pour détruire le père & le fils. Peu s'en fallut qu'ils n'échouaſſent dans leur deſſein ; la victoire s'étoit déclarée pour Antigone ; mais ſon fils s'étant abandonné à la pourſuite des fuyards, ne put rejoindre ſon infanterie à l'armée, les éléphans rempliſſant l'eſpace qui les ſéparoit. Séleucus voyant les gens de pié d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, feignit de les attaquer ; mais la plus grande partie de cette infanterie ſe rangea de ſon côté, & le reſte fut mis en fuite. Antigone combattit juſqu'au dernier ſoupir, & Démétrius ſe ſauva à Epheſe avec neuf mille hommes ; c'eſt tout ce qu'il put ramaſſer de ſoixante & dix mille qu'il avoit avant l'action.

REFLEXIONS.

I. Il eſt bien dangereux de pouſſer à bout un ennemi. Il trouve ſouvent dans ſon déſeſpoir des reſſources contre celui qui croyoit l'avoir abſolument abattu. Caſſandre demandoit la paix à Démétrius, qui pouvoit s'en faire un ami, en lui accordant des conditions tolérables ; mais, ayant exigé qu'ils s'abandonnât totalement à la diſcrétion de ſon père, il le força à faire des efforts qui cauſerent enfin la perte de celui qui croyoit l'avoir vaincu ſans retour.

Dans combien d'occaſions avons-nous vu

la victoire passer dans les mains des vaincus, par l'ardeur inconsidérée de ceux qui d'abord avoient eu l'avantage: l'exemple des siecles passés n'a servi de rien pour ceux qui ont suivi; & la France s'est vu plusieurs fois à deux doigts de sa perte, pour avoir fait la même faute que Démétrius.

Traits à raconter.

1. *Décret infame & impie que rendent les Athéniens en faveur de Démétrius. Il souille par ses débauches un lieu consacré à Minerve. Ses profusions pour ses concubines.* 3. *Railleries qu'il faisoit des autres rois.* 4. *Un jeune garçon se donne la mort pour éviter de participer aux crimes de Démétrius.* 5. *Mépris de ce prince pour les Athéniens.*

Leçon XXXI.

D. Que firent les vainqueurs après la bataille d'Ipsus?

R. Ils firent un nouveau partage des états d'Alexandre, & formerent quatre empires.

D. Comment nomma-t-on l'empire de Séleucus?

R. L'empire de Syrie, qui étoit fort étendu.

D. Et celui de Ptolémée?

R. Le Royaume d'Egypte.

D. Quel fut le partage de Cassandre?

R. La Macédoine & la Grece.

D. Et celui de Lysimaque?

R. La Thrace & la Bythinie.

D. Quelles villes fit bâtir Séleucus?

R. Antioche, Séleucie, Apamée, & Laodicée.

D. Où se retira Démétrius après la perte de la bataille?

R. A Ephese, d'où il se prépara à partir pour Athènes.

D. Que lui arriva-t-il alors?

R. Les Athéniens, qui avoient renvoyé sa femme, refuserent de le recevoir.

D. Quel parti prit ce prince?

R. Il enrichit ses troupes, en pillant les terres de Lysimaque.

D. Que fit Lysimaque pour s'attacher à Ptolémée?

R. Il épousa Arsinoé, sa fille, & fit aussi épouser une autre de ses filles à son fils.

D. Cette alliance ne donna-t-elle pas de l'ombrage à Séleucus?

R. Oui, & il épousa Stratonice, fille de Démétrius.

D. Quelle conquête fit Démétrius avant ce mariage?

R. Il enleva la Cilicie au frère de Cassandre, & y trouva beaucoup d'argent.

D. Chercha t-il à se venger des Athéniens?

R Après avoir pris leur ville, il leur pardonna, & leur fit du bien.

D. La fortune continua-t-elle à lui être favorable ?

R. Non, Lysimaque lui enleva tout ce qu'il possédoit en Asie, & il perdit, presque en même tems, l'île de Cypre, Tyr, & Sidon.

Après la défaite d'Antigone, ses vainqueurs partagerent ses dépouilles, & c'est à cette époque qu'il faut placer le commencement des quatre monarchies, prédites par Daniel. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Palastine. Cassandre eut la Macédoine & la Grece. Lysimaque la Thrace, la Bithynie & quelques autres provinces par de-là l'Hellespont & le Bosphore. Séleucus tout le reste de l'Asie jusqu'au de-là de l'Euphrate & jusqu'au fleuve Indus.

Cependant Démétrius ne s'oublia point dans sa mauvaise fortune, & s'attacha ses troupes en leur donnant le pillage des terres de Lysimaque, en conquérant la Cilicie. Quoiqu'il fût devenu beau père de Séleucus, ce dernier ne put le voir son voisin sans jalousie. Il voulut lui persuader de lui abandonner cette derniere conquête pour de l'argent, &, sur son refus, demanda Tyr & Sidon. Mais Démétrius rejeta ces demandes, qui deshonorerent Séleucus.

L'an 3707, Cassandre mourut, & laissa

ſon royaume à ſon fils Philippe; il en avoit eu trois d'une des ſœurs d'Alexandre, qu'il avoit épouſée. Philippe, étant mort peu de tems après, laiſſa la couronne en diſpute entre ſes deux frères.

Démétrius, ayant pourvu à la ſûreté des villes qu'il poſſédoit en Aſie, penſa à ſe venger des Athéniens; &, après avoir ſoumis quelques autres villes, vint aſſiéger Athènes. Les Athéniens avoient prononcé une ſentence de mort contre ceux qui proposeroient de ſe rendre; mais la famine les força d'ouvrir leurs portes à Démétrius, &, lorſqu'ils s'attendoient à recevoir le juſte châtiment de leur ingratitude à ſon égard, il les accabla de nouveaux bienfaits. Il s'avança enſuite dans la Laconie, & il touchoit au moment de prendre Sparte, lorſqu'il apprit que Salamine étoit aſſiégée par Ptolémée: comme toute ſa famille étoit dans cette ville, il quitta tout pour la ſecourir, mais il apprit que la ville étoit priſe. Ptolémée lui renvoya ſa famille ſans rançon, & lui fit même de riches préſens. Dans le même tems Lyſimaque enleva à Démétrius tout ce qu'il poſſédoit en Aſie, & cette perte fut bientôt ſuivie de celle de Tyr & de Sidon, ce qui mit ce prince infortuné dans un état plus déplorable que celui où il s'étoit trouvé après la bataille d'Ipſus.

RÉFLEXIONS.

1. Que Démétrius est grand dans le pardon qu'il accorde aux Athéniens, & dans les nouveaux bienfaits dont il les accable ! Ne cherchons à nous venger de nos ennemis qu'en leur faisant du bien ; par cette conduite nous en diminuerons le nombre, & s'il s'en trouve dont le mauvais cœur résiste à nos bienfaits, nous serons vengés par le mépris & l'horreur qu'ils inspireront à tous ceux qui aiment la vertu.

2. L'ambi ion ne connoît point les égards qu'inspirent l'humanité & les liaisons du sang. Séleucus, maître d'un vaste empire, n'a pas de honte de chercher à dépouiller son beau-père. Ne comptons que sur les ressources que nous procurent des amis vertueux, de ces amis, comme le disoit Démétrius de Phalere, qui se font appeler plusieurs fois dans la prospérité, & qui se hâtent de nous joindre dans l'adversité.

Traits à raconter.

1. *Siege d'Athènes.* 2. *Démétrius effraye les Athéniens pour leur faire mieux sentir sa clémence.*

LEÇON XXXII.

L'an du monde 3710.

D. QU'ARRIVA-T-IL dans la Macédoine, à l'occasion de la succession de Philippe, fils de Cassandre ?

R. Antipater, enragé de ce que ſa mère favoriſoit Alexandre ſon cadet, la tua de ſes propres mains.

D. Qu'arriva-t-il enſuite?

R. Alexandre fut tué par Démétrius, qui devint roi de Macédoine.

D. Combien régna-t-il en Macédoine?

R. Sept ans, puis il fut chaſſé par Pyrrhus, roi d'Epire.

D. Qui enleva la Macédoine à Pyrrhus?

R. Lyſimaque.

D. Qu'étoit devenu Démétrius?

R. Après avoir vainement tenté de rétablir ſa fortune, il ſe rendit enfin à Séleucus.

D. Quel traitement lui fit ſon gendre?

R. Il le retint priſonnier; mais au reſte lui fit toutes ſortes de bons traitemens.

D. Comment mourut Démétrius?

R. D'inaction & de débauches, l'an du monde 3721.

J'ai fait remarquer que Caſſandre avoit eu trois fils de Theſſalonice, ſœur d'Alexandre. Ils ſe nommoient Philippe, Alexandre, & Antipater. Philippe étant mort, Theſſalonice, qui vit le royaume en diſpute, favoriſa ſecrètement Alexandre, le plus jeune de ſes enfans; Antipater, l'ayant découvert, eut la barbarie de poignarder ſa propre mère, quoiqu'elle le conjurât, en lui montrant ſes mamelles qu'il avoit ſucé, de lui donner la vie. Alexandre profita de

l'horreur que les peuples conçurent contre le parricide; &, ayant appelé Pyrrhus & Démétrius pour venger la mort de sa mère, il monta sur le trône par le secours du premier. Démétrius étant arrivé quelque tems après, Alexandre fut au devant de lui, le remercia, & lui dit qu'il n'avoit plus besoin de secours. Le compliment piqua Démétrius; &, sur un avis, vrai ou faux, qu'Alexandre vouloit se défaire de lui, il le prévint, &, ayant appaisé les Macédoniens, que cette mort avoit irrités, la haine qu'ils avoient conçue contre Antipater les porta à choisir Démétrius pour leur roi. Antipater, déchiré par les remords, périt peu de tems après, & la seconde branche de la famille d'Alexandre finit en lui, la premiere étant déja détruite.

Démétrius, devenu maître d'un puissant royaume, au moment où ses affaires paroissoient les plus désespérée, le perdit au bout de sept ans par sa mauvaise conduite. Il croyoit se rendre respectable à ses sujets, en se parant comme un roi de théâtre, & cette pompe le rendit méprisable à leurs yeux; d'ailleurs il les traitoit avec une dureté insupportable. Cependant il faisoit de grands aprêts pour porter la guerre en Asie, & y recouvrer les états qui avoient appartenus à son père. Les autres rois résolurent de prévenir l'orage. Pyrrhus entra dans la Macédoine, pendant que Démétrius étoit

en Grece ; &, lorſque ce dernier voulut conduire ſon armée contre l'ennemi, elle refuſa de le ſuivre. Démétrius voyant qu'il n'étoit pas en ſûreté, ſe ſauva déguiſé en ſoldat ; &, ſon armée s'étant donnée à Pyrrhus, il fut reconnu pour roi de Macédoine.

Démétrius ayant laiſſé Antigone, ſon fils, pour veiller ſur les villes Grecques qui lui étoient encore ſoumiſes, partit pour l'Aſie avec onze mille hommes, réſolu d'y chercher fortune en déſeſpéré. Il épouſa à Milet la princeſſe Ptolémaïde, niece d'une de ſes femmes, & de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la ſuite à Cyrene.

Auſſitôt après ſes nôces il entra ſur les terres de Lyſimaque, lui enleva pluſieurs places, & ſe fortifia beaucoup ; mais, le fils de Lyſimaque ayant paru à la tête d'une armée, il abandonna ſes conquêtes & tourna vers l'Orient, à deſſein de ſurprendre l'Arménie & la Médie. Les paſſages étoient ſi bien gardés qu'il ne put paſſer le Mont Taurus ; ayant perdu la plus grande partie de ſes troupes par la maladie & la déſertion, il ſe retira à Tarſes, & tâcha d'exciter la pitié de Séleucus ; ce prince étoit aſſez porté à le ſecourir : mais on lui donna tant de frayeur de l'eſprit remuant de ſon beau-père, qu'il l'abandonna, & contraignit ce malheureux prince à ſe remettre entre ſes mains. Il le retint priſonnier, & il adoucit ſa priſon

par toutes sortes de bons traitemens : il paroissoit même disposé à lui rendre la liberté, lorsque Démétrius mourut après trois ans de prison.

Réflexions.

1. On est surpris de voir un homme tel que Démétrius essuyer tant de changemens dans sa fortune. Cherchons en la cause. Quelques brillantes que fussent les qualités de ce prince, il manquoit de celles qui font les grands rois : ses talens n'étoient que ceux d'un particulier. Tant qu'il fut conduit par son père, il parut digne du trône : à peine y fut-il parvenu, qu'on découvrit qu'il n'étoit pas propre à s'y maintenir. Le desir d'augmenter ses conquêtes lui fit perdre le soin de conserver ce qu'il avoit. En un mot, Démétrius agit en avanturier, & n'eut jamais ni modération ni prudence, vertus plus essentielles à un roi que le courage & la valeur.

Traits à raconter.

1. *Faste ridicule de Démétrius.* 2. *Mépris qu'il témoignoit pour ses sujets.* 3. *Mort de Phila, femme de Démétrius.* 4. *Séleucus refuse de faire mourir Démétrius.* 5. *Conduite de ce prince dans la prison : sa mort. Piété de son fils.*

LEÇON XXXIII.

L'an du monde 3719.

D. QUE fit Ptolémée après avoir été maître d'Egypte pendant trente-neuf ans ?

R. Il mit ſur le trône Ptolémée Philadelphe, au préjudice de ſon fils aîné, ſurnommé Ceraunus.

D. Où ſe retira Ceraunus ?

R. Auprès de Lyſimaque, & enſuite chez Séleucus.

D. Quel fameux ouvrage fut-il achevé, la premiere année du regne de Philadelphe ?

R. La fameuſe tour du fanal de l'île de Pharos, une des ſept merveilles du monde.

D. Quel temple bâtit ce prince ?

R. Le temple de Serapis, où il y avoit une fameuſe bibliotheque.

D. Qui fut le directeur de cette bibliotheque ?

R. Démétrius de Phalere.

D. Quelle année mourut Ptolémée Soter ?

R. L'an du monde 3721.

Ptolémée Soter, ayant eu pluſieurs enfans de pluſieurs femmes, réſolut, pour éviter les guerres qui pourroient arriver après ſa mort, de renoncer au trône en faveur de Phila-

delphe. La mère de ce prince avoit tellement gagné le cœur de son mari, qu'elle le détermina à commettre cette injustice, car il avoit un fils aîné nommé Ceraunus, que étoit petit-fils d'Antipater. Démétrius de Phalere, dont Soter faisoit grand cas, lui avoit conseillé de suivre l'ordre de la nature dans le choix d'un héritier; mais il n'écouta point un conseil si sage.

Ptolémée Soter aimoit les savans & les sciences. Il voulut donner à ses sujets le moyen de les cultiver. Il fonda donc à Alexandrie une espece d'académie sous le nom de Muséon, où une société de savans travailloit à des recherches de philosophie & à perfectionner les autres sciences. Il leur donna une bibliotheque, qui s'augmenta considerablement dans la suite, jusqu'à sept cents mille volumes; & on fut obligé de la séparer, & d'en mettre une partie dans le temple de Serapis. Cette derniere s'appeloit le Sérapéon.

Philadelphe, en montant sur le trône, donna au peuple une fête, où l'on étala des richesses immenses. Ce prince crut, par-là, éblouïr les yeux; en cela il se montra moins sage que son père, qui conserva sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste. Ptolémée Soter mourut la seconde année après qu'il eut appelé son fils à l'empire.

REFLEXIONS.

1. Il n'est rien de plus digne d'un prince, que de protéger les arts & les sciences, qui corrigent les mœurs en éclairant les esprits : rarement un prince ami des beaux arts descend-il dans des débauches crapuleuses ; il est encore plus rare qu'il soit cruel. C'est dans des établissemens semblables à celui que fit Ptolémée qu'un souverain peut étaler sa magnificence & sa libéralité ; il travaille autant pour sa gloire & pour sa sûreté que pour le bien de ses sujets, dont il adoucit les mœurs, & qu'il rend, par là, plus disposés à la pratique des vertus morales. Quelle gloire pour le jeune prince qui fait les délices & l'espoir de l'Angleterre, s'il entroit dans les vues qu'avoit sur ce sujet son illustre père ! (*)

Traits à raconter.

1. *Moyen dont se servit Soter, pour former sa bibliotheque.* 2. *Cette bibliotheque est brûlée par les Sarasins l'an de J. C. 642.* 3. *Ce que c'étoit que la tour de Phares.* 4. *Sentimens de Soter sur l'opulence des rois.* 5. *Pompe de Ptolémée Philadelphe.*

(*) Des personnes distinguées m'ont assuré que feu Son Altesse Royale le Prince de GALLES prenoit des mesures pour mettre tous les jeunes gens en état de cultiver les sciences & les beaux arts, dans toutes les parties relatives aux proffessions qu'ils embrassent.

LEÇON XXXIV.

D. QUE fit Ptolémée après la mort de son père?

R. Il se vengea de Démétrius de Phalere?

D. Comment mourut ce grand homme?

R. De la piqueure d'un aspic.

D. Qu'arriva-t-il à la cour de Lysimaque l'an 3721.

R. Il fit mourir son fils Agathocle à la sollicitation d'Arsioné, sa femme, qui étoit fille de Ptolémée.

D. Qui étoit femme d'Agathocle ?

R. Lysandra, autre fille de Ptolémée, mais d'une autre mère qu'Arsioné.

D. Où se refugia cette princesse?

R. Auprès de Séleucus, qu'elle engagea à faire la guerre à Lysimaque.

D. Que fit Séleucus avant la guerre?

R. Il céda une partie de ses états & sa femme à son fils.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Lysimaque fut tué, & Séleucus prit le nom de Nicator.

L'an du monde 3724.

D. Séleucus jouit-il long-tems de sa victoire ?

R. Non, il fut assassiné par Ceraunus, qu'il avoit comblé de biens.

D. Que fit ensuite Ceraunus.

R. Il éspousa sa sœur Arsioné, & massacra

ses neveux, après avoir été reconnu roi de Macédoine.

D. Comment mourut Ceraunus ?

R. Il fut tué par les Gaulois.

L'an du monde 3728.

D. Qui regna en Macédoine après Ceraunus ?

R. Un nommé Sosthene, qui avoit battu les Gaulois.

D. Qui lui succéda.

R. Antigone Gonatus, fils de Démétrius ?

Il ne restoit plus des capitaines d'Alexandre que Séleucus & Lysimaque, qui approchoient tous deux de quatre-vingts ans, & qui, ce semble, ne devoient penser qu'à vivre en paix. Cependant ils se brouillerent à l'occasion que je vais dire

Lysimaque, après avoir fait épouser à son fils Agathocle Lysandra, fille de Ptolémée, épousa lui-même Arsioné, fille du même prince, mais d'une autre mère. Cette femme, voyant Ceraunus à la cour de Lysimaque, craignoit qu'il ne fortifiât le parti de Lysandra, qui étoit sa sœur de père & de mère, & qu'après la mort de Lysimaque il ne la perdit elle & ses enfans. Elle résolut de prévenir sa sœur ; &, ayant fait croire à Lysimaque que son fils avoit conjuré contre lui, ce malheureux père fit mourir son fils, & devint l'horreur de ses propres sujets. Lysandra, Ceraunus, & les

plus considérables des Macédoniens, se réfugierent à la cour de Séleucus, & le conjurerent de venger la mort d'Agathocle. Séleucus le promit; &, étant entré dans l'Asie Mineure, il gagna une bataille, dans laquelle Lysimaque fut tué. Ce fut après cette victoire que Séleucus prit le titre de Nicator, qui veut dire vainqueur des vainqueurs. Il ne jouit pas long-tems de ce titre, ayant été lâchement assassiné par Ceraunus.

Les Macédoniens, qui avoient été attachés à Lysimaque, regarderent Ceraunus comme son vengeur, & proclamerent Ceraunus roi. Ce scélérat, ne se croyant pas en sûreté sur le trône pendant la vie de ses neveux, fils d'Arsioné, trouva le moyen de rassurer cette mère tremblante pour la vie de ses fils. Il épousa cette princesse, (car ces mariages incestueux étoient communs alors,) &, aussitôt qu'il fut maître de ses neveux, il les massacra. La Providence ne laissa pas de si grands crimes impunis. Les Gaulois ayant fait une irruption dans ces quartiers, Ceraunus crut qu'il étoit aussi aisé de vaincre ces barbares que de faire des meurtres, & il fut assez aveugle pour refuser le secours des Dardaniens. Sa témérité fut punie; il fut pris par les Gaulois qui s'étoient dispersés pour piller, & en ayant beaucoup tué força le reste à abandonner le pays.

Après la mort de Sosthene, Antigone Gonatus monta sur le trône de Macédoine, qu'il laissa à sa postérité. Cet Antigone étoit fils de Démétrius Poliorcete.

Reflexions.

1. En vain les méchans se flattent de l'impunité : la Providence veille pour punir leurs crimes. Elle fait venir du fond des Gaules des vengeurs à Séleucus, elle récompensa d'un trône la piété d'Antigone, qui s'étoit rendu recommandable par son respect pour son père, & par les efforts qu'il avoit fait pour obtenir de Séleucus qu'il lui rendît la liberté.

Traits à raconter.

1. *Histoire du meurtre des neveux de Ceraunus.* 2. *Histoire d'irruption des Gaulois.* 3. *Ils veulent piller le Temple de Delphes.* 4. *Séleucus cede sa femme Stratonice à son fils.*

Leçon XXXV.

L'an du monde 3727.

D. Que fit Ptolémée pour embellir sa bibliotheque ?

R. Il obtint du grand-prêtre des Juifs une copie des livres saints.

D. Qui les traduisit ?

R. Soixante & douze Juifs, tirés des douze tribus.

Ptolémée Philadelphe, ayant appris que les Juifs avoient un livre contenant leur histoire & les loix de Moïse, résolut de la faire traduire pour embellir sa bibliotheque : mais on lui représenta qu'il y avoit actuellement en Egypte un grand nombre de Juifs captifs, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de tirer des Juifs une traduction fidele de leur loi, tandis qu'on retiendroit en captivité un si grand nombre de leurs compatriotes. Ptolémée, qui étoit extrêmement généreux, & qui avoit à cœur le dessein qu'il avoit conçu, fit payer de l'argent du trésor la rançon de six-vingt mille Juifs, & poussa la libéralité jusqu'à racheter aussi les enfans qui étoient nés dans l'esclavage, aussi bien que leurs mères. Il envoya ensuite des ambassadeurs à Eléazar, qui étoit alors grand-prêtre. Ils furent reçus avec honneur, & ils retournerent à Alexandrie avec une copie de la loi de Moïse, écrite en lettres d'or, & on leur donna soixante & douze Juifs, pour la traduire en Grec. Philadelphe, voulant éprouver leur sagacité, leur fit à chacun une demande, & fut content de leur réponse. Il leur fit beaucoup de caresses & de magnifiques présens. Ils se mirent aussi-tôt à l'ouvrage, qui fut achevé en soixante & douze jours, & c'est ce qu'on appelle la version des Septante.

REFLEXIONS.

1. Dieu fait ſervir à ſes deſſeins ceux des hommes. Ptolémée ne penſoit qu'à enrichir ſa bibliotheque, & Dieu vouloit donner l'intelligence de ſa loi à une infinite de peuples qui parloient la langue Grecque.

LEÇON XXXVI.

Hiſtoire du grand Pyrrhus.

D. QUI étoit le père du grand Pyrrhus?

R. Eacide, roi d'Epire.

D. Qu'arriva-t-il à Eacide, lorſque Pyrrhus étoit encore au berceau?

R. Il fut chaſſé de ſon royaume, & ſon fils fut élevé chez Glaucias, roi d'Illyrie.

D. Qui remit Pyrrhus ſur le trône de ſon père?

R. Il y remonta à l'âge de douze ans, par le ſécours que lui donna Glaucias.

D. Conſerva-t-il longtems ſon royaume?

R. Il le perdit cinq ans après, & ſe retira auprès de Démétrius, ſon beau-frère.

D. Reſta-t-il toujours attaché à Démétrius Poliorcete?

R. Non, il lui enleva le royaume de Macédoine, qu'il perdit enſuite lui-même.

D. Que fit Pyrrhus lorſqu'il fut rétabli dans l'Epire?

R. Il marcha vers l'Italie pour ſe mettre à

la tête des Tarentins, qui l'avoient prié de commander leurs troupes.

D. Que fit-il lorſqu'il fut arrivé à Tarente ?

R. Il força les Tarentins à renoncer aux plaiſirs, pour s'appliquer aux affaires.

Les Moloſſes, ayant chaſſé Eacide de ſon royaume, pourſuivirent ſon fils Pyrrhus, qui étoit encore à la mamelle. Des fideles ſujets ſauverent ce prince ; &, l'ayant conduit à la cour de Glaucias, ce prince le prit ſous ſa protection, & refuſa de le livrer à Caſſandre, qui lui offroit une groſſe ſomme d'argent, pour l'engager à commettre ce crime. Il fit plus, car il réſolut de rétablir Pyrrhus, & força ſes ſujets à le recevoir, lorſqu'il n'avoit encore que douze ans. Au bout de cinq ans, Pyrrhus, ſe croyant aſſez affermi dans ſes états, fit un voyage en Illyrie, pour aſſiſter aux nôces d'un des fils de Glaucias. Les Moloſſes profiterent de ſon abſence pour mettre ſur le trône Néoptolémée, ſon grand-oncle. Pyrrhus, dépouillé de tout, fut trouver Démétrius Poliorcete. Il combattit à ſes côtés dans la bataille d'Ipſus, lui conſerva les villes Grecques qu'il lui avoit confiées, & voulut bien aller en Egypte en qualité d'ôtage, pour lui rendre ſervice.

Pyrrhus ne s'oublia pas dans l'Egypte. Malgré ſa jeuneſſe il ſentoit le beſoin qu'il avoit de protecteurs ; s'étant apperçu du cré-

dit qu'avoit Bérénice ſur l'eſprit de Ptolémée ſon époux, il gagna les bonnes graces de cette princeſſe, qui lui fit donner en mariage une fille qu'elle avoit d'un premier mari. Elle ajouta à cette faveur une flotte & de l'argent, qui l'aiderent à rentrer dans ſes états.

L'eſtime que Pyrrhus inſpiroit à tous ceux qui l'approchoient lui valut le royaume de Macédoine, qu'il enleva à Démétrius, comme nous l'avons dit ; mais avec toutes ſes grandes qualités Pyrrhus avoit un défaut eſſentiel qui ne lui permit guere de conſerver ſes conquêtes. Il avoit une inquiétude naturelle qui ne lui laiſſoit pas goûter un moment de repos. Il faiſoit projet ſur projet, entrepriſe ſur entrepriſe, & ne penſa jamais à jouir de ce qu'il poſſédoit déja. Comme nous croyons aiſément ce qui nous flatte, il ſe perſuada que, pour tenir les Macédoniens ſoumis, il ne falloit pas les laiſſer en repos, & ſur ce principe il entreprenoit des guerres ſouvent auſſi funeſtes à ſes alliés qu'à ſes ennemis. Cette conduite lui fit perdre la Macédoine. De retour en Epire, Pyrrhus s'ennuya de ſa tranquillité, & ſaiſit avec joye l'occaſion d'y renoncer. Les Tarentins & les autres peuples d'Italie, ayant la guerre avec les Romains, envoyerent des ambaſſadeurs à Pyrrhus, pour le prier de ſe mettre à leur tête ; il y conſentit avec joie, malgré les

remontrances de Cinéas, diſciple de Démoſthene, homme d'un grand ſens, qui s'étoit attaché à lui, & lui avoit rendu de grands ſervices par ſon éloquence. S'étant embarqué pour l'Italie, il ſouffrit une grande tempête, & fut contraint de ſe jeter à la mer. Après avoir lutté contre les flots une partie de la nuit, il fut jeté ſur le rivage, le corps entiérement abattu, mais le courage toujours invincible.

RE'FLEXIONS.

1. Pyrrhus, après avoir expoſé ſes deſſeins à Cinéas, lui dit qu'après les avoir mis en exécution il ne penſeroit plus qu'à ſe divertir en donnant des feſtins & des fêtes : " Qui empêche que vous ne preniez " ce parti dès aujour'dhui," lui répondit Cinéas, " ſans vous expoſer auparavant à " mille dangers ?"

2. Pyrrhus & Cinéas étoient dans l'erreur. L'un & l'autre ſe perſuadoient que l'homme en cédant à ſes deſirs peut ce procurer un bonheur réel, & remplir le vuide de ſon cœur. L'expérience nous apprend le contraire. Pyrrhus ne pouvoit, il eſt vrai, parvenir à la félicité en multipliant ſes conquêtes : mais la vie molle & oiſive que lui conſeilloit ſon miniſtre étoit elle plus propre à le ſatisfaire ? Ne cherchons point le bonheur dans les choſes qui nous environnent. C'eſt au fond de notre cœur

qu'il faut l'établir, non en travaillant à satisfaire nos desirs, mais en les modérant.

3. Pyrrhus, dans sa jeunesse, s'attira l'estime de tous ceux qui le connoissoient. C'est ce que doivent ambitionner les jeunes gens, surtout les princes. On prend des impressions desavantageuses & qui ne s'effacent presque jamais d'un enfant, qui n'aime que le jeu, qui néglige ses exercices. On est en droit de juger qu'il ne sera jamais digne du rang auquel il est destiné.

Traits à raconter.

1. *Modération de Pyrrhus envers des officiers qui avoient mal parlé de lui.* 2. *Une femme rabat la vanité qu'il avoit de ressembler à Alexandre.* 3. *Discours de Pyrrhus & de Cinéas.* 4. *Conduite de Pyrrhus envers les Tarentins.*

Leçon XXXVII.

D. Que fit Pyrrhus à l'approche de Levinus, consul Romain ?

R. Il lui offrit d'être arbitre entre les Romains & leurs ennemis ; mais sa proposition fut rejeté avec hauteur.

D. Qu'arriva-t-il à Pyrrhus dans la premiere rencontre où il combattit contre les Romains ?

R. S'étant trop exposé, il courut un grand danger, mais il remporta la victoire ?

D. Les Romains furent-ils découragés de leur défaite ?

R. Non, & Pyrrhus, effrayé de leur fermeté, leur envoya Cinéas en ambassade ?

D. Quel fut le succès de cette ambassade ?

R. Les Romains refuserent de faire la paix tant que Pyrrhus auroit les armes à la main.

D. Qui étoit parmi les ambassadeurs que les Romains envoyerent à Pyrrhus pour demander leurs prisonniers ?

R. Fabricius, qui refusa les présens du roi d'Epire.

D. Quel autre trait de générosité fit Fabricius ?

R. Il avertit Pyrrhus que son médecin vouloit l'empoisonner.

D. Quel fut le succès du second combat de Pyrrhus contre les Romains ?

R. Pyrrhus parut avoir l'avantage, mais il lui coûta cher.

Pyrrhus n'avoit point encore reçu un grand secours qu'il attendoit lorsqu'il apprit qu'un des consuls Romains approchoit avec une grosse armée. Le roi d'Epire, avant de s'engager au combat, voulut tenter un accommodement entre les Romains & les peuples d'Italie. Mais les premiers répondirent au héraut qu'il leur avoit envoyé; *Que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point*

pour ennemi. Après une réponse si fiere, Pyrrhus marcha contre les Romains, que les Grecs traitoient de barbares. Mais ce prince, ayant remarqué le bel ordre qui régnoit parmi eux, dit à un de ses amis : *Cette ordonnance n'est nullement barbare, nous verrons si le reste y repondra.*

Dans cette premiere bataille, Pyrrhus, oubliant qu'il étoit général, s'exposa comme un simple soldat ; ce qui manqua lui coûter la vie. Un cavalier Italien, qui s'étoit attaché à le suivre, ayant blessé son cheval, cet accident le rendit plus circonspect, & l'obligea de changer ses armes pour celles d'un de ses officiers. Ce changement, qui lui sauva la vie, pensa lui coûter la victoire. Un soldat ennemi, ayant blessé & jeté par terre celui qui avoit les armes du roi, les lui arracha, & les porta au consul, en criant qu'il avoit tué Pyrrhus. Cette nouvelle, qui redoubla l'ardeur des Romains, consterna les troupes de Pyrrhus, qui fut obligé de parcourir toutes les lignes, tête nue, pour se faire voir aux soldats.

Après des efforts prodigieux des deux côtés, Pyrrhes ramporta la victoire, s'empara du camp des Romains, de plusieurs villes, & s'approcha de Rome. Il n'en étoit qu'à quinze lieues, & avoit reçu un renfort considérable ; mais, ayant appris que les Romains, sans être découragés, se préparoient à un second combat, cette audace le surprit,

& même l'effraya: il s'en retourna à Tarente, & envoya Cinéas à Rome en qualité d'ambaſſadeur. Celui-ci, étant entré au ſénat, offrit de la part de ſon maître de rendre tout les priſonniers ſans rançon, d'aider aux Romains à conquérir l'Italie, pourvuqu'ils vouluſſent lui accorder leur amitié, & une entiere ſûreté pour les Tarentins. Pluſieurs opinoient à recevoir ſes offres, mais Appius Claudius, ancien ſénateur, que la perte de ſa vue avoit forcé à renoncer aux affaires, s'étant fait porter au ſénat, fit renaître le courage des conſulaires les plus timides. On répondit à Cinéas *que Pyrrhus pourroit parler de paix quand il ſeroit retourna dans ſes états; mais qu'il n'en ſeroit point queſtion tandis qu'il ſeroit en armes en Italie, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.* (C'étoit le nom du conſul qui avoit commandé l'armée Romaine.)

Enſuite les Romains envoyerent des ambaſſadeurs à Pyrrhus, pour traiter de l'échange des priſonniers. Le roi les reçut avec honneur; mais ſurtout il marqua beaucoup de reſpect pour Fabricius, homme d'un mérite diſtingué, mais fort pauvre. Il lui offrit des richeſſes, ſans rien exiger de lui qui fut contraire à ſon devoir; mais il ne put l'engager à les accepter, & augmenta, par-là, l'eſtime du prince, qui lui confia ſes priſonniers.

Pyrrhus gagna une ſecond bataille contre

les Romains, mais avec tant de perte de son côté, qu'il ne put s'empêcher de dire à un des siens qui le félicitoit de sa victoire : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes ruinés.*

REFLEXIONS.

1. Pyrrhus, en offrant des richesses à Fabricius, lui dit ces belles paroles : *Je suis persuadé, qu'il n'est point de dépense qui fasse plus d'honneur à un prince, que de soulager les grands hommes qui sont contraints de mener par la pauvreté une vie indigne de leur vertu ; c'est le plus digne emploi qu'un roi puisse faire de ses richesses.* Voilà des sentimens dignes d'un prince. Que penser donc de ceux qui répandent à foison leurs trésors sur des courtisans qui n'ont d'autre mérite que de servir à leurs plaisirs, pendant qu'ils laissent languir dans l'indigence des hommes d'un mérite distingué ? Répandre ses bienfaits sans discernement, c'est être prodigue : En faire la récompense de la vertu, c'est être vraiment généreux.

Traits à raconter.

1. *Réponse de Fabricius à Pyrrhus.* 2. *Le premier n'est point effrayé à la vue des éléphans.* 3. *Les Romains refusent les presens de Pyrrhus.* 4. *Discours de Fabricius au roi d'Epire ; il l'avertit que son mé-*

decin vouloit l'empoisonner. Lettre qu'il lui écrit à cette occasion.

LEÇON XXXVIII.

D. QUI donna moyen à Pyrrhus de se retirer, avec honneur, d'une guerre qu'il avoit entreprise trop légerement ?

R. Les Siciliens, qui lui demanderent du secours.

D. Contre quels ennemis ces insulaires imploroient-ils sa protection ?

R. Contre les Carthaginois, & leurs tyrans.

D. Quelle fut la conduite de Pyrrhus quand il fut maître de la Sicile ?

R. Il devint le tyran de ces peuples, & perdit ce beau pays.

D. Que fit-il en arrivant en Italie ?

R. Il pilla le temple de Proserpine.

D. Qu'arriva-t-il à ce prince en Italie ?

R. Les Romains lui gagnerent une bataille, & le forcerent à retourner en Epire.

D. Que fit-il en arrivant en Grece ?

R. Il enleva une partie de la Macédoine à Antigone.

D. Pensa-t-il à conserver sa conquête ?

R. Non : il assiégea Sparte, & fut contraint d'abandonner le siege.

D. Où porta-t-il ses armes en quittant Sparte ?

R. Contre Argos, où il fut tué par une femme.

Pyrrhus ne cherchoit qu'à se tirer avec honneur d'une guerre dont il n'espéroit plus rien de bon, lorsqu'il reçut une ambassade des Siciliens, qui l'appeloient à leur secours, & qui offroient de lui livrer plusieurs villes. Il sentit aussitôt renaître ses espérances, & s'empara en fort peu de tems de presque toute la Sicile. Il affectoit au commencement des manieres gracieuses, qui lui gagnoient les cœurs; mais, quand il se vit maître du pays, il changea de conduite, traitant les peuples avec dureté, faisant mourir sur de simples soupçons ceux même qui l'avoient le plus aidé dans cette conquête, & abandonnant le soin de rendre la justice à ses courtisans, qui sous son autorité rançonnoient les peuples, & vendoient l'impunité aux coupables. Une pareille conduite aliéna tous les esprits. Les Siciliens désespérés résolurent d'appeler les Carthaginois, & tout se préparoit à une révolution générale, lorsque Pyrrhus reçut des lettres des Tarentins & des Samnites, qui le pressoient de venir à leur secours. Pyrrhus fut charmé d'avoir un prétexte pour quitter un pays qu'il prévoyoit bien ne pouvoir conserver, & revint en Italie, qu'il fut enfin forcé d'abandonner après avoir perdu une bataille. Il avoit mis six années entieres à

cette entreprise, qui ruina entierement ses affaires.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pié, & cinq cents chevaux; &, pour faire subsister ces troupes, il entra dans la Macédoine, où régnoit Antigone Gonatas. Son dessein étoit de la piller; mais la facilité qu'il trouva à s'en rendre maître le tenta. Il debaucha l'infanterie d'Antigone, & ne laissa à ce prince que quelques villes maritimes.

Pyrrhus, qui savoit l'art de conquérir des royaumes, ignora toujours celui de les conserver. Il laissa la Macédoine, où sa puissance étoit mal affermie, pour tenter la conquête du Péloponnese, & voici ce qui l'engagea dans cette guerre.

Cléonyme, fils d'un des rois de Sparte, enragé de ce que son neveu Aréus étoit monté sur le trône à son préjudice, s'adressa à Pyrrhus & l'engagea dans sa querelle. La jalousie animoit autant Cléonyme que l'ambition. Dans un âge avancé, il avoit épouse Chélonide, qui étoit fort belle. Cette femme sans pudeur méprisa son mari, & s'attacha publiquement á Acrotate, fils du roi Aréus. Cléonyme, ayant conduit Pyrrhus au pied des murailles de Sparte, lui conseilla d'assiéger la ville sur le champ, pour profiter de l'absence du roi, & de la consternation où son arrivée avoit jeté les habitans. Pyrrhus, qui croyoit la prise

de Sparte infaillible, attendit jusqu'au lendemain & ce délai sauva la ville. Les Spartiates employerent la nuit à faire des retranchmens, & les filles en construisirent la troisieme partie, pendant que Chélonide, retirée en particulier, préparoit le fatal cordon qui devoit terminer sa vie si la ville étoit prise, tant elle craignoit de tomber entre les mains de son mari. L'amant de Chélonide se distingua beaucoup dans la défense de la place, & l'on comptoit pour si peu de chose la fidélité conjugale chez les Spartiates, que les dames portoient envie au bonheur de celle qui avoit un amant si vaillant. Après avoit fait une résistance presque incroyable, les assiégés n'avoient plus d'autre parti à prendre que d'ouvrir leurs portes au vainqueur ; mais, dans le tems que tout paroissoit désespéré, ils recurent du secours. Pyrrhus fut contraint d'abandonner son entreprise, & s'occupoit à ravager le pays, lorsqu'une lueur d'espérance l'engagea ailleurs.

Il s'étoit élevé une grande sédition dans Argos, entre deux des citoyens : un des deux appela Pyrrhus à son secours & ce prince, qui ne pouvoit être fixé ni par ses bons ni par ses mauvais succès, se hâta de marcher vers cette ville : il s'en empara pendant la nuit ; mais il y fut tué le lendemain (l'an du monde 3733) par une tuile qu'une femme lui jeta sur la tête.

RÉFLEXIONS.

1. Quelques néceſſaires que ſoient à un prince les vertus guerrieres, elles le ſont bien moins que les vertus politiques. Nous en avons un exemple plus recent que celui de Pyrrhus. Un prince, qui ſembloit avoir pris à tâche de marcher ſur ſes traces, a, comme lui, péri au milieu de ſa carriere: après avoir montré qu'il étoit plus aiſé de vaincre ſes ennemis que de réprimer l'ardeur inconſidérée d'entaſſer conquêtes ſur conquêtes.

2. Qu'on vante tant qu'on voudra la ſageſſe des loix de Lycurgue & les féroces vertus qu'elles produiſirent, je m'en tiendrai toujours à ce principe: Chaque ſexe a ſes vertus. La modeſtie dans les femmes ne peut être compenſée par aucune autre qualité; &, malgré les éloges qu'on prodigue aux femmes de Sparte, je ne puis m'empêcher d'avoir pour elles un ſouverain mépris; que penſer donc d'un auteur, qui, pour décrier les beaux arts & les ſciences, nous rappelle les mœurs Lacédémoniennes? Qui d'entre nous ſouhaiteroit les vertus de Sparte à ſes filles ou à ſon épouſe?

Traits à raconter.

1. *Les femmes de Sparte refuſent de quitter la ville, déterminées à s'enſevelir ſous ſes ruines.* 2. *Réponſe d'Antigone à Pyrrhus,*

qui l'appeloit à un combat ſingulier. 3. *Mort de Pyrrhus.* 4. *Antigone blâme ſon fils, qui lui avoit apporté la tête de Pyrrhus.*

LEÇON XXXIX.

D. QU'ÉTOIT-IL arrivé en Egypte l'an 3730?

R. Ptolémée envoya des ambaſſadeurs aux Romains, pour demander leur amitié & leur alliance.

D. Comment les Romains reçurent-ils ces offres?

R. Ils les accepterent, & envoyerent de leur côté des ambaſſadeurs à Ptolémée.

D. Quel traitement Antigone fit-il au fils & aux amis de Pyrrhus?

R. Il les traita fort bien, & les renvoya en Epire.

D. Qu'arriva-t-il à Antigone l'an 3736?

R. Les Lacédémoniens, les Athéniens, & Ptolémée, ſe liguerent contre lui.

D. Quel fut le succès de cette guerre?

R. Antigone prit la ville d'Athènes.

D. Quel prince mourut l'an 3741?

R. Philétere, fondateur du royaume de Pergame dans l'Aſie.

D. Qui lui ſuccéda?

R. Eumene, ſon neveu, qui régna vingt-deux ans.

D. Quelle ville fut bâtie l'an 3742?

R. Nicomédie fut bâtie par Nicomede, roi de Bithynie.

D. Qui fit la guerre à Eumene?

R. Antiochus Soter, roi de Syrie: mais il fut battu.

D. Que fit Antiochus Soter, lorsqu'il retourna dans son royaume?

R. Il fit mourir un de ses fils, & mourut lui même peu de tems après.

Antigone, victorieux à Argos, augmenta la gloire de sa victoire par le bon usage qu'il en fit, & renvoya le fils de Pyrrhus & ses amis en Epire. Ce prince ne pensa plus alors qu'à bien gouverner son royaume, & sa bonne conduite, qui augmenta sa puissance, lui suscita de nouveaux ennemis. Les Grecs se liguerent avec Ptolémée; mais le peu d'accord qui se trouva entre les différens chefs qui commandoient ces troupes alliées les empêcha de rien faire contre Antigone, qui prit la ville d'Athènes, où il laissa une garnison. Ptolémée eut bientôt des affaires sur les bras qui attirerent toute son attention. Magas, son frère de mère, voulut se faire un empire des deux provinces dont il avoit le gouvernement; &, portant ensuite ses espérances plus haut, il voulut détrôner son frère, & engagea Antiochus Soter dans ses intérêts; mais Ptolémée donna tant d'occupation à Antiochus, qu'il ne put lui nuire, & Ma-

gas, voyant que la diverſion avoit manqué, ſe tint en repos.

Antiochus, ayant appris la mort de Philétere, qui avoit fondé le royaume de Pergame, voulut s'emparer de ſes états. Eumene, qui avoit ſuccédé à ſon oncle, non ſeulement le battit, mais lui enleva quelques places dont il augmenta ſon empire. Antiochus, de retour dans ſon royaume, fit mourir un de ſes fils qui avoit remué pendant ſon abſence, & ne lui ſurvéçut pas long-tems; mais avant de mourir il fit proclamer roi un autre de ſes fils, nommé comme lui Antiochus, qui prit le ſurnom de *Théos*, qui veut dire dieu.

Réflexions.

1. Un prince qui gouverne ſon royaume avec ſageſſe, comme Antigone, n'a preſque rien à craindre de l'ambition de ſes voiſins. Ses ſujets regardent la durée de ſon regne comme celle de leur bonheur, & ſont toujours prêts à ſe ſacrifier pour le perpétuer.

Traits à raconter.

1 *Fondation du royaume de Pergame.* 2. *Punition d'un poëte ſatyrique.*

Leçon XL.

D. Que devint Magas, qui s'étoit fait roi de Cyrene & de Libye?

R. Il mourut, après s'être réconcilié avec Ptolémée, auquel il donna sa fille Bérénice pour son fils.

D. Que devint Apamé, veuve de Magas?

R. On la renvoya à son frère Antiochus Théos, qu'elle engagea à faire la guerre à Ptolémée.

D. Qu'arriva-t-il pendant qu'Antiochus faisoit la guerre en Egypte ?

R. Il se fit un grand soulevement dans l'orient, qui donna naissance à l'empire des Parthes.

D. Quelle autre province perdit encore Antiochus.

R. La Bactriane, dont Théodote se fit roi.

D. Que fit alors Antiochus?

R. Il fit la paix avec Ptolémée, dont il épousa une fille, nommée Bérénice.

D. Antiochus n'étoit-il pas déja marié ?

R. Oui, mais il répudia sa femme Laodice, & deshérita les enfans qu'il avoit eu d'elle.

D. Quel violent chagrin eut Ptolémée l'an 3756?

R. Il perdit sa femme Arsioné, qu'il aimoit tendrement, & ne lui survécut guere.

D. Faites le portrait de Philadelphe ?

R. Il se fit aimer de ses sujets, fit fleurir le commerce, aima les arts & les sciences ; mais l'amour du plaisir l'empêcha de cultiver les vertus guerrieres.

Apamé, veuve de Magas, ayant été renvoyée à son frére Antiochus, le porta à déclarer la guerre à Ptolémée. Cette entreprise lui fut funeste ; car, dans le tems où il portoit ses armes en Egypte, il perdit toutes les provinces orientales de son empire, qui étoient au-delà du Tygre. Ptolémée, qui étoit d'une santé délicate, ne commanda pas lui-même ses armées ; &, pendant que ses généraux repoussoient Antiochus, il attiroit le commerce dans son royaume, & fournissoit des moyens de transporter les marchandises, en faisant bâtir une ville & construire un canal. Antiochus, ayant appris la révolte de ses sujets, se hâta de faire la paix avec Ptolémée, dont il épousa une fille. Ce mariage & ses tristes suites avoient été prédits par le prophete Daniel, &, loin de procurer une paix durable entre les deux royaumes, il fut l'occasion d'une guerre funeste, comme nous le verrons bientôt ; mais elle n'éclata qu'après la mort de Philadelphe, qui survécut peu à sa femme, qu'il aimoit passionnément, quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui.

Reflexions.

1. Il n'est guere d'avantage qui puisse compenser les dangers qui court un prince en s'éloignant de ses états : Antiochus, pour n'avoir pas suivi cette maxime, perdit une

partie de ſon royaume. Ce prince nous fait voir auſſi, par ſon exemple, combien il eſt périlleux de ſuivre les conſeils que donne une femme irritée. Ce fut pour ſervir la paſſion d'Apamé, que ſon frère perdit pluſieurs belles provinces.

Un prince peut, abſolument parlant, ſe paſſer des vertus guerrieres, pourvuqu'il ait de bons généraux; mais il doit récompenſer ce manquement en donnant tout ſon ſoin à faire fleurir le commerce, qui enrichit ſes ſujets, & à cultiver les arts & les sciences, qui banniſſent, avec l'oiſiveté, la débauche, & qui adouciſſent les mœurs.

Traits à raconter.

1. *Mort de l'amant d'Apamé.* 2. *Paſſion de Philadelphe pour les ſtatues, les tableaux, & les livres.* 3. *Cauſe à laquelle on attribua la mort de ſa femme.*

Leçon XLI.

D. Que fit Antiochus, lorſqu'il apprit la mort de Philadelphe?

R. Il repudia Bérénice, & reprit Laodice & ſes enfans.

D. Que fit alors Laodice?

R. Elle empoiſonna ſon mari, & mit ſur le trône ſon fils Séleucus, qui régna vingt ans.

D. Que devinrent Bérénice & ſon fils ?

R. Laodice & ſon fils les firent maſſacrer, avec les Egyptiens de leur ſuite.

D. Quelles furent les ſuites de cette mauvaiſe action ?

R. Le roi d'Egypte, n'ayant pu ſauver ſa ſœur, aſſembla une grande armée pour la venger.

D. Qui régnoit alors en Egyte ?

R. Ptolémée Evergete avoit ſuccédé à ſon père Philadelphe.

D. Quel ſuccès eurent les armes de ce prince ?

R. Il fit mourir Laodice, & enleva une grande partie du royaume de Séleucus.

D. Que fit-il en retournant dans ſes états ?

R. Il ſacrifia au vrai Dieu, dans le temple de Jéruſalem.

D. A qui Séleucus eut-il recours pour recovrer une partie de ſes états ?

R. A ſon frère Antiochus, auquel il promit la souveraineté des provinces de l'Aſie Mineure.

D. Quelle reſolution prit Antiochus, âgé alors de quatorze ans ?

R. Celle de détrôner ſon frère, ſous prétexte de le ſecourir.

D. Que fit Ptolémée lorſqu'il apprit que les deux frères ſe liguoient contre lui ?

R. Il fit une trêve de dix ans avec Séleucus.

D. Qu'arriva-t-il aux deux frères ?

R. Ayant combattu l'un contre l'autre, Séleucus eut bien de la peine à ſe ſauver.

D. Qui profita de cette guerre, pour attaquer Antiochus ?

R. Eumene, qui le battit, & mourut peu de tems après.

D. Qui lui ſucceda ?

R. Attale, ſon couſin-germain.

Antiochus, ayant appris la mort de Philadelphe, rappela ſa femme Laodice, & ſes enfans qu'il avoit deſhérités. Cette méchante femme, craignant qu'une ſeconde inconſtance ne remît ſa rivale ſur le trône, empoiſonna ſon mari ; &, ayant fait mettre dans le lit de ce malheureux prince un homme que lui reſſembloit, elle fit venir les grands du royaume, auxquels ce feint roi recommanda beaucoup ſon fils Séleucus Callinicus, qu'il nommoit pour ſon ſucceſſeur. Enſuite on déclara la mort du roi, & Séleucus monta tranquillement ſur le trône.

Laodice, ne ſe croyant pas en ſûreté tant que Bérénice & ſon fils vivroient, ſongea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire. Bérénice, en ayant eu avis, ſe refugia avec le jeune prince dans un aſyle ; mais, trompée par les artifices de ceux qui l'y aſſiégerent, elle fut égorgée, avec ſon fils, & tous les Egyptiens qui l'avoient ſuivie. Pendant que Bérénice étoit aſſiégée, les villes de l'Aſie Mineure s'aſſocierent pour la ſecourir.

Ptolémée, surnommé Evergete, frère de cette princesse, qui avoit succédé à Philadelphe, fit aussi beaucoup de diligence ; mais il fut réduit à venger sa mort, ce qu'il fit en enlevant une patie du royaume de Séleucus, d'où il remporta un butin immeuse, parmi lequel étoient les statues des dieux d'Egypte que Cambyse avoit enlevées aux Egyptiens. On ne peut exprimer la joye de ce peuple, lorsque Ptolémée lui rendit ses idoles. Ce fut pour marquer leur reconnoissance qu'ils lui donnerent le surnom d'Evergete, qui veut dire bienfaiteur.

Une sedition, arrivée en Egypte, avoit forcé Ptolémée à y retourner. Séleucus voulut profiter de son absence pour recouvrer ce qu'il lui avoit enlevé, il partit donc avec une flote considérable, mais elle périt par une horrible tempête, & ce prince s'échappa presque seul de ce naufrage. Son triste état toucha les villes d'Asie, que le meutre de Bérénice avoit rendues rebelles, elles le crurent assez puni, & se remirent sous son obéissance : mais il ne se rétablit que pour tomber encore une fois, ayant été entierement défait par Ptolémée.

Séleucus avoit un frère, nommé Antiochus, qui avoit le gouvernement des provinces de l'Asie qui dépendoient de la Syrie. Il lui en promit la souveraineté, s'il vouloit lui aider à recouvrer ses états. Ce jeune prince, qui à quatorze ans étoit déja con-

ſommé dans le crime, accepta les offres de ſon frère, & vint avec une armée, non pour le ſecourir, mais pour lui enlever ſes états. Sur ces entrefaites Séleucus, ayant fait une trêve de dix ans avec Ptolémée, ne ſe trouva pas diſpoſé à recevoir ſon frère dans ſon royaume. Il paſſa le mont Taurus pour s'oppoſer à ſes progrès ; mais il fut auſſi malheureux ſur terre que ſur mer, ayant perdu une bataille, & ayant eu bien de la peine à ſe ſauver. Son frère courut auſſi un grand péril, par la perfidie des Gaulois qu'il avoit à ſa ſolde, & qui avoient conſpiré contre lui : il fut pourtant obligé de diſſimuler avec eux, ayant beſoin de leur ſecours pour repouſſer Eumene : mais ce dernier, l'ayant ſurpris, le battit à platte couture.

Cependant les deux frères continuoient à ſe faire la guerre, & leurs ſujets révoltés profitoient de leurs diviſions, pour s'affermir dans les pays qu'ils avoient enlevés. Après pluſieurs défaites Antiochus, fuyant d'aſyle en aſyle, fut tué par des voleurs en ſortant d'Egypte.

L'an 3762 mourut Antigone Gonatas, âgé de 83 ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Démétrius, qui régna dix ans.

Réflexions.

1. La providence ne laiſſe guere les grands crimes impunis, même dans ce

monde. Nous en voyons un exemple frappant dans Séleucus. De quelles agitations la vie de ce malheureux prince est-elle remplie ! qui voudroit acheter le plaisir de régner à ce prix ?

2. Une des plus grandes marques de la colere de Dieu sur les familles, c'est lorsqu'il permet qu'elles soient divisées. Il n'est rien de plus fort que des frères bien unis : malheur à ceux qui les premiers rompent le nœud de cette intelligence, qui fait la sûreté des familles & des royaumes !

Traits à rapporter.

1. *Bérénice consacre ses cheveux. Conon, mathématicien, publie qu'ils sont changés en étoile.* 2. *Les villes de Smyrne & de Magnésie, par affection pour la famille de Séleucus, font une ligue en sa faveur, & en gravent le traité sur une colomne de marbre, qui est actuellement à Oxford.*

LEÇON XLII.

D. QUE fit Séleucus après la mort de son frère ?

R. Il voulut remettre sous son obéissance les peuples qui s'étoient révoltés du côté de l'Orient.

D. Réussit-il dans son enterprise ?

R. Non : Arsace, fondateur de l'empire des Parthes, avoit eu le tems de s'affermir dans ses nouveaux états.

D. Qu'arriva-t-il donc à Séleucus?

R. Arſace le fit priſonnier, & il mourut dans ce pays au bout de ſix ans.

D. Quels étoient les enfans de Séleucus?

R. Une fille, qu'il maria à Mithridate, roi du Pont, & deux fils, nommés Séleucus & Antiochus.

D. Qui lui ſuccéda?

R. Son fils Séleucus, qui prit le ſurnom de Céraunus.

D. A quoi s'occupoit Evergete pendant ces troubles?

R. A cultiver les ſciences.

Après la mort d'Antiochus, l'an 3774, Séleucus, ſon frère, marcha contre les Parthes; mais Arſace, qui avoit fondé cet empire, avoit eu le tems de s'y fortifier. Séleucus l'attaque deux fois, mais il fut toujours malheureux, & dans ſa ſeconde enterpriſe il fut fait priſonnier. Ce fut alors qu'Arſace prit le titre de roi. C'étoit un homme ſans naiſſance, mais qui avoit de l'honneur. Ayant appris que le gouverneur des Parthes vouloit faire commettre un crime à ſon frère, il aſſembla quelques-uns de ſes amis, &, ayant tué ce gouverneur, la néceſſité de ſe defendre les fit reſter armés, & leur parti groſſit ſi fort, par la négligence d'Antiochus, qu'Arſace ſe trouva en état de chaſſer les troupes de ſon roi.

Arſace traita ſon priſonnier en roi, & ce

prince mourut d'une chûte de cheval. Son fils Seleucus Céraunus lui ſuccéda.

Ptolémée, profitant des douceurs, de la paix, s'appliquoit à cultiver les ſciences, & à augmenter ſa bibliotheque. Les Juifs avoient négligé, depuis quelque tems, de payer le tribut qu'ils devoient à Ptolémée; ce prince envoya un de ſes courtiſans à Jeruſalem pour exiger, avec menace, ce qui lui étoit dû. Les Juifs allarmés envoyerent au roi un jeune homme, nommé Joſeph, neveu d'Onias, grand-prêtre, qui appaiſa la colere de Ptolémée & gagna ſes bonnes graces.

D'année 3772 mourut en Macédoine le roi Démétrius. Il laiſſa un fils nommé Philippe, qui étoit fort jeune. On lui donna pour tuteur Antigone, qui, ayant épouſé la veuve du roi, monta ſur le trône, & régna douze ans.

RE'FLEXIONS.

1. *Dieu*, dit l'ecriture, *a domination ſur les royaumes des hommes, il les donne à qui il lui plaît, & il place ſur le trône, quand il lui plaît, le dernier des hommes.* Nous en avons un exemple dans Arſace. Que les rois n'oublient donc jamais qu'ils tiennent leur puiſſance du Seigneur, & qu'ils évitent d'attirer ſur eux la colere de celui qui peut leur arracher le ſceptre pour le mettre en des mains étrangeres.

L'intérêt des princes les engage à ne nommer pour gouverner leur peuple que des hommes vertueux. Ce fut le crime du gouverneur des Parthes qui fit perdre ce beau pays à son maître.

Traits à raconter.

1. *Joseph gagne les bonnes graces de Ptolémée.* 2. *Ce jeune homme supplante ceux qui demandoient les fermes de la Palestine & des provinces voisines.*

LEÇON XLIII.

Histoire de la république des Achéens.

D. De quoi étoit composée la ligue des Achéens?

R. De douze villes du Péloponnese, qui n'en valoient pas une bonne.

D. Qu'est-ce qui rendoit cette ligue considerable?

R. Une grande réputation de probité, de justice, & d'amour de la liberté.

D. Quel étoit le gouvernement des Achéens?

R. Le Démocratique.

D. Quel changement étoit-il arrivé dans cette république depuis la mort d'Alexandre?

R. Elle étoit livrée à tous les maux que la discorde entraîne.

D. Dans quel tems reprit-elle ses anciens usages?

R. L'an du monde 3724.

D. Quelle eſt la principale ville qui ſe joignit aux Achéens ?

R. Sycione, par le moyen d'Aratus.

D. Qui étoit Aratus ?

R. Un citoyen de Sycione, dont le père avoit été maſſacré.

D. Que fit Aratus à l'âge de vingt ans?

R. Il chaſſa les tyrans de Sycione.

D. Quel étoit le caractere d'Aratus ?

R. Propre à imaginer de grands projets, il étoit timide & irréſolu dans l'exécution.

D. Qui aida Aratus dans le deſſein qu'il avoit de rétablir la paix dans ſa patrie?

R. Le roi Ptolémée Philadelphe.

D. Quel eſt le plus grand ſervice qu'Aratus rendit à la Grece ?

R. Il enleva la citidelle de Corinthe au roi de Macédoine.

La république des Achéens, après avoir ſouffert de grands changemens, reprit enfin ſes premiers uſages, l'an du monde 3724. Les tyrans furent chaſſés des villes ; &, réunies comme autrefois, elles ne firent plus qu'un ſeul corps de république. Elles avoient un conſeil, où ſe décidoient toutes les affaires, & l'aſſemblée avoit un préſident que les villes nommoient tour-à-tour. La réputation de cette petite république y attira pluſieurs villes, & Sycione fut de ce nombre. Elle avoit langui pluſieurs années ſous

le joug des tyrans ; on les avoit chassés, & on venoit de mettre en place Clinias, un des plus distingués des citoyens ; mais il ne jouit pas longtems de cet honneur ; il fut assassiné avec toute sa famille par un homme qui aspiroit à la tyrannie. Il avoit un fils âgé de sept ans, qui échappa comme par miracle, & qui fut élevé dans Argos, par les soins de la sœur du tyran. Aratus, à l'âge de vingt ans, trouva le moyen d'entrer dans Sycione, où plusieurs tyrans s'étoient succédés. Celui qui l'étoit alors se sauva par des conduits souterrains, &, Aratus ayant fait publier qu'il venoit pour rendre la liberté à ses citoyens, ils coururent au palais du tyran, qu'ils brûlerent. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que cette révolution ne coûta pas une goutte de sang. Aratus, voyant tout tranquille, rappela les bannis, qui n'étoient pas moins de cinq cens, mais leur retour lui causa de grands embarras.

Les biens de ces bannis avoient été donnés par les tyrans à leurs créatures. Ceux-ci les avoient vendus à des gens qui les avoient payés ce qu'ils valoient. Cependant les bannis prétendoient y rentrer, & l'on étoit sur le point d'en venir à une guerre civile, lorsque Aratus trouva le remede à ce mal dans la générosité de Ptolémée. Il avoit gagné les bonnes graces de ce prince en lui envoyant des tableaux, car la ville de

Sycione étoit en grande réputation pour la peinture: il fit donc le voyage d'Egypte, & Ptolémée eut la générosité de lui donner une grosse somme, qu'Aratus employa à dédommager ceux dont on avoit vendu les biens.

Aratus, ayant remarqué qu'Antigone, roi de Macédoine, cherchoit les moyens de s'emparer de Sycione, engagea ses concitoyens à entrer dans la ligue des Achéens; &, malgré la réputation qu'il avoit déja acquise, il se montra le plus soumis aux généraux que la ligue nommoit, quelque petite que fut la ville dont ils étoient tirés. Il ne manquoit pas de valeur, mais il avoit des intervalles de timidité & d'irrésolution: delà vient que toute la Grece étoit remplie des trophées de ses vainqueurs & des monumens de ses défaites, autant que du bruit de ses grandes actions. La plus éclatante, & qui fut d'une grande utilité à la Grece, fut la prise de la citadelle de Corinthe, qu'il enleva à Antigone. Il s'exposa aux plus grands périls dans cette entreprise, pour laquelle il avoit engagé jusqu'à sa vaisselle & aux joyaux de sa femme, & il n'en souhaita d'autre récompense que de faire entrer la ville de Corinthe dans la ligue des Achéens. La réputation de la probité & du desintéressement d'Aratus y attirerent plusieurs autres villes, & cette république s'augmenta considérablement. Aratus fut nommé général;

&, comme il n'étoit pas permis de l'être deux années de suite, on l'élisoit tous les ans.

Réflexions.

1. Aratus se soumettoit sans peine à des généraux qui lui étoient inférieurs. Bel exemple pour les jeunes seigneurs & les jeunes princes lorsqu'ils servent dans les troupes : ils doivent oublier leur naissance, & ne la faire respecter que par la plus exacte soumission aux ordres des commandans.

2. Aratus, craignant de se méprendre quand il fallut distribuer les sommes que Ptolémée lui avoit données, s'associa quinze des citoyens les plus estimés de la ville. La présomption est le partage des sots. Un homme qui a quelque capacité se méfie de ses propres forces, & ne craint point de diminuer sa gloire, en appelant aux grands emplois ceux qu'il croiroit capables de lui aider à en supporter le poids.

Traits à raconter.

1. *Aratus se sauve des mains de ses assassins, & comment. Il fait effacer tous les portraits des tyrans.* 2. *Histoire de la prise de la citadelle de Corinthe. sa situation. Artifice d'Antigone pour brouiller Aratus avec Ptolémée.*

Leçon XLIV.

D. Quelle fut la conduite d'Aratus, par rapport à Démétrius, successeur d'Antigone ?

R. Il se joignit aux Etoliens contre ce prince &, les incorpora dans la ligue Achéenne.

D. Que fit Aratus après la mort de Démétrius ?

R. Il délivra plusieurs villes, & engagea plusieurs tyrans à renoncer à la tyrannie.

D. Que fit le tyran d'Argos contre Aratus?

R. Il voulut le faire périr, mais inutilement.

Aratus n'avoit rien plus à cœur que de voir la Grece délivrée de ses tyrans ; c'est pourquoi il fut toujours opposé à Antigone, qui protégeoit la tyrannie. Les Etoliens s'étoient unis avec ce prince pour détruire la ligue des Achéens ; mais après sa mort ils se brouillerent avec Démétrius son successeur. Alors les Achéens, oubliant leurs mauvaises intentions, les secoururent, & par là leur union devint plus étroite ; ce qui augmenta beaucoup le crédit de la ligue. Aratus auroit bien souhaité rendre la liberté à la ville d'Argos, mais il n'en put venir à bout, & le tyran de cette ville lui dressa des embuches. Il engagea quelques autres tyrans à renoncer d'eux-mêmes à la tyrannie, ce qui augmenta beaucoup sa réputation.

Comme les affaires de la ligue Achéenne vont se trouver mêlées avec celles des Lacédémoniens, nous allons, dans les chapitres suivans, parler de l'état où étoit alors cette république.

Leçon XLV.

D. Qui régnoit à Sparte l'an du monde 3756?

R. Léonide & Agis.

D. Quel étoit le caractere de Léonide?

R. Elevé dans les palais des satrapes, il avoit voulu transporter leur luxe à Sparte.

D. Quel étoit le caractere d'Agis?

R. Quoiqu'il eût été élevé dans la molesse, il soupiroit après le rétablissement des loix de Lycurgue.

D. La loi qui établissoit l'égalité des biens subsistoit-elle encore à Sparte?

R. Non; le peuple étoit misérable, pendant qu'un petit nombre de particuliers vivoit dans l'abondance.

D. Qui s'opposa au dessein qu'avoit Agis de rétablir les loix de Lycurgue?

R. Les dames, qui engagerent Léonide à s'opposer à son jeune collegue.

D. Que fit-on pour obliger Léonide à se désister de son opposition?

R. On le mit en justice, où il fut condamné, parcequ'il avoit épousé une femme étrangere.

Lysandre, en introduisant dans Sparte les

richesses qu'il avoit enlevées aux Athéniens, avoit donné un coup mortel aux loix de Lycurgue. Un père, irrité contre son fils, acheva de les détruire, en faisant changer l'ordre des successions, & en faisant donner une loi, qui permettoit à chacun de disposer de son bien. Depuis ce moment, le petit nombre des riches trouva le moyen de s'emparer de toutes les terres, & le grand nombre des Spartiates tomba dans une pauvreté, qui, en les avilissant, leur fit oublier leur ancien courage. Dans cette corruption générale, Leonide, un des deux rois de Sparte, sembloit se piquer de l'emporter sur tous les autres, par le mépris des loix de son pays. Son collegue Agis pensoit d'une maniere bien différente: il n'avoit que vingt ans, & avoit été élevé dans la mollesse. Mais voulant, à quelque prix que ce fût, remettre en vigueur les loix de Lycurgue, il commença par se vêtir d'une maniere fort simple, & sonda les esprits de ses amis sur son dessein. Les jeunes gens y applaudirent; mais la corruption qui s'étoit emparée du cœur des vieux ne leur permit pas d'entrer dans ses vues. Il gagna pourtant un de ses oncles, nommé Agésilas; mais les intentions de ce dernier n'étoient pas aussi pures que celles d'Agis, comme on le verra dans la suite. La mère du jeune roi, qui d'abord avoit été effrayée de la grandeur de son dessein, se laissa gag-

ner par la vue de la gloire qui en reviendroit à ſon fils & de l'avantage qu'en retireroit ſa patrie; elle voulut même engager quelques dames à s'unir à elle; mais celles-ci, ne pouvant ſe réſoudre à renoncer à leur luxe & à la conſidération que leur attiroient leurs richeſſes, eurent recours à Léonide, qui n'étoit déja que trop porté à s'oppoſer à la réforme.

Agis, ayant eu le crédit de faire élire pour éphore un nommé Lyſandre, qui entroit dans ſes vues, porta au conſeil une ordonnance qu'il avoit dreſſée, dont les principaux articles étoient l'abolition des dettes, & un nouveau partage des terres. Léonide s'oppoſa hautement à ce decret; les riches ſe joignirent à lui, & leur parti l'emporta d'une voix ſur celui d'Agis. Léonide ne triompha pas long-tems. Il avoit épouſé une femme étrangere, & ſelon les loix de Sparte c'étoit un crime digne de mort dans un deſcendant d'Hercule. Lyſandre l'accuſa de ce crime, & perſuada même à Cléombrote, gendre de Léonide, d'intervenir au procès, & de demander la couronne, à la place de ſon beau-père.

RÉFLEXIONS.

1. Combien la paſſion d'un ſeul homme cauſe-t-elle de maux à Sparte! Un père, irrité contre ſon fils, veut le priver de ſa ſucceſſion; &, pour en obtenir la liberté, il

ne craint pont de donner atteinte à une loi qui faisoit le bonheur de ses concitoyens.

2. Que les hommes en place apprennent, de cet example, combien il leur importe d'être en garde contre eux-mêmes pour ne pas faire servir la justice à leurs ressentimens.

Leçon XLVI.

D. Que fit Léonide, lorsqu'il se vit accusé ?

R. Il se refugia dans le temple de Minerve.

D. Qui fut roi en sa place ?

R. Son gendre Cléombrote.

D. Que firent les deux rois contre les éphores, qui s'opposoient à leurs desseins ?

R. Ils les chasserent, & en établirent d'autres à leur dévotion.

D. Quelle est la premiere loi qu'Agis fit revivre ?

R. L'abolition des dettes, par le conseil de son oncle Agésilas.

D. Qui avoit engagé ce méchant homme à lui donner ce conseil ?

R. C'est qu'il devoit beaucoup : il s'opposa ensuite au partage des terres.

D. Qui obligea Agis à sortir de Sparte ?

R. La nécessité de commander un secours qu'on envoyoit aux Achéens.

D. Combattit-il dans cette occasion ?

R. Non : Aratus refusa sagement d'exposer ses troupes, & peu de tems après remporta une grande victoire.

D. Quel changement étoit il arrivé à Sparte, dans l'absence d'Agis ?

R. Agésilas ayant tyrannisé les Lacédémoniens, ils rappelerent Léonide.

D. Que devinrent Agis & Cléombrote ?

R. Ils furent obligés de se refugier dans des temples.

D. Quelle conduite tint Léonide à l'égard de son gendre ?

R. Il lui pardonna, en considération de sa fille Chélonide.

D. Quelle fut la fin d'Agis ?

R. Trahi par ses amis, il mourut misérablement.

Léonide n'osa s'exposer aux suites du procés qu'on lui avoit inténté ; il se refugia dans un temple, & Cléombrote monta sur le trône. Chélonide, femme de ce dernier, & fille de Léonide, ne fut point éblouïe par l'éclat du trône ; elle refusa d'y monter avec son époux, & suivit son père dans son asyle. Cependant Agis & Cléombrote s'unirent emsemble, chasserent les éphores, &, en ayant fait nommer d'autres à leur dévotion, firent publier l'abolition des dettes. Agésilas consentit de bon cœur à cette premiere loi, parcequ'il devoit de grosses sommes ; mais il fit entendre à son neveu, qu'il ne falloit rien précipiter pour le partage des

terres, & qu'il étoit de la prudence de laiſſer reſpirer le peuple. Agis crut ſon oncle ; & ce dernier, profitant de l'abſence de ſon neveu, qui étoit ſorti de Sparte pour commander des troupes, tyranniſa tellement le peuple, que Léonide fut rappelé, & les deux rois, Agis & Cléombrote, furent obligés, à leur tour, de ſe refugier dans des temples. Alors la fille de Léonide abandonna ſon père, pour rejoindre ſon époux, & n'épargne rien pour fléchir la colere de ſon père. Elle l'adoucit, & il laiſſa à Cléombrote la permiſſion de s'éloigner de Sparte. La généreuſe Chélonide ſuivit ſon époux, aimant mieux partager ſon exil que le trône de ſon père.

Les amis d'Agis parurent d'abord ſenſibles à ſa mauvaiſe fortune ; mais qu'il en eſt peu de capables de s'attacher conſtamment à un infortuné ! Comme Agis étoit toujours aimé du peuple, il ne gardoit pas ſcrupuleuſement ſon aſyle, & ſortoit quelquefois, pour aller aux bains, eſcorté de quelques amis. Il y avoit parmi eux un homme à qui la mère & l'ayeule d'Agis avoient prêté de la vaiſſelle d'argent & de riches tapiſſeries ; cet homme, dis-je, prêta l'oreille aux propoſitions de Léonide, & réſolut de faire périr Agis & ſa famille, pour s'approprier ces riches meubles. Un jour qu'Agis revenoit du bain, trois de ces indignes

amis le joignirent; &, étant arrivés devant une petite rue déserte, qui conduisoit à la prison, ils l'y entraînerent, & Léonide assouvit sa vengeance par la mort de ce malheureux prince, de sa mère, & de son ayeule. Le frère d'Agis échappa à sa fureur; mais il fit enlever sa femme de sa maison, & la força d'épouser un fils qu'il avoit, nommé Cléomene, quoiqu'il ne fût pas encore en âge d'être marié. Cette femme eut toujours une violente haine pour Léonide, mais elle ne put refuser son affection aux grandes qualités de son jeune époux, qui partageoit le respect qu'elle conservoit pour la mémoire d'Agis, & qui la prioit souvent de l'entretenir des vertus & des grands desseins de ce prince.

RE'FLEXIONS.

1. De quel crimes ne sont pas capables ceux qui se laissent dominer par l'avarice! Cette passion, qui avilit tous les hommes, est surtout odieuse dans les personnes d'une naissance distinguée: mais elles doivent prendre garde de confondre la prodigalité avec la générosité. S'il falloit pourtant décider pour un des deux excès, à l'égard d'un prince je déciderois plutôt en faveur d'une libéralité poussée trop loin, que d'une avarice qui le rend toujours méprisable.

2. La prudence doit éclairer la liberalité. Il arrive souvent qu'on se brouille avec

ceux qui nous deviennent redevables. Ne riſquons jamais que ce que nous ſommes en état & en volonté de perdre vis-à-vis de ceux que nous ne connoiſſons que médiocrement. La juſtice a ſes droits, qui doivent paſſer avant ceux de la générosité; ce ſeroit manquer à la premiere de ces deux vertus, par example, ſi on négligeoit de payer ſes dettes, d'établir ſes enfans, ou de remplir des devoirs eſſentiels, pour pouvoir ſuivre le penchant qu'on auroit à la libéralité.

Traits à rapporter.

1. *Hiſtoire de Chélonide.* 2. *Circonſtances du meurtre d'Agis & de ſa famille.*

LEÇON XLVII.

D. QUEL étoit le caractère de Cléomene, qui ſuccéda à Léonide l'année 3762?

R. Beaucoup de grandeur d'ame, & une violente paſſion pour la gloire.

D. Quelles furent les vues de Cléomene en montant ſur le trône?

R. De changer le gouvernement préſent de Sparte.

D. Comment s'y prit-il pour y réuſſir?

R. Perſuadé que la guerre lui donneroit plus de puiſſance qu'il n'en avoit, il la déclara aux Achéens.

D. Que fit-il après avoir remporté quelques victoires.

R. Il fit tuer quatre des éphores.

D. Que fit-il ensuite ?

R. Il rétablit les loix de Lycurgue, & fut le plus fidele à les observer.

D. Que firent les Achéens, après avoir perdu une grande bataille ?

R. Ils demanderent la paix à Cléomene.

D. A quelle condition ce prince voulut-il bien l'accorder ?

R. Il demanda le généralat de la ligue.

D. Que fit Aratus pour l'empêcher d'obtenir ce titre ?

R. Il appela Antigone, roi de Macédoine, au secours des Achéens.

D. A quelles conditions Antigone leur donna-t-il du secours ?

R. Il exigea la citadelle de Corinthe.

D. Que fit Cléomene contre tant d'ennemis ?

R. Malgré le petit nombre de ses troupes, il remporta de grands avantages.

Cléomene, aussi bien disposé qu'Agis à rétablir les loix de Lycurgue, avoit un caractère tel qu'il le falloit pour faire réussir ce grand dessein : la nature avoit mis dans son tempérament un éguillon de vivacité impétueuse, qui le poussoit avec ardeur à tout ce qu'il croyoit beau & honnête ; il croyoit même qu'il étoit permis d'employer, pour y parvenir, les moyens violens,

quand on prévoyoit que la douceur ſeroit inutile. Voilà le principe ſur lequel Cléomene régla ſa conduite. Déterminé à faire revivre parmi ſes citoyens les loix de Lycurgue, il ſouhaitoit la guerre, parcequ'en augmentant ſon autorité elle le mettroit en état de parler en maître. Aratus lui en donna un pretexte, en faiſant le dégât chez des peuples alliés des Lacédémoniens. Les éphores auſſitôt leverent des troupes, & Cléomene, à leur tête, ſe rendit redoutable aux Achéens, qu'il battit pluſieurs fois. Aratus refuſa même de laiſſer combattre ſes troupes contre Cléomene. Ce fut dans un pareil accès de cette timidité, qui le prenoit de tems en tems, qu'il refuſa le généralat. Cependant, Cléomene l'ayant demandé pour prix de la paix, Aratus, par un mouvement de jalouſie bien indigne d'un homme comme lui, crut qu'il lui ſeroit honteux d'obéir à un jeune homme. Ce libérateur de la Grece, oubliant toute ſa vertu, remit ſa patrie entre les mains d'Antigone, qui d'abord affecta de le reſpecter beaucoup, mais qui dans la ſuite lui fit ſentir qu'il s'étoit donné un maître. Cléomene ne fut point effrayé du grand nombre de ſes ennemis ; il eut recours à Ptolémée, auquel il envoya ſa mère & ſon fils pour ôtages ; &, par des entrepriſes auſſi bien concertées qu'exécutées, il fit voir combien il méritoit la place qu'Aratus lui avoit fait

refuser. Avant la réunion des Achéens avec Antigone, Cléomene avoit rétabli les loix de Lycurgue: il en avoit coûté la vie à quatre éphores, & à quelques-uns de leurs amis: ceux qui avoient été les plus opposés aux desseins d'Agis furent bannis, & Cléomene n'avoit pas peu contribué par son exemple à ramener la frugalité, l'égalité, & les autres vertus qui avoient fait si long-tems la gloire de Sparte: mais ces heureux commencemens n'eurent point de suite, comme nous le verrons bientôt.

Reflexions.

1. J'ai déja fait remarquer plusieurs fois, qu'une passion à laquelle on s'abandonne est capable de renverser la vertu la mieux établie. L'exemple d'Aratus est bien propre à confirmer cette vérité. Déja parvenu à la vieillesse, une jalousie basse change son caractère, & le reconcilie avec les tyrans qu'il avoit persécutés sans relâche jusques-là.

Couronné de fleurs, il est assez lâche pour offrir des sacrifices à Antigone, il le reconnoît comme un dieu; il lui remet entre les mains la liberté de Grecs qu'il avoit si généreusement défendue.

2. Qui ne croiroit pas qu'Aratus, pour commettre ces excès, est poussé par le plus grand intérêt, & qu'il s'agit au moins de sa propre vie, de celle de sa femme & de ses

enfans. Nullement ; c'est une jalousie puérile ! Il craint de se soumettre d'un prince dont les vertus le forçoient à l'admiration ; &, pour éviter de lui obéir, il se fait l'esclave d'un barbare, car les Macédoniens étoient regardés comme tels chez les Grecs.

Traits à raconter.

1. *Générosité de la mère de Cléomene.* 2. *Massacre des éphores.* 3. *Les Mégalopolitains aiment mieux voir détruire leur ville que de renoncer à la ligue des Achéens.*

LEÇON XLVIII.

D. QUELLE faute fit Cléomene au commencement de cette campagne, l'an 3781 ?

R. Ayant moins de troupes que ses ennemis, il donna une bataille qu'il pouvoit éviter.

D. Qui gagna cette bataille ?

R. Antigone, par la bonne conduite de Philopémen ?

D. Qui étoit Philopémen ?

R. Un jeune officier, qui n'avoit jamais commandé.

D. Que fit Cléomene après la perte de la bataille ?

R. Il conseilla aux Spartiates de se rendre à Antigone, & partit pour l'Egypte.

D. Quel traitement Antigone fit-il aux Spartiates ?

R. Il leur rendit la liberté, & les loix de Lycurgue furent abolies sans retour.

D. Antigone vécut-il long-tems après cette victoire ?

R. Non ; il retourna dans son royaume, vainquit les barbares qui s'étoient révoltés, & mourut.

D. Qui lui succéda ?

R. Philippe, son neveu, à qui le trône appartenoit, & qui n'avoit que quatorze ans.

D. Qui régnoit en Egypte quand Cléomene s'y refugia ?

R. Ptolémée Evergete.

D. Quel traitement fit-il à Cléomene ?

R. Il en fit grand cas, mais il mourut avant de pouvoir le remettre sur le trône, l'an 3783.

D. Qui lui succéda ?

R. Son fils Ptolémée, surnommé Philopator.

D. Qu'étoit-il arrivé à Rhodes l'an 3782 ?

R. Un tremblement de terre renversa le colosse.

Cléoméne, prévoyant qu'il seroit attaqué au printems, passa l'hiver à se fortifier dans des lieux de difficile accès, & Antigone, étant entré dans la Laconie, ne jugea pas à propos de s'exposer à forcer des gens si bien retranchés, quoiqu'il eût plus de troupes

que Cléomene ; mais celui-ci, qui n'espéroit plus de secours d'Egypte, résolut de risquer le tout pour le tout, d'autant plus qu'il manquoit d'argent pour payer les troupes étrangeres. On donna donc la bataille, dont le succès fut long-tems douteux. Un jeune officier, nommé Philopémen, détermina la victoire en faveur d'Antigone, en faisant combattre à propos le corps de réserve. Cléomene se retira à Sparte après sa défaite ; &, quelques-uns de ses amis lui ayant conseillé de n'y pas survivre, il leur démontra qu'il y avoit plus de courage à faire front à l'adversité, qu'à s'en debarrasser par une mort volontaire. Etant arrivé en Egypte, on ne fit pas d'abord beaucoup de cas de lui, à cause de son extérieur froid & simple : mais le roi, après l'avoir entretenu, fut charmé de son grand sens, & lui fit rendre les honneurs dûs à sa vertu & à son rang. Il lui assigna de grands revenus, & avoit dessein de lui donner des vaisseaux & des troupes pour remonter sur le trône de Sparte ; mais sa mort, qui arriva l'an 3783, ruina les espérances de Cléomene. Ptolémée Evergete est le dernier prince de cette race qui ait eu de la modération & de la vertu ; ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauches & de scélératesse.

Cléomene, avant de quitter Sparte, avoit conseillé à ses concitoyens de céder à un

ennemi contre lequel ils ne pouvoient plus ſe défendre. Ils ſuivirent ſon conſeil. Antigone, maître de Sparte, qui n'avoit jamais eu de vainqueur, ſe piqua de bien traiter cette ville. Il rendit la liberté aux Spartiates, & abolit tout ce que Cléomene avoit ſi heureuſement rétabli. Antigone apprit en même tems que les barbares inſultoient la Macédoine : quoiqu'il fût conſumé de la maladie dont il mourut peu après, ſon grand courage le ſoutint, & la derniere action de ſa vie fut la victoire qu'il remporta ſur ces barbares. Le trône de Macédoine appartenoit à Philippe, fils de Démétrius, dont Antigone n'étoit que le tuteur : ce jeune prince monta ſur le trône à l'age de quatorze ans.

Réflexions.

Il eſt des qualités brillantes qui ſurprennent l'eſtime publique en faveur de ceux qui les poſſedent ; mais, comme elles ſe trouvent rarement unies avec les qualités ſolides & eſtimables, ceux qui les poſſedent, perdent à être connus, & dechoient bien-tôt dans l'eſprit de ceux qui les fréquentent. Ne négligeons point les dehors qui previennent ; mais attachons-nous d'avantage aux qualités ſolides, qui, tôt ou tard, nous attireront l'eſtime publique, comme nous l'apprenons de l'exemple de Cléomene. Apprenons encore à ne point juger légerement

des talens des hommes. Il en eſt beaucoup qui, ſous un extérieur froid and ſimple, cachent de grands talens. C'eſt aux princes ſurtout que cette leçon eſt utile, puiſqu'elle leur enſeigne à ne confier leurs affaires qu'à des gens vraiment eſtimables, quoiqu'ils n'aient pas l'extérieur brillant.

Traits à raconter.

1. *Sentimens de Cléomene ſur ceux qui ſe donnent la mort.* 2. *Philopémen procure la victoire à Antigone.* 3. *Conduite de ce prince à ſon égard.* 4. *Ce que devint le coloſſe de Rhodes.*

LEÇON XLIX.

D. QU'ETOIT-IL arrivé en Syrie l'an 3778?

R. Séleucus Céraunus, ayant appris que ſon père Séleucus Callinicus étoit mort chez les Parthes, monta ſur le trône.

D. Le ſurnom de Céraunus convenoit-il au roi de Syrie?

R. Non: c'étoit un prince foible d'eſprit & de corps.

D. Qui ſoutint ce prince ſur le trône?

R. Achéus, ſon couſin, qui refuſa la couronne à la mort de ſon maître.

D. Comment mourut Séleucus Céraunus?

R. Il fut empoiſonné par deux de ſes officiers.

D. Qui lui ſuccéda ?

R. Son frère Antiochus, ſurnommé le Grand.

D. Les commencemens du regne de ce prince furent-ils tranquilles ?

R. Non ; deux de ſes ſujets, pouſſés à bout par ſon miniſtre, prirent la qualité de roi dans leurs gouvernemens.

D. Ce miniſtre donnoit-il de bons conſeils à ce prince ?

R. Non ; il manqua le perdre par ſa mauvaiſe conduite, & fit périr Epigene, le plus fidele ſujet du roi,

Séleucus Céraunus, c'eſt-à-dire, le foudre, n'avoit aucune des qualités que ce furnom ſembloit déſigner. Foible d'eſprit & de corps, il ſe fit mépriſer de ſes ſujets ; ce qui donna occaſion à deux de ſes officiers de conſpirer contre lui, & ils l'empoiſonnerent. Le couſin de ce prince, nommé Achéus, repouſſoit alors Attale, roi de Pergame, qui avoit pouſſé ſes conquêtes juſqu'au Mont Taurus ; ce fidele parent refuſa la couronne, & la conſerva au frère du dernier roi. Il ſe nommoit Antiochus, & fut depuis ſurnommé le Grand. Ses commencemens ne promirent pas beaucoup. Ce prince n'avoit que quinze ans, & il eut le malheur de mettre ſes affaires entre les mains d'un miniſtre qui manqua le perdre : il ſe nommoit Hermias, & étoit de Carie. Le jeune roi donna le gouvernement de la

Médie & de la Perse à Molon & à Alexandre, qui étoient frères. Achéus eut le gouvernement de l'Asie Mineure, & Epigene le commandement des troupes qu'on tint auprès de sa personne. Hermias étoit un petit esprit, & il avoit tous les défauts qui en sont la suite. Il étoit fier, plein de lui-même, attaché à son sens, jaloux du mérite, & de l'autorité, dur & févere. Il auroit cru se deshonorer en demandant conseil; avec cela il avoit su prendre un grand ascendant sur le jeune prince, qui connoissoit pourtant les défauts de son ministre, mais qui n'avoit pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avoit abandonné. Les manieres dures & impérieuses du ministre, & les mécontentemens qu'il donna à Molon & à Alexandre, engagerent les deux frères à secouer le joug, & à se faire souverains dans leur gouvernement. On apprit, en même tems, que Ptolémée profitoit des troubles qui agitoient la Syrie pour étendre ses conquêtes, & le jeune roi assembla son conseil, pour savoir de quel côté il devoit faire la guerre en personne. Epigene conseilla au roi de marcher contre les rebelles, qui n'avoient pas encore eu le tems de se fortifier : mais Hermias, qui ne voulut pas s'exposer aux dangers de cette campagne, qu'il prévoyoit devoir être meurtriere, s'opposa à ce conseil, & persuada au roi d'envoyer ses lieutenans contre des re-

belles, qui ne méritoient pas que leur roi daignât marcher contre eux ; son avis l'emporta, & fut suivi d'un mauvais succès ; d'autant plus qu'il fit mettre à la tête de l'armée un homme qui n'avoit d'autre merite que d'être sa créature : aussi fut-il battu, & les révoltés augmenterent leurs conquêtes. Antiochus, qui avoit marché contre Ptolémée, ne fut pas plus heureux ; Théodote, à qui le roi d'Egypte avoit confié le gouvernement de la Célé-Syrie, ayant si bien fortifié les passages qu'il fut impossible de les forcer. Ou tint donc un nouveau conseil, dans lequel l'avis d'Epigene prévalut enfin, malgré les efforts d'Hermias. Il s'en vengea. Les soldats, à qui il étoit dû un reste de paye, se mutinerent. Hermias promit au roi de lui faire trouver de l'argent ; mais pour prix de ce service il demanda l'éloignement d'Epigene, & l'obtint. Il ne borna pas là sa vengeance ; car, ayant rendu suspecte la fidélité de ce digne sujet, il le fit périr.

Réflexions.

1. Qu'un prince est malheureux, quand il place sa confiance dans un sujet tel que Hermias ! Les hommes de cette trempe, peu délicats sur les moyens dont il faut se servir pour captiver leurs maîtres, parviennent à leur donner des chaînes qu'ils ne peuvent plus rompre. Les princes qui aiment

les plaisirs sont sujets à se laisser gouverner par de tels ministres, parcequ'il faudroit, en les déplacant, prendre en main les rênes du gouvernement, & c'est ce qu'un prince inappliqué craint par dessus toutes choses.

2. Le propre d'un génie médiocre est de vouloir tout décider par lui-même: il éloigne tous ceux qu'un mérite supérieur pourroit rendre ses rivaux: avec un pareil ministre, il reste peu de voyes à un prince pour éviter sa ruine.

Traits à rapporter.

1. *Trahison par laquelle Hermias perd Epigene.* 2. *Mauvais raisonnement d'Hermias pour empêcher son maître de marcher contre ses sujets révoltés.*

Leçon L.

D. Quel fut le succès des armes d'Antiochus, contre ses sujets rebelles?

R. Il remporta une victoire complette.

D. Que devinrent les révoltés?

R. Ils se tuerent eux-mêmes, après avoir massacré toutes leurs familles, l'an 3785.

D. Quelle nouvelle reçut Antiochus peu de tems après sa victoire?

R. Il apprit qu'il lui étoit né un héritier.

D. Quel dessein cette nouvelle fit-elle concevoir à Hermias?

R. Il résolut de faire périr le roi, pour être tuteur du jeune prince.

D. Qui avertit le roi des violences & des mauvais desseins d'Hermias ?

R. Apollophane, son médecin.

D. Quel parti prit alors le roi ?

R. Il fit assassiner ce méchant homme, & le peuple d'Apamée lapida sa femme & ses enfans.

D. Qui se révolta contre Antiochus ?

R. Achéus, qu'on avoit soupçonné sans assez de fondement.

D. Antiochus marcha-t-il alors contre ce rebelle ?

R. Non : il commença la guerre contre Ptolémée.

D. Pourquoi faisoit-il la guerre à ce prince ?

R. Pour recouvrer les provinces qu'on avoit enlevées à son père.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Antiochus eut d'abord de grands avantages ; mais, ayant été battu dans une bataille, il perdit ses conquêtes.

D. Que fit Ptolémée après sa victoire ?

R. Il fut à Jérusalem, & voulut entrer dans le Sanctuaire.

D. Que lui arriva-t-il lorsqu'il fut prêt d'y entrer ?

R. Il fut saisi d'une frayeur subite, & se retira outré de colère contre les Juifs, qu'il persécuta ensuite.

D. Pourquoi Antiochus demanda-t-il la paix à Ptolémée?

R. Parcequ'il vouloit arrêter les progrès d'Achéus.

D. Pourquoi Ptolémée consentit-il à cette paix?

R. Pour se livrer aux plaisirs.

D. Quelle fut l'issue de la guerre contre Achéus?

R. Il fut livré à Antiochus par deux Crétois, & eut la tête tranchée.

D. Que fit Ptolémée après avoir fait la paix?

R. Gouverné par une concubine, il fit mourir sa femme.

Antiochus, ayant heureusement fini la guerre contre les révoltés, tint conseil pour savoir où il porteroit ses armes. Achéus, ce fidele sujet qui avoit refusé la couronne au commencement du regne d'Antiochus, avoit été soupçonné; soit qu'il eut réellement de mauvais desseins, soit que son mérite lui eut fait des envieux, on rendit sa fidelité suspecte au prince. Achéus crut alors n'avoir d'autre parti à prendre que de se révolter; il prit le titre de roi, & devint bientôt un des plus puissans princes de l'Asie. Cependant l'on détermina, qu'avant d'essayer à reduire Achéus il falloit recouvrer les provinces qui avoient été enlevées au père d'Antiochus. Le commencement de cette guerre fut heureux pour les Syriens. Théo-

dote, qui l'année d'avant avoit défendu la Célé-Syrie pour Ptolémée, ſe donna à Antiochus, parcequ'au lieu de reconnoître ſes ſervices on avoit oſé ſoupçonner ſa fidélité : d'ailleurs il avoit été indigné de la vie molle que menoit le roi d'Egype. Au milieu de la guerre, on parla de paix, mais aucun des deux partis ne la voulant ſincerement, il fallut en venir à une bataille. Antiochus la perdit, pour s'être abandonné à la pourſuite des fuyards, & ſe vit contraint d'abandonner ſes conquêtes pour obtenir la paix, qui lui devenoit néceſſaire pour arrêter les progrès d'Achéus. Ptolémée eut pu ſe prévaloir des circonſtances fâcheuſes où ſe trouvoit Antiochus pour lui enlever une partie de ſon royaume ; mais il ſe rendit facile à faire la paix, parcequ'il vouloit être en liberté de ſe livrer à la débauche.

Antiochus, ayant paſſé le Mont Taurus, s'unit à Attale contre Achéus ; celui-ci ſe retira à Sardes, où il ſoutint un ſiege pendant plus d'un an. La ville étant priſe, il ſe retira dans le château, & s'y défendoit encore, lorſqu'il fut livré à Antiochus par deux Crétois, que le roi d'Egypte avoit fait ſuborner pour le ſauver.

Il nâquit alors un fils au roi d'Egypte, l'an 3795, qui fut nommé Ptolémée Epiphane, & qui lui ſuccéda.[6] Tout l'empire témoigna une grande joie de cette naiſſance ;

& Hyrcan, neveu de Joseph, se distingua par les magnifiques présens qu'il fit, & fut admis à la table du roi. Ce malheureux prince, livré à la débauche, étoit absolument gouverné par Agathoclée, sa concubine. Le frère & la mère de cette femme disposoient de tout. Sosibe, vieux ministre rusé, qui avoit gouverné sous trois regnes, outre les talens qu'il avoit pour le ministere, avoit encore celui de servir les foiblesses du prince & de se conduire selon le caprice de ceux qui possédoient la faveur. Arsinoé, sœur & femme du roi, étoit méprisée; &, comme cette princesse avoit tout le courage de celles de sa naissance, elle se plaignoit hautement du mépris qu'on avoit pour elle. On s'ennuya de ses plaintes, & Sosibe fit périr cette reine, par ordre de son indigne époux.

Cette derniere action acheva de rendre le ministre odieux. Il fut forcé de quitter son emploi; & on lui substitua Tlepoleme, qui, sans avoir le talent de son prédécesseur, donna dans tous les travers, où tombent ceux qui sont élevés à un poste supérieur à leur mérite.

Reflexions.

1. Une princesse est bien malheureuse lorsqu'une maîtresse lui eneve le cœur de son époux, & les égards qu'on doit à son rang. Qu'elle se garde bien alors d'imiter

la conduite d'Arſinoé. Les plaintes & le murmures n'ont jamais ramené le cœur d'un époux. Il faut bien ſe garder de paroître inſenſible à ſon injuſtice ; mais, pou le forcer à la réparer, il ne faut employe qu'une douleur d'autant plus touchant qu'elle ſera décente & muette.

Je ne ſais comment un miniſtre oſe abuſer de la faveur de ſon maître dans un poſte que nombre de ſes ſemblables n'ont quitté que pour aller au ſupplice. De tous les emplois, le plus dangereux eſt celui qui met un homme à portée de diſpoſer des biens & des dignités ; il ſe fait des ennemis qui ont ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ſa conduite, & qui épient le moment favorable pour le perdre dans l'eſprit du maître. Un miniſtre doit donc éviter tout ce qu peut ſervir aux deſſeins des mécontens, & ſe conduire avec tant de modération, qu'il n'ait point à ſe reprocher ſa chûte, ſi elle arrive malgré ſa bonne adminiſtration.

Fin du premier Tome.